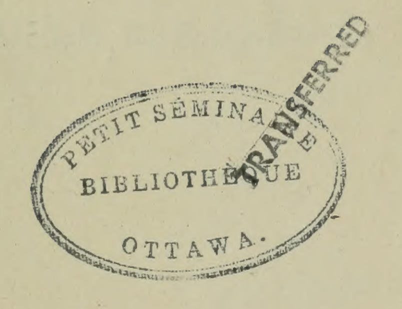

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 05520691 6

Versification



Versification





VIVONS SAINTEMENT

A L'EXEMPLE DES SAINTS.



VIVONS SAINTEMENT

A L'EXEMPLE DES SAINTS

OU

Petit traité populaire de perfection chrétienne,

suivi de quelques VIES DE SAINTS, tirées des Bollandistes,

par le Père J. COPPIN, de la Congrégation du T.-St-Rédempteur.

QUATRIÈME ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE.



SOCIÉTÉ DE ST. AUGUSTIN,
DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie
1914.

DÉCLARATION.

Je soumets la doctrine de ce livre à l'autorité de l'Église, et, conformément au décret d'Urbain VIII, je déclare que les faits rapportés dans ce volume et qui n'ont pas été examinés et admis par l'Église, n'ont que la valeur historique ordinaire, et qu'en donnant parfois les qualificatifs de bienheureux, de saints et de vénérables à divers personnages, je ne prétends préjuger en rien la décision du Saint Siège Apostolique.

J. COPPIN,
de la Cie du T.-St-Rédempteur.

IMPRIMATUR.

Bruxellis, 7a die martii 1914.

Hon. DE NYS, C. SS. R
Sup. prov.

NIHIL OBSTAT.

Brugis, 31 martii 1914.

H. LAHOUSSE, *can. lib. cens.*

IMPRIMATUR.

Brugis, 31 martii 1914.

H. VAN DEN BERGHE *Vic. gen.*

PRÉFACE.

DEPUIS que Dieu nous a donné la grâce incomparable de travailler au salut des âmes, nous avons toujours souffert et gémi de voir combien de chrétiens, qui ont de la foi, des pratiques religieuses, et souvent des mœurs honnêtes et innocentes, ont pourtant une idée étroite et rabaissée du christianisme. Ils croient qu'être chrétiens c'est accomplir scrupuleusement un ensemble de pratiques religieuses, comme les Juifs fidèles accomplissaient leurs observances légales. Mais l'idée que l'Évangile et les épîtres des Apôtres nous donnent de l'état chrétien, de cette vie nouvelle et vraiment divine que Jésus est venu implanter dans l'humanité régénérée, cette idée leur est presque étrangère.

*De là surtout, à notre humble avis, ces âmes nombreuses, ces paroisses entières parfois, qui brillent par les pratiques religieuses et qui ont à peine une étincelle de l'*esprit chrétien. *De là cet amalgame informe, anathématisé par Jésus-Christ, de la pratique de ses devoirs religieux avec une vie toute mondaine. De là, à l'heure de l'épreuve, ces affaissements si faciles des cœurs, ces apostasies même si inattendues et si scandaleuses. De là, enfin, cette rareté des saints ou des chrétiens d'élite dont un seul, au dire de saint François de Sales, glorifie plus Dieu que mille chrétiens ordinaires, et dont la multiplication serait le salut du monde :* « multitudo sapientium sanitas est orbis terrarum ».

Notre but, en publiant ce volume, est de répandre dans le peuple chrétien, l'idée vraie, l'estime profonde et l'amour sincère et généreux de la sainteté, c'est-à-dire de la vie sérieusement chrétienne. Nous avons, à cette fin, violant les lois de l'unité, uni un petit traité de doctrine à quelques récits historiques. Les vies de saints que nous avons choisies intéressantes, variées, pratiques, peu connues, feront, — nous l'espérons du moins, — accepter l'ouvrage, et ce traité de perfection, lu et relu, fera tirer profit de la lecture de ces vies.

Nous avons eu en vue, dans la rédaction de ces pages, les chrétiens, surtout gens du peuple, qui tiennent le milieu entre les personnes pieuses et les catholiques à gros grains qui violent sans scrupule les préceptes divins et n'ont qu'une foi faible et mourante. Ceux-ci ne lisent pas la vie des saints, ni les traités de perfection; quant aux premières, presque tous les écrivains pieux écrivent à leur adresse, et, si elles veulent se sanctifier par la lecture, elles trouveront en grand nombre des ouvrages qui leur serviront mieux que notre travail. Nous avons cependant la conviction que beaucoup d'âmes pieuses, qui sont plus riches en pratiques dévotes qu'en doctrine, trouveront dans notre livre de salutaires enseignements, et un véritable aliment spirituel.

La valeur historique de notre œuvre, au point de vue de la vérité, est celle des savants Bollandistes que nous avons suivis et dont on connaît la judicieuse et sévère critique. Sa valeur littéraire est médiocre, nous en sommes convaincu. Quant à la doctrine que nous

exposons, elle a été examinée et a reçu le placet voulu.

Si les personnes qui nous liront trouvent profit dans nos pages, elles voudront, nous n'en doutons pas, par amour pour notre bon Jésus et pour les âmes, en propager la lecture. Notre rêve, — trop ambitieux peut-être, — serait que, dans chaque paroisse, un certain nombre de familles chrétiennes fussent en possession *de notre livre, pour y aller chercher, de temps à autre, aux heures de loisir, quelques pages édifiantes et réconfortantes. — Si, au contraire, nos lecteurs constatent dûment que d'autres livres de ce genre atteindront mieux le but que nous nous proposons,* nous les prions instamment, *pour la plus grande gloire de Dieu, de répandre ces livres et de laisser le nôtre dans l'oubli. Notre désir est d'aider Jésus à répandre dans les âmes le feu qu'il est venu apporter à la terre, et nullement d'avoir un succès matériel de librairie.*

Il paraîtra à quelques-uns de nos lecteurs, surtout à plusieurs de nos frères dans le sacerdoce qui auraient la patience de lire nos pauvres pages, que notre traité de vie chrétienne, malgré sa prétention d'être populaire, est trop profond, trop doctrinal dans plusieurs de ses chapitres. Ils seront tentés aussi de croire que nous demandons une trop haute perfection de nos lecteurs. — A cela nous répondrons en citant deux passages d'auteurs que leur science, leur expérience et leurs lumières intérieures ont faits bons juges en cette question.

Le premier est Monseigneur Gay. Après avoir établi, avec sa profondeur ordinaire, les principes qui fondent le grand devoir de la charité, dans son traité de cette vertu, il ajoute : « Nous vous devions avant tout ces explications générales. Les théories bien exposées font les pratiques faciles. Loin d'effrayer, la lumière attire et anime. La vérité ne décourage jamais. Il n'est pas bon de cacher, même au grand nombre, *les cimes du christianisme; il suffit de les éclairer. Dieu ne prétend nous gagner qu'en se manifestant, et ce n'est pas en le diminuant qu'on élargit les âmes. On lui doit d'ailleurs de le dire autant que lui-même s'est dit; et pour comprendre ses voies, ses dons et ses paroles, l'étranger de génie ne vaut pas l'enfant de la maison. »*

Nous nous adressons aux enfants de la maison, c'est-à-dire aux chrétiens quelque peu lettrés, ayant des sentiments religieux avec des dispositions et souvent même, qu'on le sache, des aspirations *à mieux faire. Ces chrétiens, de par leur baptême, sont faits pour l'Évangile, donc, dans la même mesure, sont capables de le comprendre. Dieu révèle aux petits ce qu'il cache aux sages.*

Du reste, il en est d'un livre quelconque comme de l'Évangile, pour qu'il soit utile il n'est pas nécessaire qu'il soit compris dans toutes *ses parties par* tous *ses lecteurs.*

Le second auteur que nous voulons citer est le saint et savant archidiacre d'Évreux. Il écrivait à un prêtre : « Donnez-vous bien aussi à l'Esprit de

Dieu afin que vous puissiez écrire par son pur mouvement dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. Les ouvrages faits par son Esprit valent bien des missions et sont d'une plus grande étendue et demeurent davantage. Il y a peu de personnes qui travaillent à établir le pur amour;[1] *l'on ne fait presque pas de missions pour la perfection des voies de Dieu; et cependant une âme toute à Dieu le glorifie incomparablement plus qu'un très grand nombre d'autres dans une justice commune. Sainte Thérèse paraissant après sa mort à saint Jean de la Croix, l'exhorte à travailler pour la perfection, lui disant que Dieu en serait plus glorifié que par d'autres manières.* »

Nous n'avons pas la prétention d'exécuter le programme que monsieur Boudon traçait à ce prêtre, encore moins de remplir la mission que le ciel, par sainte Thérèse, confiait à saint Jean de la Croix; nous en sommes indigne et tout à fait incapable. Nous adressant, non aux personnes de haute spiritualité, mais à la classe de bons chrétiens que nous avons dite, notre ambition est d'établir dans leurs âmes le règne du vrai christianisme, c'est-à-dire de l'amour filial de notre si grand et si bon Dieu.

« *Une âme de plus dans le monde* qui servirait Dieu par amour, *bon Jésus! s'écrie le Père Faber, on*

[1] C'est chose digne de remarque que les livres et tracts qui s'adressent au peuple traitent ordinairement des abus, des choses qui sont contre l'honnêteté et la morale chrétienne, comme cabarets, théâtres, blasphèmes, danses, socialisme, etc., etc. Quelques autres traitent des moyens de salut, comme chapelets, confréries, etc. Peu ont pour but de promouvoir le véritable esprit chrétien, le positif de l'Evangile, le saint amour de Dieu.

devrait être prêt à subir mille ans de tortures pour vous procurer cette joie. »

Si notre travail n'aboutissait qu'à ce seul résultat, nous en bénirions Dieu de tout notre cœur. Mais nous avons la ferme espérance, si Dieu donne diffusion et grâce à cet humble livre, que bon nombre d'âmes trouveront dans sa lecture le point de départ d'une vie vraiment chrétienne, et commenceront tout de bon à servir Dieu par amour, *c'est-à-dire avec une conscience délicate et un cœur plein de générosité. Amen! Fiat!*



Vivons saintement à l'exemple des Saints.

Petit traité populaire de perfection chrétienne.

NOTRE-Seigneur JÉSUS, à qui soient toute gloire et tout amour, dit dans son Évangile : Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice : ils seront rassasiés.

Cette justice, c'est la vie chrétienne, c'est la sainteté, c'est la vie surnaturelle de notre âme.

Cette vie, comme toute vie, a son aliment, et cet aliment c'est tout ce qui, dans la religion, sert à éclairer l'esprit, à échauffer et à fortifier le cœur.

L'aliment de la vie de l'âme, c'est tout d'abord la vérité divine que nous trouvons dans la sainte Écriture, et que les saints ont mis à notre portée par les livres qu'ils ont composés et surtout par les exemples qu'ils nous ont donnés.

Je vous présente, mon cher lecteur, dans les pages de ce livre, quelques miettes de ce divin aliment : vous y trouverez çà et là les paroles mêmes des Saints Livres et les maximes des grands serviteurs de Dieu ; vous y trouverez les exemples de vertu que ceux-ci nous ont donnés pendant leur vie mortelle.

Mais on peut dire de l'aliment de la justice ce que JÉSUS-CHRIST disait de la justice elle-même : Bienheureux ceux qui en ont faim, ils y trouveront saveur et rassasiement. Ceux-là, au contraire, qui n'en auront pas faim, n'y trouveront que dégoût, ou une pure satisfaction de curiosité.

Je voudrais donc au seuil de ce livre vous arrêter quelque temps, afin d'exciter en vous, par quelques considérations, cette faim surnaturelle, c'est-à-dire ce désir vrai et vif de

tirer profit de ce que ces pages offriront de saintes vérités et d'exemples édifiants.

Les personnes pieuses et ferventes, habituées aux saintes lectures et à la méditation, ne liront peut-être pas sans profit ces considérations ; je dois dire cependant qu'en les écrivant, j'ai en vue avant tout les chrétiens plus ordinaires peu coutumiers des lectures pieuses, et dont les aspirations à la vraie vie chrétienne, à la sainteté, sont très faibles.

Combien de chrétiens se figurent que devenir saints n'est pas du tout leur affaire.

Ils croient qu'on devient saint comme on devient grand peintre, grand musicien, grand poète, grand général, suivant le génie qu'on a reçu en venant au monde, suivant les circonstances qui nous poussent dans ces carrières, et suivant aussi l'ambition qu'on peut avoir de s'élever à ces sommets de la gloire humaine. — Mais, de même que la plupart des hommes ne doivent et ne peuvent aspirer à ces grandeurs terrestres, de même, pensent ces chrétiens, la masse des simples fidèles ne doit pas ambitionner la sainteté, et ne peut y atteindre.

Réunissez, par exemple, tous les bergers d'une province et racontez-leur la vie du saint berger qui a nom Pascal Baylon ; ils vous écouteront avec plaisir ; mais quand votre récit aura pris fin, ils retourneront à leurs troupeaux, en disant : *Ça est beau*, *ça est touchant :* mais aucun peut-être ne se dira : Pourquoi, moi aussi, ne serais-je pas un pieux et saint berger comme celui-là ?

Ces bergers, comme presque tous les chrétiens, sont convaincus que devenir saints n'est pas leur affaire.

Contre cette erreur générale et si fatale à la gloire de Dieu et au bien des âmes, je veux établir aussi solidement et aussi clairement que possible, notre obligation de mener une vie sainte.

CHAPITRE I.

L'obligation de mener une vie sainte ressort de nos devoirs envers Dieu.

Première preuve.

La nécessité pour l'homme de glorifier Dieu.

POURQUOI, pendant le jour, le soleil brille-t-il et pourquoi, pendant la nuit, la lune répand-elle ses douces clartés, et les étoiles leurs scintillants rayons? Pourquoi l'océan soulève-t-il ses flots majestueux, et pourquoi le vent fait-il chanter les arbres dans la forêt? Pourquoi les oiseaux font-ils leurs concerts sous la feuillée, et pourquoi, en été, la cigale, cachée sous l'herbe, poursuit-elle son chant infatigable? Pourquoi brille l'or, et pourquoi la fleur répand-elle ses sourires et ses parfums?

Et dans les cieux, pourquoi les anges balancent-ils leurs encensoirs mystérieux en jetant aux échos éternels leurs mélodieux cantiques?

Pourquoi?

C'est pour procurer la gloire de Dieu. Chaque créature chante à sa manière la gloire de son Créateur, suivant que Dieu l'a déterminé.

Et l'homme, lui, manquera-t-il seul à ce concert? Sera-t-il exempt de cette tâche aussi glorieuse qu'elle est beatifiante? L'homme ne serait-il pas créé pour glorifier Dieu?

Il serait insensé autant qu'impie de croire à une telle exception. La foi ne le permet pas.

Au chrétien, dès ses plus jeunes années, on apprend qu'il a été mis au monde pour connaître, aimer et servir Dieu, et l'Oraison Dominicale lui trace la loi de toute sa vie en lui faisant redire chaque jour : que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel.

Faire cela, c'est glorifier Dieu, comme il veut l'être par l'homme.

Et jusqu'à quel point doit-on connaître et aimer Dieu? Jusqu'à quel point doit-on désirer le règne de Dieu et faire sa volonté sur la terre, comme les anges la font dans les cieux?

N'est-ce pas de son mieux? N'est-ce pas aussi parfaitement que possible? — Si quelqu'un en doutait, qu'il se rappelle le premier commandement qui renferme tous les autres :

Un seul Dieu tu adoreras
Et aimeras *parfaitement.*

De là ne faut-il pas conclure que tout chrétien doit aspirer à être saint? Les saints, en effet, seuls glorifient Dieu de leur mieux.

DEUXIÈME PREUVE.

Le commandement que Dieu nous fait d'être saints.

Les droits de Dieu sur nous, comme créateur, sont incontestables, absolus. Ceux d'un maître sur ses subordonnés, d'un officier sur ses soldats, d'un roi sur ses sujets, d'un père sur ses enfants, ne sont que l'ombre des droits de Dieu sur ses créatures.

De cette vérité que résulte-t-il?

Que nous devons obéir à Dieu, en tout ce qu'il nous commande.

Or il nous commande d'être saints.

A tous les Juifs, et, par conséquent, à plus forte raison, aux chrétiens, à tous les chrétiens qui font partie de son peuple de choix, il a dit autrefois : *Sancti estote quia ego sanctus sum :* soyez saints, parce que vous êtes les serviteurs d'un Dieu saint. — JÉSUS-CHRIST a renouvelé ce commandement dans la Loi Nouvelle, quand il a dit aux chrétiens, *à tous les chrétiens : Perfecti estote sicut Pater vester cœlestis perfectus est :* soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.

Dieu disait encore au peuple Juif par son serviteur Moïse : « Écoutez donc, ô Israel, ce que je vais vous dire : (et vous, lecteur chrétien, faites-y attention), le Seigneur notre Dieu est le seul et unique Seigneur. — C'est pourquoi vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces. Ces commandements que je vous donne aujourd'hui seront gravés dans votre cœur. — Vous en instruirez vos enfants ; vous les méditerez, assis dans votre maison, et marchant par le chemin ; la nuit, dans les intervalles du sommeil, le matin à votre réveil. — Vous les lierez comme une marque dans votre main ; vous les porterez sur le front entre vos yeux ; — vous les écrirez sur le seuil et sur les poteaux de la porte de votre maison. »

— Un peuple à qui Dieu impose de telles obligations, ne doit-il pas être un peuple de saints? Et les chrétiens pour qui JÉSUS-CHRIST a renouvelé d'une manière si pressante, ce commandement de l'amour divin, seront-ils moins tenus que les Juifs de se sanctifier pour accomplir et en accomplissant ce précepte? Est-ce donc pour rien que la coutume chrétienne fait redire à chaque enfant de l'Eglise, tous les jours, soir et matin :

Un seul Dieu tu adoreras
Et aimeras *parfaitement?*

Notre-Seigneur, dans son Évangile, revient à tout instant sur cette obligation qu'ont ses disciples de mener une vie sainte, une vie parfaite.

S'adressant à ces hommes qui veulent faire consister toutes leurs obligations envers Dieu dans quelques pratiques religieuses et dans l'accomplissement des devoirs d'une honnêteté commune, il leur dit : « Prenez garde ! Si vous ne savez que prier et dire de temps à autre, *Domine*, *Domine*, Seigneur, Seigneur, sans accomplir l'Évangile, vous n'entrerez pas dans le Royaume des cieux. — Les discours que je vous fais, dit-il encore, contiennent non

seulement la direction de votre foi, mais la règle de votre conduite ; si vous vous contentez d'écouter ces enseignements qui sont des lois de sainteté, sans les mettre en pratique, sans vivre chrétiennement, saintement, votre vie n'aboutira qu'à la ruine éternelle, comme une maison bâtie sur le sable est tôt ou tard renversée par la tempête ou par les fleuves débordés. »

Les Apôtres, instruits par Notre-Seigneur, renouvellent de cent façons cette recommandation, ce commandement plutôt imposé à tout chrétien de se sanctifier.

Je ne cite que deux paroles, une de saint Paul, l'autre de saint Pierre :

« La volonté de Dieu, dit l'Apôtre des Nations, est que vous deveniez des saints : *hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra.* »

Dans sa première lettre adressée aux fidèles de tous les pays et de tous les temps, saint Pierre dit :

« S'il a été ordonné aux Juifs d'être saints parce qu'ils étaient serviteurs du Dieu saint, combien plus vous, chrétiens, vous devez être saints dans toute votre conduite (*I Petr.*, I). »

Le premier et grand commandement de Dieu est donc que nous vivions saintement ; les autres commandements ne sont pour ainsi dire que le développement ou l'explication de celui-là.

Donc nous devons conclure que notre grande obligation, c'est de travailler à acquérir la sainteté ; nous avons été créés et rachetés dans ce but.

Troisième preuve.

Le baptême fait de nous des sanctuaires, des temples où Dieu habite.[1]

« Un mardi après l'Ascension, sainte Thérèse venait de communier et souffrait beaucoup de se voir, sinon dis-

[1] Voir Mgr de Ségur, *Piété et vie intérieure*, ouvrage que nous suivons surtout dans cette preuve, et que toutes les personnes pieuses devraient lire et méditer.

traite, du moins froide et sans dévotion. Mais bientôt l'esprit de Dieu, s'emparant d'elle, lui fit voir la Trinité présente et vivante au centre de son âme. « J'aperçus clairement, dit-elle, par une vue de l'esprit, la Très Sainte Trinité présente en moi... Je voyais distinctement dans mon âme les trois divines personnes et je compris le sens de ces paroles de Notre-Seigneur : « Les trois personnes divines habiteront l'âme qui est en état de grâce. »

Nous ne voyons pas miraculeusement en nous la Sainte Trinité, comme sainte Thérèse, mais la foi nous l'y fait voir d'une manière plus certaine. JÉSUS, en effet, JÉSUS qui est Dieu et ne peut ni se tromper ni nous tromper, nous dit (*Joan.*, IV) : « Si quelqu'un m'aime, il gardera mes commandements ; et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure. »

Nous sommes donc certains que par la grâce toute la Sainte Trinité habite notre âme ; *per gratiam, tota Trinitas habitat mentem* (St Thomas).

Que chaque matin, pendant quelques instants, un chrétien, les yeux fermés et les bras croisés sur sa poitrine, se recueille et fasse un acte de foi vive en cette vérité, il verra clairement, il sentira qu'il doit être saint : *Domum tuam, Domine, decet sanctitudo.*



Mais ce Dieu trois fois saint n'est pas en nous à la manière d'un homme qui est dans une demeure. En résidant en nous Dieu s'unit à nous, de façon à nous rendre participants de sa nature divine, *consortes divinæ naturæ.* — En vertu de cette participation nous n'avons pas, certes, la même nature que Dieu, cela est impossible, mais nous lui sommes unis d'une façon tellement intime, qu'on a comparé cette union à celle qui existe entre le fer et le feu dans un morceau de fer rougi au feu : le fer n'est pas le feu et le feu n'est pas le fer, mais leur union est telle qu'on ne les distingue plus.

Cette union, mystère que nous devons croire et adorer sans le comprendre, s'accomplit en Jésus par le Saint-Esprit.

Personne, dit le divin Sauveur, ne vient au Père que par moi, *nemo venit ad Patrem nisi per me* (*Joan.*, XIV). St Paul nous répète souvent que le Christ est celui par lequel nous avons accès à Dieu; *per ipsum habemus accessum ad Patrem* (*Ephes.*, II). Cela est vrai pour les hommes, en général, dans le mystère de l'incarnation et de la Rédemption, et cela est vrai pour chaque homme en particulier dans le mystère de la grâce.

Dieu, dit St Cyrille, n'habite pas autrement en sa créature que par son Fils dans le Saint-Esprit.

Si donc nous nous rappelons que le nom de Jésus est le nom de la Personne éternelle du Fils de Dieu, nous pouvons dire que Jésus *habite en nous quand, évitant le péché mortel, nous vivons en état de grâce.*

Notre-Seigneur daigna rappeler, un jour, à St Edmond de Cantorbéry, tout jeune encore, ce doux et profond mystère. Le pieux enfant conservait, au milieu des écoliers et de la dissipation naturelle à leur âge, un recueillement, un amour de la prière qui lui faisaient sans cesse rechercher le silence et la solitude. Pressé par cet attrait intérieur, il avait, une fois, quitté ses camarades et il cheminait paisiblement dans un bois, lorsqu'il aperçut tout à coup devant lui un enfant de son âge, au visage radieux et souriant, qui lui dit avec douceur : « Je te salue, mon bien-aimé. » — Le jeune Edmond, fort surpris, regarda l'enfant et ne le reconnut point. « Vous vous trompez sans doute, lui répondit-il, et vous me prenez pour un autre, car je ne vous connais pas. » — « Tu ne me connais pas ! lui répliqua l'enfant. Je suis cependant avec toi partout et toujours, à l'école et à la maison, à l'église, à la récréation. Je suis le compagnon constant de ta vie, et tu ne me connais pas! » — Et comme Edmond, tout stupéfait, ne savait que répondre : « Lève les yeux et regarde-moi, dit l'enfant

mystérieux, et lis mon nom écrit sur mon front. » Et Edmond aperçut écrit en caractères lumineux ces mots : « *Jesus Nazarenus*, JÉSUS de Nazareth. »

Il tomba à genoux ; JÉSUS le bénit, lui donna de célestes conseils et disparut de devant lui, le laissant plongé dans un ravissement impossible à décrire.

***

JÉSUS est donc en nous, JÉSUS, la Personne divine et éternelle du Fils de Dieu, et qu'y fait-il? Il nous communique sa vie dans le mystère de la grâce. C'est lui-même qui nous l'affirme quand il emploie cette belle comparaison de la vigne que nous trouvons dans l'Évangile : « *Ego sum vitis, vos palmites.* Je suis la vigne, dit-il, et vous êtes les branches. »

De même que les branches d'une vigne avec le cep qui les porte, ne font qu'un même arbre, ainsi nos âmes unies à JÉSUS dans la grâce ne font qu'un avec lui ; par la grâce nous devenons les membres de JÉSUS-CHRIST.

De même aussi que les branches de la vigne vivent de la vie, de la sève du tronc, ainsi nos âmes régénérées, entées, greffées sur JÉSUS, vivent de la vie de JÉSUS, et la sève que JÉSUS nous envoie intimement, c'est son esprit, c'est l'Esprit-Saint, l'Esprit de sainteté, de lumière, de force et d'amour.

Je vous enverrai, dit le Sauveur, le Saint-Esprit qui procède du Père (*Joan.*, XIV)... Il demeurera avec vous et il sera en vous...... *apud vos manebit et in vobis erit (Joan.*, XIV).

« Ne savez-vous pas, dit saint Paul, que vous êtes les temples de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous (*I Cor.*, III)?

Si on perd la grâce par le péché mortel, on est, suivant la parole de JÉSUS lui-même, comme des branches de vigne séparées du cep, qui ne portent plus de fruits et sont destinées au feu, c'est-à-dire qu'on est séparé de JÉSUS, on

est en état de damnation, on ne peut plus porter aucun fruit de salut.

Ceux qui sont en état de grâce, mais mènent une vie sans foi, sans amour, sans désir de se sanctifier, sont comme ces branches qui tiennent au tronc, mais faiblement, et n'en reçoivent qu'une maigre sève, et ne portent que quelques feuilles, et peu, très peu de fruits. Ces chrétiens négligents ont le feuillage de quelques pratiques de religion, ils donnent parfois quelques fruits de saintes actions, mais rares et peu savoureux.

Au contraire les chrétiens qui sont fervents, qui veulent tout de bon se sanctifier, ont abondamment l'Esprit de JÉSUS, leurs œuvres sont méritoires, étant offertes à Dieu et accomplies par le secours des grâces actuelles; ils accumulent pour l'éternité des trésors de gloire, ils sont ici-bas des instruments puissants de la gloire de Dieu parce qu'ils peuvent dire avec saint Paul : « Je vis, ou plutôt ce n'est pas moi qui vis, c'est JÉSUS qui vit en moi. »

« Voilà, dit Mgr Gay,[1] la vie chrétienne; voilà le fonds divin, le trésor sans pareil, l'honneur insigne, la ravissante beauté, la force victorieuse qui sont dans l'âme unie à Dieu en JÉSUS-CHRIST par la grâce sanctifiante. Voilà ce que la sainte et miséricordieuse Trinité nous accorde, ce

---

[1] *Vie et vertus chrétiennes.*

« Oh! que le chrétien doit être saint, surtout si, religieux ou prêtre, il aspire à sanctifier les autres! Il faut qu'il ressemble aux Apôtres; plus que cela, il faut qu'il ressemble à JÉSUS-CHRIST et qu'il s'efforce d'imiter la manière d'être, la conduite et les très saintes actions du Christ et des Apôtres. « Le christianisme, dit en effet saint Grégoire de Nysse, est l'imitation de la nature divine. » Nous sommes donc obligés par la grâce de notre baptême et par la foi catholique que nous professons, à imiter le plus parfaitement possible la sainteté de Dieu et de son Christ. Que JÉSUS-CHRIST apparaisse, resplendisse pleinement dans toutes nos paroles, dans toutes nos habitudes, dans toutes nos œuvres. Et ainsi se réalisera la règle divine : « Vous serez mes saints, parce que je suis saint, moi, votre Seigneur; je vous ai choisis et mis à part, afin que vous soyez à moi. » (Mgr de Ségur.)

que le sang de JÉSUS nous mérite; voilà ce que le baptême confère, ce que la confirmation perfectionne, ce que l'Eucharistie entretient, ce que le péché détruit, ce que la pénitence répare. Voilà ce que Satan jalouse, ce que le monde ignore, blasphème, déteste et persécute. Voilà ce qui étant d'abord ici-bas notre justice, notre honneur, notre paix et notre sainteté, devient là-haut notre gloire et notre beatitude. »

Quiconque croit et garde en soi cette doctrine, a la vraie intelligence de la vie chrétienne, et il comprend qu'il est obligé de travailler à être saint comme Jésus-Christ est saint.[1]



[1] Après avoir établi la doctrine de la présence personnelle et substantielle du Saint-Esprit en nous, dans le mystère de la grâce, le pieux et savant Cornélius a Lapide ajoute : « Il en est bien peu qui sachent ce que je viens de démontrer sur ce grand bienfait; ils sont moins nombreux encore ceux qui l'apprécient à sa juste valeur. *Il n'est rien pourtant que chaque chrétien dût admirer et vénérer davantage en lui-même;* il n'est rien que les docteurs et les prédicateurs dussent inculquer avec plus de soin, afin que les fidèles sussent qu'ils portent Dieu lui-même dans leurs cœurs, et afin qu'ils comprissent la nécessité d'agir toujours divinement dans la compagnie de cet hôte divin. »

CHAPITRE II.

Un nouveau motif d'être saint : nos obligations envers les hommes.

I.

Nous devons aimer nos frères.

NOTRE condition de créatures et de serviteurs de Dieu, notre position surnaturelle vis-à-vis de JÉSUS-CHRIST, notre rédempteur, notre union avec ce Dieu trois fois saint dans le mystère de la grâce nous font — le chapitre précédent l'a établi, — une obligation rigoureuse de nous sanctifier.

Notre position, en JÉSUS, vis-à-vis de nos semblables, les devoirs que Dieu nous impose à leur égard nous en font également une loi pressante.

Quels sont ces devoirs?

Ils se résument en un seul : aimer.

Quand Dieu nous a créés et faits chrétiens, il a mis un cœur de plus sur la terre, et, à ce cœur qu'il a doué de facultés corporelles et spirituelles, il a dit : Aime et sers; aime pour servir et sers en aimant, ton Dieu d'abord, le prochain ensuite.

Oui, ne cessons de nous le redire : le premier commandement divin qui renferme la loi et les prophètes, c'est le commandement d'aimer Dieu et le prochain.

Ce n'est pas un conseil que Dieu nous donne, ce n'est pas une exhortation qu'il nous fait, c'est un ordre qu'il nous intime. *Præbe, fili mi, cor tuum mihi;* mon fils, dit-il à chacun, donne-moi ton cœur; mais donne-le aussi à ton prochain, *diliges proximum tuum;* je te l'ordonne, *hoc est præceptum meum.* — Ton cœur est un encensoir allumé au foyer éternel et divin; il en doit monter vers le ciel un encens d'adorations, de louanges, d'amour; mais il en doit jaillir aussi des flammes d'une suave et forte dilection

vers tes frères. Tu ne m'aimes pas si tu ne les aimes; et si ton cœur est étranger à l'amour, il est mort devant moi : *qui non diligit manet in morte.*

Aimer notre prochain, c'est donc pour nous un devoir premier, grave, incontestable, pressant; c'est pour nous une question de vie et de mort, de vie et de mort éternelle.

N. B. Avant de poursuivre sa lecture il serait bon ici de faire un ou plusieurs actes de foi à cette vérité.

II.

Mais aimer, qu'est-ce?

Il est important, au premier chef, de le bien entendre, puisque cette lumière doit éclairer toute notre vie.

Aimer le prochain, comme Dieu nous l'ordonne, d'un amour surnaturel, d'un amour chrétien, ce n'est pas aller à lui, être porté vers lui, par la sensibilité, par la voie de la chair et du sang, comme une mère se porte vers son enfant, l'époux vers son épouse, le frère vers sa sœur; les païens, les animaux même ont de tels attraits vers leurs semblables.

Aimer chrétiennement le prochain ce n'est pas non plus aller à lui par cette voie de sympathie naturelle qui, dans l'amitié humaine, attire l'une vers l'autre deux âmes qui se conviennent; les païens encore, les impies peuvent avoir de ces amitiés.

Sans doute ces liaisons, ces attraits qui prennent leur source dans la nature, peuvent être raisonnables et bons; ils peuvent se rencontrer dans un cœur avec l'amour chrétien, et en recevoir de nouvelles douceurs, une plus grande énergie et un ennoblissement divin; mais ils ne sont pas la charité, et celle-ci peut exister sans eux. Ainsi une mère pourra avoir grande tendresse et dévouement infatigable pour ses enfants et ne les aimer pas chrétiennement.

Une épouse pourra éprouver une véritable antipathie pour son époux et l'aimer pourtant très chrétiennement.

Aimer le prochain comme Dieu l'ordonne, et l'ordonne sous peine de damnation, c'est : 1° L'aimer comme une créature de Dieu, une image de Dieu, une âme rachetée par le sang de JÉSUS, destinée à posséder Dieu éternellement avec nous dans le paradis.

Aimer le prochain, c'est : 2° L'aimer parce que nous voyons JÉSUS en lui, vivant en lui, comme nous l'avons dit, ou pouvant y vivre, par le mystère de la grâce.

Aimer le prochain chrétiennement, c'est : 3° L'aimer par l'inspiration de la grâce et parce que Dieu nous l'ordonne.

Aimer chrétiennement le prochain, c'est enfin : 4° Lui désirer, lui vouloir tous les biens du corps et de l'âme que Dieu lui veut, et faire tout ce qui est en nous pour lui procurer ces biens, fallût-il dans certains cas, à cette fin, faire même le sacrifice de notre vie, ainsi que nous le dit saint Jean.

III.

Comment savoir si on a cet amour chrétien.

Aux fruits on reconnaît l'arbre, dit le divin Sauveur : « La charité nous fait supporter le prochain dans ses défauts, nous lui fait pardonner ses torts même les plus graves. Elle ne pense mal de personne. Elle secourt le prochain de tout son pouvoir, dans ses nécessités corporelles et temporelles. Mais surtout la charité prend à cœur les intérêts spirituels du prochain : elle prie pour lui, elle le corrige, elle l'édifie, elle fait tout pour l'aider à se sanctifier, à se sauver.»

Ont-ils cette charité, aiment-ils chrétiennement ceux qui s'irritent continuellement contre leur prochain, à cause de ses défauts d'éducation, d'humeur, de caractère; ceux qui le jalousent ou lui portent envie?

Ont-ils la charité ceux-là qui jugent d'ordinaire leurs

frères avec rigueur, sans aucune miséricorde? ne se préparent-ils pas, comme l'affirme Notre-Seigneur, un jugement sans miséricorde?

Ont-ils la charité ceux qui ne savent pardonner aucun tort, et attirent sur eux, chaque jour, la colère divine en répétant dans le *Pater :* Pardonnez-nous, comme nous pardonnons?

Ont-ils la charité ceux qui voient leurs frères dans la peine, dans la souffrance, dans une nécessité quelconque sans le secourir autant qu'ils le peuvent? Ont-ils la charité donc ces riches qui ne font pas l'aumône ou la font mesquinement; ces maîtres qui accablent leurs ouvriers par un travail trop pénible, trop continu ou trop peu rétribué?

Ont-ils la charité ces chrétiens sans probité, qui, par des injustices de toutes sortes, privent leurs frères du bien que ceux-ci possèdent justement?

Mais la charité chrétienne voit surtout dans le prochain des âmes à éclairer, à édifier, à sanctifier, à sauver; elle veut avant tout procurer au prochain les biens spirituels et éternels.

Ont-ils cette charité ces chrétiens, ces catholiques pratiquants, même dans nos meilleures paroisses, qui, par leurs blasphèmes, leurs paroles impures, leurs mots à double sens, leurs chansons frivoles, leurs railleries sur la piété, leurs discours impies et de cent autres façons, scandalisent leurs frères, les entraînent au péché, les éloignent de la dévotion, les mettent sur le chemin de l'enfer?

Ont-ils la charité ces maîtres d'industrie, ces fermiers, ces riches aux nombreux domestiques, ces instituteurs, etc., qui ne prennent aucune mesure, ne font rien pour garder leurs ouvriers ou leurs subordonnés dans la pureté des mœurs et l'esprit religieux?

Ont-ils la charité ces époux, ces enfants, ces frères et

sœurs qui voyant un des leurs gravement malade songent à peine ou trop tard à lui faire administrer les secours de la religion?

Pères et mères de famille qui êtes pleins de sollicitude et de dévouement pour procurer à vos enfants les biens de ce monde, et des positions honorables, et des mariages avantageux, avez-vous la vraie charité envers eux, quand vous ne faites rien ou presque rien pour les rendre chrétiens et pour les sauver? Quand vous êtes indifférents entre une école et une autre école, entre un apprentissage et un apprentissage, entre un service et un service, entre une société et une société? Ah! malheureux, vous avez beau aller à la messe, dire votre chapelet, faire des pèlerinages; les désordres de vos enfants crient vengeance contre vous, leurs âmes, damnées peut-être par votre faute, crieront un jour plus fort encore, comme le sang d'Abel criait contre le fratricide Caïn.

Ont-ils la charité, la charité qui veille au bien spirituel du prochain, ces cabaretiers qui font de leurs maisons, des maisons de péchés, de perdition? L'ont-ils ces parents, ces jeunes filles qui, parfois, pour échapper à une humiliation, à un déshonneur de quelques années, jettent pour l'éternité une âme loin de Dieu?

Ont-ils la charité ces chrétiens qui pour un intérêt, ou pour ce qu'ils appellent une opinion, sont prêts par leur vote ou leur influence, à pousser au pouvoir des hommes qui seront hostiles à la religion et, par conséquent, travailleront à perdre les âmes?

Ont-ils la charité chrétienne ceux qui ne font rien par leur influence, leur parole, leur argent, leurs prières au moins, pour sauver les âmes qui se perdent en si grand nombre? Saint Augustin disait : Qui n'a pas de zèle n'a pas d'amour, *qui non zelat*, *non amat.* Un saint et savant Jésuite, le Père Lainez, pensait qu'il y aurait des chrétiens damnés pour n'avoir pas eu assez de zèle. Le vénérable Monsieur Allemand, saint prêtre de notre temps, qui

dirigeait, à Marseille, une association de jeunes hommes, répétait souvent à ses disciples cette parole : « Il faut que le zèle vous boive le sang. »

Concluons donc que la charité, la vraie fraternité chrétienne, est rare sur la terre. Sans doute on n'y manque pas toujours gravement, et quand on y a manqué, on peut obtenir le pardon de sa faute. Mais, si l'on pèse les formes diverses de la charité, ces fruits multiples que nous venons de rappeler, et si l'on jette un regard sur ce qui se passe dans la société, ne doit-on pas dire que bon nombre de chrétiens se damnent pour avoir manqué à cette grande loi de l'amour?

Et pourquoi est-il si rare de rencontrer des âmes baptisées qui aiment réellement comme Jésus nous ordonne d'aimer?

C'est que pour aimer ainsi il faut mourir, par une lutte de tous les jours, à son orgueil, à cet égoïsme qui ne voit que soi et ses intérêts, à cette dureté de cœur qui se trouve en tous les enfants d'Adam; c'est que, pour aimer ainsi, il faut vivre de la vie de la foi, voir et estimer le prochain comme Jésus le voyait et l'estimait, il faut fortifier sans cesse la vie de Jésus en soi par la piété, par la réception sainte et fréquente des sacrements.

Or, mortifier son orgueil et son égoïsme, vivre de la foi, faire vivre Jésus en soi, qu'est-ce sinon se sanctifier, sinon vraiment vivre en saint, en chrétien?

On le voit donc, autant nous sommes obligés d'aimer nos semblables, autant nous sommes obligés d'être saints; et quand Dieu nous dit : aimez, c'est comme s'il disait : soyez saints.

Pourquoi ne commencerions-nous pas enfin tout de bon à nous sanctifier, afin d'accomplir la grande loi de l'Evangile, la loi de l'amour fraternel?

Aimer ainsi est si beau, si grand, si doux!

Et puis, — point de vue qui a sa valeur en tout temps,

mais surtout en nos temps de misères, de divisions, de haines — quelles transformations merveilleuses ne verrions-nous pas dans le monde, si le peuple de la nouvelle alliance était composé de chrétiens ayant tous au cœur cette flamme divine de la charité! —

Que n'ont pas fait pour soulager les misères de l'humanité un saint Jean l'Aumônier, un saint Jean de Dieu, un saint Vincent de Paul et tant d'autres!

Quelques centaines seulement de saints Vincent de Paul sur la terre et l'on verra disparaître une grande partie des misères du peuple et la question sociale sera résolue dans la charité.

Mais quel bien dans les âmes surtout ont fait les cœurs embrasés du zèle de la charité chrétienne : un saint Paul, un St Bernard, un St François d'Assise, un St Dominique, un St Pierre Claver, un St François-Xavier, un St François de Sales, un St Alphonse de Liguori, un St Curé d'Ars!

Parmi les femmes même, que leur sexe et, souvent, leur vie retirée ou leur humble condition semblent rendre moins aptes à opérer ces merveilles de charité et d'apostolat, combien ont soulagé d'innombrables misères, comme en notre siècle, une sœur Rosalie, combien ont donné au ciel des moissons immenses d'âmes!

Une humble servante, ou plutôt une pauvre esclave, sainte Chrétienne, convertit toute une nation barbare et païenne; sainte Lutgarde sauva trois fois, à elle seule, par ses pénitences et ses prières, l'Europe chrétienne de redoutables catastrophes. On a dit souvent que sainte Thérèse et ses carmélites avaient sauvé autant d'âmes que saint François-Xavier, et plusieurs pensent que c'est à leurs intercessions et à leurs immolations qu'on dut le grand nombre de saints qui, au seizième siècle, fleurirent dans l'Eglise. — Un jour Notre-Seigneur apparaît à une sainte veuve de Valence, humble ouvrière, et lui dit : « On prêche une mission dans une grande ville de France, et, en votre considération, j'y donnerai la grâce de la conversion

à une multitude de pécheurs, et la grâce de la perfection à un grand nombre de religieux et de religieuses. »

Le même Sauveur visitant Anne de St-Barthélemy mourante, ne lui dit-il pas : « Ma fille, par votre oraison et votre humilité, vous avez été une des colonnes de mon Eglise. »

C'était le feu de la charité, de l'amour de Dieu et des âmes qui, brûlant comme un incendie au cœur de ces saints et de ces saintes, les rendait des instruments si puissants pour la gloire de Dieu et le bien des âmes.

Vous direz peut-être, que ce sont là des faits extraordinaires, effets d'une extraordinaire sainteté à laquelle peu sont appelés. Je le veux bien. Mais à quel haut degré de sainteté ne sont pas appelés tant de chrétiens et de chrétiennes qui restent pourtant dans les voies d'une vie spirituelle fort commune!

Les saints seraient cent fois plus nombreux dans l'Eglise si tous nous correspondions parfaitement à la grâce.

Et sans être des saints de premier, ou même de second et de troisième ordre, quelle influence miséricordieuse et apostolique nous pourrions avoir si nous nous donnions tout entiers à l'Esprit-Saint qui veut nous sanctifier, qui veut nous former à une vertu solide, à une piété fervente et nous remplir le cœur de la divine charité![1]

« J'ai connu, dit Mgr de Ségur, un pieux écolier qui par le seul ascendant d'une piété forte et sympathique, a, en moins de deux ans, complètement transformé l'esprit du collège où il était élevé. Son supérieur me disait que ce jeune homme avait à lui seul plus d'influence que tous les maîtres ensemble. J'ai connu également un bon sergent qui avait si bien gagné la confiance et l'estime de ses camarades qu'au moment de la guerre de Crimée, il parvint, aidé

[1] Chaque âme vraiment ascétique est une source de puissance pour l'Eglise quelque cachée, quelque obscure et humble qu'elle puisse être. (P. Faber)

de deux ou trois sous-officiers, à faire confesser et communier tous les hommes de son bataillon, sans qu'un seul lui échappât.[1]

— Je pourrais citer deux traits du même genre dont j'ai été personnellement témoin, l'un de la part d'un élève de petit Séminaire, l'autre de la part d'un élève d'école régimentaire.

J'ai rencontré dans une ville de Belgique une simple ouvrière qui était un véritable apôtre. D'un caractère jovial, mais d'une vertu éprouvée et d'une piéte très fervente, elle avait vraiment le don de répandre autour d'elle l'amour de JÉSUS-CHRIST. A elle seule, entre autres succès apostoliques qu'elle a eus, elle a amené au saint tribunal de la Pénitence une douzaine de francs-maçons ou d'impies, sincèrement convertis.[2]

Au temps de St Vincent de Paul, un pieux capitaine de l'armée française avait si bien, si apostoliquement travaillé l'âme des soldats de sa compagnie, que tous *sans exception* pratiquaient la dévotion la plus fervente. Ils avaient convenu entre eux que toujours l'un d'eux serait en adoration devant le Saint-Sacrement. Quand les devoirs de leur état leur laissaient quelque loisir, ils en profitaient pour se livrer soit à la prière, soit à de pieuses lectures.

Qu'on me permette de citer encore une charmante page de l'auteur des Paillettes d'or. Il l'intitule :

Ce que peut une âme pieuse.

« Une âme, une seule âme, c'est peu pour le bien, mais une âme pieuse, c'est-à-dire, une âme servant Dieu, pos-

[1] *Nos grandeurs en* JÉSUS, 2e partie, p. 134.

[2] Bede Weber raconte, dans son livre, un bel exemple de l'influence durable exercée par la sérieuse piété d'une fille de basse-cour sur le fils unique de ses maîtres : elle est parvenue à en faire un excellent chrétien. Tous les parents qui ont à cœur la bonne éducation de leurs enfants, doivent veiller à ne prendre et à ne garder comme domestiques que des personnes honnêtes et chrétiennes.

Alban Stolz.

sédant Dieu et portant Dieu avec elle, c'est la toute-puissance divine.

O vous qui désespérez peut-être de ramener à Dieu une famille ou une association, tâchez d'y faire pénétrer et d'y laisser en permanence une âme qui porte Dieu avec elle.

Un homme, chrétien ferme et résolu, avait acheté une usine, et il s'aperçut vite que les ouvriers vivaient loin de Dieu.

Un jour qu'il entrait dans l'église, l'après-midi, il vit une de ses ouvrières qui priait, pauvre jeune fille de dix-huit ans, qu'il avait remarquée à peine jusque-là, et il lui sembla qu'un rayon de lumière venant du Tabernacle allait jusqu'à elle.

Il attendit qu'elle eût fini sa prière et, sous le porche, encore sous le regard de Jésus-Christ, il apprit d'elle que tous les jours elle venait là dès qu'elle avait un moment. — Mais je ne perds pas mon temps, ajouta-t-elle en tremblant un peu.

Le maître sourit, — elle avait peur d'un reproche. — Écoutez, ma fille, ne parlez à personne de notre rencontre ici et dites-moi simplement si le bon Dieu ne vous a rien dit.

— Non; seulement depuis assez longtemps je sens que quelque chose me manque et je suis triste.

— Oui, c'est bien cela; ce qui vous manque, mon enfant, c'est que vous ne faites rien pour le bon Dieu; eh bien, vous allez, dès ce jour, vous occuper à convertir vos compagnes.

— Moi?

Et il y eut sur son visage quelque chose de si étonné, et dans son regard quelque chose de si naïf, que le maître se prit doucement à sourire. C'était bien ce qu'il lui fallait : une âme qui s'ignorait.

— Oui, vous! vous allez tout d'abord rester joyeuse, avenante, bonne, serviable pour tous. — Vous vous attacherez

les plus jeunes en riant avec elles et les aidant dans leur travail; vous ferez les commissions des plus anciennes et, sans affectation, vous serez empressée auprès d'elles; et vous viendrez un moment dans l'église chaque fois que vous entrerez dans l'atelier ou que vous en sortirez. C'est facile n'est-ce pas? mais ce n'est pas tout. Le soir, vers neuf heures, avant votre coucher, vous direz à genoux une dizaine de chapelet que je dirai de mon côté, et nous ferons ensemble une communion par mois.

L'ouvrière avait écouté son maître, les yeux fixés sur lui. Quand il eut fini de parler. Oh! fit-elle tout-à-coup, que le bon Dieu est bon! et elle joignit les mains et se prit à pleurer.

— C'est bien, ma fille, retournez un petit moment à l'église et puis, vite à l'usine.

***

Deux mois se passent, et un jour elle aborda son maître : J'ai gagné une compagne, dit-elle; elle fait comme vous et moi : une dizaine du chapelet par jour et une communion par mois.

On marcha ainsi; ce fut long à venir; une recrue encore après quelques mois, une autre... puis un arrêt.

Mais ces quatre ouvrières mettaient de la gaîté, de l'entrain; elles apportaient de joyeuses chansonnettes; on entendait moins de paroles licencieuses. — Dieu faisait doucement son œuvre comme il la fait doucement dans la nature.

Après quinze mois, — oui quinze mois, ce fut long à venir, mais on avait persévéré, — après quinze mois, plus de trente ouvrières faisaient partie de l'association. On chantait bien des chansonnettes à l'usine, mais on chantait des cantiques aussi et on y disait le chapelet.

Que ne peut-on pas avec vous, mon Dieu, quand on vous prie, quand on vous sert et qu'on attend? »

— On ne saura que dans l'éternité ce que peut une âme

de vrai chrétien dans le monde, pour le soulagement des misères humaines et pour le bien des âmes. Supposez dans chaque paroisse un prêtre rempli de charité, de piété, de zèle et, autour de lui, vingt cinq chrétiens et chrétiennes, possédés, pour ainsi dire, de cet esprit de vraie charité, que de larmes seront séchées, que de nécessités corporelles disparaîtront ou seront rendues supportables, que de désespoirs calmés, que de haines étouffées, que d'actes de vertus posés, que de malheureux dévoyés, ramenés à Dieu, que de cœurs tièdes ou indifférents rendus fervents !

Voilà, sans négliger les autres, les vrais syndicats qu'il faut créer. Ceux-là résoudront tôt ou tard la question sociale parce qu'ils finiront par ramener dans les cœurs Notre-Seigneur Jésus-Christ, sans lequel on ne peut rien relever, rien guérir, rien édifier.

Et pourquoi, mon cher lecteur, ne serions-nous pas de ces syndicats de l'amour divin et de la charité? — Sans doute pour cela il faut cesser de vouloir associer la pratique de la religion avec une vie tout animale, ou au moins tout humaine et toute terrestre; il faut vider notre cœur de son orgueil et de son égoïsme, il faut tout de bon nous livrer au Saint-Esprit, afin que, peu à peu, il remplisse notre âme de ses clartés supérieures et de ses divines énergies : c'est-à-dire, il faut vouloir être tout de bon de vrais chrétiens. Mais enfin, n'est-ce pas une obligation première, pressante, grave d'être de vrais chrétiens, c'est-à-dire avant tout d'aimer et de servir notre grand Dieu et le prochain, de vivre de la vie de Jésus, qui habite et veut habiter en nous par la grâce?



CHAPITRE III.

Du plus pressant motif d'être saint, qui est l'amour que nous devons à Dieu.

DE ma cellule solitaire et silencieuse, combien de fois, dans les chaudes journées de l'été, dès avant le lever du soleil, j'ai entendu le jeune pâtre ardennais chanter quelque chanson, en chassant vers les pâturages son humble troupeau.

Sa voix inculte mais sonore résonnait au loin sur les collines, se mêlant à la voix mélancolique du coucou et aux premiers bruits du jour.

Que de fois aussi j'ai dit en mon âme : « O jeune chrétien, j'aime à croire que tes chants sont purs et ton cœur aussi. Mais si tu étais plus fervent, plus pieux, plus enfant de Dieu au lieu de chanter tu regarderais!.....

Tu contemplerais, tu admirerais le ciel, se colorant des teintes roses de l'aurore, et bientôt s'inondant des premiers feux de l'astre du jour;.... tu contemplerais, tu admirerais la terre diaprée de mille fleurs, étincelante des gouttes de rosée dont les premiers rayons du soleil font autant de rubis.....

Enfant chrétien, si tu étais plus pieux, plus saint, plus enfant de Dieu, tu écouterais au lieu de chanter.....

Tu écouterais les oiseaux qui, s'éveillant tour à tour, dans la feuillée hospitalière, chantent en chœur leur hymne matinal au Créateur.....

Et devant ce spectacle, sous le doux enchantement de ces harmonies, en ton cœur baptisé, tu sentirais que Dieu est grand, que Dieu est magnifique en ses œuvres; et tu dirais :

« O mon Dieu, que vous êtes grand! que vous êtes pur! que vous êtes parfait! que grandes doivent être votre sagesse et votre puissance! — Si les cieux et la terre, si les collines et les bois sont revêtus d'une telle beauté, s'ils

résonnent en si suaves harmonies, eux qui ne sont qu'un de vos sourires, le fruit d'une de vos paroles, que vous, mon Dieu et mon Père, vous devez être d'une beauté ravissante ! »

Et le jeune pâtre, raisonnant ainsi, sentirait qu'il doit aimer Dieu, puisqu'il est dans la nature de l'homme d'aimer ce qui est aimable ! Eclairée par la foi et mue par la grâce son âme sentirait qu'elle devrait aimer ce Dieu infini d'un amour infini si elle en était capable, qu'elle doit donc l'aimer de tout son pouvoir, et que ces paroles : « Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur et par dessus toutes choses, parce que vous êtes infiniment bon et aimable, » que ces paroles, dis-je, sont moins une prière que la formule d'une loi qui domine toute sa vie.

J'ai la conviction que tout chrétien qui n'est pas absolument dépourvu d'intelligence, et qui a la foi et une instruction religieuse ordinaire, peut et doit se livrer souvent à cette douce et simple contemplation des beautés et des harmonies de la nature. S'il le fait il comprendra mieux combien Dieu est aimable et doit être aimé, et il sentira dès lors qu'il doit « *Vivre saintement* » pour aimer Dieu à la manière des saints.

***

Un jour, sur une verdoyante colline, toute parfumée de l'odeur du thym, une jeune pastourelle espagnole, âgée de onze ans, gardait son troupeau.

Anne était son nom.[1]

Son cœur était pur comme l'azur des cieux, souriant et embaumé comme les fleurs, brûlant comme l'encensoir ardent du sanctuaire.

[1] Elle devint Carmélite sous le nom d'Anne de Saint-Barthélemy. Elle fut la compagne et l'amie de sainte Thérèse qui mourut dans ses bras. — Elle est morte à Anvers où ses reliques reposent au couvent du Carmel.

« O mon Dieu, dit-elle tout à coup, ô mon Dieu, combien je vous aime! O mon Jésus, je suis tout à vous! » Et elle tomba à genoux sur le sol, et une douce extase s'empara d'elle.

Combien dura ce ravissement ? Dieu seul et son ange le savent. Mais quand elle s'éveilla de ce divin et délicieux sommeil, elle était toujours à genoux, et, dans ses bras, sur son cœur palpitant, reposait un gracieux enfant.

C'était l'Enfant Jésus!

Une lumière intérieure le révéla à la jeune chrétienne. — Je vous laisse à penser quelle scène délicieuse se passa! Quels ineffables sourires, quelles saintes, quelles divines privautés de la part de l'Enfant des cieux!

Et de la part de l'heureuse enfant de la terre, quelles innocentes caresses, quelles paroles tendres, quels baisers d'ange!

Si, mon cher lecteur, en votre jeune âge le divin Enfant vous eût favorisé d'une telle grâce, croiriez-vous que votre vie, votre vie d'honnête homme, de chrétien passable, est ce qu'elle doit être... Ne sentiriez-vous pas l'obligation de devenir un saint pour aimer, aimer toujours et de plus en plus un *si bon Dieu?*

Eh bien! songez-y, ce Jésus, par qui tout a été fait, a fait bien plus pour vous!

Laissez-moi, mon cher frère, vous mettre sous les yeux le bilan, si je puis ainsi dire, des bienfaits dont Dieu, dont Jésus vous a comblé, et puissiez-vous le lire à travers vos larmes!

— Il vous a créé et en vous créant vous a donné une participation à son être. Et quel amour il y a au fond de cet acte par lequel il vous a choisi parmi une infinité d'autres créatures possibles qui resteront éternellement dans le néant!

— Il vous a fait à son image : c'est-à-dire vous a donné quelque chose de sa beauté et de ses perfections. Ce qui

est bien plus que de se mettre dans vos bras sous la forme d'un enfant gracieux.

— Tout ce qui contribue à soutenir, à embellir, à charmer votre existence terrestre, c'est son œuvre encore, un don de son amour.

Il a fait le soleil pour vous éclairer et vous réchauffer ; la fleur et l'étoile pour vous sourire. — Le ruisseau qui berce vos rêveries de ses murmures, la fontaine limpide qui vous rafraîchit, les fruits savoureux que les arbres vous tendent, l'oiseau et le vent qui chantent dans la forêt, la vache qui vous donne son lait, le bœuf qui trace vos sillons, le cheval qui traîne votre char et porte vos fardeaux, la brebis qui vous vêt de sa laine, le sol fécond qui vous donne les moissons, tout cela sourires et bienfaits de votre Jésus.

Si vous avez trouvé des maîtres pour vous instruire, un père pour vous nourrir de son dévouement, une mère pour vous aimer ; si quelque cœur pur et tendre s'est penché vers le vôtre en une sainte amitié, n'est-ce pas encore à la Providence paternelle de Jésus que vous le devez?

— Si un ange des cieux est commis à votre garde, vicaire de la divine Providence, n'est-ce pas encore Jésus qui lui a confié cette mission?...

— Et tant de bienfaits qui servent à vous sanctifier, à vous faire aboutir en paradis, tant de bienfaits que depuis votre baptême, la sainte Eglise vous octroie de la part de son divin fondateur, n'est-ce pas une chaîne de miséricorde, une trame d'amour, aux anneaux innombrables, qui enserre toute votre vie?

Ah ! mon cher frère, si vous saviez les dons de Dieu ! Si vous pouviez sonder la profondeur, mesurer la largeur de ce torrent de bontés, de miséricordes divines qui emporte votre vie terrestre, la réjouit, l'élève, la console, et doit, si vous le voulez, la faire aboutir aux joies inénarrables du Paradis ; vous comprendriez dès lors que Dieu mérite de votre part un amour ardent, constant, généreux, reconnaissant !

Et ce serait tout de bon, ce serait en toute vérité que vous rediriez, non pas deux fois, mais cent fois, chaque jour : « Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur, parce que vous êtes *infiniment bon*, oui, *infiniment bon*.

Les Saints, nos frères aînés et nos modèles, vivaient toujours dans le souvenir, la contemplation et l'admiration reconnaissante de cette bienfaisance divine.

« Il semblait à saint Augustin que le soleil, la lune, les étoiles, les montagnes, les champs, les mers, les fleuves lui criaient tour à tour : Augustin, aime Dieu ; car Dieu nous a créés pour toi et afin de t'engager à l'aimer. — Quand sainte Marie-Madeleine de Pazzi tenait en main un beau fruit ou une belle fleur, elle disait que ce fruit, que cette fleur était comme un trait qui lui perçait le cœur et l'embrasait d'amour envers Dieu ; car elle se souvenait alors que le Seigneur avait pensé de toute éternité à créer cet objet agréable pour lui témoigner son affection et se faire aimer d'elle. — On raconte d'un pieux solitaire, qu'en marchant dans la campagne il se figurait que les herbes et les fleurs l'accusaient d'ingratitude envers Dieu ; et il les frappait de son bâton en leur disant : « taisez-vous, taisez-vous ; je vous entends, c'est assez ! Vous me traitez d'ingrat ; vous me dites que Dieu vous a créées si belles pour se faire aimer de moi et que je ne l'aime point ! Ah ! je vous entends, c'est assez ! ne me le reprochez pas davantage ! » (Tiré de saint Alphonse).

Vivre sans vivre en saint, c'est vivre en insensé, disait le célèbre et saint abbé de Rancé ; disons, nous, vivre sans vivre en saint, sans aimer comme les saints, un Dieu qui nous a comblés de tant de biens, dont chacun est une faveur plus grande que celle dont fut gratifiée la jeune bergère espagnole, c'est vivre en ingrat.

Assez et trop longtemps nous avons été de ces ingrats ; désormais « vivons saintement », loin du péché et dans la pratique des vertus chrétiennes.

***

Un jour le divin Sauveur dit à sainte Thérèse : « Ma fille, je t'aime tant que si je n'avais pas créé le ciel, je le créerais exprès pour toi, pour t'y placer, t'y donner mon cœur et recevoir l'amour du tien. »

N'êtes-vous pas tenté, mon cher lecteur, de trouver excessive cette parole d'un Dieu à une créature? Sans aucun doute vous penserez qu'elle est l'expression d'un amour mystérieux, tout particulier, pour une âme choisie, et tout à fait à part, telle qu'était sainte Thérèse.

Eh bien ! cette parole d'un amour excessif, — nous pouvons employer ce mot après l'Évangile (dicebant excessum ejus) et les saints, — cette parole, la Sagesse infinie, le Fils de Dieu fait homme vous l'adresse, à vous, à moi, à chacun.

Ecoutez :

« Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes ! »

Enfant, qui n'avez d'ardeur que pour le jeu ; jeune fille dont le cœur, si froid pour Dieu, s'incline si facilement et parfois si ardemment vers la créature, jeune homme sans piété, et parfois sans mœurs, père de famille trop peu religieux, tous enfin, songez-y, c'est à vous, oui à vous que Jésus dit cette parole aussi étrange que celle qu'il dit à sainte Thérèse : « Mon fils, ma fille, je t'aime tant que je fais mes délices d'être avec toi ! que ce m'est un vrai paradis d'être en ton souvenir et dans ton cœur ! »

Je voudrais bien, Seigneur, lui disait sainte Catherine de Gênes, comprendre l'étendue de votre amour pour les âmes. « — Si tu savais, répondit Jésus, combien j'aime une âme ! mais ce serait la dernière chose que tu saurais, car de l'apprendre te tuerait. »

— Sainte Marie-Madeleine de Pazzi, considérant dans la lumière et les embrasements de l'extase, cet amour excessif, étrange, infini de Dieu pour l'homme, s'écriait : « O Dieu d'amour ! O Dieu d'amour ! C'en est trop, mon Jésus, vous aimez trop vos créatures. » — Une autre fois, ravie encore hors d'elle-même, elle prit un crucifix et se mit à courir par le monastère en criant : « O amour ! O amour !

Jamais, mon Dieu, je ne cesserai de vous appeler amour. » Et s'adressant ensuite à ses compagnes : « Ne savez-vous pas, mes chères sœurs, leur dit-elle, que mon Jésus est tout amour et même fou d'amour? — Oui, fou d'amour; je le dis, ô mon Jésus, et je le dirai toujours. » Et elle ajoutait qu'en donnant à Jésus le nom d'*amour* elle eût souhaité se faire entendre du monde entier, afin que l'amour de Jésus fût *connu et aimé de tous les hommes*. Parfois même elle courait sonner la cloche, comme pour inviter toutes les nations de la terre à venir, selon son désir, aimer son Jésus avec elle. (Tiré de saint Alphonse).

Oh! oui, mon cher lecteur, oui, notre Dieu, notre Jésus nous aime et nous déclare son amour avec des paroles d'une tendresse que les saints n'ont pas craint d'appeler une folie.

Mais il a fait plus que de nous dire son amour, il nous l'a prouvé par des œuvres, par des œuvres bien plus extraordinaires que n'eût été ce ciel qu'il aurait créé pour sainte Thérèse.

En créant un monde nouveau de joies et de splendeurs Dieu ne ferait que nous donner l'œuvre de ses mains; en s'incarnant, en accomplissant l'œuvre de la Rédemption, il s'est donné *lui-même*.

Et jusqu'où s'est-il donné?

— *Allez en esprit à Bethléem*, et là, dans une grotte humide et sombre, vous trouverez un enfant enveloppé de pauvres langes et couché dans une crèche, sur un peu de paille; oui, couché, comme les animaux, sur un peu de paille!

Mettez-vous à genoux, en imagination, et dites avec foi : « Voilà le Dieu de l'éternité! Voilà mon Créateur! Cet enfant, c'est Jésus! Et c'est pour moi, c'est pour moi que ce Dieu immense s'est fait petit enfant; c'est pour moi, oui, pour moi, qu'il s'est réduit à cette pauvreté sans exemple; c'est pour moi qu'il s'est dépouillé ainsi de sa majesté, de

sa gloire et de sa force ; *dilexit me et tradidit semetipsum pro me.* (Gal. II, 20).

Et je pourrais ne pas l'aimer de tout mon cœur !

— *Allez à Nazareth ;* regardez ce jeune charpentier courbé sur un travail humble et pénible ; c'est Jésus, c'est votre Dieu qui s'est fait ouvrier et qui gagne son pain de chaque jour à la sueur de son front !

Et pourquoi? Et pour qui? Pour moi, devez-vous dire ; pour me donner l'exemple, pour me témoigner son amour et pour gagner mon cœur !

Dilexit me et tradidit semetipsum pro me !

Et je pourrais ne pas lui donner mon cœur !

— *Allez à Gethsémani,* dans la nuit qui précéda le grand jour de la Rédemption. Que voyez-vous à la pâle clarté de la lune? Un homme plongé dans une tristesse, des angoisses, une agonie sans exemple. A genoux, le visage sur le sol, il répand une sueur de sang et jette vers le ciel des cris de détresse !

Cet homme, c'est l'Homme-Dieu, c'est Jésus et c'est pour vous, pour vous, mon cher frère, qu'il souffre et qu'il agonise.

Dilexit me et tradidit semetipsum pro me.

Et vous pourriez ne pas l'aimer de tout votre cœur !

— *Enfin,* mon cher frère, *montez, montez au Calvaire !.....* Jésus est là encore !... et dans quel état?... cloué à un gibet !... vous entendez : cloué au gibet, entre deux voleurs !... Subissant dans son cœur et dans sa chair des tortures inexprimables, et enfin expirant au milieu des insultes de la terre et des mystérieux abandonnements du ciel !...

Regardez ce Jésus, votre Dieu, expiré et sanglant sur la croix, et dites-vous : Il m'a aimé et s'est livré pour moi à cette mort ignominieuse ! *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me !*

Et si vous ne savez vous résoudre à l'aimer, à l'aimer enfin de tout votre cœur, et à lui prouver votre amour en vivant saintement, allez devant le tabernacle et l'autel, qui vous rappellent ces grands mystères de Bethléem, de Nazareth, du Calvaire, que dis-je, vous rappellent? qui les perpétuent, et vous en livrent le héros comme compagnon, comme victime, et comme nourriture. Allez devant le tabernacle et l'autel, et de toute la puissance de votre âme chrétienne dites à ce Jésus : O Jésus, mon Dieu et mon Sauveur, mettez donc fin par une grâce puissante, à mes langueurs, à mon indifférence, à mes péchés ; faites, Seigneur, faites enfin que je vous aime, et que ma vie soit la vie des saints !

Amen ! Amen !



CHAPITRE IV.

Que la sainteté est pour nous la source des plus grands biens.

I.

Des biens éternels.

NOTRE vie passe comme l'ombre! Quelques années encore, et l'heure de notre mort sonnera, et notre cadavre descendra dans la tombe, et notre âme entrera dans son éternité.

Quelle grande œuvre avons-nous à faire pendant que nous marchons par les sentiers d'ici-bas?... L'œuvre de notre salut!...

Qu'est-ce donc que cette œuvre si méconnue, si négligée, si facilement sacrifiée?

C'est tout d'abord gagner le Paradis, le Paradis éternel!

Bien des joies ont pénétré les cœurs des hommes qui ont passé sur la terre depuis six mille ans, et les ont enivrés; bien des jouissances ont abreuvé leurs sens, bien des gloires ont couronné leurs ambitions.

...Eh bien, toutes ces joies, toutes ces jouissances, toutes ces gloires réunies ne sont pas une goutte en face de l'océan des joies, des jouissances, des gloires qui sont renfermées dans ce mot : Paradis! Paradis éternel!

L'œuvre du salut consiste à procurer à son âme, et, plus tard, même à son corps, cette somme infinie de délices et de grandeurs; consiste à acquérir pour ne plus le perdre, le Paradis de Dieu et le Dieu du Paradis.

Ce n'est pas tout : l'œuvre du salut consiste encore à éviter l'enfer, le feu de l'enfer, la société des démons de l'enfer, les désespoirs de l'enfer, les pleurs et les grincements de dents de l'enfer, et d'un enfer éternel!

Réunissez par la pensée, réunissez par le calcul tous les jours d'angoisses, de tristesses, de souffrances, toutes les

nuits de tortures que tous les enfants d'Adam ont subis depuis six mille ans, vous arriverez à une somme de douleurs effrayante, peut-être à dix mille milliards d'années de tourments divers!... Quel épouvantable fardeau! Si tout cela pouvait et devait peser sur une seule âme, sur une seule existence!

Eh bien, l'enfer étant éternel, c'est de foi, il représente pour chaque damné une somme de douleurs infiniment plus grande que celle-là.

Si, pour gagner ce beau, ce délicieux, cet ineffable paradis; si, pour éviter cet épouvantable enfer, il fallait pendant mille ans, vivre de sacrifices pénibles, continuels, déchirants, nous devrions ne pas hésiter un instant à faire ces sacrifices ou c'est que nous aurions perdu la foi ou la raison.

Au lieu de mille ans de ces sacrifices, soyez saints, soyez de vrais chrétiens pendant dix, vingt, quarante ans, et vous avez la certitude absolue que vous n'irez pas en enfer et que le Paradis sera à jamais votre partage.

Vous me direz : mais on peut aller en paradis sans travailler ainsi pendant dix, vingt, quarante ans à devenir des saints; on y va pourvu qu'on meure bien. – Cela est vrai, mais enfin il faudra au moins travailler à être saint pendant ses derniers jours, ou pendant les dernières heures de sa vie, et il faudra réussir à l'être avant de mourir; car les saints seuls entrent en paradis. C'est la terre des vivants, *terra viventium;* c'est-à-dire le pays de ceux qui vivent de la vie chrétienne, de la vie de JÉSUS qui est une vie de sainteté.

— Voulez-vous mener une vie toute commune, suivre la voie large, ne pas vous gêner pour servir Dieu, *il est possible*, que par une sorte de coup de main, c'est-à-dire de miracle de la miséricorde divine, vous arriviez à vous sanctifier aux derniers jours de votre vie, à gagner le Paradis, et éviter l'enfer. Mais *ce qui paraît certain*, d'après le dire de tous les saints, c'est que le grand nombre de ceux qui

essaient ce possible, ne réussissent pas. Ces chrétiens tièdes et lâches négligent la prière, et nourrissent leurs passions; ils aiment le monde et recherchent ses biens, ses plaisirs, ses honneurs suivant leur condition; au lieu de suivre les lumières de la foi, ils ne suivent guère, dans leur conduite, que les inspirations de l'intérêt, de l'humeur, de la vanité, ou les coutumes et les maximes du monde. Leur cœur devient de plus en plus insensible à la grâce et finit par s'endurcir; leur vie est sans foi, sans espérance, sans amour; ils ne savent s'arracher l'œil qui scandalise, c'est-à-dire faire aucun sacrifice pour rester fidèles à Dieu; leurs confessions sans repentir, sans ferme propos, n'amènent aucun changement dans leur vie, elles finissent par devenir sacrilèges; et ils s'avancent ainsi tranquilles, insouciants vers l'éternité. Une mort subite peut les jeter soudainement en enfer; et s'ils ont le temps de recevoir les sacrements, comment les reçoivent-ils?

O Dieu! quelle épouvantable situation que celle des chrétiens qui ne veulent pas se gêner, qui veulent suivre la voie large!... Il est possible seulement qu'ils se sauvent! les saints nous disent que *probablement* ils ne se sauveront pas, et que cette voie large sera pour beaucoup la voie de la perdition; la voie de l'enfer avec ses feux, ses désespoirs, son éternité!

Au contraire, donnez-moi un chrétien qui veut tout de bon se sanctifier, qui cherche Dieu et le bien dans la sincérité de son âme, ce chrétien priera, il fréquentera volontiers les sacrements, il sera fidèle à employer les divers moyens de sanctification que la religion lui fournit; il conservera une grande délicatesse de conscience; l'horreur du péché et de tout ce qui conduit au péché croîtra en lui à mesure qu'il avancera en âge; s'il vient à tomber par faiblesse, il fera, au plus tôt, une bonne confession *en vrai pénitent, avec une résolution vraie de mourir plutôt que de retomber encore;* il saura, à l'occasion, faire un sacrifice pour éviter l'offense de Dieu. De son côté, Notre-Seigneur

Jésus-Christ, qui aime les âmes vigilantes, les hommes de bonne volonté, lui donnera des grâces de plus en plus abondantes qui accroîtront et affermiront en lui les vertus chrétiennes, surtout le saint amour de Dieu et la charité fraternelle.

Dès lors ce chrétien sera établi solidement dans le chemin du salut, et, bien que sa persévérance reste toujours un don gratuit, on peut dire qu'il a une certitude morale de se sauver.

Mon cher lecteur, si vous voulez rester dans une vie commune, suivre la foule dans la voie large, facile, *il est possible* que vous vous sauviez; mais *il est probable* que vous vous damnerez! Si, au contraire, vous travaillez tout de bon et constamment à vous sanctifier, *il est certain* que le Paradis est à vous.

Hésiter entre ce *possible épouvantable*, entre *ce probable écrasant*, et ce *certain plein de magnificences et de joies*, c'est vraiment manquer de foi, ou avoir perdu le sens, ou se trouver dans un aveuglement spirituel bien redoutable. Il suffit surtout de réfléchir un instant pour apprécier la profonde folie des chrétiens qui, non seulement, hésitent entre cette possibilité et cette certitude du salut, mais qui choisissent cette voie du possible; et dès lors, on comprend que le capitaine Marceau avait raison de prendre pour devise le mot de l'abbé de Rancé :

Vivre sans vivre en saint, c'est vivre en insensé!

II.

Des biens temporels.

L'éternité qui s'avance vous crie : Soyez saints! Le temps qui s'écoule ne le crie pas moins aux âmes sérieuses qui, suivant les instincts profonds que Dieu a mis en elles, veulent vivre noblement et heureusement ici-bas.

Il court, par le monde, sous l'inspiration de son roi qui est l'ange des ténèbres et le père du mensonge, une erreur profonde et fatale à beaucoup : c'est que la vraie vie

chrétienne, qu'on appelle la vie pieuse ou dévote, ou la sainteté, est une vie étroite, mesquine, rabaissée, une vie sans joie, sans épanouissement, sans bonheur enfin!

Supposons un instant qu'il en soit ainsi, il faudrait encore vivre de cette vie, parce qu'elle nous vaut le Paradis, dont nous avons dit qu'il surpasse infiniment toutes les gloires et toutes les voluptés de la terre.

Mais il n'en est pas ainsi!

Qui vit de la vie chrétienne vit tout d'abord d'une vie raisonnable, au lieu de vivre d'une vie animale, comme ceux qui suivent les attraits des sens et les convoitises des passions.

En effet, qu'on examine toute la morale chrétienne, résumée dans les dix commandements, on verra qu'il n'y a rien de plus droit, de plus juste, de plus raisonnable.

Qui vit de la vie chrétienne, vit de la foi; or, il est évident que la foi est souverainement raisonnable, c'est-à-dire, que la raison nous prouvant clairement que Dieu a parlé, pour nous éclairer, il n'est rien de plus juste, de plus raisonnable que de nous diriger d'après les lumières qu'il nous a données!

Jusqu'ici nous ne voyons rien de mesquin, d'étroit, de rabaissé dans la vie pieuse et sainte qui est la vie chrétienne dans sa perfection.

La vie chrétienne sérieuse, pieuse, sainte, qu'est-ce?

C'est la vie qu'ont menée sur la terre les saints que nous honorons, dont nous implorons la protection!

Qui osera dire, sans être fou ou impie, que les saints, y compris la Sainte Vierge, ont mené sur la terre une vie rabaissée?

La vie chrétienne, pieuse, sainte, qu'est-ce?

C'est, nous l'avons vu, l'imitation de JÉSUS-CHRIST c'est vraiment la vie de JÉSUS en nous, c'est donc une vie d'une élévation ineffable, une vie vraiment divine!

Qui oserait dire, fût-il un démon de l'enfer, que la vie ordonnée par JÉSUS, la vie menée par JÉSUS sur la terre,

la vie continuée par JÉSUS dans ses membres, dans le mystère de la grâce, est une vie étroite et abaissée?

« Il n'y a rien de plus grand, de plus auguste, de plus magnifique que le chrétien, dit un saint : c'est un JÉSUS-CHRIST vivant sur la terre. »

Prenons une famille chrétienne, fût-ce une famille d'ouvriers, une famille de mendiants, mais *une famille où chaque membre travaille à se sanctifier :* quelle innocence, quelle candeur sur la figure des jeunes enfants, quel respect, quelle obéissance à l'égard de leurs parents! quelle modestie, quelle piété en eux, à l'église! Et dans le jeune homme, la jeune fille, quelle piété filiale, quelle soumission envers les auteurs de leurs jours! quelle retenue dans leurs discours, dans toute leur conduite, quelle chasteté dans leurs amitiés, quelle générosité au travail! — Que trouvera-t-on de plus digne de louanges que le père et la mère qui s'aiment tendrement, dans la paix et la patience, mais dans la pureté chrétienne, et qui, fidèles à tous leurs devoirs envers leur pays, leurs concitoyens, leurs amis, donnent l'exemple de toutes les vertus, ne font peine ni tort à personne, et s'appliquent avec un soin jaloux à bien servir Dieu et à élever chrétiennement leurs enfants?

— Je le demande, une telle famille n'est-elle pas respectable? La vie de chacun de ses membres n'est-elle pas une vie pleine de dignité, d'élévation, bien qu'elle soit simple et humble par les dehors?

La vie abaissée et mesquine, la vie sans dignité, sans élévation c'est la vie du demi-chrétien, la vie du mondain, la vie de tant de pécheurs et d'impies (fussent-ils des rois ou des grands de la terre), qui, à divers degrés, vivent de la vie des sens et des passions, à la manière des bêtes, vivent d'une vie qui n'est guidée que par les vues étroites de la raison humaine, des intérêts terrestres, d'une vie qui n'a pour inspirations que le plaisir, les frivolités, le respect humain, les fausses maximes du monde;

d'une vie enfin où, à tout instant, on est prêt à sacrifier le devoir et la conscience aux coutumes, aux intérêts, à la passion !

O homme, veux-tu être grand, respectable, honorable, sois chrétien ! élève par une vie sainte, tout le détail de tes œuvres, comme toutes tes pensées et toutes les affections de ton cœur à la hauteur de l'Evangile, à la hauteur du Cœur de JÉSUS! Sois chrétien, un vrai chrétien, un saint et tu seras un des grands de la terre, non pas de cette terre qui porte des trônes, et des palais, et toutes les ostentations de l'orgueil humain, et qui sera détruite par le feu, mais de cette terre des vivants qui est le Royaume du Christ, la sainte Eglise, qui reste aux siècles des siècles.



Et cette vie, agrandie par la piété, par la sainteté, sera de plus une vie heureuse, autant que le bonheur peut être notre partage dans cette vallée d'épreuves et de larmes.

Oui, à l'encontre des affirmations du monde et du diable, nous affirmons que la sainteté est la source la plus certaine, la plus féconde, la plus intarissable, la plus pure du bonheur, même dans ce monde !

Que donne le monde à ses partisans, à ceux qui suivent la voie large? Il donne aux plus favorisés, et souvent pour les reprendre le lendemain, son or, ses honneurs, ses voluptés qui enivrent et étourdissent ; mais tout cela n'est pas le bonheur.

Le bonheur est, avant tout, dans la paix de l'âme, dans cette paix sereine et stable qui se maintient sous les épreuves de chaque jour et en face des ombres de l'avenir; et cette paix, l'Eglise le proclame, le monde ne peut la donner : *quam mundus dare non potest pacem.* Le bonheur consiste dans ces épanouissements du cœur qui sont les fruits du devoir accompli, des succès sans orgueil, des amitiés pures !

Or le bonheur ainsi compris, Dieu le donne toujours dans une mesure ici-bas à ceux qui le servent fidèlement. Qu'on ouvre les livres saints on y trouvera en mille endroits l'affirmation de cette vérité.[1]

Qu'on interroge les saints, qu'on lise leur vie; tous affirment que le bonheur vrai est dans la vertu, et tous montrent qu'ils sont heureux. Suivant la parole de Notre-Seigneur, ils ont pris son joug sur eux, et ils ont trouvé la paix, le bonheur. *Tollite jugum meum super vos et invenietis requiem animabus vestris;* saint Paul n'a-t-il pas dit que « le royame de Dieu c'est la justice, la paix et la joie dans le Saint-Esprit »?

C'est un fait d'expérience que la plus grande félicité terrestre se rencontre, par exemple, dans les communautés religieuses ferventes; et l'on peut dire que plus elles sont austères et éloignées du monde et de ses biens, plus les vraies joies et la vraie paix y abondent.

— Monseigneur Daniel visitant un couvent très austère demanda à une religieuse : Etes-vous heureuse, ma Sœur? — Si je suis heureuse! Monseigneur, répondit-elle! Je le suis tellement que j'en ai peur! Je me demande, en effet, comment je pourrai l'être dans l'autre vie après l'avoir tant été dans celle-ci.

— Madame Louise, fille du roi Louis XV, avait quitté les splendeurs et les joies de la cour royale, pour se faire carmélite, sous le nom de sœur Thérèse de St-Augustin; elles disait un jour à ses religieuses : « Croyez-moi, mes

---

[1] C'est un grand jour dans la vie morale que celui où l'on comprend nettement l'identité foncière de cette loi extérieure qui nous oblige à devenir saints avec la loi intérieure qui nous pousse à être heureux. Lorsque l'homme est bien convaincu que Dieu et le bonheur sont une seule et même chose, il a déjà un pied en paradis.

Mgr Gay, *Vie et vertus chrétiennes.*

Le saint et célèbre P. de Ravignan voulait que l'on prêchât souvent cette vérité au peuple chrétien, qu'on lui redît souvent le mot du Psalmiste : *Beata gens cujus Dominus Deus ejus.* (Ps. XXXII.)

Sœurs, nous sommes bien plus heureuses que les princes de la cour; et même pour le physique. A Versailles, j'avais un bon lit, mais souvent je n'y pouvais dormir; une bonne table, mais point d'appétit... Quant à la paix de l'âme, quelle différence! C'est à la lettre et dans la vérité que je puis dire qu'un seul jour passé dans la maison du Seigneur m'apporte plus de contentement solide que mille dans le palais que j'habitais. »

— Un jour cette même sainte carmélite recevait, dans son couvent, la visite de son cousin, l'empereur d'Autriche, Joseph II. En voyant de ses yeux tout le détail de cette vie pauvre et austère du Carmel, ce mondain couronné dit à sa parente : « En vérité, j'aimerais mieux être pendu que de vivre ici comme vous vivez. »

« Mon cousin, répondit la princesse-carmélite, en considérant ce que Notre-Seigneur a fait, la vie d'une carmélite paraît bien douce. Il est vrai que notre bonheur est de la classe de ceux qu'il faut goûter pour y croire; mais comme j'ai la double expérience, je suis en droit de prononcer que la carmélite dans sa cellule est plus heureuse que la princesse dans son palais. »

O folie des mondains, s'écrie saint Alphonse de Liguori, il y a plus de bonheur vrai dans une larme de repentir ou dans un « Mon Dieu! » prononcé par une âme en état de grâce que n'en sauraient procurer mille fêtes, mille spectacles, mille festins à un cœur qui aime le monde!

Une jeune fille, simple ouvrière, du nom de Marie-Eustelle Harpain, morte à Saint-Pallais, en France, en 1842, et qui avait d'abord été mondaine et fort portée aux vaines joies de la terre, s'étant donnée toute à Dieu, écrivait à une de ses amies : « Oh! si les personnes du monde savaient quels délicieux plaisirs on goûte dans le service de Dieu, je ne doute pas qu'elles ne renonçassent à toutes leurs fausses joies pour s'enivrer à longs traits à la source de l'éternelle vérité. »

C'est la parole du Psalmiste qui s'écrie, s'adressant à

Dieu : « Oh! combien sont grandes les douceurs que vous avez réservées à ceux qui vous craignent »; c'est-à-dire qui sont vos vrais serviteurs.

Un homme très riche, républicain ardent, plein de talent et impie, Jules Richard, revenu à Dieu, il y a une trentaine d'années, écrivait : « Je ne comprends que depuis le jour de ma communion, ce que signifient ces mots de paix, de grâce, de religion. A aucune époque de ma vie, je n'ai été heureux à ce point. Je me propose de me confesser tous les mois. J'ai presque achevé de lire les saints Évangiles; ils m'ont pénétré l'âme; je ne peux lire haut sans pleurer. »

Je rencontrai un jour dans mes courses apostoliques, une jeune fille qui était devenue aveugle par un accident. Avant d'être atteinte de cette pénible infirmité, elle était mondaine, légère, courait à tous les plaisirs, avait partout du succès. Devenue aveugle, elle se tourna vers Dieu, devint solidement pieuse. Elle me disait : « Je suis si heureuse, mon Père, depuis que je suis aveugle et convertie, que je ne voudrais pas prier pour obtenir ma guérison. »

Il faudrait non pas un volume, mais cent, pour citer tous les témoignages de ce genre qui certifient que la religion, la vertu, l'amour de Dieu, sont les meilleures sources des vraies joies de la terre.

Les païens eux-mêmes le croyaient; un de leurs philosophes, Platon, dit : « Faisons venir un héraut et publions à haute voix que le plus heureux des hommes c'est le plus juste, et le plus vertueux, celui dont l'âme est la plus royale et qui règne sur lui-même. »

Ah! ce héraut, je voudrais l'être! Je voudrais que Dieu me confiât la mission d'aller crier à tant de chrétiens qui courent après le bonheur dans les sentiers du monde : O insensés, ô fous d'une épouvantable et incompréhensible folie, le bonheur n'est pas où vous pensez! Revenez à Dieu, venez au cœur de Jésus, au cœur de Marie, par une vie bien chrétienne et vous trouverez la paix, et les

joies de Dieu, parce que vous trouverez l'innocence, et l'apaisement de vos passions, et la modération de vos désirs, et les onctions de la grâce, et la patience du calvaire, et les espérances éternelles, et les délices des bonnes amitiés, et les délices plus grandes de l'amour divin !

Ah ! je vous le jure de la part de Dieu, je vous le jure sur mon éternité : Soyez à Dieu, soyez saints et vous serez, je ne dis pas sans épreuves, mais heureux dans les épreuves, et heureux même par les épreuves; portez le joug de Jésus-Christ à la manière des saints et vous aurez la paix et les joies des saints.



CHAPITRE V.

La sainteté est possible à tous, mais ne s'acquiert pas sans difficulté.

UN jeune homme au cœur candide, raconte l'Evangile, vint trouver Notre-Seigneur et lui demanda des lumières pour le gouvernement de sa vie. — Le divin Sauveur l'invita à se donner à Dieu par une vie sainte et parfaite; mais lui, effrayé des sacrifices qu'il devrait faire pour suivre une telle voie, s'en alla triste et fut infidèle à l'appel divin.

Combien de chrétiens, — plusieurs peut-être en lisant les pages qui précèdent — ont entendu retentir au fond de leur cœur le même appel!.... Mais que peu y répondent! Ils en ont bien un certain désir, ils sentent, les uns vaguement, d'autres plus vivement, que c'est un devoir, que là est leur véritable bien; mais ensuite ils se disent plus ou moins sincèrement qu'il ne leur est pas possible d'atteindre à ces cimes spirituelles si élevées, si radieuses.

Quelle erreur!

Dieu ne nous a-t-il pas commandé à tous d'être saints? — Or Dieu cesserait d'être sage, d'être bon, cesserait donc d'être Dieu, s'il nous commandait l'impossible.

Il est incontestable, nous l'avons vu, que l'obligation d'être saints nous est imposée, c'est de foi; donc il est incontestable, *il est de foi que nous pouvons être saints.*

Une autre preuve de cette possibilité, aussi facile à saisir et qui n'a pas moins de force, *c'est le fait* qu'il y a eu des saints dans tous les temps, qu'il y en a actuellement encore tout autour de nous, dans toutes les conditions.

Quel saint que le Patriarche Abraham, qui, sur l'ordre de Dieu, sans que son amour paternel le fasse hésiter un instant, sans que sa foi aux promesses divines soit ébranlée, est prêt à immoler son fils Isaac.

Quel saint que Joseph, fils de Jacob, qui, à l'âge de vingt ans, seul, au milieu des païens, préfère la prison et

la mort aux richesses et à la liberté acquises par le péché.

Quel saint que ce Tobie qui, dès le jeune âge, au lieu de suivre la foule qui court aux idoles et au péché, va au temple adorer Dieu dans l'innocence de son cœur, qui, plus tard, transporté avec ses compatriotes, en captivité, est un modèle de piété, de charité, de résignation! Quels saints que son fils le jeune Tobie et son épouse Sara, qui passent dans la prière les trois premières nuits qui suivirent leur sainte union.

Quel saint que David qui, après avoir eu le malheur de commettre deux énormes péchés, se relève devant Dieu et devant les hommes de toute la profondeur de sa pénitence, de son humilité et de sa confiance en Dieu.

Quelle sainte que Suzanne, cette jeune et chaste épouse qui préfère la mort au crime!

Quel modèle incomparable que la mère des Machabées qui assiste au martyre de ses sept fils pour les encourager à souffrir et à mourir pour leur religion, et donne, après eux, sa vie pour l'honneur de son Dieu!

Qu'étaient-ce que ces saints et ces saintes des temps anciens, et une multitude d'autres qui sont inconnus?... C'étaient des hommes et des femmes qui croyaient en Dieu et à sa parole, des hommes et des femmes qui, ayant reçu le commandement de se sanctifier, se sanctifiaient avec le secours du ciel; des hommes et des femmes qui, ayant reçu le précepte d'aimer Dieu par dessus tout, trouvaient fort simple de donner tout, même leur vie, pour son service et pour sa gloire.

Et depuis l'Incarnation, depuis que les exemples, les enseignements, les souffrances et la mort de l'Homme-Dieu ont fait abonder les lumières et la grâce dans les âmes, quelle multitude innombrable d'hommes et de femmes, d'enfants et de vieillards, de riches et de pauvres, sont devenus des saints soit en mourant pour la foi, soit en vivant selon la foi!

Pourquoi ne pourrions-nous pas ce que ceux-là, nos frères et nos sœurs en Adam et en JÉSUS-CHRIST, ont pu?

Oui, mais les saints! dira telle bonne femme du peuple, tel bon père de famille, tel jeune homme qui ne sait se résoudre à être un fervent chrétien.

Eh bien, quoi? les saints! n'étaient-ils pas sur la terre des hommes en chair et en os comme nous?

Prétendriez-vous peut-être qu'ils n'avaient pas les mêmes obstacles que vous?

Examinons cette question.

***

Le premier obstacle, c'est le monde, c'est-à-dire l'esprit du monde, les railleries, les scandales du monde, les persécutions, les fêtes, les attraits du monde, les affaires et les embarras de la vie du monde.

Il faut le reconnaître, c'est là un grand obstacle! Le monde, tout entier en la puissance du démon, ne respirant qu'orgueil, vanité, frivolité, sensualité, etc., le monde est une région malsaine; son atmosphère attiédit les âmes les plus ardentes, allanguit et empoisonne plus ou moins les plus vigoureuses! Ses maximes et ses erreurs obscurcissent les meilleurs esprits, voilent ou diminuent pour la plupart des chrétiens, les clartés les plus vives de la foi.

Le monde ravit beaucoup d'âmes à JÉSUS-CHRIST; aussi a-t-il refusé de prier pour lui, et l'a-t-il chargé de ses malédictions : *væ mundo!*

C'est parce qu'ils voyaient le monde sous cet aspect que bon nombre de saints l'ont quitté tout à fait, de corps comme d'esprit et de cœur, pour entrer en religion, ou s'enfoncer dans des solitudes inaccessibles.

Cependant comme tous les chrétiens ne peuvent pas entrer en religion, et que tous néanmoins sont obligés de se sanctifier, *Dieu a voulu qu'un grand nombre de saints* dont la vie doit être pour nous une leçon et un encouragement. *se sanctifiassent dans les conditions ordinaires* et par-

fois dans des positions qui leur rendaient la pratique de l'Evangile fort difficile.

— Où le monde exerce-t-il plus son empire que dans la cour des rois, au sein des armées, dans les palais des riches? C'est là que ses maximes remplacent presque entièrement l'Evangile et que le respect humain est érigé, sous le couvert des bienséances, en loi impérieuse! C'est là que la volupté trouve ses plus vives amorces; c'est là qu'on persécute de cent façons tout ce qui, s'arrachant aux petitesses mondaines, s'élève à la hauteur de la vertu et de la piété chrétienne.

Et pourtant il y a eu de saints rois et de saintes reines, comme St Louis, Alfred le Grand, St Henri, St Edouard, Ste Elisabeth et cent autres!

Et pourtant il y a beaucoup de saints, parmi les nobles et les riches, comme saint Elzéar et son épouse sainte Delphine!

Et pourtant il y a eu de saints soldats, comme St Sébastien, St Victor, le capitaine Marceau, le général de Sonis, etc., etc.

— Quelle position difficile pour se sanctifier que celle d'une femme mariée dont le mari est peu chrétien, sensuel, brutal peut-être; et bien, Ste Godelieve, Ste Françoise Romaine, Canori Mora en ce siècle, et cent autres se sont sanctifiées au milieu des obstacles d'une telle situation.

— Que de persécutions, que d'occasions dangereuses, que de séductions cachées, subtiles, ne rencontrent pas, en général, les jeunes filles du peuple dans le monde et surtout quand elles doivent se mettre en service! Cependant sainte Marguerite de Louvain était servante dans une auberge et elle est sainte; Ste Zite et Ste Nothburge se sont sanctifiées dans la même humble position. Ste Germaine Cousin passa presque toute sa vie à garder les troupeaux; Marie Eustelle, la sainte lingère de Saint-Pallais, allait à la journée.

Et qu'on ne croie pas que le monde, subjugué par l'éclat de la vertu de ces personnes, les laissât à leur piété, ou les respectât comme nous les respectons aujourd'hui quand elles nous apparaissent dans les pages de leur histoire!... Non, non! Le monde hait d'autant plus les âmes et souvent s'attache à les faire tomber avec d'autant plus de violence que ces âmes le condamnent plus éloquemment par leur vie sainte. Un jeune homme, compagnon de service de sainte Zite, voulut, un jour, par force, l'entraîner au péché. Cette sainte servante dut se défendre avec vigueur, et de ses ongles, en se défendant, déchira et ensanglanta la figure de son agresseur. Sainte Germaine Cousin était persécutée par sa belle-mère; sainte Godelieve, par son époux. — Voici ce que nous lisons dans la vie de la pieuse Marie Eustelle Harpain, la lingère de Saint-Pallais : « Une fois que Marie Eustelle eut embrassé le parti de la dévotion, elle fut traitée par le monde avec la dernière rigueur. Insultes, mépris, railleries, rien ne lui fut épargné. On semblait à Saint-Pallais ne s'occuper que d'elle; on la montrait au doigt quand elle passait par les rues et souvent elle était l'objet des plus grossières injures. Se trouvait-elle dans une maison, on s'y rassemblait pour la blâmer, la tourner en ridicule, on inventa contre elle les choses les plus invraisemblables. — Des gens la faisaient passer pour folle.... Jusque dans les cabarets elle était le sujet de tous les entretiens. On n'épargnait pas non plus son confesseur.

« Elle recueillait de toutes ces attaques un immense avantage, celui d'apprendre à bien connaître toute la perversité du monde, sa malice et ses faux jugements.

« Quelques personnes qui semblaient plus sages ne laissaient pas même de la blâmer, et lui disaient avec un air de fausse compassion : « On débite telle ou telle chose sur votre compte. Vous vous exposez à tout cela par votre singulier genre de vie. Il est bon de servir Dieu, mais il y a des excès à éviter. Votre dévotion est ridicule. » — La

courageuse enfant (elle pouvait avoir 16 ou 17 ans) répondait : « Souvent les plaisirs que le monde regarde comme innocents sont condamnés par l'Evangile. Dites, de ma part, aux personnes qui s'occupent de moi, que rien ne m'anime à la dévotion comme les persécutions dont je suis l'objet. »

Des personnes mêmes qui voulaient avoir de la piété la censuraient amèrement. « On disait, raconte la sainte ouvrière, — que je ne faisais rien chez mes parents, que j'étais tout le jour à l'église, que j'en faisais plus que les religieuses. »

Eustelle fait remarquer à cette occasion que les personnes pieuses ont besoin d'une certaine énergie et que Dieu a attaché une grande partie de ses grâces à la fidélité qu'il demande aux voies qu'il inspire.

Le Saint-Esprit, qui nous dit, dans la sainte Ecriture, que ceux-là qui veulent vivre pieusement, c'est-à-dire chrétiennement, saintement, subiront la persécution, nous dit également qu'il nous faut combattre et vaincre le monde, et que les timides et les lâches n'entreront pas dans le royaume des cieux.

Vous le voyez donc, une foule de saints ont rencontré dans le monde tous les obstacles à leur sanctification que vous pouvez y trouver. Comme eux vous pouvez vous sanctifier dans le monde, si votre vocation vous force d'y rester; mais, *comme eux, vous ne vous sanctifierez qu'en fuyant autant que possible les dangers du monde, en détestant, en méprisant ses maximes, ses amitiés sensuelles, ses plaisirs dangereux, ses honneurs faux, et en lui résistant.*

Or *tout cela vous êtes obligé de le faire* de par l'Evangile, de par les renoncements de votre baptême, quelle que soit votre condition.

C'est ce que font, à l'heure actuelle, dans toutes nos paroisses, en ville et à la campagne, une foule de chrétiens et de chrétiennes de tout rang et de tout âge, et, en

le faisant, appuyés sur JÉSUS qui a vaincu le monde, ils avancent, chaque jour, malgré le monde, dans les voies de l'Evangile et de la sainteté.[1]

***

Un second obstacle que l'Ecriture appelle la chair, s'oppose à notre sanctification.

Il faut entendre par là nos défauts, nos habitudes mauvaises, nos penchants vicieux.

Les saints ont eu cet obstacle, à divers degrés. St François de Sales assure qu'il dut combattre pendant vingt ans la colère, qui était le fond de son tempérament; sainte Marie-Madeleine était certainement portée à la vanité et aux amitiés dangereuses. L'abbé Moïse, avant d'être un saint solitaire, avait été chef de brigands. St Augustin et Ste Marguerite de Cortone vécurent de longues années dans le libertinage, et le premier avoue qu'après sa conversion il sentait souvent encore brûler en ses veines le feu de la volupté.

Ces saints, ces saintes et mille autres eurent donc à combattre et parfois longtemps contre leurs défauts et leurs violentes passions, et n'ont acquis la sainteté qu'au prix de mille victoires.

Ce qu'ils ont pu, vous le pouvez, en employant, pour vous vaincre, les moyens qu'ils ont employés : la vigilance, la sobriété, la mortification, la prière, les pieuses lectures, la réception des sacrements.

***

Enfin il est une troisième espèce d'obstacles a notre sanctification, ce sont les tentations qni viennent du démon.

---

[1] Notre-Seigneur me fit connaître le prix immense des peines et des persécutions qu'on souffre dans son service; car, sans parler de tant d'autres avantages que j'en retirais, je vis, dès cette époque, mon amour pour Dieu prendre des accroissements tels que j'en étais effrayée.

Ste Thérèse, *Sa vie*, p. 466.

Cet adversaire de Dieu et des âmes peut beaucoup contre nous : il peut remplir notre imagination d'images obscènes, il peut remuer, enflammer les sens, susciter en nous la flamme d'un amour impur, violent pour une personne, etc., etc. Le démon peut nous porter à de violentes colères, à des haines féroces, à des rancunes tenaces; il peut nous poursuivre de tentations subtiles contre la foi, nous porter au désespoir, à la haine de Dieu, au blasphème; il peut nous causer toutes sortes d'illusions dangereuses. – Dieu permet cette action démoniaque, comme il permet le froid, le chaud, les accidents, les maladies, les persécutions des méchants, comme il a permis que nous ayons tel ou tel tempérament favorable où défavorable à la vertu; il permet tout cela pour nous exercer, nous humilier, nous faire acquérir de solides vertus et de grands mérites. Mais nous sommes certains par la foi, que le démon pas plus que le monde ne peut violenter notre volonté et nous faire pécher malgré nous

Non seulement Satan ne peut nous rendre pécheurs malgré nous, mais il ne peut nous empêcher de nous sanctifier.

Nous en avons la preuve dans la vie des saints. La plupart ont subi, de la part du démon, des guerres, des assauts si terribles que nos tentations auprès des leurs ne sont que des jeux d'enfants.

Le démon poursuivait continuellement l'apôtre saint Paul par des tentations d'impureté.

Vous trouverez un exemple effrayant de ce genre de tentations dans la vie de saint Pascal Baylon que renferme ce volume.

Voici, sous ce rapport, un passage bien instructif de la vie de Marie Eustelle :

« Il est impossible de dire jusqu'à quel point Eustelle fut tourmentée des tentations contre l'angélique vertu. Nuit et jour elle en était accablée. Il y avait pour elle, s'il est permis de parler ainsi, une triple tentation en une

seule : la première était dans les imaginations affreuses auxquelles le démon cherchait à la faire adhérer; la deuxième dans la persuasion qu'il s'efforçait de lui suggérer qu'elle avait donné son consentement à ces horreurs; la troisième, c'était tout à la fois un dépit et un découragement; un dépit de ce que Dieu la laissait si longtemps aux prises avec le plus ignoble des démons; un découragement qui l'aurait infailliblement poussée à abandonner les armes, comme trop faible pour résister à tant d'assauts. »

A ces tentations se joignit un état de délaissement intérieur, bien propre à la déconcerter. Le ciel était d'airain pour elle.

Par surcroît, elle tomba dans un état de scrupule affreux. Brûlée du désir de s'unir à JÉSUS dans l'adorable Eucharistie, elle était en même temps saisie de frayeur à la pensée du sacrilège qu'elle appréhendait de commettre. Mais l'obéissance aveugle à son confesseur la délivra promptement de cette dernière maladie.

Plus tard les tentations contre la pureté cessèrent, puis reprirent avec une telle violence, une telle furie, que son âme, en quelque sorte déracinée par la tempête infernale, ne paraissait plus tenir à la grâce que par un fil. Les assauts étaient incessants, continuels, horribles; ce seul souvenir, peu avant sa mort, la glaçait de terreur. Le démon se servait de ce qu'il y avait de plus saint et de plus adorable dans la religion pour en faire la matière de ses infamies et ébranler sa constance.

De pareilles représentations dans une âme qui veut être tout à Dieu, annoncent évidemment qu'elles viennent de l'enfer et que la volonté n'y a point de part.

Il n'y avait plus moyen pour Eustelle de faire oraison, en quelque manière que ce fût; car elle devait toujours combattre.

« Il me fallait quelquefois, dit-elle, quitter les personnes avec qui j'étais, parce que je ne pouvais dissimuler dans mon extérieur les tourments de mon âme. »

Plus d'une fois elle s'est trouvée, pour ainsi dire agonisante, par la violence des combats qu'elle eut à soutenir.

Dans le plus fort de la mêlée, Eustelle épouvantée, alarmée, élevait ses mains et son cœur, ou plutôt tout son être vers JÉSUS, le bien-aimé de son âme.

Ces tentations lui valurent de grandes faveurs de la part de Notre-Seigneur, qui, un jour, lui apparut pendant qu'elle balayait sa pauvre chambre, et lui valurent aussi l'habitude de la sainte présence de Dieu... »

D'autres saints, sous l'action de Satan, ont éprouvé pendant de longues années, de violentes tentations de désespoir, de suicide, de haine de Dieu, etc., etc.

Et qu'ont-ils fait dans ces luttes difficiles, pénibles? *Ils se sont humiliés*, *ils ont pratiqué la pénitence*, *ils ont prié*, *ils se sont confiés en* JÉSUS, *en Marie*, *en leur saint ange ; ils ont suivi les conseils d'un sage directeur auquel ils faisaient soigneusement connaître leurs tentations.*

Ne pouvons-nous pas les imiter, user des mêmes moyens, remporter les mêmes victoires? Oui, nous le pouvons et nous le devons, puisque Dieu veut que nous vivions saintement malgré tous les obstacles.



Nous ne le nions donc pas, la sainteté, la vraie vie chrétienne ne s'acquiert pas sans difficulté. Notre-Seigneur et les Apôtres après lui, et tous les saints dans leurs écrits nous en ont avertis. — Le Royaume des cieux, c'est-à-dire la grâce, la sainteté ici-bas ; et, là-haut, le bonheur et la gloire du Paradis réclament de l'énergie, des efforts, des sacrifices. Il nous faut renoncer à ce qui flatte l'amour-propre et les passions, porter journellement, avec courage, les croix par lesquelles Dieu assainit, élève, mûrit notre cœur ; il faut faire des efforts constants pour rester dans les pensées et les sentiments de JÉSUS et pratiquer les vertus de ce divin modèle ; tout cela, qui est la sainteté, à quelque degré qu'on la considère, ne va pas sans déployer

de l'énergie, *vim patitur*, sans faire des sacrifices. Or, l'énergie, l'énergie constante surtout et les sacrifices pèsent à notre lâcheté, à notre paresse native.

Mais y a-t-il, ici-bas, un bien de quelque valeur qui ne réclame des efforts et des sacrifices de la part de ceux qui veulent l'acquérir?

L'ouvrier gagne-t-il son modique salaire sans peines? Le cultivateur recueille-t-il ses moissons sans arroser ses champs de ses sueurs? Le commerçant n'a-t-il pas mille soucis pour arriver au gain? Quelles fatigues, que de périls, quelles sujétions ne doit pas subir le soldat pour atteindre au grade ou à la gloire qu'il ambitionne! Il y a des joies dans la vie de famille; mais elle ne les donne qu'à ceux qui accomplissent les devoirs et subissent les sacrifices qu'elle impose.

N'y aura-t-il que les grands biens de l'âme et de l'éternité pour lesquels nous ne saurons nous résoudre à souffrir? Quoi donc! Dieu ne vaut-il pas l'homme? L'âme n'est-elle pas plus que le corps? Les trésors, les joies, les gloires du Paradis éternel ne valent-ils pas les satisfactions que le temps jette, en passant, en proie à nos sens et à notre amour-propre?

Sont-ils insensés les chrétiens, quand ils perdent des trésors de sainteté, de mérites, de lumières, d'amour, en reculant devant des difficultés qu'ils traverseraient d'un bond, s'il s'agissait de retrouver la santé du corps, de gagner une pièce de cent francs, d'acquérir une place honorable?

Ah! le temps passe, l'éternité s'avance, le jugement de Dieu se prépare! Résolvons-nous donc tout de bon à être tout à Dieu, à mettre JÉSUS-CHRIST en possession de notre cœur! Nous avons perdu déjà en hésitations, en découragements, en lâchetés, tant et de si belles années de notre vie! Soyons enfin ce soldat vaillant du Christ qui ne recule devant aucun travail, aucune lutte; et qui, fort dans la foi, l'espérance et l'amour, marche à toutes les victoires. *Labora sicut bonus miles Christi.*

Du reste, remarquons-le, les difficultés réelles de la vie sérieusement chrétienne sont moins grandes dans le fait, qu'elles n'apparaissent sous les austères sentences de l'Evangile et des saints ; elles sont moins grandes surtout qu'elles n'apparaissent à notre imagination épouvantée et, parfois, trompée par le démon.

Il suffit souvent de s'y mettre tout de bon pour voir disparaître une bonne partie de ces difficultés. Le bien, a dit un philosophe, n'est pas tant difficile à faire qu'à vouloir.

Ensuite vous ne serez pas seul en ce travail. Dieu qui nous oblige d'être saints, Dieu qui nous invite sans cesse à être tout à lui, nous donnera sa grâce qui peut tout en celui qu'elle fortifie. Souvent ce souverain Maître n'attend qu'un commencement généreux pour nous donner les grâces de choix qui rendent la vertu si facile.

D'un autre côté, accomplissant le bien chaque jour, à l'aide du secours divin, les habitudes vertueuses se forment insensiblement, et ces habitudes formées donnent une facilité grande pour accomplir les actes de vertu qui coûtaient d'abord de pénibles efforts.

Enfin, si l'on persévère, Dieu, qui est si bon et qui récompense déjà, en ce monde, au centuple ce que l'on fait pour lui, Dieu donne de goûter les douceurs de son amour. Et de quoi n'est pas capable un cœur qui a expérimenté les délices du divin Amour ! Quand on a bu de cette eau, dit Notre-Seigneur, on veut en boire encore ; on se montre de plus en plus généreux dans le service de ce bon Maître ; de son côté, Lui nous fait des grâces plus grandes, et l'on finit par dire avec saint Paul : *Mihi vivere Christus est;* autrefois, je connaissais à peine JÉSUS-CHRIST, sa loi me paraissait un joug insupportable ; aujourd'hui, je ne puis vivre sans penser à lui, et je ne trouve de bonheur ici-bas qu'à l'aimer et à accomplir sa volonté toute sainte et tout aimable.

Et tous nous pouvons arriver là : le simple ouvrier, le

pauvre cultivateur, aussi bien que la grande dame, et même que les personnes consacrées à Dieu.

Le bienheureux Frère Gilles, des premiers compagnons de saint François, homme fort simple, dit un jour à saint Bonaventure : « Oh! que vous êtes heureux, vous autres savants; car vous savez maintes choses par lesquelles vous louez Dieu; mais nous autres idiots, que ferons-nous? » — « La grâce de pouvoir aimer Dieu suffit, répondit le saint Docteur. — Mais, mon Père, répliqua Frère Gilles, un ignorant peut-il aimer Dieu autant qu'un lettré? — « Il le peut, dit saint Bonaventure; et de plus, je vous dis qu'une pauvre simple femme peut aimer Dieu autant qu'un docteur en théologie. » Alors Frère Gilles, entrant en ferveur, s'écria : « O pauvre et simple femme, aime ton Sauveur; et tu pourras être autant que Frère Bonaventure. »

Et là-dessus, il resta trois heures en ravissement.



CHAPITRE VI.

A quel degré de sainteté doit-on tendre?

DANS le chapitre précédent nous avons vu que la sainteté est possible; nous en serons de plus en plus persuadés, quand nous aurons compris quels sont les divers degrés de sainteté. [1]

PREMIER DEGRÉ.

Un premier degré indispensable au salut et de précepte rigoureux, consiste à vivre exempt de péchés mortels.

Les enfants baptisés, avant d'avoir l'usage de la raison, beaucoup d'adolescents, surtout parmi les filles, ont habituellement ce degré de sainteté.

Leurs âmes sont rayonnantes des dons de la grâce, et, la mort les surprenant dans cet état, ils ont droit d'aller se ranger, en paradis, au nombre des saints, les uns, tout à fait purs, immédiatement, les autres, coupables de fautes légères, après s'être purifiés dans les feux du purgatoire.

Dans nos populations chrétiennes, surtout à la campagne, beaucoup de jeunes filles, de mères de famille, et un certain nombre d'hommes vivent aussi toujours ou du moins habituellement dans cet état de grâce.

Quand on songe aux penchants vicieux de la nature humaine déchue, quand on se rappelle l'état dégradé dans lequel vivaient ou vivent encore une multitude de païens, on admire les effets du baptême, on contemple avec joie

---

[1] Monsieur Allemand savait et disait souvent que les degrés de perfection auxquels Notre-Seigneur appelle les âmes sont aussi variés que les âmes elles-mêmes; mais il n'était pas moins convaincu que, dans le christianisme, toutes les âmes sont appelées à une perfection assez élevée quoique relative : *perfecti estote.* Aussi le mouvement général de sa direction fut-il toujours de pousser vers la perfection en même temps que sa grande prudence le rendait attentif et circonspect pour étudier et discerner en chaque âme le point de sainteté où Dieu l'appelait, afin de la conduire jusque là et pas plus loin.

(*Sa vie.* P. 302.)

les vigueurs et les beautés de la grâce dans les fruits de vie honnête, pure, religieuse, chrétienne, de cette classe nombreuse que nous venons de désigner.

Que d'actes de vertu, méritoires de la vie éternelle, et dans lesquels JÉSUS a glissé quelque chose de son sang, de son esprit, posent ces enfants, ces jeunes gens, ces pères et mères de famille, vivant habituellement dans la grâce!

Que de prières, que de saints offices fréquentés par principe de foi, que d'actes de charité, de patience, de conformité à la volonté divine, que d'actes de pureté, d'humilité! que d'heures laborieuses offertes à Dieu!

Mais nous croyons devoir consigner ici quelques remarques que nous regardons comme très importantes au sujet de cette première classe de saints.

Beaucoup ne savent pas pratiquement qu'ils sont en état de grâce, ou ignorent les trésors de cet état, en font peu de cas, et de là font peu pour les conserver.

Prenez vingt enfants de sept à dix ou douze ans, qui disent leurs prières, vont à la messe, même pendant la semaine, assistent au catéchisme, se confessent même assez fréquemment; tant qu'une occasion un peu tentante de perdre la grâce ne se présente pas, ils conserveront ce trésor, comme l'enfant de trois et quatre ans, sans trop le savoir ni le vouloir. Mais voyez-les en présence d'une occasion dangereuse, par exemple l'occasion de quelques jeux impudiques, dix-neuf sur vingt qui fuiraient le péché s'ils savaient qu'il viendra à la connaissance du Pasteur, ou de leurs parents, ne le fuiront pas par la seule crainte d'offenser Dieu et de perdre la grâce.

Il en est de même, proportion gardée, chez les jeunes filles. Un bon nombre vivent habituellement exemptes de péchés mortels, et commettent même peu de péchés véniels d'une certaine gravité, jusque seize, dix-huit et vingt ans. Mais à cet âge, mettez-les dans une occasion périlleuse, surtout si leur cœur est en jeu, nonante-cinq sur

cent tomberont et assez facilement si quelque considération humaine ne les retient.

Trouve-t-on plus de solidité, de constance dans les jeunes hommes et beaucoup de pères et mères de famille? Ne les voit-on pas souvent, quelques jours ou quelques semaines après leur confession, où ils ont dit qu'ils mourraient plutôt que d'offenser Dieu, retourner au péché mortel, tantôt dans un moment de respect humain, tantôt pour un profit de quelques francs, tantôt pour gagner la bienveillance d'une personne? Qu'on songe à la facilité avec laquelle certains époux, du reste très pratiquants, violent leur devoir, combien de commerçants dans leur commerce, d'ouvriers dans leur travail, sont peu scrupuleux sur la justice! Qu'on remarque combien de parents manquent facilement en matière grave dans la surveillance et la correction qu'ils doivent à leurs enfants! Qu'on se rappelle combien de chrétiens de nos meilleures paroisses, en temps d'élection, manquent facilement, de gaieté de cœur et fort gravement, à leur devoir, en votant pour les pires ennemis de l'Eglise.

D'où vient donc que ces chrétiens de tout âge, qui, du reste, ont la foi, ne manquent pas de religion, veulent se sauver, d'où vient qu'ils perdent si facilement la grâce?

Cela vient de ce qu'ils ne connaissent pas assez sa beauté, ses trésors incomparables; cela vient de ce qu'ils n'apprécient pas à sa valeur cette vie divine dont le baptême les a gratifiés.

On a dit sans doute à l'enfant, dans les instructions catéchistiques de la première communion que, baptisé, il est l'ami, l'enfant de Dieu, qu'il peut en vertu de la grâce mériter le ciel par ses actions; on lui a dit et redit que le péché mortel fait perdre cette grâce, ces titres glorieux, le pouvoir de mériter, et qu'il rend digne de l'enfer. Mais, pour la plupart, ces enseignements sont presque lettre morte, phrases dans leur mémoire ou sur leurs lèvres. En grandissant, leur esprit et leur cœur sont envahis par

d'autres pensées, d'autres préoccupations; ils ne réfléchissent pas sur ces choses intimes et fort spirituelles; ces notions se voilent de plus en plus dans leur intelligence et finissent chez un grand nombre par n'y plus faire d'impression. — Dès lors ils considèrent le service de Dieu et l'affaire du salut, comme un ensemble de cérémonies et de pratiques extérieures : prières du matin et du soir, messes, offices du dimanche et de certaines fêtes, quelques confessions et communions, *croyance* à tel saint, pèlerinages, usage de quelques objets pieux, etc.

Mais la vraie idée du christianisme, de cette religion qui élève l'homme à un état surnaturel, à une vie divine, le greffe en Jésus-Christ et le fait capable de posséder Dieu éternellement; cette vraie idée du christianisme, la plupart des chrétiens ordinaires, de ce que j'appelle les saints de la première classe, ne l'ont pas.

Ce qui distinguait, à mon humble avis, de nos chrétiens d'aujourd'hui, les chrétiens des premiers siècles, c'était surtout cette vue de foi qui leur faisait estimer leur baptême, la grâce, leur titre et état de chrétiens plus que le noble n'estime ses titres, le soldat ses grades et l'honneur militaire.

Comme les vrais nobles, comme les vrais soldats sont prêts à tout sacrifier pour ne pas perdre leurs titres, ou leur honneur; ainsi ces vrais chrétiens trouvaient très simple, très ordinaire de sacrifier leurs biens, leur vie même pour conserver la grâce, la vie divine reçue dans le baptême. De là venait aussi chez ces premiers fidèles leur assiduité à la table sainte. Pour eux la communion n'était pas une simple pratique religieuse se reproduisant deux ou trois fois l'an, c'était le pain divin destiné à soutenir une vie divine, et ils trouvaient tout naturel de prendre fréquemment, quotidiennement même, cet aliment suprasubstantiel, divin. De là aussi leur assiduité à se nourrir du pain de la parole de Dieu, en lisant journellement le saint Evangile qu'ils portaient habituellement sur eux.

Tant que, par le catéchisme, la prière, les instructions familières, les saintes lectures, l'éducation, nous ne parvenons pas à avoir des chrétiens de cette trempe, nous pouvons être certains de n'avoir, en général, dans nos populations même très pratiquantes, que des âmes prêtes à toutes les apostasies. Je prétends, au contraire, que nous aurons des générations de vaillants chrétiens quand nous pourrons mettre dans les cœurs cette estime et cet amour de la grâce, de la vie divine en Jésus.

Chrétiens, qui lisez ces réflexions, et qui peut-être appartenez à cette première classe de saints dont je parle, voulez-vous conserver avec un soin plus jaloux, ce premier degré de sainteté, qu'il faut avoir à la mort sous peine de damnation, — et les morts subites sont si fréquentes — efforcez-vous de mieux comprendre ce que c'est que la grâce. Relisez quelquefois les premiers chapitres de ce traité, méditez-les et vous finirez par les comprendre, et dès lors vous formerez souvent dans vos prières la résolution de conserver à tout prix ce bien incomparable, ce trésor divin de la grâce sanctifiante. Quand le péché grave se présentera à vous, vous direz : « Quoi! irais-je, en commettant cette faute, perdre le chemin du paradis, chasser le bon Jésus de mon cœur, devenir l'enfant du diable au lieu d'être l'enfant de Dieu!

Non, non, plutôt mourir! que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre l'amitié de son Dieu et ses droits au bonheur éternel?

Que ces pensées et ces sentiments remplissent l'esprit et le cœur des parents et des maîtres, et on élèvera les enfants dans ces idées, ces sentiments et ces résolutions, et nous verrons surgir partout une race de chrétiens forts, invincibles pour ainsi dire aux tentations. Et s'il arrive, même à ces vaillants, de tomber parfois par faiblesse, surprise, entraînement dans un péché grave, ils seront *réellement désolés* d'avoir perdu le trésor de la grâce, comme l'on est désolé d'avoir perdu son or et sa santé; ils seront

désireux de se relever de suite et ils s'empresseront d'aller retrouver le trésor perdu, dans une bonne absolution.

DEUXIÈME DEGRÉ.

Si l'on estime grandement la grâce, l'amitié de Dieu, si l'on s'efforce de croître dans cette estime, si l'on remarque, en lisant la vie des saints, quelle horreur ils avaient pour le péché, si, comme eux, on s'efforce de l'éviter en fuyant les occasions dangereuses et surtout prochaines de péché mortel, et en recourant plus assidûment à la prière et aux sacrements, on montera comme naturellement, et sans, pour ainsi dire, s'en apercevoir, au deuxième degré de sainteté.

Ce second degré a pour caractère principal la fuite et l'horreur du péché véniel.

Doit-on désirer d'arriver à ce degré de sainteté, et doit-on y tendre courageusement?

Oui, certainement.

Le chrétien qui fuit seulement le péché mortel est, certes, déjà un saint, un vrai serviteur de Dieu; mais s'il commet facilement des péchés véniels, ou si, sans en commettre beaucoup, il ne les a pas en horreur, il montre par là qu'il n'aime pas le bon Dieu comme un enfant doit aimer son père. Un domestique est en règle avec ses maîtres quand il a fait de son mieux la besogne commandée; un enfant obéit aux ordres de ses parents, mais il se croit obligé à leur témoigner son affection en évitant de leur causer la moindre peine.

Le chrétien est enfant de Dieu, vraiment enfant de Dieu par la grâce, il doit l'aimer, et l'aimer parfaitement, comme le porte le premier commandement. Donc le chrétien doit avoir en horreur de causer à Dieu la moindre peine, d'augmenter d'un grain les souffrances de JÉSUS, par le péché véniel.

Donc tout chrétien, le petit garçon comme le jeune homme, la jeune fille comme la petite fille, l'époux aussi

bien que son épouse, le fidèle comme le prêtre, tout chrétien doit cesser de dire son acte de charité, ou doit tendre à éviter le péché véniel.

N'est-ce pas, en effet, une comédie, un vrai mensonge que de redire journellement à Dieu : Je vous aime de tout mon cœur et par dessus toutes choses... et de se faire comme un jeu d'offenser ce Père céleste à tout instant?

Quand on parlait au vénérable Lancicius, S. J., de quelqu'un comme d'un bon chrétien, il avait coutume de demander s'il évitait le péché véniel. Si on répondait : oui ; oh ! s'écriait-il, plein de joie, « c'est là un vrai serviteur de Dieu. »

Sainte Thérèse disait : « La première dévotion consiste à éviter les péchés »; et saint François de Sales disait : « C'est dans la fidélité à éviter les petites fautes que se montre l'amour divin. »

On remarquera en lisant les vies des saints contenues dans ce volume avec quel soin minutieux ils évitaient les petits péchés. On verra en particulier, comme St Pascal Baylon, encore jeune berger, avait en horreur les moindres injustices.

C'est là le cachet non seulement des grands saints mais de tous les vrais et fervents chrétiens. Je demandais un jour à un homme du monde dont j'entendais la confession, si les fautes légères qu'il accusait étaient bien délibérées : « Oh ! certes, non, mon Père, me répondit-il avec un accent que je n'oublierai jamais ! Que je puisse offenser Dieu avec réflexion, jamais ! »[1]

[1] Dans une maisonnette isolée habitait un pauvre ménage qui n'avait qu'une fille de douze ans. Le père était un homme brutal qui s'adonnait au braconnage. Il se trouva impliqué dans un conflit de braconniers avec un chasseur, conflit dans lequel un homme resta mort sur place. Dans l'enquête que l'on fit, le père de la jeune fille eut dessein de se disculper en voulant prouver qu'il était à la maison au moment du meurtre. L'enfant devait témoigner devant le juge que son père était alors chez lui. Bien qu'on lui eût démontré qu'elle pourrait sauver ainsi son père

Une reine de France avait commis une faute vénielle; elle en était inconsolable. Une personne à qui elle confiait sa peine lui dit : « Mais enfin, cette faute n'est que vénielle. — N'importe, répondit la reine, vénielle tant que vous voudrez; elle offense Dieu, et c'est mortel pour mon cœur. »

Efforçons-nous donc d'imiter les saints, les chrétiens fervents, en évitant avec soin tant de fautes vénielles qui se commettent si facilement : ces rancunes légères, ces aigreurs, ces colères fréquentes, ces jurons, ces petites injustices, ces plaisanteries bouffonnes, ces paroles légères, ces regards, ces manières contraires à la modestie, ces médisances en matière peu grave, ces mensonges, ces désobéissances, ces murmures contre les parents et les supérieurs, ces paresses et négligences dans l'accomplissement des devoirs d'état; ces manquements légers si fréquents dans la prière, les saints offices, etc., etc.

Et pour délivrer notre vie, autant qu'il est possible, de ces petites fautes, combattons nos défauts qui en sont la source, comme les grandes passions et les occasions dangereuses sont la source des péchés mortels. En outre, prions avec ferveur, éloignons-nous, si nous le pouvons, des occasions ordinaires qui nous portent à ces péchés légers, employons pour nous en défaire les moyens divers que notre confesseur et les livres pourront nous recommander.

Quelque lecteur, en lisant ces considérations, trouvera peut-être que nous demandons trop de lui. Poussé par un esprit qui n'est, certes, pas le bon esprit, il dira : « Mais enfin, je n'ai pas l'ambition, moi, de devenir si saint et d'aller si haut en paradis; n'est-ce pas assez que je m'abstienne du péché mortel? »

---

d'une peine grave, cette petite fille timide déclara constamment qu'elle ne mentirait pas parce que c'était un péché.

(Raconté par Alban Nolz, qui a connu cette petite héroïne).

Non, mon frère, ce n'est pas assez, et je vais vous le démontrer.

Tout d'abord, comme il a été dit plus haut, en vous obstinant à ne pas monter à ce second degré de sainteté, vous ne remplissez pas votre devoir, votre premier devoir, qui est d'aimer Dieu comme on doit aimer un père et de l'aimer parfaitement.

Si vous me dites qu'il y a déjà une certaine perfection d'amour à rester fidèle à Dieu dans les choses qui sont commandées sous peine de damnation, j'en conviendrai; mais je dirai qu'en vous contentant de cela de propos délibéré, de parti pris, vous êtes déraisonnable.

En effet, la raison nous dit, quand nous entreprenons quelque chose, que nous devons l'accomplir de notre mieux. Examinez la conduite de l'homme, la vôtre, celle que vous réclamez de l'ouvrier travaillant à votre service, vous verrez qu'on agit toujours ainsi quand on n'est pas lâche ou irréfléchi.

N'est-il donc pas souverainement déraisonnable de faire une exception quand il s'agit du service de Dieu, du travail de votre sanctification?

Rappelez-vous aussi ce que nous avons dit des profits éternels et même temporels que nous apporte la sainteté.

Ces profits, c'est-à-dire ces joies, ces gloires du paradis éternel, ces joies, ces délices, cette paix, ces bénédictions de Dieu, qui sont le partage des saints, vous les aurez dans une mesure d'autant plus grande, que vous monterez plus haut dans la sainteté !

Vous dites : Je n'ambitionne pas une si grande part; une petite place en paradis me suffit !

Si cette parole était réfléchie, elle serait révoltante, une sorte de parole sacrilège et blasphématoire !

Quoi ! on sera si soigneux de ne laisser rien perdre de ses biens matériels; on sera vigilant pour profiter des occasions de faire le moindre petit gain, de ramasser quelques épis, quelques fruits ! Si on a quelques arpents de terre, on

ambitionne la ferme du voisin, si on n'a qu'une maison d'ouvrier on jalouse le château du riche; et pour les biens de l'âme seuls, pour les joies et les gloires du paradis, pour les trésors de l'éternité, on trouvera que c'est toujours assez, pourvu qu'on en ait la moindre part! N'est-ce pas là une folie! n'est-ce pas là vraiment mépriser Dieu dans ses dons?

Mon cher lecteur qui auriez de telles idées — et combien elles sont communes parmi les chrétiens! — quittez-les au plus tôt; et si vous ne savez vous y résoudre par l'amour de Dieu et des biens qu'il promet à ses fidèles serviteurs, quittez-les dans la crainte des châtiments qui vous menacent, et des risques effrayants que de telles façons de penser et d'agir vous font courir.

Vous croyez, n'est-il pas vrai, à la Providence qui s'occupe de vos moindres intérêts, mais qui, aussi, a l'œil ouvert sur vos moindres actions, sur vos paroles, vos désirs, vos pensées.

Eh bien! cette Providence, aussi juste qu'elle est bonne, punit souvent par des châtiments positifs ces fautes vénielles dont vous faites si peu de cas. Rappelez-vous le châtiment infligé à David pour son péché de vanité, de gloriole royale, le châtiment infligé à la femme de Loth pour sa curiosité véniellement coupable. — Ne croyez pas que ce soit là de l'histoire ancienne et que ces choses n'ont plus lieu sous la loi nouvelle.

Je le veux bien, quand nous sommes en état de grâce, nous expions facilement nos fautes légères par les prières, les sacramentaux, les actes d'amour divin, les actes de contrition, par l'assistance à la messe et aux saints offices, par l'offrande de nos labeurs et de nos souffrances, et surtout par les sacrements. Mais il n'en reste pas moins vrai, l'histoire des saints, les révélations que Dieu leur a faites souvent, le prouvent, que nos péchés véniels reçoivent fréquemment encore leur châtiment, soit dans quelque peine, quelque accident, quelque perte matérielle, ou même dans une maladie que Dieu nous envoie.

Ensuite il y a le purgatoire, dont les souffrances sont si redoutables, au dire de tous les saints docteurs, et, ordinairement de longue durée pour les chrétiens négligents qui, sur la terre, n'ont pas pris à cœur d'éviter le péché véniel.

L'enfant qui risque de se blesser en jouant avec des instruments dangereux, ou de se brûler en jouant avec le feu, n'est-il pas repris et châtié par sa mère? N'êtes-vous pas plus insensé quand en vous faisant un jeu du péché véniel, vous risquez de vous faire châtier de Dieu et de tomber, au sortir de cette vie, dans le feu du purgatoire, pour deux, dix, vingt, cinquante, cent ans peut-être!

Mais ce n'est pas là le seul risque que courent les chrétiens qui veulent simplement se contenter de n'être pas de grands pécheurs et ne savent se résoudre à éviter, autant que possible, les péchés véniels! — Ils courent risque encore de se damner!

Oui, entendez-le bien, de se damner!

En effet, celui qui commet d'un cœur léger le péché véniel, devient ordinairement une âme tiède, insouciante, sans lumière, sans goût pour les choses de la religion, sans délicatesse de conscience. Dès lors qu'arrive-t-il?

On fait tout ce qui est du service de Dieu, on accomplit tout ce qui regarde son salut avec négligence : on prie peu et mal, on assiste à la messe, même d'obligation, sans piété, sans attention; on se confesse sans grande préparation, sans repentir sérieux, sans ferme résolution de changer de vie!... La conscience s'endurcit insensiblement; on ne se soucie pas de regarder de près pour voir si telle chose est grave ou légère!... On passe, sans trop s'en apercevoir, du péché véniel au mortel! Le jeune garçon passe du juron au blasphème; la jeune fille, des pensées frivoles aux désirs coupables; le jeune homme, des propos légers aux familiarités impudiques; le commerçant, des petites injustices aux grandes, etc., etc.

L'Esprit-Saint l'a dit : *Qui spernit modica paulatim de-*

cidet: qui méprise les petites choses tombera dans les grandes. On peut dire que la plupart des damnés, si pas tous, ont pris de cette façon le chemin de l'enfer.

O Dieu ! si les réprouvés pouvaient sortir de leur sombre demeure et venir nous raconter leur malheureuse histoire, on ne verrait pas tant de chrétiens vivre dans la tiédeur ! On les verrait servir leur Dieu avec une grande fidélité, une grande délicatesse de conscience !

Ils sauraient non seulement s'arracher l'œil qui scandalise, c'est-à-dire fuir les occasions prochaines de péché mortel, mais tant d'occasions de péché véniel, de dissipation, de relâchement, qui se présentent un peu partout, soit dans les divertissements, les lectures, les sociétés, les amitiés, les toilettes, etc. Ainsi, dans une mesure suffisante, ils pratiqueraient cette séparation d'avec le monde, cet éloignement, cette haine du monde, ce renoncement évangélique dont Notre-Seigneur et les saints Apôtres proclament si souvent la nécessité pour vivre chrétiennement.

Ils sauraient aussi, en suivant les avis d'un bon confesseur, travailler plus courageusemet à corriger leurs défauts : la légèreté, l'entêtement, l'inconstance, la colère, la paresse, la vanité, la mollesse, etc., etc.

O mon Dieu, frappez-nous d'une grande crainte de vos châtiments, si l'amour, notre faible amour ne suffit pas pour nous exciter à monter à ce second degré de sainteté, pour nous inspirer la vigilance et l'énergie qu'il faut pour se défaire peu à peu de tant de péchés véniels délibérés et de vraie malice. Dès lors vous aurez en nous non seulement des serviteurs plus ou moins fidèles et constants, mais de véritables enfants !

TROISIÈME DEGRÉ.

A ceux qui veulent assurer leur salut, se sanctifier sérieusement, notre divin Sauveur a tracé un programme, une ligne de conduite, en trois articles, si je puis ainsi parler : « Si quelqu'un, dit-il, veut venir après moi, qu'il se

renonce lui-même, qu'il prenne sa croix, et qu'il me suive : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, tollat crucem suam et sequatur me.*

Remarquons tout d'abord en passant, cette parole : *si quelqu'un!...* JÉSUS montre par là que ce programme, cette ligne de conduite n'est pas pour quelques personnes à part, les prêtres, par exemple, les religieux, les âmes dévotes... mais bien pour tout le monde, pour l'ouvrier, le pauvre, le riche, l'enfant, le vieillard, les jeunes gens, les gens mariés!

On accomplit le premier article de ce programme, le renoncement à soi-même, en accomplissant ce que nous avons dit des deux premiers degrés de sainteté ; en renonçant pratiquement à tout ce qui en nous ou autour de nous est péché.

Le second article de ce programme consiste à bien porter sa croix, à la porter à la manière des saints, à la manière du Saint des saints.

La croix! que faut-il entendre par là?

C'est tout ce qui nous contrarie ou nous fait souffrir soit dans notre esprit, soit dans notre volonté, soit dans notre cœur ou dans notre corps.

La croix, ce sont les fatigues du travail, les combats de la chasteté et de la sobriété, ce sont les intempéries des saisons, les souffrances de chaque jour, les maladies, les infirmités, les défauts corporels; ce sont les pénitences volontaires ou imposées par le confesseur; c'est, pour quelques-uns, le martyre; c'est pour tous la terrible loi de l'agonie et de la mort.

La croix, ce sont les difficultés qu'on rencontre pour pratiquer ses devoirs d'époux, d'épouse, de père, de mère, de sujets, de supérieurs, d'état quelconque, je dirai même de chrétien ; car combien de fois il en coûte pour prier, pour aller à l'église, pour observer les jeûnes et abstinences, pour se confesser, etc.

La croix, ce sont les peines de l'esprit, ce qu'il en coûte pour acquérir les connaissances nécessaires pour bien pra-

tiquer sa religion et ses devoirs d'état; ce sont encore les ennuis, les inquiétudes, les angoisses, les scrupules; ce sont les froissements de l'amour-propre et de la réputation causés par les médisances, les calomnies, les contradictions, les hontes justes ou injustes, tous les déshonneurs quels qu'ils soient.

La croix, ce sont les privations de la pauvreté, les pertes de fortune, les injustices qu'on nous fait, les aumônes que nous devons faire. La croix pour le cultivateur, c'est tantôt la sécheresse excessive, tantôt les pluies continuelles, c'est la maladie du bétail etc...

La croix pour l'ouvrier industriel, pour le journalier c'est de manquer de travail ou de n'avoir qu'un travail peu rémunérateur.

La croix pour le commerçant c'est de n'avoir pas de clients ou d'en avoir de mauvais, ce sont les soucis au sujet de l'avenir, au sujet des traites à payer etc.

La croix pour tel employé, c'est d'être mal vu de ses chefs, de ses collègues, parfois à cause même de sa religion et de sa vie chrétienne, et à cause de cela de perdre son emploi ou de n'avoir pas d'avancement.

La croix, ce sont les contrariétés de la volonté qu'on rencontre dans l'obéissance à l'Eglise, à ses supérieurs ecclésiastiques, civils ou domestiques, la soumission, par exemple, d'une épouse à un mari rude, brutal peut-être, des enfants à leurs parents difficiles, colères, d'un domestique, d'un ouvrier à des patrons sans cœur, ou, du moins, exigeants.

La croix enfin, ce sont surtout les souffrances du cœur, tous les sacrifices de l'amour : la crainte de ne pas assez aimer le bon Dieu, la douleur de nos péchés et des péchés des autres, des scandales et des crimes qui se commettent partout; les sécheresses de la prière et de la sainte Communion. Il y a encore les déceptions du cœur dans l'amour de nos proches, l'infidélité d'un ami, l'ingratitude de nos obligés, la perte de ceux qui nous sont chers, l'obligation

de nous en séparer pour suivre notre vocation ou leur laisser suivre la leur, la part que nous prenons à leurs peines, enfin toutes les angoisses et tous les brisements du cœur en tant de circonstances de la vie.

La croix pour bien des jeunes filles honnêtes, modestes, éloignées du monde et vraiment chrétiennes, c'est d'être délaissées, c'est de se voir dans une sorte d'oubli de la part de tous, tandis que leurs compagnes, moins bien douées parfois, volages, légères de mœurs, sans piété, sont recherchées, adulées et trouvent facilement un parti.[1]

En lisant le détail de ces différentes espèces de croix, on voit qu'il s'en rencontre, et pour tous, tout le long de la vie. Les uns en ont plus, les autres moins; les riches ont leurs croix, les ouvriers et les pauvres ont les leurs. Fussiez-vous pape ou roi, dit l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, vous trouverez à chaque pas des croix plus ou moins lourdes.

Je n'ai pas à vous dire ici, je serais trop long, pourquoi nous sommes ainsi crucifiés.

Qu'il nous suffise de savoir que les croix sont les suites du péché : du péché de nos premiers parents et de nos propres péchés.

Qu'il nous suffise de savoir que rien n'arrive en notre vie, pas même la chute d'un cheveu de notre tête, sinon par la volonté ou la permission de Dieu. Nous devons donc recevoir comme de la main de notre Père céleste toutes les croix, grandes et petites; non seulement, les maladies, la pauvreté, les accidents, la mort; mais les injustices, les peines, toutes les amertumes qui nous viennent de la méchanceté du prochain. Le bon Dieu ne veut pas,

[1] Quand une jeune chrétienne sent sur ses épaules ou plutôt sur son cœur une croix de ce genre, qu'elle prenne garde! qu'elle ait soin de s'en ouvrir à son confesseur qui la consolera, l'encouragera, et lui dira la conduite à tenir. Combien, pour n'avoir pas agi de la sorte, se sont consumées de chagrin, ou se sont jetées par dépit dans les plaisirs, ou même se sont précipitées en enfer par le suicide.

sans doute, la méchanceté, ni le péché du prochain, mais il les permet, quand, absolument, il pourrait les empêcher, et il permet en ce sens, il veut même, la croix qui sort de cette malice du prochain. Notre-Seigneur nous a fait comprendre cela, quand il a dit à saint Pierre qui voulait le défendre, les armes à la main : « Quoi! voulez-vous m'empêcher de boire le calice que mon Père m'a préparé? »

Vous l'entendez, ce calice de sa passion, c'est-à-dire les souffrances, les humiliations de sa passion, la mort qu'il va endurer, il ne les attribue pas à la méchanceté des juifs, à la cruauté des bourreaux, à la lâcheté de Pilate, mais à Dieu son Père.

Vous serez donc saint, c'est-à-dire un vrai et fervent chrétien — et n'oubliez jamais que vous devez l'être — quand vous regarderez toutes vos croix du même œil que JÉSUS, votre modèle, votre chef, votre vie; quand vous les regarderez comme venant toutes, sans exception, de la main de Dieu.

Vous serez saint quand vous direz dans les épreuves : Dieu sait bien ce qu'il fait, il est infiniment sage; Dieu fait bien tout ce qu'il fait, car il est infiniment bon et juste. Si donc ce Dieu, qui est le bon Dieu et qui est mon Père, m'envoie des croix, il est certain que ces croix me sont nécessaires ou utiles. Il veut par là m'empêcher de pécher, de me damner, *in cruce salus;* il veut m'empêcher de m'attacher à ce monde; la croix souvent nous en sépare ou nous en dégoûte; il veut me faire faire mon purgatoire en ce monde, c'est une grande miséricorde; il veut me donner l'occasion de pratiquer la vertu, me faire acquérir de grands mérites; il veut me rendre saint en me rendant conforme à JÉSUS crucifié!

Quand on raisonne de la sorte et qu'on prie pour obtenir la patience, loin de se laisser aller à des plaintes inutiles, à des murmures insolents, à des blasphèmes contre la Providence, loin de se laisser aller au désespoir et à la ten-

tation du suicide, on se résigne vaillamment à la sainte volonté de Dieu.

Sans doute on peut chercher à faire disparaître ou à alléger ses croix, par exemple, la maladie par les remèdes, les injustices par une réclamation à qui de droit, les calomnies par les preuves de son innocence, la pauvreté par quelque industrie légitime; on peut, dans tous ses besoins et embarras, prier, faire des pèlerinages, chercher aide et secours près de ceux qui peuvent nous secourir; mais tout cela on doit le faire sans impatience, sans empressement trop grand; et si on ne réussit pas à faire disparaître sa croix, on s'y soumet courageusement.

Parmi les chrétiens, les vrais chrétiens, les uns portent leur croix avec une résignation suffisante qui ne les empêche pas, de temps en temps, de laisser échapper quelque impatience, quelque murmure. D'autres, plus courageux, plus saints, plus unis à JÉSUS, redisent toujours, *fiat*, *fiat!* Amen! Que le bon Dieu soit béni de tout! c'est comme le bon Dieu veut, etc... Ceux-ci sont singulièrement agréables à Dieu et accumulent chaque jour d'immenses mérites. Que d'âmes, parmi les simples fidèles, arrivent à une grande perfection par la seule voie de cette courageuse et constante résignation!

Un jour, dans une mission, j'allai confesser à domicile un pauvre vieillard malade. C'était en hiver, la neige couvrait la terre, et un vent glacial régnait. Je trouvai le mendiant couché sur un misérable grabat dans une cabane branlante, et dont la porte mal jointe donnait trop libre passage à la froidure. Après avoir confessé le pauvre vieux, ce véritable émule de Job, je lui demandai s'il n'avait pas d'heures bien sombres, au sein de tant de misères, s'il n'était pas tenté de se plaindre de Dieu qui lui faisait un sort si rude. « Me plaindre de Dieu! mon Père, dit-il; est-ce qu'on peut se plaindre du bon Dieu? Oh! jamais! Voyez-vous, continua-t-il, j'ai été élevé par une bonne mère, une vraie chrétienne, celle-là!... Nous étions pauvres,

il y avait beaucoup d'enfants autour de notre feu, et autour de notre table, et les ressources étaient maigres. Eh bien, quand mon père, qui était pourtant un brave homme, ou quelqu'un de nous se plaignait, notre mère arrêtait toujours nos plaintes en disant : « Allons! allons! laissons couler l'eau comme le bon Dieu la fait couler. » J'ai retenu cette leçon, et, toute ma vie, qui a été pauvre, laborieuse, j'ai toujours laissé couler l'eau comme le bon Dieu la faisait couler. »

... Ensuite, ce mendiant, si riche de foi et de patience, essaya de me prouver qu'il n'était pas encore si malheureux; il me dit les beaux côtés de sa vie, et termina par ces mots, accompagnés d'un sourire et d'un regard que je n'oublierai jamais : « Et puis, mon Père, ce sera bientôt tout! nous irons au ciel! Là on n'est plus mendiant, ni vieux, ni malade!! »

Voilà le vrai chrétien, voilà le saint! Cet homme eût fait des miracles que je n'en eusse pas été surpris; un ange viendrait me dire qu'il occupe maintenant une des plus belles places du paradis, je le croirais sans hésiter.

Il y a des chrétiens qui vont plus loin même que cette généreuse et constante et totale résignation; ils vont jusqu'à se réjouir dans la croix, jusqu'à désirer, demander les croix.

Sainte Thérèse disait : « Ou souffrir ou mourir! »

Sainte Marie Madeleine de Pazzi répétait souvent : « Non pas mourir, mais souffrir... » C'est-à-dire, ô mon Dieu, prolongez le plus possible ma vie, afin que je puisse souffrir plus longtemps pour vous!

Notre-Seigneur demandant à saint Jean de la Croix, quelle récompense il désirait pour tout ce qu'il avait fait pour Lui, le saint répondit : *Pati et contemni pro te;* pas d'autre, ô JÉSUS, que de souffrir et d'être méprisé pour vous. »

Les saints aiment, désirent ardemment les croix parce qu'ils voient les grandes beautés de la croix, et ses immen-

ses profits. Ils voient que souffrir, c'est ressembler à JÉSUS; quoi de plus glorieux! que souffrir, c'est témoigner un peu d'amour à ce Dieu crucifié pour nous; quoi de plus doux! que souffrir, c'est mériter les couronnes éternelles; quoi de plus profitable! Ils voient qu'en souffrant, ils peuvent sauver les âmes, tant de pécheurs que nos souffrances unies à celles de JÉSUS arrachent à l'enfer; quoi de plus grand, de plus généreux, de plus souhaitable!

Un homme du monde, fervent chrétien, membre de la Société de St-Vincent de Paul, visitait souvent, pour lui porter des secours et des paroles d'encouragement, une pauvre femme de la ville de Mons. Cette femme était veuve, malade, et n'avait qu'un fils qui se livrait assez souvent à la boisson; et quand ce malheureux rentrait ivre chez sa pauvre mère, ordinairement alitée, il la maltraitait et allait jusqu'à la frapper. — Souvent cette pauvresse demandait à son charitable visiteur s'il croyait qu'elle n'eût garde de mourir de si tôt. — Celui-ci lui dit un jour : « Mais, ma bonne, comment, malheureuse comme vous êtes, avez-vous si peur de mourir et tenez-vous tant à vivre? » — « Monsieur, répond la malade, je n'ai point peur de la mort; mais je désire vivre encore pour souffrir! Je sens que mes souffrances doivent sauver mon pauvre fils, et il me semble que je n'ai pas encore assez souffert pour mériter sa conversion. »

Ce membre de la Société de St-Vincent de Paul qui me racontait ce trait, ajouta en finissant son récit : « Cette femme était une vraie sainte, et jusque-là, je n'en savais rien! Depuis lors je ne lui parlais plus qu'avec une sorte de respect. »

Pourquoi, nous aussi, n'entrerions-nous pas dans ce chemin qui conduit ainsi à la sainteté, dans ce chemin que l'*Imitation de Jésus-Christ* appelle « la voie royale de la croix »? (Livre II, ch. 12.)

Que peut-il nous en coûter? Il faut quand même souffrir! Le mauvais larron ne fut pas moins crucifié que le bon

larron! Nos croix ne disparaissent pas parce que nous nous impatientons, parce que nous murmurons; au contraire, elles deviennent plus rudes au contact de nos impatiences, comme elles deviennent plus douces, plus légères quand nous les portons courageusement et surtout quand nous les aimons!

Ensuite si on portait bien ses croix souvent elles ne dureraient pas si longtemps. Dieu, qui est un bon Père, touché de notre résignation, dirait : « Ce cher enfant a assez souffert », et il nous ôterait notre croix ou il nous donnerait la joie dans la croix ou d'autres bénédictions soit spirituelles, soit temporelles.

Étudions donc la croix, faisons le chemin de la croix, méditons le crucifix, lisons les chapitres de l'*Imitation* et autres livres qui nous apprennent à estimer la croix, et, tôt ou tard, nous comprendrons que le capitaine Auguste Marceau, ce grand converti de notre temps, avait raison quand il disait : « Ce mot de Ste Thérèse, souffrir ou mourir, devrait être la devise de tous les chrétiens. » Amen.

QUATRIÈME DEGRÉ.

Il est un troisième article dans le programme de sainteté que Notre-Seigneur donne à tous les chrétiens. Il dit que celui qui veut être son disciple ne doit pas seulement se renoncer et porter sa croix, mais le suivre, *et sequatur me.*

Sans doute on suit déjà le divin Sauveur quand on évite le péché, pour rester fidèle à Dieu, on marche à sa suite sur le chemin du Calvaire, quand on porte courageusement ses croix; cependant nous pouvons dire avec saint Jean Chrysostome, que suivre JÉSUS, ce n'est pas seulement porter sa croix, mais prendre son esprit, pratiquer les vertus qu'il a pratiquées; *id est enim recte Dominum sequi ut et propter ipsum cuncta sufferas et alias virtutes non negligas* (Hom. 56 in cap. XVI Matth.).

Notre-Seigneur, du reste, nous redit en plusieurs endroits de l'Evangile, qu'il est venu pour être notre modèle; saint Paul nous invite à prendre les sentiments de JÉSUS et à nous faire ses imitateurs, et un saint docteur nous dit que le christianisme est l'imitation de JÉSUS-CHRIST : *Christianismus est imitatio Christi.*

Or qu'est-ce que suivre JÉSUS-CHRIST, que prendre son esprit, ses sentiments, ses manières d'agir? C'est se diriger d'après les lumières de la foi : *Justus ex fide vivit.* Ainsi le pauvre non seulement ne trouvera pas dans sa pauvreté, l'ouvrier dans son travail, une occasion de péché, en murmurant, en se révoltant contre Dieu et les riches, ou en commettant des injustices, non seulement le pauvre et l'ouvrier porteront la croix des privations et des fatigues avec patience; mais ils se diront, dans leur foi de chrétien : « Je suis pauvre, je suis ouvrier, comme JÉSUS a été pauvre et ouvrier; c'est un honneur pour moi, je veux imiter JÉSUS dans cette humble condition, aimer, ou du moins accepter généreusement la pauvreté et le travail. »

Le cultivateur non seulement cultivera ses champs sans pécher par des impatiences, des blasphèmes, des paroles impures, et en portant la croix du travail et des contrariétés, mais il pensera que c'est la Providence qui doit bénir ses champs pour les féconder, que la moisson recueillie, il lui en doit reconnaissance; il priera en travaillant, et se rappellera qu'il doit cultiver son âme plus que le sol où poussent ses moissons. [1]

Ainsi les époux sanctifieront leur affection par des considérations de foi; ainsi l'épouse, les enfants, les inférieurs sanctifieront leur obéissance. Ainsi on aura soin de faire

[1] Un jour le saint curé d'Ars, parlant de sa première jeunesse, du temps où il était occupé aux travaux des champs, disait : « En donnant mon coup de pioche je me disais *souvent :* il faut aussi cultiver son âme, il faut en arracher la mauvaise herbe, afin de la préparer à recevoir la bonne semence du bon Dieu. »

tout ce qu'on fait, manger, boire, dormir, se récréer pour l'honneur de Dieu et le salut de son âme, montrant dans la pratique qu'on croit fermement avoir été placé sur la terre pour connaître, aimer et servir Dieu et gagner ainsi le paradis.

Suivre JÉSUS, prendre son esprit, ses sentiments, c'est encore, comme ce divin modèle, être doux et humble de cœur, c'est, comme lui, aimer de tout son cœur le cher prochain, le regarder comme un vrai frère, et lui procurer, autant qu'il est en nous, les biens du corps et de l'âme.

Suivre JÉSUS, prendre son esprit et ses sentiments, c'est encore et surtout aimer le bon Dieu de tout son esprit, de tout son cœur, de toutes ses forces, c'est avoir à cœur ses intérêts, sa gloire, c'est faire tout ce qui est en nous pour le faire connaître et aimer, c'est chercher toujours à faire sa volonté comme les saints et les anges la font dans le ciel; ce qui revient à bien dire et à bien pratiquer les trois premières demandes du *Pater*, prière et loi de tous les chrétiens.

Suivre JÉSUS, prendre son esprit et ses sentiments, c'est enfin dire comme lui : mon royaume n'est pas de ce monde; je n'ai pas de demeure permanente ici-bas : Voyageur, je traverse la terre, me rendant en ma vraie patrie, en la vraie demeure de mon vrai et unique Père, qui est le paradis.

Voilà la sainteté, la vraie vie chrétienne! Que c'est beau! que c'est grand! que c'est divin! — Ainsi, *dans une mesure quelconque*, vivent tous les vrais chrétiens, ces chrétiens pieux qui font du service de Dieu et de leur sanctification la principale occupation de leur vie. — Et de ces chrétiens, de ces vrais chrétiens, il s'en rencontre dans tous les âges, dans toutes les conditions, à la ville et à la campagne, parmi les pauvres mendiants et les vieillards de nos hospices, chez les mères de famille, et parmi les jeunes filles; parmi les dames et parmi les servantes.

Si je ne craignais d'allonger outre mesure ces pages, je

citerais cent exemples de cette vie sainte, relatés par les livres, ou rencontrés par moi dans le saint ministère, et exemples pris et parmi les militaires et les cultivateurs, les houilleurs, les ouvriers et ouvrières de fabrique, les vachers et les vachères, les commerçants et les employés des chemins de fer; exemples recueillis aussi bien parmi les sauvages de l'Afrique et de l'Asie que parmi les Européens!...

Sans doute tous ceux qui vivent de cette vie sainte, ne la vivent pas avec une égale perfection; il y a autant de degrés en cette perfection qu'il y a d'âmes, et il y a une grande distance entre le bon et le vrai chrétien que la foi éclaire habituellement et qui remplit bien ses devoirs, et le grand Saint à qui Dieu a fait des grâces extraordinaires et qui pratique héroïquement les vertus. Dieu est maître de ses dons et il n'appelle pas tout le monde à une grande, à une éminente sainteté. Mais nous devons penser que le moindre degré de cette vraie vie chrétienne est déjà quelque chose de beau, de grand, de souverainement désirable. Nous devons y tendre, et quand nous croyons l'avoir atteint, par la grâce de Dieu, nous devons toujours tendre plus haut.

Oui, efforçons-nous de faire d'incessants progrès, non pas en faisant des choses extraordinaires, mais en évitant de plus en plus les péchés grands et petits, en nous montrant toujours plus patients dans les croix, en nous appliquant à bien pratiquer les vertus que réclame l'accomplissement de nos devoirs d'état ou que nous demandent les inspirations de la grâce. Dès lors notre esprit et notre cœur seront de plus en plus chrétiens; nous goûterons Dieu, nous sentirons plus le bonheur de son service, nous aurons une part dans les délices qu'il accorde à ses saints. Dès lors aussi nous répandrons autour de nous la bonne odeur de Jésus-Christ; les prêtres aideront beaucoup à sanctifier les fidèles, les parents leurs enfants, les supérieurs, les patrons leurs inférieurs; chacun son voisin,

son compagnon, sa compagne; ceux qui gouvernent les peuples auront plus de zèle et de vigueur pour faire les lois chrétiennes; enfin nous finirons par être un vrai peuple chrétien, un sacerdoce royal, une race sainte suivant la pensée de St Paul; nous serons le sel de la terre, la lumière du monde, comme le veut Notre-Seigneur; et nous contribuerons à mettre l'humanité dans la voie de la paix et du vrai bonheur : *Multitudo sapientium sanitas orbis terrarum!*[1]

Amen! Amen! Fiat! Ainsi soit-il.



[1] Un auteur a écrit que « les saints sacrent le monde ». J'ajoute qu'ils le conservent. Ils sont les vrais, les seuls *conservateurs* de ce monde qui se rit d'eux et cependant qui ne vit que par eux, comme dans le champ du Père de Famille, l'ivraie n'est conservée qu'en considération du bon grain qu'elle s'efforce d'étouffer. C'est à eux que le Seigneur a dit : Vous êtes le sel de la terre. Les siècles ne valent devant lui qu'en considération des saints qu'ils produisent; et cela est tellement vrai que la terre n'aurait plus qu'à disparaître le jour où elle n'enverrait plus de saints vers le ciel. C'est à eux que Dieu a dit aussi : Vous êtes la lumière du monde. Eux seuls sont le progrès, parce qu'eux seuls avancent les affaires du bien. Eux seuls marchent, les autres errent; eux seuls *édifient* dans le grand sens de ce mot, les autres démolissent; eux seuls sont ici-bas les ouvriers de la vie, les autres sont plus ou moins les artisans de la mort.

Mgr Daunard. Vie de Mme Barat.
Introduction.

CHAPITRE VII.

Des principaux moyens d'arriver à la sainteté.

LE chrétien doit être saint, c'est une vérité de foi.
Il ne peut être saint sans quitter le péché, sans travailler courageusement à se défaire de ses passions, de ses défauts, sans fuir et combattre le monde.

La sainteté consiste surtout, quand on a ainsi purifié son cœur, à porter patiemment et vaillamment ses croix, grandes et petites, et à pratiquer le bien, c'est-à-dire les vertus propres de son état : ce qu'on fait en accomplissant ses devoirs exactement, dans le but de glorifier Dieu et de sauver son âme.

Cette sainteté a autant de degrés qu'il y a d'âmes ; mais chaque âme doit s'efforcer sans cesse de monter plus haut, de suivre de plus près JÉSUS et Marie.

Vivre dans la grâce de Dieu, ayant au cœur ces aspirations à une vie chrétienne plus parfaite; tendre à cette perfection plus haute par des efforts soutenus, se relevant quand on est tombé, se remettant en marche quand on s'est arrêté lâchement, c'est déjà la perfection, dit saint Bernard : *Jugis conatus ad perfectionem, perfectio reputatur.*

Saint Alphonse assure que, ce travail commencé, si on ne l'abandonne pas, on le fera certainement aboutir, les uns à une haute sainteté, d'autres à la vie intérieure, d'autres enfin à une sainteté ordinaire, c'est-à-dire à une vie sérieusement et constamment chrétienne.

Mais pour entreprendre et continuer ce travail qui a ses difficultés et qui dépasse nos forces naturelles, il faut attirer la grâce en nous, il faut éclairer vivement nos esprits de la lumière divine, donner de la vigueur à nos volontés, communiquer de l'élan à nos cœurs en les remplissant d'ardents désirs et des flammes de l'amour divin.

Comment cela se fait-il?

En employant les moyens de sanctification que Dieu nous offre dans sa miséricorde et que la sainte Eglise, notre Mère, nous apprend à connaître et nous presse de mettre en œuvre.

Ces moyens nous allons en traiter avec quelques détails, quoique bien incomplètement, dans cette dernière partie de notre petit traité. Mais nous faisons d'abord trois réflexions préliminaires que nous invitons le lecteur à peser avec soin.

1° Ces moyens établis et voulus par Dieu sont toujours efficaces, quand ils sont employés comme il convient; donc pour arriver à la sainteté, il suffit de les employer dans la mesure voulue et de la façon qui convient.

2° Ces moyens sont à la portée de tous et, généralement, d'un usage facile; donc il est relativement facile d'arriver à la vraie vie chrétienne; et il n'y a que la paresse, la légèreté, une damnable insouciance, ou un déplorable endurcissement du cœur qui puissent les faire négliger.

3° Ces moyens sont des grâces que JÉSUS-CHRIST nous a méritées au prix de son sang. Il nous les offre dans son amour, nous préférant en cela à beaucoup de nos semblables, mais il nous dit de diverses façons, en différents endroits des Livres saints :

« Malheur à celui qui abuse de mes grâces, qui rejette ou dédaigne les moyens de salut que je lui offre. Je l'abandonnerai à ses passions, aux influences du monde et de l'enfer; il suivra des chemins de perdition, et son jugement sera terrible. »

Les principaux moyens de salut sont la prière et les dévotions, les sacrements et sacramentaux, les saintes lectures; nous allons traiter de ceux-là en disant incidemment un mot des autres moyens.

PREMIER MOYEN.

I.

La Prière.

QU'EST-CE que la prière?

C'est une élévation de l'esprit et du cœur vers Dieu pour lui rendre nos hommages, lui exposer nos besoins et implorer son secours.

Habituellement et naturellement notre esprit et notre cœur sont inclinés vers le créé, sont fixés sur les choses basses et terrestres.

Que notre esprit, obéissant à la grâce, se tourne vers Dieu, *s'élève* à la pensée de ce souverain Maître, de ses perfections, de ses justices et de ses miséricordes, de tout ce qu'il est et fait pour l'âme; aussitôt notre cœur, entraîné par l'intelligence, s'élève aussi à Dieu et aux choses supérieures, tantôt dans des sentiments d'adoration, de louange, de crainte, d'amour; tantôt dans des cris implorateurs du pardon ou du secours de la grâce.

C'est là ce qui constitue ce que nous appelons la *prière.*

L'esprit et le cœur parfois s'élèvent ainsi vers Dieu en revêtant leurs pensées et leurs sentiments de paroles extérieures, et dès lors la prière s'appelle *vocale;* d'autres fois ils accomplissent leurs ascensions dans l'intime de l'âme, sans paroles extérieures, et dans ce cas la prière s'appelle *mentale.*

Nécessité de la prière.

La prière ainsi comprise se confond pour ainsi dire avec la religion; celle du dehors, si je puis ainsi dire, et celle du cœur. Les saints offices, l'administration des sacrements, les enterrements, les processions, les pèlerinages, nos recours privés ou publics à Dieu, tout se fait par la prière ou dans la prière.

Or quelle place la religion doit-elle avoir dans la vie de

l'homme? — La première; l'homme que les païens définissaient « un animal religieux », a été créé pour rendre à Dieu les devoirs de la religion; il est comme le prêtre de la création; la religion doit être comme la sève de toute sa vie.

Il faut conclure de là que la prière est la grande chose de toute vie humaine; le *premier devoir de tout homme*, du vieillard comme de l'enfant, du riche comme du pauvre, du jeune homme comme de la jeune fille, de la servante comme de sa maîtresse, de l'ouvrier de fabrique comme du rentier, du soldat comme du séminariste.[1]

Tout homme donc, s'il ne veut pas forfaire à sa création et à sa rédemption, doit avoir un cœur disposé à la prière, incliné à la pratiquer quand et dans la mesure où les circonstances le demandent et de la façon qui convient.

C'est ce grand devoir que Notre-Seigneur nous rappelle quand il dit : *Oportet semper orare et numquam deficere*, il faut toujours prier et ne cesser jamais. C'est là aussi ce que saint Paul rappelait quand il écrivait aux premiers chrétiens : *Sine intermissione orate*, priez sans interruption.

[1] Il faut savoir, dit M. Olier, qu'Adam était dans le paradis terrestre, un véritable religieux, car il devait y être appliqué sans cesse aux devoirs de la religion ; il devait y rendre à Dieu des louanges et des actions de grâces continuelles; et il était chargé de lui offrir, au nom de toutes les créatures, toutes les connaissances et les hommages qui lui sont dus.

Tous les hommes se trouvent, par leur premier état et par les premiers desseins de Dieu sur eux, dans cette même obligation. Car comme il n'y en a pas un que Dieu n'ait mis dans le monde, ainsi que dans un temple où il prétend être honoré, il n'y en a pas un aussi qui ne doive être religieux de Dieu, c'est-à-dire qui ne doive s'appliquer aux exercices de la religion, et qui ne soit obligé de lui rendre les souverains devoirs que mérite une si adorable et si auguste Majesté.

Mais le péché a fait déchoir Adam de son premier état et rendu l'homme apostat de Dieu et idolâtre de soi-même ; en sorte que, au lieu de s'appliquer au culte et au respect de sa Majesté, comme la religion l'y oblige, il ne pense qu'à son plaisir propre, il ne cherche plus que ses propres intérêts, il ne fait plus rien que pour soi, se proposant soi-même en toutes ses œuvres. *Traité des saints Ordres*. I et 5.

Si nous voulons envisager spécialement la prière d'intercession, c'est-à-dire, celle par laquelle nous demandons les grâces, les secours divins, il deviendra plus évident encore que la prière nous est nécessaire, une prière pour ainsi dire continuelle.

Nous l'avons vu, en effet, nous devons vivre saintement, c'est-à-dire vivre selon l'Evangile, à la manière des saints, malgré nos passions, le monde et le diable.

Or, pour vivre saintement, en tout et partout, il faut recevoir des grâces nombreuses, puissantes; il faut être aidé de Dieu à tout instant.

D'un autre côté, tous les saints docteurs nous affirment que, règle générale, Dieu ne nous aide que quand nous l'en prions, ne nous accorde sa grâce que dans la mesure de notre prière.

Donc il est clair que nous devons prier, prier beaucoup, prier sans cesse.

C'est ce qui fait dire à saint Alphonse :

« *Qui prie se sauve; qui ne prie pas se damne!* » *Autant on prie, autant on obtient, autant on se sanctifie.*

Qui sait bien prier sait bien vivre, dit saint Augustin : *recte novit vivere qui bene novit orare.* — Tous les saints, dit-il encore, ne sont devenus saints que par la prière et leurs vies ne sont que les vies d'hommes de prière et de méditation.

Si je vois, dit saint Jean Chrysostome, un chrétien ou un religieux, tiède dans la prière et paraissant en faire peu de cas, je conjecture aussitôt qu'il n'est pas doué d'une grande vertu et que les dons de Dieu en lui se réduisent à peu de chose. Si je rencontre, au contraire, un homme ami de la prière et attentif à la bien faire, je juge tout de suite que les grâces célestes abondent dans son cœur.

Mon cher lecteur, vous devez être persuadé que vous êtes obligé d'être saint, donc vous devez vous dire : coûte que coûte, je veux acquérir un grand esprit de prière.

Si l'on acquiert cet esprit de prière et qu'on persévère dans une prière humble et confiante, il n'est aucune grâce que l'on ne puisse, que l'on ne doive même espérer et attendre de la miséricorde divine.

« *Demandez et vous recevrez* », a dit JÉSUS ; et encore : « *Je vous le jure, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom vous sera accordé.* »

Donc d'après ces promesses nettes et absolues faites par Dieu lui-même, le pécheur qui aspire au premier degré de sainteté, c'est-à-dire, à rentrer en grâce par une bonne confession, obtiendra *certainement* par la prière sa conversion sincère.

D'après ces promesses le pécheur converti qui sent encore le bouillonnement des passions, obtiendra par la prière persévérante la grâce de se vaincre peu à peu et de devenir maître de soi-même.

D'après ces promesses, le chrétien engagé par son état ou des circonstances indépendantes de sa volonté dans les dissipations et les occasions dangereuses du monde, sera fortifié et sortira intact des fournaises de Babylone, *s'il a soin de prier beaucoup.*

Par la prière nous allons puiser dans le cœur de JÉSUS par les mains de Marie, et le détachement des biens de la terre, et la patience dans les croix, et l'humilité, et la sainte douceur, et la chasteté parfaite, et l'esprit de foi, et un grand amour de Dieu, enfin toutes les vertus qui font les saints.[1]

Pourquoi l'on ne prie pas.

Les personnes de piété et bon nombre de chrétiens dans nos religieuses populations, surtout à la campagne,

[1] Il y aurait bien des choses à dire sur l'efficacité de la prière, et sur la confiance que nous devons avoir en priant : mais le lecteur comprendra que nous ne faisons pas un traité sur la prière, mais que nous présentons quelques réflexions pratiques sur ce moyen de salut. La même observation s'applique aux autres points de ce petit traité.

prient beaucoup. Les pratiques enseignées, recommandées par le catéchisme ou par des pasteurs et des confesseurs zélés sont bien observées par un grand nombre de fidèles.

Cependant que de prières omises, que de prières mal faites, même par les meilleurs.

1° *Que d'enfants de l'Eglise omettent de prier en public par respect humain!*

Ils rougissent de prier avant et après les repas, de faire un signe de croix, une génuflexion, de saluer une église, un christ, une chapelle, de s'arrêter un instant devant un sanctuaire, de faire leur prière du matin et du soir quand ils sont en compagnie, de réciter le chapelet, quand ils sont en voyage, quand ils gardent le bétail, etc., etc.

Rougir de prier! C'est-à-dire, comme nous l'avons dit, d'accomplir son premier devoir, qui est d'honorer Dieu et d'implorer ses grâces.

Rougir de prier! C'est-à-dire, de faire ce que JÉSUS fait par sa sainte Humanité, au ciel et dans le Saint-Sacrement, ce que Marie et les anges et les saints font en Paradis, ce que nous-mêmes nous sommes appelés à faire pendant toute l'éternité!

Rougir de prier! Quelle aberration! quelle petitesse! quelle lâcheté! quel crime, dirai-je!

Dans une lettre qu'un jeune missionnaire[1] écrivait, il y a quelque vingt ans, à ses parents, je trouve ce passage : « Dans le quartier arabe de Port-Saïd en Afrique, ce qui m'a le plus frappé dans cette population pittoresque, c'est l'absence complète d'un vice qui est malheureusement bien commun parmi nous, le respect humain. Quand l'heure de la prière sonne, le Musulman, n'importe où il se trouve, dans la rue comme en sa demeure, tourne respectueuse-

[1] M. Van Aertselaer, aujourd'hui supérieur général des missionnaires de la Mongolie et du Congo, dont la maison-mère est à Scheut, près Bruxelles.

ment la face vers La Mecque et se prosterne plusieurs fois le front dans la poussière, envoyant à haute voix ses supplications et ses louanges à Allah et à son prophète. »

Notre-Seigneur disait que la reine de Saba et les habitants de Sodome et de Gomorrhe s'élèveraient contre les juifs au jour du Jugement : nous pouvons dire que ces Arabes et tant d'autres infidèles s'élèveront en ce même jour pour demander la condamnation de tant de chrétiens qui auront rougi de leur Dieu et de son culte. Et quelle sentence doivent-ils attendre de Celui qui a dit :

« *Je rougirai devant mon Père et mes anges de celui qui aura rougi de moi devant les hommes*. »

2° *D'autres chrétiens négligent la prière par paresse.*

Ces chrétiens manquent de foi. — Ils ne songent pas qu'ils ont un Dieu à servir et une âme à sauver; qu'ils sont créés pour cela et que la grande, la principale occupation de leur vie consiste à poursuivre ce double but.

Ils ne voient qu'eux-mêmes et leurs intérêts temporels! La gloire de Dieu! qu'est-ce que cela?... Ils ne s'en soucient point! Avoir un beau bétail dans leur étable, de l'or dans leur coffre, c'est l'objet de tous leurs soucis; mais acquérir des mérites pour le ciel, ils n'y songent guère!

Cet état d'âme qui vient de l'affaiblissement de la foi, est fort commun et fort dangereux. Si l'on n'y porte remède on finit par tomber dans une indifférence complète, dans une sorte d'abrutissement moral. On conservera peut-être encore quelques pratiques extérieures de religion, mais on sera de ces hommes dont Dieu disait : « *Ils m'honorent des lèvres, mais leur cœur est loin de moi* », et l'on finira par être cet homme animal dont saint Paul dit qu'il a perdu tout à fait le sens du divin, du surnaturel; *animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritûs Dei.*

Le grand moyen pour ces chrétiens de réveiller leur foi et leur ardeur pour la prière, c'est de méditer les grandes vérités de la religion, c'est d'entendre la parole de Dieu,

surtout dans les missions et les retraites, c'est encore de lire des livres qui traitent de ces vérités, comme *Le Guide des pécheurs* de Louis de Grenade, *La Préparation à la mort* de saint Alphonse, le nouveau *Pensez-y bien*, etc., etc.

La lecture de la vie des saints, faite avec piété, peut avoir le même résultat.

3° *Le plus grand nombre de ceux qui négligent la prière, la négligent par dégoût.*

La prière leur paraît sèche, ennuyeuse. Ils éprouvent en face du chapelet, de leur livre de messe, d'une église, ou à l'annonce d'un office sacré, une impression quelque peu semblable à celle de l'homme sans appétit à qui on présente un morceau de pain sec ou une nourriture fade et grossière.

Certes la prière a ses difficultés; les saints les ont connues comme nous. Plusieurs d'entre eux y trouvèrent tant de dégoût qu'ils la négligèrent plus ou moins pendant quelque temps. Mais ensuite, éclairés de Dieu, ils la reprirent avec ardeur.

S'ils avaient continué à la négliger, cette négligence aurait pu aboutir à en faire des damnés. L'ayant reprise et continuée avec énergie et persévérance, ils sont devenus des élus, des saints.

Quelquefois ces dégoûts et sécheresses dans la prière viennent du bon Dieu qui veut nous mortifier et nous donner occasion de le servir avec une grande générosité, par les seules vues de la foi.

« Dieu, dit l'historien du P. Eudes[1], qui dans la nature, fait succéder la nuit au jour, permettait que le Père Eudes tombât *souvent* dans d'effroyables ténèbres. Il fut pendant plusieurs années dans de si grands délaissements intérieurs qu'il était presque toujours distrait, sans pouvoir s'appliquer, quelque violence qu'il se fît. La peine qu'il souffrait

[1] Très saint missionnaire du XVII[e] siècle, fondateur des Eudistes.

de se voir réduit dans cet état et la crainte qu'il ne le fût par sa faute, l'obligea à avoir recours à une personne extraordinairement favorisée du ciel. Il lui découvrit sa langueur; mais elle le rassura en lui disant qu'il n'était pas coupable, que la voie par laquelle il devait marcher était une voie de croix et d'épines, un martyre continuel et une participation aux souffrances de JÉSUS-CHRIST; que la divine Providence l'avait destiné à cet état de toute éternité, mais qu'il se gardât bien d'en désirer un autre. »

D'autres fois le démon est l'auteur de nos sécheresses, de nos dégoûts, de nos troubles dans la prière.

Ce malin esprit, cet adversaire de Dieu et des âmes sait que la prière est notre grand moyen de travailler à la gloire de Dieu et de nous sanctifier. Aussi fait-il tout ce qui est en lui pour nous en détourner.

S'il est vrai, comme le pensent plusieurs Saints, que nous avons habituellement à nos côtés un démon pour nous tenter, nous pouvons croire qu'il y en a deux quand nous voulons prier.

L'un nous portera au sommeil; l'autre nous distraira par toutes sortes de pensées frivoles; l'un nous accablera de mille tentations soit contre la foi, soit contre Dieu, soit contre la pureté; l'autre nous inspirera un dégoût profond pour tous les exercices de piété, nous rendra impatients, nerveux pour nous porter à quitter la prière au plus tôt.

L'histoire des Pères du désert, si remplie d'enseignements, nous rapporte que quelques solitaires s'entretenant avec saint Agathon, le prièrent de leur dire laquelle des vertus est la plus difficile à pratiquer. « Pardonnez-moi, mes frères, leur répondit-il, mais il me paraît que c'est l'oraison. Car quand nous voulons prier Dieu, les démons font tous leurs efforts pour nous interrompre par des distractions, étant persuadés qu'il n'y a rien de si puissant que la prière pour les empêcher de nous nuire. Nous aurons à combattre contre eux dans la prière jusqu'à la fin de notre vie. »

Le plus ordinairement nos sécheresses et le dégoût pour la prière *viennent de nous-mêmes*, de notre nature pesante, grossière, vicieuse que nous ne combattons pas assez, de la dissipation et de l'immortification auxquelles nous nous laissons aller, et peut-être même des péchés positifs que nous commettons.

Quand un chrétien, un chrétien sérieux qui veut tout de bon se sauver, remarque qu'il est envahi par ce dégoût si dangereux de la prière, il doit en parler à *son confesseur* et rechercher avec lui la source de ces sécheresses afin de la tarir.

Quelquefois ce sera la passion des lectures et surtout des lectures frivoles : d'autres fois une affection trop naturelle, trop sensible, peut-être vaine et dangereuse que l'on nourrit, que l'on satisfait de mille façons, par des souvenirs, des regards, quelques légèretés ; d'autres fois encore ce sera une secrète vanité dont on suit presque continuellement les inspirations.

Tel ou tel chrétien trouvera cette source de ses sécheresses dans un manque de sobriété. Tel jeune homme ne sait plus prier parce qu'il recherche trop les plaisirs dissipants du monde, ou parce qu'il nourrit en son âme je ne sais quel esprit d'indépendance.

Voici un chrétien à l'esprit vif, porté au badinage, et dont les conversations n'ont pas toujours toute la réserve voulue ; voici des époux chrétiens, pieux même, mais pas assez mortifiés dans leur affection ; voici une mère de famille qui ne surveille pas assez ses enfants ou les corrige trop mollement ; voici une servante ou un commerçant qui donnent parfois un léger accroc à la probité à l'égard des maîtres ou des clients ; voici encore une personne qui n'épargne pas assez la réputation du prochain...

Ces chrétiens, nourrissant de tels défauts ou d'autres semblables, devront y voir souvent la source de leurs difficultés dans la prière. Toutes ces choses voulues, tous ces défauts que l'on ne combat pas, appesantissent l'âme, lui sont

des liens qui l'attachent aux choses créées; est-il étonnant que l'esprit et le cœur ne savent s'élever à Dieu?

Nous ajouterons ici pour les personnes pieuses qui liraient nos pages, que plus une âme est favorisée de Dieu et appelée à une vie chrétienne élevée, plus Dieu est exigeant, et plus facilement ses défauts nourris, ses attaches entretenues, seront un grand obstacle à la vie de prière qu'elle doit mener.

Saint Bernard, étant jeune moine à Cîteaux, éprouvait de grandes délices dans la prière et s'y livrait avec une extrême facilité. Un jour, ayant reçu la visite de quelques-uns de ses parents qui vivaient dans le monde, il prit plaisir à entendre des nouvelles du siècle. Cette vaine curiosité était à peine satisfaite, qu'elle porta son fruit amer. Bernard sentit de noirs nuages obscurcir le ciel de son âme et longtemps il demeura sans consolation dans la prière, jusqu'à ce qu'enfin ayant reconnu la gravité de sa faute, il se prosterna au pied des autels priant et gémissant pour obtenir le retour de la grâce. (*Sa vie*, ch. VII.)

Si les chrétiens pieux sont sincères avec eux-mêmes, et bien ouverts avec leurs directeurs; et si ceux-ci n'inclinent pas trop facilement (comme c'est l'ordinaire) vers l'indulgence et le désir de consoler, *on découvrira le plus ordinairement*, que les sécheresses prennent leur source dans la dissipation et dans l'immortification des sens ou du cœur.

Que faire, quelle conduite tenir dans ces sécheresses et ces dégoûts?

Evidemment si on en trouve la source dans sa conduite, il faut amender celle-ci, sans tarder et généreusement.

Si on ne voit pas trop la source de ses dégoûts, ou si, après l'avoir tarie, les sécheresses continuent par la permission de Dieu; il faut s'humilier, il faut, comme saint Bernard, demander avec instance le retour de la grâce, et, en attendant ce retour, il faut être fidèle, héroïquement fidèle à prier, à faire exactement ses exercices de piété, et

parfois inventer quelque façon de prier qui nous aide à vaincre nos difficultés.

Voici ce que nous lisons dans la vie du P. Cafaro, un vrai saint, un des premiers compagnons de saint Alphonse, et qui fut le directeur de ce dernier et du bienheureux Gérard Majella :

« A l'exception des premières années, où le Père Paul Cafaro ne trouva que douceurs en l'oraison, dans la suite, bien qu'il y reçût de grandes lumières spécialement touchant la grandeur de Dieu, néanmoins il la pratiquait sans aucune consolation sensible. Son oraison se réduisait presqu'entièrement à des prières qu'il comptait sur son rosaire, répétant presque sans cesse ces paroles : « Seigneur, délivrez-moi du péché et sanctifiez-moi »; ou bien : « Mon Dieu, aidez-moi, aidez-moi promptement : *Deus in adjutorium meum intende*, » etc.

Cette façon de prier, il la conseillait aux autres. — « Sans la prière et l'humilité, écrit-il à un de ses pénitents, l'homme ne peut se maintenir ni dans la ferveur, ni dans la grâce. Humilité! Humilité! Prière, Prière continuelle! Qui prie obtient! Il faut prier toujours. Demandez toujours l'aumône à la porte de la miséricorde divine; qu'une heure, au moins, du jour soit consacrée à demander des grâces. »

Le Père Surin écrivait également à un chrétien qui avait de grandes difficultés à prier : « Oraison, oraison, pour l'amour de Dieu faites l'oraison; et si vous y avez de la peine, pour l'amour de Dieu, prenez patience, prenez patience aux pieds de JÉSUS-CHRIST. »

Chrétien, mon cher lecteur, quand vous éprouverez de grands dégoûts pour la prière, des difficultés extrêmes et persistantes à prier, rappelez-vous ces exemples et ces exhortations des saints et agissez en homme de cœur.

Un homme de cœur ne recule pas devant l'accomplissement de son devoir à cause des difficultés et des ennuis qui s'y rencontrent. Or la prière, nous l'avons dit et répété,

c'est votre premier devoir. Et la prière aussi c'est votre première nécessité : il faut prier ou périr! — Les saints ne sont arrivés en paradis qu'en priant bon gré mal gré : les damnés ont abouti en enfer pour avoir été négligents à prier. — Priez, priez donc : vos prières faites à la force du poignet, si je puis ainsi dire, seront souvent plus méritoires que si elles étaient faciles et consolées, et un jour, Dieu voyant votre constance à demander, à chercher, à frapper, se laissera toucher et vous fera trouver le miel là où vous aurez trouvé longtemps le fiel.

Quand et combien faut-il prier?

Dites à telle bonne mère de famille, à tel brave ouvrier, à tel commerçant affairé : Il faut vous adonner à la prière, il faut, au moins, ne pas négliger les pratiques ordinaires de la piété; souvent ils vous répondent : « Je ne demanderais pas mieux; mais je n'ai pas le temps. »

Vous n'avez pas le temps! leur dirai-je. — Mais pourquoi êtes-vous mis au monde? Pourquoi Dieu vous accorde-t-il vos années, vos jours, vos heures?

N'est-ce pas pour le connaître, l'aimer, le servir? ce qui se fait surtout par la prière ou à l'aide de la prière.

Pourquoi êtes-vous mis au monde?

N'est-ce pas pour travailler au salut de votre âme? JÉSUS, votre divin Maître, ne vous dit-il pas : « Que donnera l'homme en échange de son âme? et que lui sert-il de gagner l'univers s'il vient à la perdre? »

Or, n'oublions pas le mot de saint Alphonse qu'il faudrait répéter sans cesse et écrire partout : « Qui prie se sauve, qui ne prie pas se damne. »

Je dirai donc à tel cultivateur, à telle femme de ménage, à ce commerçant, à cet ouvrier laborieux : « Vous travaillez c'est bien! mais que vous servira-t-il d'avoir de belles moissons, d'avancer la besogne de votre ménage, de servir un client de plus, de gagner un salaire un peu plus

considérable, si, en négligeant la prière, vous venez à perdre votre âme? »

« Que sert-il de s'enrichir des biens de ce monde, qui passent, si en ne priant pas autant qu'on le pourrait, on reste pauvres des biens du ciel qui ne passent pas? »

« Disciple du Christ, quand croirez-vous donc à la parole de votre maître? — Voyageur de la terre, ayant votre vraie patrie, votre demeure permanente dans l'éternité, quand donc comprendrez-vous qu'il vaut mieux être saint, ou même simplement un peu plus chrétien, que d'être beaucoup plus riche des trésors de ce monde?

« Quand donc serez-vous persuadé que le travail qui vous fait vivre est moins important que la prière qui vous vaut de bien mourir et d'aller en paradis?... »

On n'a pas le temps de prier!! mais *combien de temps doit-on employer à la prière?*

C'est ce que nous allons dire.

1° Vous savez cher lecteur, que vous êtes avant tout un serviteur de Dieu, un enfant de Dieu; comme tel vous devez le glorifier, le servir, l'aimer.

Le diable ordinairement de concert avec vos passions et le monde, essaie souvent de vous arracher du cœur l'amour divin et de faire de vous un serviteur infidèle et révolté.

Ces tentatives du diable, du monde et de la chair s'appellent des tentations; succomber à ces tentations, c'est pécher, et si la tentation est en matière grave, le péché est mortel, il vous ravit l'amitié de Dieu et vous fait entrer dans une voie d'enfer.

Et pourquoi tant de chrétiens, d'ailleurs désireux de se sauver, tombent-ils si facilement dans le péché, même dans le péché mortel? *C'est parce qu'ils négligent de prier dans la tentation.*

Il y a en enfer en ce moment des chrétiens par millions, peut-être par centaines de millions qui n'y seraient pas,

s'ils avaient accompli le grand précepte divin qui nous ordonne de prier dans la tentation.

Le bienheureux Alain de la Roche étant un jour assailli d'une violente tentation, négligea de se recommander, suivant sa coutume, à Marie, et fut sur le point d'y consentir; dans ce péril extrême, la très Sainte Vierge lui apparut et lui donna un rude soufflet en lui disant : « Tu ne te serais pas trouvé en ce danger de te perdre, si tu m'avais appelée à ton secours. »

Voici un autre trait de ce genre que nous trouvons dans la vie de Pierre de Qeriolet, ce fameux pécheur du XVIIe siècle, devenu, après sa conversion, un modèle de sainteté et de pénitence. « Un jour, il se rendait en pèlerinage à Kerauna; Satan l'assaillit avec une *violence presque irrésistible.* Tout bouleversé par la tentation, le saint pénitent se jette à genoux, sur la route même, il invoque sainte Anne à grands cris et se sent aussitôt délivré. A son retour, comme il était occupé à exorciser un possédé, le diable par la bouche de ce malheureux lui révéla que si sainte Anne ne l'avait pas aidé, *c'en était fait de lui.* — « Nous sommes, ajouta l'esprit maudit, autant de diables à tes trousses qu'il y a de brins d'herbe dans le chemin où tu as passé. »

Les pécheurs récemment convertis et qui ont encore des passions violentes feront bien de méditer ce trait.

On recommande dans ces moments de tentation d'invoquer le secours de Dieu par quelque courte prière, et surtout en prononçant avec ferveur et confiance les noms de JÉSUS et de Marie.

2° Mais je suppose que, négligeant de prier dans une grande tentation, on vient à décheoir du premier degré de sainteté, à perdre la grâce de Dieu : que faire?... faut-il se décourager? Non.

Il faut alors prier, et prier encore et sans tarder pour obtenir de retrouver cette grâce, cette sainteté par une vraie conversion.

C'est encore là un devoir négligé par bien des chrétiens, et cette négligence vient de ce qu'ils n'estiment pas assez leur vie chrétienne, la grâce divine, de ce qu'ils ne sont pas assez convaincus de l'obligation où ils sont de vivre saintement.

Ah! si le pauvre pécheur, estimant le trésor de la grâce, qu'il a perdu, se mettait à prier au plus tôt avec ferveur Dieu éclairerait vivement son esprit, toucherait son cœur, comme David, il avouerait et pleurerait sa faute, ensuite *il s'empresserait* d'aller s'en décharger en faisant une bonne confession.

3° Le chrétien qui veut monter plus haut dans la sainteté chrétienne et éviter même le péché véniel, remarquera les défauts et les faiblesses qui sont en lui les sources de ces péchés et il ne cessera de demander à Dieu la grâce de triompher de ces défauts et de ces faiblesses, et de pratiquer les vertus contraires.

4° Nous avons dit qu'une des grandes obligations de ceux qui veulent vivre chrétiennement, c'est de porter leurs croix grandes et petites; c'est encore par la prière, par une prière assidue et fervente qu'on obtient la patience dans les épreuves et même l'amour des croix.

Aux côtés de JÉSUS, au Calvaire, il y avait deux crucifiés; l'un se sanctifia sur sa croix, l'autre n'y trouva que la damnation.

Le chrétien qui est visité par la maladie, l'humiliation, les persécutions, les calomnies, les revers de fortune, et autres épreuves, et qui ne prie pas, au lieu de trouver dans ses croix une source immense de mérites, n'y trouvera que des occasions d'impatience, de colère, de haine, de blasphème, de désespoir, et peut-être une source de damnation!

Qu'on prie donc et beaucoup, et avec ferveur dans les crucifiements, et surtout dans les maladies graves et les approches de la mort.

Qu'on multiplie alors, et les oraisons jaculatoires et les

baisements du crucifix, et l'usage de l'eau bénite, et les signes de croix, et les *Ave Maria*, etc., etc.

5° La prière est encore utile, grandement utile, ou plutôt nécessaire et obligatoire dans les circonstances importantes de la vie, surtout quand il s'agit du choix d'un état de vie, quand on doit prendre une décision importante, comme choisir pour soi ou ses enfants, un service, un commerce, un métier, ou une carrière quelconque. Il importe tant à la gloire de Dieu et à notre salut que ce choix soit fait selon les desseins de la Providence.

6° Une autre circonstance importante dans toute vie chrétienne, c'est la réception d'un sacrement.

Malheur aux chrétiens qui usent de ces grands moyens de salut sans préparation, sans prier et prier beaucoup et fervemment! Nous voulons parler ici de tout sacrement, *comme le mariage*, la confirmation, l'extrême-onction, mais surtout des sacrements de pénitence et d'Eucharistie. Sans la prière il arrivera souvent que ces merveilleux instruments de sanctification seront sans efficacité, ou même deviendront des sources de réprobation.

Quand on aura bien prié dans les diverses circonstances que nous venons de dire, si nous y ajoutons la sainte messe du dimanche dont nous parlerons, on aura accompli ce qu'il y a de plus pressant, de plus grave dans le grand devoir de la prière.

7° Mais le chrétien qui veut avancer dans la sainteté, prendre de plus en plus l'esprit de Notre-Seigneur, et assurer sa persévérance, ne s'en tiendra pas là.

Se rappelant le précepte de Notre-Seigneur : il faut toujours prier et ne jamais cesser, il s'efforcera de faire abonder la prière dans toute sa vie.

Il n'omettra jamais, *sous le frivole et insupportable prétexte qu'il n'a pas le temps*, cette pratique fondamentale des prières du matin et du soir.[1]

[1] J'ai connu un enfant de quatre ans que ses parents avaient emmené avec eux en voyage de bon matin. Les voyageurs s'étant arrêtés à cinq

Il serait facile de prouver que la plupart des fumeurs, (et presque tous les hommes fument), mettent quatre, cinq et six minutes chaque jour à allumer et à rallumer leur pipe ou leur cigare ! Et ces mêmes hommes, ces chrétiens qui prétendent croire en Dieu, à leur âme, et à l'éternité ne trouveront pas ces quelques minutes pour faire leurs prières du matin et du soir !

Le bon chrétien n'omet jamais de prier, si courtement que ce soit, avant et après les repas. D'après l'Evangile, c'était la coutume de JÉSUS-CHRIST, et l'histoire nous apprend que les chrétiens des premiers temps faisaient de même, sans se laisser arrêter par la présence des païens.

Que dis-je? mais les païens eux-mêmes avaient cette pratique religieuse, que tant de fidèles aujourd'hui négligent.

Dans les familles profondément chrétiennes, on a conservé la coutume de dire les prières du matin et du soir, le bénédicité et les grâces, *en commun*.

Outre ces pratiques, les catéchismes, qui sont des codes populaires de doctrine et de sainteté évangéliques, recommandent à tous les fidèles, de faire une courte prière avant le travail pour l'offrir à Dieu... Si tant d'ouvriers chrétiens, se conservant dans la grâce de Dieu, avaient soin d'observer cette coutume pieuse, quels profits ils retireraient de tant d'heures laborieuses et souvent très crucifiantes ; et comme ils deviendraient facilement des saints !

---

heures du soir dans une localité, bientôt l'enfant disparut. On le trouva enfin en prières à l'église. Il se justifia en disant que, le matin, il n'avait pu dire sa prière parce qu'on ne lui en avait pas laissé le temps. Un jour il disait très sincèrement : aujourd'hui j'ai été méchant parce que je n'ai pas fait ma prière du matin. Il demanda avec instance à sa tante de prier beaucoup pour qu'il ne mentît jamais. Il montrait un tel désir du ciel qu'il ne voulait pas devenir vieux. Son désir fut exaucé, car il mourut, jeune encore, noyé dans le lac de Zurich. *Alban Stolz*, 87.

Nos travaux, nos devoirs d'état, dit un savant et pieux auteur, sont comme un huitième sacrement qui nous amène la grâce tout le long du jour, quand nous savons les sanctifier.

Qu'à ces pratiques on ajoute encore l'*Ave Maria* quand on entend sonner l'heure et la récitation de l'*Angelus*, et voilà déjà toute la journée enveloppée comme dans un réseau surnaturel de prière; chacune des actions qui la remplissent, reçoit ce que j'appellerais volontiers le baptême de la prière; baptême qui la surnaturalise et la rend méritoire, en supposant l'état de grâce.

8° Il vous paraîtra peut-être, mon cher lecteur, que je vous ai demandé beaucoup déjà, en fait de prière, et vous êtes sans doute porté à croire que j'oublie la classe d'humbles chrétiens à laquelle je m'adresse en ce petit traité.

Non, non; détrompez-vous; j'ai toujours devant les yeux, en écrivant, ces chrétiens, il est vrai, bien humbles et bien imparfaits, alors qu'ils pourraient et devraient être si bons et si saints! mais j'ai toujours aussi devant les yeux ce que j'ai établi au commencement de ce traité, l'obligation pour ces chrétiens d'être saints; et, sachant combien cette obligation les presse, combien elle les enlace de ses liens infrangibles; sachant, d'autre part, que c'est la prière qui fait les saints, je ne cesse et ne puis cesser de leur dire : priez, priez, priez!

Que dis-je? Ce n'est pas moi qui les presse ainsi, c'est JÉSUS, JÉSUS leur maître comme le mien, dont toutes les paroles sont vérité, et dont les préceptes doivent être reçus à genoux et embrassés avec ardeur, c'est JÉSUS qui leur dit : « *Il faut toujours prier et ne jamais cesser.* »

Le chrétien qui veut tout de bon assurer son salut et se sanctifier s'efforce d'accomplir ce précepte le plus littéralement possible.

Comme les patriarches, comme les saints de tous les siècles, il marche en la présence de Dieu; c'est-à-dire

qu'il nourrit en soi le plus habituellement qu'il peut le souvenir de Dieu, lui exprimant de mille façons et à propos de tout, ses sentiments d'adoration, de louanges, de reconnaissance, de confiance, d'amour, etc., etc.

Saint Paul nous enseigne que les païens eux-mêmes, si aveuglés pourtant, auraient pu découvrir Dieu et apprendre à le vénérer et aimer, en contemplant la création : le soleil éclatant, le ciel si profond, les étoiles si brillantes, les fleurs si souriantes, les montagnes si majestueuses, les océans aux agitations si admirables et si terribles... enfin toutes les créatures.

Pourquoi le chrétien ne le pourrait-il pas?

N'a-t-il pas les yeux illuminés du baptême?

Le Psalmiste dit que les cieux racontent la gloire de Dieu, font un hymne à ses perfections; quelle oreille entendra leurs récits et leurs chants si celle des chrétiens leur reste fermée?

J'ai rencontré un jour, dans une mission, une humble villageoise, mère de famille, si profondément et si habituellement unie à Dieu par la vue des créatures, qu'étant occupée aux travaux des champs avec d'autres villageoises et villageois, elle n'entendait même pas leurs discours souvent vains et frivoles.

Si notre éducation était plus chrétienne, nous lirions dans le grand livre de la création, les perfections de Dieu, sa sagesse, sa beauté, sa puissance, son amour, comme l'enfant de l'école lit dans son abécédaire.

Si dès l'enfance, on nourrissait abondamment nos esprits et nos cœurs de JÉSUS, de sa vie, de ses mystères, mille choses le rappelleraient à tout instant à notre souvenir et nous inciteraient à l'aimer.[1] La paille, les étables, les crèches

[1] J'ai connu un enfant de quatre ans, chez qui les larmes coulaient continuellement sur les joues pendant que sa mère et ses frères et sœurs plus âgés que lui, récitaient le Rosaire et, selon la coutume, répétaient dix fois ces paroles : « JÉSUS, qui a été crucifié pour nous. »

Alban Stolz

remettraient sous nos yeux Bethléem et ses doux mystères. Les mères soignant leurs petits enfants, penseraient au grand Dieu de l'Eternité qui a bien voulu être un petit enfant de quelques jours, de quelques mois, recevant les mêmes soins de sa douce et virginale Mère Marie.

La vue d'un jeune ouvrier, modeste, travailleur, nous remettrait en mémoire le divin ouvrier de Nazareth.

Comme les Saints nous ne pourrions voir un agneau sans penser à l'Agneau de Dieu qui porte les péchés du monde; en apercevant des clous, des croix, des marteaux, des cordes, nous songerions naturellement à ce que cet agneau de Dieu a dû souffrir pour expier les péchés des hommes, les nôtres par conséquent. En voyant le pain qui, à chaque repas, apparaît sur nos tables, nous penserions naturellement à JÉSUS pain de vie, présent dans le sacrement.

— Mais hélas! la plupart des chrétiens n'en sont pas là! Notre éducation toute naturelle, toute humaine, toute païenne, ne développe guère en nous les aptitudes que le baptême y a créées pour vivre ainsi en Dieu, en JÉSUS, pour Dieu et pour JÉSUS.

Que faire donc, pour implanter la prière en notre vie, pour y établir un courant d'oraison qui l'emporte habituellement vers les hauteurs divines et éternelles?

Il faut s'habituer à quelques pratiques journalières de dévotion, que l'on fera toujours avec grand soin et dont on augmentera le nombre insensiblement.

Ainsi ont fait les Saints.

Pourquoi, à leur exemple, le plus humble chrétien ne pourrait-il pas occuper les loisirs d'un voyage en priant, en chantant quelque pieux cantique?

On dit si bien son chapelet, on cause si suavement avec Marie et les saints Anges en cheminant sur une route solitaire.

J'ai rencontré souvent dans des voitures publiques de bons chrétiens qui disaient ostensiblement leur chapelet.

Pourquoi pas? Ne sommes-nous pas en pays régi par une constitution qui garantit la liberté des cultes? Rougirai-je de faire voir mon chapelet, de laisser apercevoir ma piété, en présence de gens, en présence de chrétiens semi-apostats qui étalent sous mes yeux leurs journaux impies ou orduriers, et parfois, le vendredi, leur mépris des lois de l'Église?

Pourquoi ne pourrait-on pas s'habituer à saluer toujours respectueusement les christs, les madones et les saints des chapelles que l'on rencontre?

Un voyageur qui a visité la Russie me racontait comment à Saint-Pétersbourg les cochers de vigilantes, apercevant une statue de Marie sur leur route, passent aussitôt leur fouet à la main gauche pour se signer dévotement de la droite.

J'ai connu un machiniste, faisant son service sur un de nos chemins de fer, qui s'est habitué à cette douce et sanctifiante pratique : pendant qu'il arrête sa locomotive aux stations, il transporte, par la pensée, son esprit et son cœur au pied du tabernacle de l'église de la localité, pour y rendre ses devoirs à JÉSUS-CHRIST.

J'ai connu également un garde-convoi qui priait presque continuellement en exerçant son pénible et distrayant emploi.

On peut voir dans la vie de saint Pascal Baylon comment ce pieux berger charmait par la prière les loisirs de son humble état. *Pourquoi tant de nos jeunes filles et des enfants de nos campagnards ne feraient-ils pas la même chose, dans une certaine mesure?*

C'est la foi qui manque et, avec la foi, le désir de se sanctifier. Qu'on croie tout de bon et vivement à un Dieu si grand, si terrible en ses justices, si généreux en sa bonté, qu'on croie à JÉSUS-CHRIST mort sur une croix pour nous, qu'on croie à son âme, et à l'enfer, et l'on trouvera toujours moyen de s'adonner à la prière.[1]

[1] Le général Bouscarem, l'une des gloires de l'école polytechnique,

Saint Jérôme nous affirme que de son temps, il était fréquent d'entendre le vigneron émonder sa vigne, le laboureur tracer des sillons, le berger garder son troupeau en chantant les psaumes et les autres cantiques sacrés.

Un jour je faisais remarquer à un garde-champêtre qu'il lui serait si facile de dire son chapelet en parcourant les champs, pour l'exercice de son emploi. — « C'est ce que je fais toujours », me répondit-il.

De la pratique des oraisons jaculatoires.

Ce que les saints nous conseillent surtout pour arriver à cette prière continuelle demandée par Jésus, c'est la pratique des oraisons jaculatoires, c'est-à-dire de ces prières ou invocations courtes et enflammées, comme par exemple : Jésus! Marie! — Mon Jésus, miséricorde! — Mon Dieu, je vous aime! — O Marie Immaculée, priez pour moi! etc., etc...

Que de gloire on pourrait donner, chaque jour, à Dieu; que de joie on pourrait causer aux cœurs de Jésus et de Marie; que de grâces précieuses on pourrait obtenir, que de mérites on acquerrait si on voulait prendre cette sainte et si facile pratique des oraisons jaculatoires.[1]

Qu'on me permette de raconter ici un charmant trait d'histoire :

Un soldat français qui avait passé de longues années

---

mort sur le champ de bataille en Afrique, priait au bivouac. Il avait marqué sur la lame de son épée : *Tout secours vient de Dieu.*

[1] Dans son bel ouvrage *Tout pour Jésus*, le Père Faber dit en parlant sur ce sujet : « Sans la moindre gêne, nous pouvons faire dans l'espace d'une journée, une multitude de ces petites oraisons; et chacune d'elles est plus considérable aux yeux de Dieu, qu'une bataille gagnée, une découverte scientifique, un palais de cristal, un changement de ministère, ou une révolution politique. La plupart de ces petites prières sont indulgenciées, de sorte que cette même petite prière : 1° nous procurera des mérites; 2° nous obtiendra des grâces; 3° satisfera pour nos péchés; 4° glorifiera Dieu; 5° honorera Jésus et Marie; 6° convertira les pécheurs; 7° adoucira les souffrances des âmes du Purgatoire, par la vertu des indulgences.

au service de sa patrie, mais qui avait oublié pendant plus longtemps encore le service de Dieu, avait trouvé dans un hospice un refuge pour ses dernières années.

Parmi les saintes et dévouées religieuses qui soignaient les vieillards de cet hospice, une sœur infirmière avait un talent tout spécial pour gagner la confiance et je dirai l'amitié des pauvres infirmes et malades.

Voyant que ce vieux soldat, tout rhumatisé, n'avait pas la moindre religion et refusait d'accomplir ses devoirs envers Dieu, la sœur s'attacha à gagner ses bonnes grâces, en lui témoignant un dévouement tout particulier, en lui disant le petit mot pour rire, puis en lui procurant de temps à autre quelques petites douceurs.

Le vieux grognard se laissa prendre dans les doux et innocents pièges de la charité.

Quand la religieuse sentit qu'elle avait trouvé le chemin de son cœur, elle commença à lui parler du Bon Dieu, *à petite dose;* il l'écouta. — Elle en obtint bientôt quelques courtes prières ... Enfin le brave homme, revenu sincèrement à la foi, consentit à se confesser et reçut le bon JÉSUS dans la sainte communion.

Dès lors notre vieux devint un vrai chrétien : il se montra doux, patient et vraiment homme de prière. Il faisait l'admiration et l'édification de tout l'hospice.

Un matin, la sœur l'abordant pour lui offrir ses services, le vieux soldat lui dit d'un air triomphant : « Ma sœur, vous êtes millionnaire! — Comment? moi millionnaire! Je n'ai pas un sou vaillant, et j'ai fait vœu de pauvreté! — Ma sœur, je vous dis que vous êtes millionnaire! — Et comment cela? que voulez-vous dire, reprit la religieuse. — Ecoutez, dit notre militaire : Quand j'ai été converti, que je suis devenu un chrétien, j'ai éprouvé tant, tant de bonheur; et tous les jours je me sens plus heureux d'être revenu à Dieu! Un jour, je me suis dit : C'est pourtant à cette bonne sœur que je dois ma conversion, la paix et le contentement dont je jouis et que je devrai le Paradis.

Que pourrais-je faire pour elle, pour la payer de ce qu'elle a fait pour moi? Je ne pouvais vous payer que par des prières, ma bonne sœur; et bien, je promis à la sainte Vierge que je dirais pour vous un million d'*Ave Maria.* — J'ai commencé ce jour-là à acquitter ma promesse, et depuis lors, chaque jour, je dis à votre intention le plus d'*Ave* que je puis. Cette nuit mon rhumatisme m'ayant empêché de dormir, j'ai pu achever mon million. Et voilà, ma sœur, comment vous êtes millionnaire! »

La sœur, surprise et attendrie, remercia cordialement le brave vieux et fut plus heureuse d'être ainsi millionnaire que de l'être en pièces d'or.

On n'emporte pas l'or dans le tombeau, encore moins dans l'éternité; mais on y emporte les *Ave Maria* et les oraisons jaculatoires. Une sainte apparaissant après sa mort disait : « Pour la gloire du ciel qu'on mérite par un seul *Ave*, je serais prête à revenir sur la terre et à y souffrir jusqu'à la fin du monde. »

O chers frères en JÉSUS-CHRIST, et vous surtout, braves ouvriers chrétiens qui peinez tant pour le pain quotidien, ou pour arrondir un peu votre petit bien, pourquoi ne chercheriez-vous pas à acquérir ces fortunes spirituelles, ces fortunes éternelles? — Ne rêvez pas les millions des riches de la terre : ils ne sont pas pour vous; souvent ils ne donnent pas même le bonheur ici-bas, et combien de fois ils sont une source de damnation! Mais ambitionnez d'être millionnaires à la façon de la religieuse dont nous venons de parler; cela vaut mieux, *infiniment* mieux, et cela vous le pouvez.

— Vous pouvez dire facilement *trois Ave Maria en une minute.*

Dans le même temps, on peut dire *cinquante fois* environ cette belle oraison jaculatoire, recommandée par le petit catéchisme de plusieurs diocèses : JÉSUS! Marie! — et, chaque fois, on gagne 300 jours d'indulgences.

En une minute, on peut recourir quarante fois à la

miséricorde de Jésus, pour soi, pour ses parents, pour les âmes du purgatoire, pour les pécheurs et agonisants, en disant cette courte invocation : « Mon Jésus, miséricorde ! » et *chaque fois* on gagne 100 jours d'indulgence.

Et il y a ainsi une foule d'autres prières, indulgenciées ou non, qu'on peut redire des centaines de fois en un jour, sans perdre un seul moment du temps destiné au travail.

Quel moyen facile et rapide de devenir *millionnaire!*

Mettons-nous donc à l'œuvre, déterminons avec *notre confesseur*, ce que nous allons entreprendre pour nous former peu à peu à l'habitude de la prière.

Quelques années d'efforts, d'attention, de pieuses industries suffiraient pour que plus de la moitié de nos braves chrétiens devinssent des saints en devenant des hommes de prière.

Que l'église est surtout le lieu de la prière.

L'univers est un temple, et la terre est l'autel :
Les cieux en sont le dôme et ces astres sans nombre,
Ces feux demi-voilés, pâle ornement de l'ombre
Dans la voûte d'azur avec ordre semés,
Sont les sacrés flambeaux pour ce temple allumés.

Le chrétien fidèle, l'homme vraiment religieux découvre Dieu partout dans ce temple si bien dépeint par le poète, et partout il lui rend ses devoirs et implore ses miséricordes.

Sur cette terre cependant, autel immense de cet immense temple, Dieu s'est réservé toujours quelque coin qu'il a voulu voir consacré spécialement aux exercices de la religion.

Nous pouvons penser que dans le Paradis terrestre lui-même, il y avait quelque portion mystérieuse plus brillante, plus embaumée, où, aux heures du soir, Adam et Ève rencontraient Dieu et lui rendaient leurs devoirs.

Nous voyons dans la bible que les Patriarches élevaient çà et là, en des endroits parfois désignés par Dieu, des autels faits de quelques pierres, pour y offrir leurs sacrifices.

L'arche et ses abords étaient pour les Hébreux, au désert, le lieu de l'adoration et des implorations.

Quand ce peuple choisi fut en possession de la terre promise et que David son roi eut donné à son royaume ses frontières prédestinées et la paix, Salomon fut appelé divinement à bâtir ce merveilleux édifice qui fut le temple de Jérusalem. C'était le lieu sacré par excellence et vraiment unique, où le vrai culte était rendu à Dieu et d'où partaient vers le ciel des prières que Dieu avait promis d'écouter favorablement.[1]

Une tradition rapporte que pendant les quarante jours entre la Résurrection et l'Ascension, notre divin Sauveur parcourut toute la terre et alla consacrer, comme par avance, par l'attouchement de ses pieds glorieux, tous les endroits où, dans la suite des siècles, un autel devait être dressé et le saint sacrifice célébré.

Je ne sais ce que peut avoir de fondé cette tradition; mais qui nous empêche de croire que c'est par un dessein spécial de Dieu que tel endroit plutôt que tel autre est choisi pour devenir le lieu consacré et surnaturel destiné au séjour de Dieu, à ses audiences et au culte qu'on lui rend? N'a-t-il pas choisi et désigné par avance les lieux où il devait naître de Marie et séjourner pendant sa vie mortelle : Bethléem, Nazareth, Jérusalem, Capharnaum, le Calvaire, etc. ...? Pourquoi ne ferait-il pas son choix pour ses séjours eucharistiques?

Quoi qu'il en soit, dès qu'une église est bâtie au milieu d'une bourgade, ou au sein d'une brillante cité, sur le sommet d'une colline, ou dans le fond d'un vallon solitaire, et que cette église a été consacrée au culte, elle devient régulièrement la *Demeure de Dieu!*

---

[1] *III Reg.*, VIII.

Qu'elle soit faite de branches d'arbres, comme dans les commencements de certaines missions en pays sauvages, ou qu'elle soit une splendide cathédrale, on doit dire en la montrant, se dressant parmi les habitations vulgaires : *Ecce tabernaculum Dei cum hominibus*, voilà la maison de Dieu parmi les hommes.

O mon cher frère, qui lisez ces lignes, si je vous ai invité et pressé de prier partout, en chemin, dans les champs, sur les collines, dans les vallées, comme dans votre demeure ; je vous invite et vous presse surtout d'aller dans le lieu saint, dans ce lieu appelé par JÉSUS lui-même, « *Une maison de prière* », pour y rendre à Dieu vos devoirs et lever vers lui vos mains suppliantes.

Une église! Savez-vous ce que c'est qu'une église?

Ah ! que ne puis-je vous le faire comprendre ! De le savoir changerait toute votre vie.

Deux trésors, vous le savez, vous ont été livrés qui valent plus que tous les mondes possibles : ces deux trésors qui, en quelque sorte, n'en font qu'un :

C'est Jésus, et ce que nous appelons *notre Mère la Sainte Eglise.*

Jésus! votre Créateur, votre Sauveur, votre ami, votre père, votre lumière, votre force, votre consolation, votre vie, votre tout !

La sainte Eglise catholique, sans laquelle vous n'auriez pas JÉSUS qu'elle représente, qu'elle perpétue, qu'elle prolonge pour ainsi dire, qu'elle montre, quelle propage, qu'elle donne aux âmes.

Que feriez-vous, que seriez-vous, mon cher frère, sans JÉSUS et l'Eglise? Que serait votre vie d'à présent? Que serait votre vie éternelle?

Eh bien ! c'est cet édifice de pierre, ce lieu consacré, cette église paroissiale ou autre, qui vous garde ou vous livre régulièrement ce double trésor.

C'est dans le lieu saint que, régulièrement, vous rencontrez votre Mère la Sainte Eglise, dans la personne du

Pasteur ou de quelque prêtre, qui prêche, absout, donne les sacrements.

C'est dans le lieu saint que vous trouvez JÉSUS lui-même!... Oui, entendez-le bien, JÉSUS, JÉSUS lui-même.

Au-dessus de la porte de toute église, on peut donc, on devrait écrire en lettres de feu ces paroles des Livres Saints : *Ecce tabernaculum Dei cum hominibus!* C'est ici la demeure de Dieu habitant parmi les hommes!

Moïse faisait remarquer au peuple d'Israël quelle gloire et quel bonheur c'était pour lui d'avoir le Tabernacle et l'Arche d'alliance d'où Dieu rendait ses oracles et où il signalait parfois sa présence (*Deut.*, IV).

Mais combien plus grands sont l'honneur et le bonheur des chrétiens de posséder au milieu de leurs habitations, jusque dans les plus humbles villages, une maison qui est la maison de Dieu, une demeure où JÉSUS réside nuit et jour comme il résidait à Bethléem, à Nazareth, à Capharnaüm, comme il réside dans le ciel; un lieu consacré, où chaque matin il s'offre, d'une façon non sanglante, en sacrifice, comme il s'est offert sur le Calvaire!

Les Juifs captifs à Babylone, séchaient de tristesse en pensant au temple de Jérusalem qu'ils ne pouvaient plus voir, dans les parvis duquel ils ne pouvaient plus se prosterner!

Ah! si les chrétiens savaient ce qu'est une église, une église catholique, leur église paroissiale, ils souffriraient en leur cœur, quand le travail ou la maladie, ou les diverses circonstances de la vie les forceraient de passer un jour sans visiter le lieu saint, sans se rendre *chez le bon Dieu.*

Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus. Je me suis réjoui parce que j'ai entendu ces paroles : nous irons dans la maison du Seigneur!

Telle est la joie, telle est la parole qui retentit au fond du cœur des saints et de tous les vrais chrétiens, quand, dans la tour sacrée, la cloche épand ses sons à tous les horizons, disant à tous : venez à la maison du Seigneur,

venez-y pour assister à la sainte Messe, ou aux saintes cérémonies du culte Eucharistique.

Les chrétiens du Liban, chaque matin avant de commencer leur travail, se rendent à l'église pour entendre la Messe. Les sauvages de l'Océanie, dans les îles de Wallis et de Futuna et autres, devenus de fervents chrétiens, ont la même coutume.

Une jeune fille, devenue plus tard une sainte visitandine, Madeleine de la Place, étant en voyage, manqua la sainte Messe un jour de la semaine pour ne pas être privée d'une excursion d'agrément; elle en gémit toute sa vie et quelque temps avant sa mort elle en parlait encore avec douleur.

Une jeune personne, simple villageoise, aimait tant le saint Sacrifice, que, coûte que coûte, elle voulait y assister chaque matin. Un jour son pasteur étant absent, elle s'achemina de grand matin vers l'église d'un village voisin espérant pouvoir y satisfaire sa dévotion. Le curé de l'endroit était aussi absent. La pieuse fille poursuivit sa course et se rendit dans une autre paroisse, où elle eut le bonheur de pouvoir entendre la sainte Messe. Je tiens ce fait de la bouche même de cette pieuse chrétienne.

Je connais un certain nombre de paroisses où, chaque matin, un très grand nombre de personnes se rendent à l'église pour assister au sacrifice de l'autel!

Il en serait partout ainsi et sans détriment des travaux, et ordinairement avec grandes bénédictions même temporelles, si la foi était plus vive dans les cœurs; si tant de chrétiens se rappelaient souvent et sérieusement qu'ils sont sur la terre pour glorifier Dieu et sauver leur âme.

Et non seulement on assisterait chaque matin à la sainte Messe, mais il y aurait toujours à l'église quelques personnes de la paroisse rendant leurs hommages à JÉSUS ou implorant ses grâces[1]! et chaque soir, quand les tra-

[1] Le capitaine Marceau à peine converti, travaillait à convertir sa mère, à la rendre chrétienne. Dans une lettre il lui recommande instam-

vaux sont finis, on verrait de tous les coins de nos villages s'acheminer vers les lieux saints, des groupes de fidèles, des ouvriers, des ouvrières, des jeunes hommes et des pères de famille, des jeunes filles et de bonnes mères, allant un instant se reposer aux pieds de JÉSUS; allant lui dire leurs joies, leurs fatigues, leurs tristesses et leurs espérances; allant le remercier de ses grâces et lui en demander de plus abondantes.

La visite au Saint-Sacrement, cette suave et vivifiante pratique que saint Alphonse aurait voulu voir établie partout; ah! *puissent tous les pasteurs faire tout ce qui est en eux pour l'implanter dans leur paroisse.*

Quant à vous, mon cher lecteur, quand vous voulez accomplir le grand devoir de la prière, quand les aspirations de votre cœur, ou les besoins pressants de la vie vous inclinent à prier, soyez heureux de pouvoir accomplir ce devoir dans le lieu saint, dans la maison du Dieu que vous invoquez ou que vous honorez, en face et sous les yeux de JÉSUS lui-même.

Allez au tabernacle pour payer à ce divin Maître votre tribut d'adoration et d'amour, pour goûter combien il est bon et suave.

Un jour saint Jean de la Croix était resté longtemps prosterné au pied de l'autel, le visage épanoui, radieux, enflammé.

Une religieuse qui, à travers la grille du chœur, l'avait observé, lui demanda la cause de ce bonheur qui éclatait dans ses traits. — « N'ai-je donc pas lieu, » répondit-il,

ment l'assistance à la sainte Messe, *lors même que cela gênerait beaucoup*, et la visite au Saint-Sacrement. «JÉSUS-CHRIST, disait-il, est présent sur les autels, il attend nos prières, et nous, nous le délaisserions! » Et afin de donner plus de poids à ses recommandations, il lui racontait que s'il était rentré dans le sein de l'Eglise aussi facilement, c'était pour avoir dès les commencements assisté fidèlement à la Messe tous les matins, et, le soir, visité Notre-Seigneur dans la sainte Eucharistie.

Vie du commandant Marceau, par le P. Mayet.

« de tressaillir de joie alors que j'ai contemplé et adoré mon Sauveur? O ma fille, » s'écria-t-il alors en joignant les mains, « quel bon Dieu nous avons! quel bon Dieu!. . »

Allez souvent à l'église, mon cher lecteur, c'est la maison de votre Bienfaiteur; portez-lui le tribut de votre reconnaissance, et allez lui demander de vous continuer le cours de ses bienfaits. Songez-y : c'est surtout du fond du tabernacle qu'il crie à tous les chrétiens : Venez à moi vous tous qui êtes dans la peine, dans les ténèbres, ou qui ployez sous les fardeaux de la vie, et je vous soulagerai!

Hommes de peu de foi, insensés, inconséquents que nous sommes! — Nous croyons en Dieu, nous savons que ce Dieu est un Dieu-Providence, et d'une providence *infiniment maternelle*, qui va jusqu'à s'occuper d'un cheveu de notre tête, et nous savons que ce Dieu-Providence, ce Père céleste, dans la personne du Verbe, s'est fait JÉSUS, et nous croyons que ce JÉSUS est dans nos églises, qu'il nous appelle, qu'il veut nous enrichir de tout don; et nous n'allons pas à lui, et nos églises sont presque toujours désertes!

Il faut le redire : ou nous n'avons pas la foi, ou nous sommes des fous!

Un jour le vénérable Balthasar Alvarez était prosterné au pied du tabernacle; Notre-Seigneur lui apparut sous la forme d'un enfant gracieux et lui montra ses mains pleines de pierres précieuses en lui disant : « Vois, mon fils, ici dans mon Sacrement, j'ai les mains pleines de trésors pour l'âme et pour le corps, je ne demande qu'à les répandre, et presque personne ne vient en chercher. »

O mon cher frère en JÉSUS et Marie, ô chrétien racheté par le sang de JÉSUS-CHRIST, vous êtes souvent si faible, parfois si pécheur! Et vous devriez être si saint, vous devriez vivre de la vie de JÉSUS!... Quittez vos faiblesses, et vos chemins d'égarement, et pour ce, faites de votre vie une vie de prière; priez, priez! Priez partout, mais surtout, le plus souvent que vous pourrez, allez prier dans le lieu

saint, en assistant au saint Sacrifice, en faisant une visite au Saint-Sacrement.

Du dimanche, grand jour de la prière.

Mais si la foi, le zèle de la gloire de Dieu, la reconnaissance, l'amour, vos besoins vous doivent porter vers la prière et le lieu saint tous les jours, tous ces motifs deviennent bien plus pressants le dimanche; à ces motifs, quand il s'agit de ce jour du Seigneur, il se joint un commandement formel, divin et ecclésiastique. — Dieu qui dans l'espace s'est réservé certains lieux qu'il veut voir consacrés à la prière et au culte, s'est réservé dans la durée certains jours, les dimanches et quelques fêtes, qu'il veut voir passer dans le repos sanctifié par les exercices de la piété et surtout par l'audition de la sainte Messe et des saints Offices.

Nous aurions bien des choses à vous dire, mon cher lecteur, sur la sanctification du dimanche, mais nous préférons pour votre édification, vous dire, d'après une lettre d'un missionnaire de Scheut-lez-Bruxelles, comment les Chinois chrétiens entendent et pratiquent le précepte de la prière, et observent le saint jour.

« Ah! s'il était donné, écrit ce missionnaire, s'il était donné à nos chrétiens d'Europe de voir la manière de vivre de nos pauvres chrétiens de Chine! Tandis que chez nous on trouve tant de fidèles qui négligent la prière, ici dans toutes les familles chrétiennes, on récite journellement les prières du matin et du soir en commun et à genoux, et presque tous les soirs on y ajoute le rosaire.

« Tandis qu'en Europe on en trouve tant qui savent à peine ce qu'ils doivent savoir de nécessité de moyen, ici tous les parents s'occupent d'apprendre le catéchisme à leurs enfants, et de cette manière ils conservent eux-mêmes *la connaissance de la plus nécessaire des sciences*.

« Tandis qu'en Europe il y en a tant qui se contentent d'entendre une Messe basse et qui même souvent s'en

passent pour les raisons les plus insignifiantes, ici les chrétiens se réunissent *quatre fois*, le dimanche, dans leurs églises ou oratoires, pour prier en commun, sous la présidence d'un des principaux d'entre eux, nommé aux fonctions de catéchiste par le missionnaire. Ils font la prière du matin, la prière du midi, dont le rosaire fait partie, la prière de l'après-midi, pendant laquelle on chante les litanies de la Sainte Vierge, les prières du soir suivies du chemin de la croix.

« Ces prières, récitées en partie et en partie chantées, durent *chaque fois une heure*. Là où il y a un prêtre on *a de plus* la Messe et le Salut, sans que pour cela on omette ou diminue les prières susdites. »[1]

Je ne résiste pas au désir de citer encore ici un passage de la vie de Marceau, qui montrera des chrétiens modèles dans l'accomplissement du grand devoir de la prière, et dans l'observance du saint jour ; et ces chrétiens sont les sauvages océaniens de l'île de Wallis, lesquels il y a soixante-dix ans environ étaient encore anthropophages.[2]

Un passager de l'*Arche d'alliance* écrivait de Wallis : « Combien on est édifié et confus en voyant la piété de ces bons insulaires! A toutes les heures du jour et de la nuit on est sûr de trouver des adorateurs devant le Saint-Sacrement. Chaque matin, prière en commun et grand concours de fidèles à la sainte Messe, pendant laquelle le chant des cantiques ne discontinue pas. A la nuit tombante, ou, pour parler comme les naturels, lorsque la cigale a chanté, on se réunit de nouveau au pied des autels pour la prière du soir.

« Alors les fidèles rentrent chez eux. Mais à peine la famille est-elle réunie, que, dans toutes les cases (maisons) commence la récitation du chapelet suivie du chant des cantiques et de la répétition du catéchisme. En ce mo-

[1] *Annales des missionnaires de la Mongolie*, tome II.
[2] *Anthropophages*, c'est-à-dire qui se nourrissent de chair humaine.

ment on n'entend plus dans l'île entière qu'un concert de louanges, devant lequel il est impossible de ne pas se sentir ému et attendri jusqu'aux larmes.

« Le dimanche dans la soirée, la population se livre à d'intéressantes récréations. Deux fois j'ai assisté à la représentation de combats simulés; les champions étaient au nombre de quatre cents et armés de lances. Le refrain de leurs chants patriotiques, pendant la lutte, était celui-ci : « *Sainte Vierge, faites que nous mourions comme des saints.*

« Je ne saurais mieux comparer les deux paroisses de Wallis qu'à deux ferventes communautés où règnent en même temps la paix, la gaieté, l'innocence. La religion est tout à Wallis; on ne vit, on ne respire que pour elle.

« Aujourd'hui trois églises existent à Wallis, continue l'historien de Marceau. Dans chacune une lampe brûle devant le Saint-Sacrement, et les femmes l'entretiennent avec un soin extraordinaire. Lorsque le vent est fort, on les voit se tenir près de la lampe avec un tison, la nuit aussi bien que le jour, pour la rallumer dans le cas où elle viendrait à s'éteindre.[1]

« L'esprit du christianisme est un esprit de zèle; car partout où règne la charité de JÉSUS-CHRIST, elle tend à se communiquer. A Wallis les jeunes gens demandent quelquefois en assez grand nombre à partir avec les missionnaires pour aller évangéliser les autres îles. »

Un peu plus loin l'auteur de la vie de Marceau, voulant nous montrer l'esprit de religion et de prière de ces bons Wallisiens, raconte ce qu'il appelle *la fête des mariages :* « Monseigneur Bataillon, dit-il, étant venu visiter l'île, exprime le désir que tous les jeunes gens en état de se marier fixent leur choix, et annonce que tel jour il bénira tous les mariages. Aussitôt l'île entière est en mouvement.

[1] Pour comprendre ce passage, le lecteur doit savoir que ces premières églises bâties aussitôt après la conversion de ces pauvres sauvages, étaient faites de branches d'arbres entrelacées, ou plus ou moins unies ensemble.

Les allées et les venues, les pourparlers entre les jeunes gens et les pères de famille, l'examen sérieux et attentif des garanties de bonheur qu'offraient les futures épouses, le ballottage des qualités pour et contre, et des conditions d'intérêts, les *consultations auprès des missionnaires, les prières ferventes répandues devant Dieu,* rien ne fut épargné pour assurer le bon succès de cette importante affaire et la convenance des unions.

« Père, disaient gaiement au missionnaire quelques-uns de ces jeunes gens, nous naviguons toujours, et nous ne savons où jeter l'ancre ; priez. »

« Enfin, quand les préparatifs furent faits, on donna les exercices spirituels, et on les disposa par une espèce de retraite à la réception du sacrement de mariage. Au jour fixé, environ deux cents jeunes gens vinrent, recueillis et pleins de ferveur, autour de l'autel, et s'avançant deux à deux et chacun à leur tour comme des enfants de la première communion, reçurent la bénédiction nuptiale.

« Ce fut une fête pour toute la population, et les réjouissances civiles s'unirent aux solennités religieuses. »

Comment il faut prier.

Ce n'est pas tant ce que l'on fait, dit le P. Faber, que la manière de le faire qui sanctifie...

Si nous avons dit longuement à nos lecteurs, priez, priez, priez beaucoup, priez toujours, nous voudrions leur dire avec plus d'instances et de force encore : Priez bien ! priez bien ! faites des prières qui pèsent beaucoup, qui pèsent entièrement aux balances divines !

Oh ! que de prières mal faites !... Je ne sais s'il est une plus grande calamité sur la terre, s'il est une chose, dans l'Eglise de Dieu, plus puissante en ruines spirituelles et plus féconde en mécomptes pour le Cœur de Jésus !

Si les milliards de prières qui se disent chaque jour par les chrétiens, s'élevaient de quelques degrés en attention, en respect, en confiance, en ferveur, on verrait l'humanité

ébranlée et poussée vers Dieu, comme par le souffle d'une seconde Pentecôte.

Prions donc avec les dispositions exigées par Dieu et que les saints nous enseignent dans leurs écrits et surtout par leurs exemples.

1° Tout d'abord, mon cher lecteur, quand vous voulez prier, *réveillez en vous les pensées de la foi.*

La foi vous dira que c'est à Dieu, à la Souveraine Majesté que s'adresse votre prière, que vous, cendre et poussière, vous allez oser aborder l'Etre infini, éternel, le Roi des éternités.

La foi vous dira par conséquent avec quel *respect extérieur* et *intérieur*, avec quels *sentiments d'adoration* et *d'humilité* vous devez traiter avec Dieu et faire toutes vos prières.

Quand saint Ignace devait commencer son oraison, il s'arrêtait pendant un instant à quelque distance de son prie-Dieu et il se disait vivement : « Voilà où je vais rencontrer Dieu, m'entretenir avec Lui, m'unir à Lui; voilà mon Buisson ardent, mon Sinaï enflammé. »

La foi vous dira également la grandeur de Marie, la dignité des saints, quand vos prières s'adressent à Marie ou aux saints... Si on avait une foi très vive, on ne ferait pas un signe de croix, une génuflexion, on ne dirait pas un *Ave*, une demande du *Pater*, sans y mettre une religion profonde!

La foi vous dira aussi que dans vos prières il faut *régler vos désirs d'après les volontés divines.*

Or, Dieu veut que nous cherchions avant tout à ses pieds, son règne, sa gloire, sa justice, notre salut; et il affirme que le reste n'est qu'un accessoire, un surcroît qui nous sera donné, si nous commençons à chercher tout d'abord le principal.

La foi vous dit donc de demander *d'abord* à Dieu, à Jésus, à Marie, aux saints, *le règne de Dieu en vous et dans les autres*, de demander *le pardon de vos péchés*,

les saintes vertus, et *surtout le divin amour et le salut éternel par la persévérance finale.*

2° A ces sentiments, à ces vues de foi qui vous feront tenir une *posture respectueuse*,[1] vous feront dire vos prières *sans précipitation*, avec *une attention sérieuse de l'esprit*, *une profonde humilité*, *vous devez joindre une grande confiance.*

La confiance naît de la foi : c'est à Dieu que nous nous adressons quand nous demandons des grâces, et ce Dieu est tout amour, est tout bonté, *Deus charitas est;* ce Dieu est un Père, qui s'occupe avec une sollicitude infinie du moindre de nos intérêts, d'un cheveu de notre tête, comme il le dit; les grâces que nous lui demandons, JÉSUS nous les a méritées par ses souffrances et sa mort; en JÉSUS nous y avons droit; et ce JÉSUS nous a dit et répété, appuyant ses affirmations d'un serment, que tout ce que nous demanderons à son Père en son Nom nous sera accordé.

Comment donc pouvoir prier sans confiance! Et pourtant il n'est rien de plus commun que des prières hésitantes, sans confiance! et par conséquent, suivant l'enseignement de St Jacques, des prières sans effets.

Quelquefois sans doute, même quand notre prière est pleine de respect, de religion, d'humilité, de confiance, *Dieu nous fait attendre ses grâces.*

Il est le maître; il a ses heures qui ne sont pas toujours celles de nos empressements et de nos impatiences. Mais quand il tarde, quand, pendant des mois, des années même, il semble sourd à nos supplications; que même les choses semblent advenir à l'encontre de tout ce que nous demandons; eh bien, alors encore, il faut prier avec confiance, avec une confiance obstinée, patiente, de plus en plus hardie, pressante, demandant, cherchant, frappant à la porte, enfin, avec une confiance persévérante.

[1] Une posture respectueuse est la moitié du succès de la prière. (P. Faber.)

3° A la religion profonde, au respect qui tiendra votre corps dans une posture modeste et votre esprit dans l'attention, à la confiance, vraie, hardie, persévérante, *il faut joindre dans la prière une grande ferveur.*[1]

En quoi consiste la ferveur? Elle ne consiste pas dans les larmes et les émotions de la sensibilité; mais bien dans l'exercice de la vertu de charité, qui fait qu'en priant nous cherchons avec un désir vrai, fort, plus ou moins ardent, l'objet de notre prière; la gloire de Dieu, l'union avec Dieu, la vie de Dieu en nous, les vertus de Jésus, les biens spirituels qui doivent nous conduire à Dieu; les biens temporels pour autant qu'ils sont utiles à la gloire de Dieu et à notre salut.

C'est parce qu'il est si important d'avoir ces désirs vrais, ardents, quand on prie, que les saints nous recommandent si instamment l'oraison mentale, la méditation qui a pour premier fruit de nous faire voir l'importance de la chose demandée, et, par là, d'enflammer nos cœurs du désir de la posséder.

Peut-être, mon cher lecteur, votre confesseur trouvera bon et pratique plus tard de vous faire faire chaque matin un peu de méditation; en attendant je vous recommande, si vous voulez acquérir l'esprit de prière, et mettre de la ferveur dans vos prières, de faire assidûment la lecture spirituelle, dont je vous parlerai bientôt. Cette lecture, faite avec réflexion, vous inspirera de grands désirs de vous sanctifier, et ce sont ces désirs enflammés qui donneront à vos oraisons les saintes ardeurs qui les font exaucer.

---

[1] Saint Romuald ne pouvait souffrir qu'on apportât de la tiédeur à prier : « Il vaudrait mieux, disait-il, ne dire qu'un psaume avec ferveur que d'en réciter cent avec nonchalance. »

Beaucoup, dit St Augustin, prient avec ferveur au commencement de leur conversion, mais bientôt succède la langueur puis une froide négligence.

II.

Les Dévotions.

Un chrétien accomplit-il exactement, par amour, et avec un certain entrain ses devoirs de religion et tout ce qui est du service de Dieu on dit qu'il *a de la dévotion.*

Son cœur est-il attiré plus spécialement vers tel objet de la foi, vers tel mystère, vers tel ou tel saint, qu'il honore et invoque assidûment on dit que cet homme a *une dévotion.*

En lisant la vie des saints on voit que, règle générale, leur vie pieuse se distingue par quelque dévotion spéciale, et l'on peut croire que cette dévotion, pour chacun, a été la source principale des grâces qui l'ont sanctifié.

St François Xavier avait une dévotion spéciale au mystère de la Sainte Trinité; d'autres saints, à l'Esprit-Saint.

Le Vén. Père Eudes avait une grande dévotion à la sainte « *Volonté de Dieu* ». Il se prosternait souvent dans sa chambre pour adorer et accepter la volonté de Dieu en toutes choses. Il mettait en tête de ses lettres : « La divine volonté soit notre conduite en toute chose. » Il voulut que dans ses couvents on consacrât, chaque année, un jour à la sainte *Volonté de Dieu*, pour lui rendre hommage. Ce fut le 21e dimanche après la Pentecôte, dont la messe a pour introït : In voluntate tua....

Le plus grand nombre des dévotions spéciales et les plus populaires ont pour objet Notre-Seigneur et les saints. Nous allons dire quelques mots des principales.

1° Dévotion à l'Enfant-Jésus.

Le Père Patrignani rapporte le trait suivant : « Un jeune enfant noble, de Messine, nommé Dominique Ausalone, allait souvent visiter, dans une église, une statue de la Sainte Vierge portant l'Enfant-Jésus, pour lequel il s'était *épris d'une tendre affection.* Or Dominique tomba mortellement malade. Il pria ses parents, avec de vives instances,

de lui faire venir son cher Jésus. L'ayant obtenu, il le reçut avec une grande joie et le plaça sur son lit. Il ne se lassait pas de le regarder amoureusement, et de temps en temps il lui adressait cette prière : « Mon Jésus, ayez pitié de moi. » Puis se tournant vers les personnes présentes, il leur disait : « Voyez, voyez comme mon petit Seigneur est beau ! » La dernière nuit de sa vie, il appela ses parents, et, devant eux, il dit au Saint Enfant : « Mon Jésus, je vous fais mon héritier. » Il pria ensuite son père et sa mère de prendre une petite somme qu'il tenait en réserve, pour en faire célébrer neuf messes après sa mort, et pour faire, avec le reste, une jolie robe à son petit héritier. Avant d'expirer, il leva les yeux au ciel avec un visage rayonnant de joie, et dit : « Oh ! qu'il est beau ! Oh ! que mon Seigneur est beau ! » Et en prononçant ces paroles il rendit son dernier soupir. »

Vos enfants, mères chrétiennes, même dans leur jeune âge, peuvent marcher sur les traces de ce petit Dominique. Ils sont baptisés et, par conséquent, capables de comprendre, de vénérer, d'aimer et d'imiter le divin Enfant. Mais c'est à vous à développer en leur cœur la grâce du baptême par une *éducation chrétienne et pieuse.* — Ayez dans votre maison une belle image ou une pieuse statuette de l'Enfant-Jésus ; aimez à prier avec vos enfants devant cette image ; rappelez-leur les exemples que ce divin Sauveur leur a donnés dans son enfance ; inspirez-leur une *véritable affection* pour Lui, et peu à peu ils apprendront à *être sages*, à « *vivre saintement* », c'est-à-dire à éviter le péché et à pratiquer le bien par amour pour Notre-Seigneur.

La dévotion à l'Enfant-Jésus est en honneur en beaucoup d'écoles tenues par des religieuses ou des institutrices chrétiennes. Ces pieuses maîtresses ne sauraient montrer trop de zèle pour implanter *solidement* cette dévotion dans le cœur des enfants.

Les instituteurs chrétiens, *s'ils vivent saintement*, mar-

cheront dans la même voie; l'Enfant-Jésus est le Dieu et le modèle des garçons comme des filles.

Etudions tous les mystères de la divine Enfance, les grandes leçons de Bethléhem et de Nazareth; nous y puiserons ce qui manque si fort aux chrétiens de notre génération infatuée d'elle-même, amoureuse d'indépendance et de bien-être, nous y puiserons la simplicité évangélique sans laquelle, Jésus l'a dit, on n'entre pas dans le royaume des cieux; nous y puiserons l'amour de la vie humble et cachée, de la vie pauvre, laborieuse et soumise.

2° Dévotion à la Sainte Face.

Mes lecteurs connaissent cette image fort répandue qu'on appelle la *Sainte Face*.

L'original de ce tableau a été tracé miraculeusement sur le voile de la compatissante et courageuse Véronique, par Notre-Seigneur lui-même, au grand jour du Calvaire.

Ce portrait d'un Dieu souffrant, peint de main divine a été, d'après la tradition, apporté à Rome par Véronique elle-même. Il est conservé dans une des chapelles de la Basilique de St Pierre. Seuls les chanoines de cette église, qui en ont la garde, peuvent entrer dans ce sanctuaire privilégié.

La dévotion à la sainte Face a toujours été pratiquée dans l'Eglise; mais il était réservé à notre siècle de la voir s'établir officiellement, si je puis ainsi dire, et se répandre dans le peuple chrétien comme une œuvre de réparation envers la divine Majesté outragée par l'irréligion et le blasphème.

Dieu a choisi pour accomplir ce dessein une humble Carmélite, la sœur Marie St Pierre, portière du Carmel de Tours.

Nous ne pouvons mieux faire connaître la raison d'être, l'esprit et l'importance de cette œuvre et de cette dévotion qu'en mettant sous les yeux de nos lecteurs quelques passages de la vie et des révélations de la sainte Carmélite.

Le 26 août 1840 la sœur faisait son oraison du soir au pied de la croix. Le Sauveur lui dit : « J'ai entendu vos soupirs, j'ai vu le désir que vous avez de me glorifier. *Mon Nom est partout blasphémé, même les enfants le blasphèment!* Cet affreux péché blesse douloureusement et plus que tous les autres mon divin Cœur ; par le blasphème le pécheur me maudit en face, m'attaque ouvertement, anéantit ma rédemption et prononce lui-même sa condamnation et son jugement. Le blasphème est une flèche empoisonnée qui blesse continuellement mon Cœur. Je veux vous donner une flèche d'or, pour le blesser délicieusement et cicatriser les blessures de malice que me font les pécheurs. » Et il lui dicta la formule suivante : « Qu'à jamais soit loué, béni, aimé, adoré, glorifié, le très saint, très sacré, très adorable, très inconnu, très inexprimable Nom de Dieu, au ciel, sur la terre et dans les enfers, par toutes les créatures sorties des mains de Dieu, et par le Sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, au très saint Sacrement de l'autel. Ainsi soit-il.[1]

Une autre fois, à la fête de St Jean de la Croix, Notre-Seigneur fit entendre à son épouse ces graves paroles : « Jusqu'à présent, je ne vous ai montré qu'en partie les desseins de mon Cœur, mais aujourd'hui je veux vous les montrer tout entiers. *La terre est couverte de crimes.* L'infraction des trois premiers commandements a irrité mon Père ; *le saint Nom de Dieu blasphémé* et *le saint jour du dimanche profané* mettent le comble à la mesure d'iniquités ; ces péchés sont montés jusqu'au trône de Dieu et

[1] Nous avons fait imprimer par la Société Saint-Augustin à Bruges, il y a quelques années, une petite feuille qui peut se placer dans un livre de prières, et intitulée : « *Que votre Nom soit sanctifié.* » Nous y reproduisons, à la fin, cette flèche d'or. Nous sommes persuadé que les prêtres et les âmes pieuses seront agréables à Notre-Seigneur et feront œuvre utile de réparation pour tant de blasphèmes, en répandant cet humble tract. Je l'ai donné souvent au confessionnal et j'imposais aux blasphémateurs, et parfois à d'autres, de la lire un certain nombre de fois, comme pénitence. — (1 fr. le 100.)

provoquent sa colère, qui se répandra, si on n'apaise sa justice; *dans aucun temps ces crimes n'ont monté si haut.* Je désire, mais d'un vif désir, qu'il se forme une association bien approuvée et bien organisée, pour honorer le Nom de mon Père. »

Un autre jour, c'était en 1845, la sainte religieuse se disposait à faire une fervente communion en réparation des blasphèmes. Jésus l'inonda de consolations, et la transportant, dans une sorte de vision, sur la route du Calvaire, lui révéla le mystère de sa douloureuse Face. « Là, écrit elle-même la sœur, Notre-Seigneur m'a vivement représenté le pieux office de Véronique, qui, de son voile, essuya sa très sainte Face couverte alors de crachats, de poussière et de sang. Ce divin Sauveur m'a fait entendre que les impies renouvelaient actuellement par leurs blasphèmes les outrages jadis infligés à sa sainte Face ; tous ces blasphèmes qu'ils lancent contre la divinité, sans pouvoir l'atteindre, retombent comme les crachats des Juifs sur la Face de Notre-Seigneur qui s'est fait la victime des pécheurs. Alors il m'a dit qu'il me fallait imiter le zèle de la pieuse Véronique, elle qui traversa si courageusement la foule de ses ennemis, et qu'il me la donnait pour protectrice et pour modèle. En s'appliquant à la réparation des blasphèmes, on lui rend le même service que cette femme héroïque, et il regarde ceux qui agissent ainsi avec les yeux de la même complaisance et comme il la regarda lors de sa Passion. »

« Par la vertu de cette Face vénérable, présentée au Père Eternel, on peut, dit encore la sainte Carmélite, apaiser sa juste colère et obtenir la conversion des impies et des blasphémateurs. »

Chers lecteurs, vous surtout, chers jeunes gens, braves ouvriers qui avez assez de foi et de courage pour lire ce livre, je vous demande de relire et de relire encore ce que je viens de mettre sous vos yeux touchant la dévotion à la Sainte Face, et, la prière aidant, vous la comprendrez, vous l'aimerez et vous la pratiquerez.

« La première de toutes les dévotions, disait sainte Thérèse, c'est d'éviter le péché. » — C'est ici surtout qu'il faut faire l'application de cette parole.

Evitez donc avec un vrai scrupule non seulement tout blasphème, mais tout ce qui y ressemble, et toute parole d'irréligion.

Fuyez avec soin la compagnie des blasphémateurs ; à l'occasion, ayez la sainte hardiesse de les reprendre avec charité, et ne manquez jamais de réparer par quelque pratique pieuse les blasphèmes que vous entendrez.

3 Dévotion à la Passion.

Cette dévotion date du Calvaire ; elle fut inaugurée par la Sainte Vierge, les saintes femmes et les apôtres, et depuis, jamais on n'a rencontré un saint ni un vrai chrétien qui ne l'ait pratiquée avec zèle.

Elle est la dévotion de tous : de l'enfant et du vieillard, de l'ouvrier et de la femme pieuse, du pauvre et du riche, du savant et de l'ignorant, du pécheur et du juste, de l'homme qui chemine dans la vie, et du moribond qui va la voir finir.

« Je voudrais, disait Notre-Seigneur à la B. Véronique de l'ordre de St Augustin, que *tous les hommes* fissent leur possible pour exciter dans leur cœur une vive douleur sur ma passion. S'ils versent, ne fût-ce qu'une seule larme, sur mes souffrances, ils peuvent être persuadés qu'ils ont fait beaucoup ; car l'homme ne pourrait croire combien cette pauvre petite larme me cause de joie. »

Auriez-vous, mon cher lecteur, le malheur d'être en état de péché, d'être même chargé d'iniquités et de sacrilèges, ne vous découragez pas, mais essayez d'entrer dans la voie d'une vraie dévotion à la Passion.

Celui, disait Notre-Seigneur à la V. Anne de St Barthélemy, qui, chaque jour, médite *un peu* sur ma passion et sur mon amour envers les hommes, acquiert par là même des titres au salut et des droits à une grande miséricorde.»

Rien de plus efficace que cette dévotion pour expier les dettes contractées par ses péchés : « Une seule larme versée sur la Passion, dit le B. Albert le Grand, est incomparablement supérieure à une année de jeûne au pain et à l'eau. »

Voulez-vous *vivre saintement*, avancer, chaque jour, dans la vertu, dans la perfection, méditez sans cesse la Passion de Jésus-Christ.

Enfin recourez à cette divine Passion, et quand vous êtes malade et infirme pour obtenir force et patience, et dans vos ténèbres pour obtenir lumière, et quand la mort vous menace pour y chercher la confiance et la douleur de vos fautes.

Voici, mon cher lecteur, les trois pratiques de cette dévotion que je vous recommande surtout :

a) *La lecture.* Procurez-vous quelque livre traitant des souffrances de Notre-Seigneur, et lisez-en, chaque jour, ou du moins, chaque dimanche, quelques pages. Rien de mieux sur cette matière que l'ouvrage que St Alphonse en a écrit et qui est intitulé « Réflexions et affections sur la Passion de Jésus-Christ. »

b) *Le Crucifix.* Le vén. Monsieur Allemand disait : « On a tout quand on a un Crucifix et qu'on sait s'en servir. »

Ayez dans votre maison, en un endroit honorable et apparent, un *beau* et *grand* Crucifix. — Qu'il sera plus facile de *vivre saintement*, en une maison où il n'est guère possible de faire un pas, sans que les yeux rencontrent une touchante image de Jésus crucifié.

Je me trouvais un jour, à Aix-la-Chapelle, chez un médecin célèbre : je vis avec édification sur sa table de travail un beau Christ qu'il tenait toujours sous ses yeux pendant ses études et les consultations. Je pense que les malades n'y perdraient rien et que souvent la renommée des médecins y gagnerait, si ceux-ci étaient toujours disciples de Jésus-Christ autant que d'Esculape.

Sainte Gertrude comprit un jour par une lumière du ciel, que, quand quelqu'un contemple avec dévotion un Crucifix, Dieu abaisse sur lui un regard miséricordieux et sanctifiant.

« Monsieur Allemand conseillait, quand on était seul dans sa chambre, de faire quelquefois la génuflexion devant la croix. Il recommandait à ses fervents disciples (des jeunes hommes) de porter toujours sur eux un Crucifix et de le baiser souvent ou de l'approcher de leur cœur, surtout quand ils étaient tentés. Il les engageait à le mettre sous leur chevet pendant la nuit, afin de dormir pour ainsi dire sur la croix et à le baiser le matin à leur réveil pour renouveler la résolution de vivre en vrais et parfaits disciples de Jésus crucifié, » *de vivre saintement.*

Cheminant un jour, sur une route dans les environs de Roulers, en Flandre, je vis un voiturier arrêter son attelage et aller se prosterner les bras en croix devant un grand Christ planté proche du chemin. Après avoir prié quelque temps il continua sa route.

Prenez donc, mon cher lecteur, quelques-unes de ces pratiques de dévotion au Crucifix, et votre vie chrétienne y gagnera.

« De même, disait Jésus à Ste Gertrude, qu'il est impossible de toucher à la farine de froment sans se blanchir un peu : ainsi celui qui pense à mes souffrances, quelque légère que soit sa dévotion, en retirera toujours quelque fruit. »

c) Le Chemin de la Croix. C'est la forme la plus facile, la plus fructueuse, la plus populaire de la dévotion à la Passion.

Je connais une paroisse où le pasteur fait publiquement, chaque vendredi, le Chemin de la Croix, et toujours une foule de paroissiens, hommes et femmes, y prennent part. Dans une autre, quand les travaux ne sont pas trop pressants, il y a toujours grand nombre de paroissiens et de paroissiennes à la sainte Messe de chaque jour, et le pieux

pasteur, aussitôt la Messe finie, dépose la chasuble sur l'autel et commence le Chemin de la Croix que la plupart des assistants font avec lui avant de rentrer chez eux.

Les confesseurs sont assez coutumiers de donner cette pratique pour pénitence sacramentelle. Ordinairement dans les populations chrétiennes, les hommes qui ont un peu de foi, aussi bien que les femmes, acceptent et font avec piété cette pénitence très salutaire.

Chacun sait que la confession est la grande porte du salut pour la plupart des chrétiens adultes, et aussi un grand moyen de perfection ; mais comme nous le dirons en son lieu, c'est la confession *bien faite*, faite surtout avec un *vrai repentir*.

Un chrétien soucieux de s'assurer *cette douleur vraie* aime à faire le Chemin de la Croix avant ses confessions.

Une jeune fille restait insensible à toutes les sollicitations de la grâce et aux avis de son confesseur. Il s'agissait de briser avec une affection coupable. « Je ne saurais, je ne puis pas » répétait-elle pour essayer d'étouffer les cris de sa conscience.

Un jour son confesseur lui dit : « Allez, mon enfant, faire le Chemin de la Croix et à la première Station, prononcez lentement ces paroles : « O Jésus, qui avez été condamné à mort pour moi, vous voulez que je renonce à cette affection qui me damnera, et moi je dis que je ne puis pas ; mais, au fond, *je ne veux pas*. Pardonnez-moi la peine que je fais à votre cœur paternel. » A la seconde Station vous direz : « O Jésus, qui vous êtes chargé pour moi d'une croix pesante .... et la suite comme à la première. Vous parcourrez ainsi toutes les Stations en empruntant votre invocation au sujet que chacune d'elles rappelle. »

La jeune fille sortit du confessionnal pour aller parcourir la voix douloureuse. Dès la première Station l'émotion la saisit ; arrivée à la quatrième les sanglots éclatèrent ; elle rentra au confessionnal et dit : « Mon Père, *je le veux* maintenant *et*, *avec la grâce*, *je le puis*. »

Combien d'hésitations et de lâchetés seraient ainsi vaincues si nous recourions au Chemin de la Croix!

Mon cher lecteur, aimez donc à faire le Chemin de la Croix, vous en retirerez de grands profits pour votre âme, et, cette pratique étant enrichie de nombreuses indulgences, vous aiderez grandement les pauvres âmes du Purgatoire.

4° Dévotion au Sacré-Cœur.

On lit dans la vie de Ste Gertrude qu'un jour St Jean l'Evangéliste lui apparaissant, elle lui demanda pourquoi, ayant reposé sur le sein de Jésus-Christ durant la Cène, il n'avait rien écrit pour notre instruction des mouvements de son Cœur. Le saint lui répondit ces paroles remarquables : « J'étais chargé d'écrire pour l'Eglise naissante la parole du Verbe increéé de Dieu le Père; mais la suavité de ce Cœur, Dieu s'est réservé de la faire connaître dans *les derniers temps*, *dans la vieillesse du monde*, afin de rallumer la charité, qui sera notablement refroidie. »

Nous sommes arrivés à ces temps dont parlait St Jean, puisque il y a deux cents ans que Notre-Seigneur a révélé les richesses de son divin Cœur à la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque, qu'il a chargée de répandre dans le monde la dévotion à ce divin Cœur.

« Notre-Seigneur, dit cette sainte, me fit connaître que le grand désir qu'il avait d'être *parfaitement aimé* des hommes, lui avait fait prendre le dessein de leur manifester son Cœur et *de leur donner dans ces derniers temps ce dernier effort de son amour*, en leur proposant un moyen si propre pour les engager à l'aimer et à l'aimer solidement. »

Vous croyez sans doute pieusement, mon cher lecteur, avec tous les évêques, les prêtres et tous les bons chrétiens à ces révélations; pourriez-vous donc vous refuser d'embrasser avec ardeur cette dévotion? Ne serait-ce pas refuser d'aimer Jésus-Christ et de vous sanctifier, comme vous en avez l'obligation?

Ayez donc une belle image du Sacré-Cœur dans votre maison et dans votre livre de messe ; honorez-la, regardez-la souvent.

Adressez souvent dans la journée quelque courte prière au Sacré-Cœur, comme par exemple : « Doux Cœur de JÉSUS, soyez mon amour. » Le dimanche, au moins, récitez quelque prière plus longue, quelque amende honorable au Sacré-Cœur, surtout quand vous apprenez qu'un grand sacrilège a été commis.

Faites avec constance le premier Vendredi, et célébrez la fête du Sacré-Cœur comme Notre-Seigneur l'a demandé. Dans vos dévotions diverses, surtout envers le Saint-Sacrement, adressez-vous surtout au Cœur de JÉSUS.

Enfin offrez les dispositions de ce Cœur divin au Père Eternel pour suppléer à ce qui vous manque, soit dans vos actions ordinaires, soit dans vos exercices de piété.

Mais le grand moyen de pratiquer la dévotion au Sacré-Cœur, pour la plupart des chrétiens, c'est d'avoir une *vraie dévotion au Saint-Sacrement.* Je dis une vraie dévotion, c'est-à-dire, une dévotion inspirée par l'amour, pénétrée d'un esprit de profonde adoration, et animée d'un grand désir de consoler Notre-Seigneur de l'oubli, des ingratitudes et des outrages dont les chrétiens se rendent coupable envers la sainte Eucharistie.

Si vous avez cette dévotion, mon cher lecteur, vous aimerez d'aller prier devant les tabernacles, comme je l'ai dit plus haut ; vous serez assidu à recevoir la sainte Communion dont nous parlerons bientôt. Mais vous la montrerez surtout par votre zèle à *honorer* le divin Sacrement des autels, par tous les moyens possibles.

Quantum potes, tantum aude,
Quia major omni laude,
Nec laudare sufficis !

Cette règle tracée par notre Mère la Sainte Eglise revient à dire : tout ce que vous pouvez faire en l'honneur de JÉSUS-CHRIST caché dans les tabernacles, faites-le, et ce

sera toujours trop peu, car il est Dieu et mérite des honneurs infinis.

Dans les siècles de foi, on comprenait cela, on bâtissait de splendides cathédrales, qu'on meublait souvent avec une richesse inouïe. La ville de Sarragosse possédait un ostensoir en or, orné de diamants, dont la valeur était estimée à plus de cinquante millions.

Aujourd'hui, les peuples préfèrent mettre leurs millions à bâtir des théâtres, des palais de justice, des stations, des forts de la Meuse!... Et nous voyons des populations qui se prétendent chrétiennes, s'émotionner, se mettre en révolte, crier à la ruine de leurs finances communales quand il s'agit de bâtir une humble église!!

Heureux, à l'heure de la mort, le chrétien qui s'adressant à celui qui va bientôt le juger, pourra redire la parole du Psalmiste : *Domine, dilexi decorem Domus tuæ, et locum habitationis gloriæ tuæ!* Seigneur, souvenez-vous que j'ai aimé la beauté, la splendeur de votre maison, en retour donnez-moi place en votre demeure éternelle.

Songez toutefois, mon cher lecteur, que la première ornementation, la vraie splendeur du lieu saint, c'est le respect et la piété que les fidèles y font paraître.

Un turc, raconte un pieux auteur, convaincu par un missionnaire, avait tout quitté pour venir en Europe se faire chrétien, mais ayant vu le peu de respect qu'on avait en France pour les églises, il retourna dans son pays sans vouloir se convertir.

Respectez toujours la maison de Dieu, respectez-en les murailles, même au dehors; n'en salissez pas le pavé. Quand vous y entrez, recueillez-vous, faites toujours avec foi votre génuflexion, pour adorer l'Hôte divin du Tabernacle.

Ne parlez jamais à l'église, sans une vraie nécessité, et alors faites-le à voix basse. Que d'infractions à cette règle élémentaire du respect, même de la part des personnes qui doivent le plus donner l'exemple d'une religion profonde envers le Saint-Sacrement.

St Justin Martyr dit que les païens de son temps gardaient un silence rigoureux dans leurs temples, qu'ils mettaient un voile sur leur visage pour s'empêcher d'être détournés par aucun objet de l'attention qu'ils apportaient à leurs prières.

Un jour St Gauthier, abbé du monastère de St-Martin près de Ponthoise, apercevant dans son église une dame superbement parée et pleine d'ostentation, la reprit hardiment. Piquée de cet avertissement, « Dimanche, répondit-elle, je viendrai plus richement vêtue encore. » — A peine avait-elle dit ces mots qu'elle fut possédée par le malin esprit.

Les chrétiens qui ont de la foi, se prosternent toujours quand passe le Saint-Sacrement porté dans les mains d'un prêtre, et font tout pour l'honorer, quand il est exposé dans nos églises ou porté en procession.

Mais la vraie dévotion *inspire surtout et avant tout à chaque fidèle de faire toujours bien l'action de grâces après chaque communion.* Pas de pratique plus exigée par les convenances et la foi, pas de pratique plus fructueuse pour l'âme nous disent les saints, et pourtant que de chrétiens la négligent !

5° Dévotion à la Sainte Vierge.

Nombre de chrétiens croient avoir la dévotion à Marie et n'en ont que l'ombre.

Ils accomplissent avec exactitude quelques actes de dévotion envers Marie ; mais ces pratiques avec quelle foi, quelle piété les accomplissent-ils ? et en dehors de ces actes de piété inspirés par l'intérêt peut-être, que font-ils pour l'honneur de la Sainte Vierge ? quelle affection filiale ont-ils pour elle ? quel soin mettent-ils à ne pas l'affliger par le péché ou une vie toute mondaine ? Quelquefois leur vie est très criminelle et j'en ai connu dont les pèlerinages mêmes étaient marqués encore par le péché.

Nous appelons une telle dévotion une ombre de la vraie dévotion à Marie. Mieux vaut sans doute avoir cette om-

bre que de n'avoir aucune dévotion. Tant qu'il y a recours à la divine Mère, quelque confiance en elle, dans une âme, cette âme a quelques chances encore de salut.

Mais enfin une telle dévotion ne suffit pas pour assurer la persévérance et surtout pour obtenir les grâces puissantes et nombreuses qui font « *vivre saintement.* »

Il n'y a de sécurité pour moi, disait St Jean Berchmans, que dans une vraie et filiale affection pour la Vierge Marie. » — « C'est le culte de Marie, disait-il encore, qui a été le principe et le fondement de ma vie spirituelle. »

Mon cher lecteur, voulez-vous tout de bon marcher sur la trace des saints, efforcez-vous de mettre comme St Jean Berchmans, à la base de votre vie spirituelle une vraie et filiale dévotion à Marie. A cette fin, observez avec soin les recommandations suivantes :

1° *Donnez à votre dévotion envers la Mère de Dieu un but plus élevé :* cherchez avant tout à ses pieds le royaume des cieux.

Quand l'infirmité ou la maladie vous viendra visiter, recourez à elle, je le veux bien ; mais songez qu'il est bien plus pressant de conserver la chasteté que de vous délivrer de tous les maux corporels.

Vous désirez réussir dans un examen, dans une entreprise, dans un procès, dans la recherche d'une place, rien ne vous empêche de recourir à Celle qui est le secours des chrétiens, mais songez qu'il est infiniment plus nécessaire pour vous de croître en humilité, en détachement des biens terrestres, en amour divin.

Allez donc à Marie, allez-y souvent, allez-y avec confiance ; mais, encore une fois, demandez-lui avant tout que le Règne de Dieu s'établisse en vous et dans les âmes qui vous sont chères. Croyez bien, du reste, que plus vous réjouirez le Cœur de la Sainte Vierge en vous montrant affamé et altéré de la justice, plus elle sera portée à vous prêter son secours pour acquérir le surcroît des grâces et bénédictions temporelles.

2o *Faites croître votre âme chaque jour en respect, en vénération pour la divine Mère.* — A cette fin efforcez-vous d'acquérir une connaissance plus claire, plus profonde de ses vertus, de ses prérogatives, de sa puissance et de sa bonté. Lisez avec assiduité des ouvrages sérieux, d'une doctrine sûre et élevée sur les grandeurs de Marie. Rien ne dépasse, sous ce rapport, le beau livre de St Alphonse, intitulé « les gloires de Marie ».

La connaissance plus grande de cette créature incomparable, vous remplira pour elle d'estime et d'un respect profond que vous lui témoignerez à tout instant et de votre mieux. Vous réciterez vos *Ave Maria* dans une attitude plus modeste et avec une attention plus religieuse ; vous honorerez de votre mieux le nom, les images, les sanctuaires de Marie ; vous aimerez à célébrer ses louanges, à chanter des cantiques en son honneur, à porter son saint Scapulaire. On vous verra assidu à orner ses autels, à célébrer ses fêtes et le mois qui lui est consacré. Si la coutume existe en votre paroisse de sonner l'*Angelus*, vous ne manquerez pas, en public, comme chez vous, d'accomplir cette belle pratique.

Un de mes confrères qui a vécu dans l'Amérique du Sud pendant vingt ans, me disait que dans la ville qu'il habitait, quand sonnait l'*Angelus*, tous les catholiques se mettaient à genoux, chez eux ou même dans la rue, pour saluer Marie avec l'Ange.

3° Il faut du respect, une grande vénération dans votre dévotion à la Sainte Vierge, *il y faut plus d'amour encore.*

Le premier culte qu'une mère réclame de son enfant c'est le culte de la piété filiale, c'est l'affection.

Rappelez-vous le mot de St Jean Berchmans : « Il n'y a de sécurité pour moi que dans une vraie et filiale affection pour la Vierge Marie. » —

« *Si j'aime Marie*, disait-il encore, je suis assuré de la persévérance et j'obtiendrai de Dieu tout ce que je désire. »

Marchez donc sur les traces de cet aimable saint, redi-

tes souvent, comme lui, au fond de votre cœur : « Je veux aimer Marie ! je veux aimer Marie ! »

Parmi les grâces que vous demandez au ciel, placez toujours au premier rang, après l'amour divin, la grande, l'inappréciable grâce d'aimer beaucoup la très sainte Vierge.

Si ce amour filial entre dans votre cœur vous serez porté à faire souvent des actes d'amour envers cette bonne Mère, lui disant, par exemple, avec le ton et la simplicité d'un enfant : « O Marie, o ma mère, je vous aime ! Je vous aime beaucoup! beaucoup! »

Des âmes pieuses parfois, prosternées devant une image de Marie, prennent leur chapelet, et à chaque grain, font ainsi un acte d'amour envers elle.

Le véritable enfant de Marie récite volontiers le chapelet et le porte sur lui nuit et jour. Il choisit quelques-unes de ses fêtes éparses dans l'année et les célèbre avec dévotion, donnant en ces jours, à cette Mère de Jésus, la joie, le cadeau d'une fervente communion. — S'il y a une confrérie de la Sainte Vierge dans sa paroisse, le chrétien fervent s'y fait agréger; et s'il s'y trouve une congrégation dont il puisse faire partie, il tient à honneur d'en être membre, et un membre *assidu*, *régulier*, *fervent*, *édifiant*[1].

Quand on aime beaucoup la Sainte Vierge, cher lecteur, on entre dans l'esprit de l'Eglise en faisant des douleurs de cette divine Mère l'objet d'une de ses principales dévotions.

Peut-on dire qu'on aime une mère si on la voit pleurer sans s'émouvoir, sans pleurer avec elle, sans du moins

1 Il est bien regrettable que, dans chaque paroisse, il n'y ait pas, à côté d'une Congrégation de jeunes filles, une Congrégation de jeunes hommes. Ceux-ci sont autant enfants de Marie que leurs sœurs. Nous engageons les braves jeunes gens qui liront ces pages, à se mettre à la disposition de leur pasteur pour l'aider à réaliser une telle institution qui pourrait transformer une paroisse, et préparer des familles où vraiment l'on « *vivrait saintement* ».

être confus de rester les yeux secs, devant les pleurs qui coulent sur son doux et triste visage?

Jésus est ici notre modèle; la compassion pour sa Mère a été un des traits particuliers et des plus profonds de sa vie intérieure. Il a voulu qu'un ordre religieux, celui des Servites, fût consacré particulièrement à l'exercice et à la propagation de cette dévotion aux douleurs de sa Mère.

Un jour il dit à la B. Véronique de Binasco que les larmes versées sur les douleurs de Marie lui sont plus agréables que celles qu'on verse sur sa propre passion.

Une tradition rapporte que le même Sauveur a promis plusieurs grâces insignes à ceux qui pratiqueront cette dévotion, entre autres la grâce d'une contrition parfaite de tous leurs péchés quelque temps avant leur mort.

Mon cher lecteur, si déjà vous pratiquez cette dévotion, faites-la croître en vous; ne passez aucun jour sans rendre quelque devoir à la Mère des douleurs, et prenez la sainte habitude de l'invoquer souvent sous ce titre, et je vous promets que vous verrez bientôt croître en vous l'esprit de componction qui est si favorable à l'avancement spirituel. [1]

7° Dévotion à saint Joseph et aux Saints.

Nous n'hésitons pas à mettre St Joseph au-dessus de tous les saints, et, avec St François de Sales, nous le plaçons volontiers dans notre dévotion au-dessus même des anges.

Qu'après Jésus et Marie, mon cher lecteur, le Père

---

[1] La Vierge Immaculée de Lourdes est aujourd'hui en grande faveur; on la rencontre dans toutes les églises, on lui élève partout d'humbles chapelles. J'en bénis Dieu et je souhaite que les chrétiens aillent chercher à ses pieds, non tant des miracles que la vertu de chasteté et l'esprit de pénitence que la céleste apparition prêcha du haut de la roche de Massabielle. — Je me permets de croire pourtant que la vraie dévotion à Marie, la dévotion qui va à transformer les âmes, y gagnerait, si, sans négliger Notre-Dame de Lourdes, on multipliait un peu plus les images et les sanctuaires de Notre-Dame des douleurs.

nourricier de Jésus, le virginal Epoux de Marie soit le premier objet de votre dévotion vraie et tendre.

Lisez des ouvrages qui traitent de ses grandeurs et de sa puissance : aimez ce grand saint, vénérez-le de toutes façons et recourez à lui avec une grande confiance. Cette confiance, pourvu qu'elle soit réglée par la foi, sans superstition, ne saurait être trop grande. Invoquez-le dans vos nécessités temporelles, mais plus particulièrement encore dans les besoins de votre âme. Demandez-lui en particulier la chasteté, l'humilité, l'amour de la vie cachée et laborieuse, l'amour de Jésus et de Marie ; l'esprit de prière et la grâce d'une bonne mort.

Les chrétiens fervents ou qui veulent le devenir font quelque chose de spécial, chaque mercredi, en l'honneur de St Joseph ; ils célèbrent de leur mieux le mois de mars qui lui est consacré, et observent librement sa fête comme si elle était de précepte, selon le désir du Saint-Père.

Après saint Joseph, honorez d'une façon spéciale le saint qui vous a été donné comme patron, au baptême, comme aussi le patron de votre diocèse et celui de votre paroisse.

Si les chrétiens avaient la foi et la piété qu'ils doivent avoir, s'ils voulaient réellement « *vivre saintement* », la fête patronale de la paroisse serait une fête toute de religion, de sanctification, de saintes joies et d'innocentes récréations. On approcherait des sacrements, on entendrait la sainte Messe en l'honneur du saint patron, et on ferait, chaque année, quelque chose de spécial pour l'honorer et attirer sa protection sur sa famille et le village[1].

[1] Hélas! que nous sommes loin de telles mœurs chrétiennes! — Saint Etienne, évêque de Die, faisant la visite d'une paroisse de son diocèse le jour de la fête locale, employa les prières et les remontrances pour détourner les paroissiens des danses, du jeu et de la débauche; mais ce fut sans effet. L'insolence de ce peuple mutin anima le zèle du saint prélat, qui, confiant en son autorité épiscopale, commanda *aux démons qui suscitaient ces désordres*, de se faire voir.

Aussitôt, chose épouvantable! ces esprits infernaux parurent parmi

Il n'est pas défendu de croire que tel ou tel saint nous aidera plus tôt qu'un autre, dans telle ou telle maladie, telle ou telle nécessité. Nous avons cependant l'intime conviction qu'il y a souvent dans ces *croyances* aux saints un grain de superstition; et nous sommes persuadé que si on était bon chrétien, on obtiendrait, règle générale, plutôt des grâces par les saints anges, les saints patrons de paroisse, de baptême, etc., que par tout autre protecteur céleste. Ceux-là ne sont ils pas chargés officiellement de nous protéger et de nous aider?

8º Dévotion aux saints Anges.

Ces Esprits bienheureux ne sont pas assez honorés et invoqués par le commun des fidèles.

Les Pères de l'Eglise, les saints Docteurs nous enseignent que les anges président aux diverses parties du monde physique, que c'est par leur ministère que Dieu nous fournit les choses nécessaires à la vie; ils nous enseignent encore que les anges nous assistent dans l'accomplissement de nos devoirs de piété, portent nos vœux au ciel pour les offrir à Dieu par Jésus-Christ, enfin qu'ils nous sont d'un secours continuel et bien efficace dans la grande affaire de notre sanctification.

Il est impossible d'étudier attentivement, à ce point de vue, la Bible, l'histoire de l'Eglise et la Liturgie sans voir combien cet enseignement des Pères est basé sur la Révélation et les faits.

Du reste, chacun le sait, c'est une vérité de foi que Dieu nous a donné à chacun un ange gardien.

---

les joueurs, les danseurs, et les gens livrés à la débauche, mais avec des visages si affreux, vomissant tant de feux et de flammes, que ces gens plus morts que vifs de frayeur, se mirent à crier : Miséricorde! miséricorde! implorant le secours de leur saint Pasteur. Ce saint, touché de leur repentir, fit disparaître par son commandement ces spectres affreux, représenta à ses brebis rebelles l'énormité de leur faute, et les exhorta à la réparer par la pénitence et un changement de vie. (Sa vie par Surius).

Donnons donc aux saints anges, dans nos dévotions, la place importante, vraiment des premières, que Dieu leur a donnée dans l'œuvre de la création, et dans l'œuvre de notre salut.

Un saint homme disait « que l'abondance des grâces de l'âme croît beaucoup par l'union que nous avons avec ces purs Esprits et qu'ils nous enrichissent de leur plénitude, chaque ordre selon ce qui lui est propre, les Séraphins nous faisant part de leur ardent amour, les Chérubins de leurs lumières, etc. etc.

Saint François de Sales avait une grande dévotion aux anges gardiens, dit l'auteur de sa vie. Quand il conférait avec les hérétiques pour les ramener à la vérité catholique, il saluait leur bon ange et se recommandait à leur protection; quand il prêchait, il faisait une longue pause après l'*Ave Maria*, promenant ses regards sur tout l'auditoire, et un de ses chanoines lui en ayant demandé, un jour, la raison, « Je salue, répondit-il, l'ange de chacun de mes auditeurs et le prie de préparer le cœur de celui dont il a la garde ; j'ai reçu de très grandes faveurs par cette pratique. »

Mon cher lecteur, ayons, nous aussi, une grande dévotion aux saints anges.

Honorons d'une façon spéciale St Michel le chef glorieux des milices angéliques. — Honorons, aimons, implorons, suivant nos attraits intérieurs, les divers chœurs des anges, leur demandant une participation à la grâce qui leur est propre.

Ayons une dévotion spéciale et habituelle aux anges gardiens de l'Église, de notre pays, de notre famille, et surtout à cet ange que Dieu a commis à notre garde personnelle.

Les personnes dévouées à leur ange en reçoivent de grands secours dans les périls, dans leurs nécessités, à l'heure de la mort.

Quand nous avons besoin de lumière, recourons à notre ange gardien.

Que les parents, les supérieurs, les maîtres et maîtresses d'école, les prédicateurs et confesseurs imitent la pratique de St François de Sales et recourent beaucoup aux anges de ceux qu'ils sont chargés de guider, de reprendre, de sanctifier.

Prenons la bonne et pieuse coutume de saluer les anges des personnes avec qui nous vivons ou que nous rencontrons. Enfin implorons souvent le secours des anges et unissons-nous à eux dans la pratique de nos exercices de piété ; ils nous aideront beaucoup à bien prier et par conséquent à « vivre saintement ». *Amen! Amen!*

DEUXIÈME MOYEN.

Les Sacrements et les sacramentaux.

I.

Du sacrement de Pénitence.

NOUS avons montré plus haut que pour être saints, c'est-à-dire, ne l'oublions pas, de vrais chrétiens, il faut vivre dans une grande pureté de conscience, faire disparaître, autant que possible, le péché de votre vie.

Le péché est le grand mal de la terre. Les autres maux en comparaison de ce mal sont si peu de chose qu'on peut dire qu'ils ne sont rien.

Dans les maux ordinaires *l'homme seul* est atteint dans ce qu'il y a de moindre en lui, dans cette vie qui n'est qu'une ombre fugitive.

Mais ce mal que nous appelons le péché atteint Dieu et l'homme à la fois.

Il atteint Dieu qu'il outrage dans sa gloire et sa sainteté;

Qu'il méconnaît et défie dans sa souveraineté ;

Qu'il méprise dans son amour et dans ses dons.

Il atteint le Dieu incarné, Jésus-Christ, dont il augmente les souffrances, dont il procure la mort.

Or cette Majesté suprême, ce Dieu Créateur et Rédempteur, ce Dieu du Sinaï, et du Calvaire, ce Dieu trônant dans les splendeurs du ciel, étant plus et infiniment plus que tous les anges, que tous les hommes, que toutes les créatures possibles, il s'ensuit que le péché en l'atteignant, le blessant, l'offensant, produit un mal plus grand, infiniment plus grand que les maux qui atteindraient tous les anges et tous les hommes.

Nous ne saisissons pas toujours ces choses, cette malice infinie du péché; mais nous devons la croire, c'est un enseignement de notre foi.

De plus le péché atteint en même temps le pécheur qui le commet;

Il l'atteint dans son âme qu'il souille, qu'il abaisse, qu'il prive de la grâce, de l'amitié de Dieu et qu'il met sur le chemin de l'enfer, s'il est mortel, à qui il cause des dommages immenses, ne fût-il que véniel.

Or ce mal si grand nous le commettons facilement.

« Qui peut dire : mon cœur est pur, je suis exempt de péché? » (*Prov.*, xx, 4.) — « Nous péchons tous en beaucoup de choses », dit l'apôtre St Jacques. (*Eph.*, III, 2.) — Et c'est une chose à remarquer qu'on a généralement d'autant moins la conscience de ses fautes qu'on en a commis davantage.

« Plus va mal le malade, dit un philosophe païen, moins il en a le sentiment. »

— Que deviendrons-nous donc, pauvres pécheurs? — Comment remédierons-nous à cette misère native, à cette faiblesse qui nous fait si facilement commettre ce mal qui est le péché, et mériter les châtiments divins?

La miséricorde de Dieu y a pourvu. — Sa divine bonté, qui a mis dans le monde matériel des plantes médicinales pour soulager le corps malade ou blessé, a mis dans son Eglise des moyens de laver nos péchés et de guérir nos faiblesses morales.

Ces moyens sont les sacrements et tout principalement le sacrement de Pénitence.[1]

Le prophète Zacharie disait : « *In die illa erit fons patens domui David et habitantibus Jerusalem, in ablutionem peccatoris* (XIII). »

Quand l'heure de la miséricorde et de la rédemption aura sonné, une fontaine jaillira pour la maison de David et pour les habitants de Jérusalem, et ils pourront y laver les souillures de leurs péchés.

Cette fontaine c'est le Cœur de JÉSUS, et le sang rédempteur en est l'eau purificatrice; nous allons puiser cette eau pour laver nos péchés personnels, surtout par le moyen du sacrement de Pénitence.

Le sacrement de Pénitence! Pourquoi faut-il qu'il soit si peu compris, si peu estimé, si peu aimé?

Un Dieu, le grand Dieu de l'éternité, le Dieu que le *Dies iræ* nomme le roi à la redoutable majesté, *Rex tremendæ majestatis*, ce grand Dieu qui n'a pas pardonné aux anges rebelles, daigne nous offrir son pardon!

Et à quelles conditions faciles il nous l'offre!

Nous humilier, nous repentir sincèrement, avouer notre faute, et accorder à sa justice et à sa sainteté outragée, quelques légères satisfactions; voilà ce que Dieu demande!

Et si nous lui accordons cela, nos péchés fussent-ils les plus horribles, fussent-ils nombreux comme les étoiles du firmament, ils nous seront pardonnés, non pas une fois, mais septante-sept fois sept fois : c'est-à-dire chaque fois que nous voudrons nous confesser avec les dispositions voulues.

Et pardonner ainsi qu'est-ce?

C'est nous remettre une dette infinie pour laquelle l'homme livré à lui-même est absolument insolvable.

---

[1] Au point de vue de l'ascétisme il n'est presque rien d'aussi important pour l'époque où nous vivons qu'une dévotion fervente aux sacrements. (P. Faber.)

C'est fermer l'enfer éternel sous nos pieds et rouvrir le ciel sur nos têtes.

C'est pour ce grand Dieu, nous rendre son amitié, le titre de son enfant, c'est nous faire retrouver en Marie une bonne mère, dans les anges et les saints des frères aimants et bien-aimés!

Ah! si les criminels enfermés dans nos prisons pouvaient se libérer à si peu de frais!... Si moyennant ces conditions exigées de nous dans la réception du sacrement de Pénitence, les démons et les damnés pouvaient s'arracher au feu qui les dévore!!!

Le Père Charlevoix, dans son *Histoire du Paragay*, raconte que les sauvages de ce pays, entendant pour la première fois exposer la doctrine de la confession catholique, ne pouvaient croire à une si grande bonté de Dieu et versaient des larmes d'attendrissement et de bonheur.

Et nous, chrétiens de vieille date, catholiques dégénérés de l'Europe, si favorisés des grâces de Dieu, nous méconnaissons ce divin sacrement de la miséricorde! — Nous oublions que Dieu est le maître et qu'il a droit de nous imposer les satisfactions qu'il trouve bon! Et nous avons le front de trouver trop pénible d'effacer par un moyen si simple, si facile ce que l'enfer éternel avec ses effroyables tourments, son effroyable et stérile pénitence, n'effacera jamais!

Quand donc cesserons-nous d'être aveugles et insensés! Quand, guidés par la foi, estimerons-nous à sa juste valeur le sacrement de Pénitence!

Sainte Marie-Madeleine de Pazzi vit, un jour, le sang de Jésus-Christ découler de ses plaies sur les religieuses ses consœurs qui étaient au confessionnal; il purifiait leur cœur et les comblait de grâces. Prise alors d'une sainte soif, cette bonne sainte s'écria : « Et moi aussi, Seigneur, et moi aussi. »

O chrétiens sans ferveur, qui cependant avez la foi, et pourriez être si bons, si saints, vous surtout, braves ou-

vriers, chers jeunes gens de nos campagnes, dites donc une bonne fois, comme sainte Marie-Madeleine de Pazzi : « Et nous aussi, Seigneur, et nous aussi, nous voulons aller à cette fontaine de miséricorde ; nous voulons y aller chaque fois que nous en sentirons le besoin, non seulement pour nous relever de nos chutes graves, mais pour les empêcher ; nous voulons y aller, non suivant la coutume des faibles chrétiens, mais souvent, très souvent, afin de puiser dans ce sacrement de la Pénitence la grâce d'une grande pureté de conscience. »

La masse des chrétiens pratiquants est avide encore de la parole de Dieu. Quand un missionnaire, quand un prêtre pieux et zélé, font entendre des enseignements marqués au bon coin de la parole divine et apostolique, on court recueillir ces enseignements, et on se réjouit de les avoir reçus. Mais, chose singulière, invite-t-on au sacrement de la réconciliation, presse-t-on avec les raisons les plus fortes les mêmes chrétiens de se confesser plus souvent, la plupart font la sourde oreille.

Et pourtant, règle générale, pourquoi prêche-t-on, sinon surtout pour amener les chrétiens à la pénitence, à une grande pureté de vie, et, par conséquent, à la réception fréquente du sacrement de Pénitence?

La parole de Dieu, d'ordinaire, sert de peu si elle ne produit ce résultat.

Je livre à la méditation de mes lecteurs les belles réflexions que fait à ce sujet un grand et saint missionnaire, le Vénérable Père Eudes :

« Les prédicateurs, disait-il, ébauchent seulement l'ouvrage du salut, mais les confesseurs y donnent la perfection. Ceux-là sont envoyés de Dieu pour faire connaître aux hommes ses volontés ; ceux-ci les font exécuter. Les premiers sont les trompettes qui les animent à livrer la guerre au péché ; les seconds sont les soldats qui le tuent. Les prédicateurs sont les médecins qui déclarent les remèdes propres pour la guérison des maladies spirituelles ;

les confesseurs appliquent à chaque âme ceux qui lui sont convenables. Ceux-là sont les anges qui annoncent aux pécheurs le déluge de la colère de Dieu, et ceux-ci sont les Noé qui en sauvent plusieurs dans l'arche de la pénitence. Les premiers publient les mystères du Seigneur et les souffrances qu'il a endurées pour sauver les hommes, et les derniers leur en appliquent les mérites et les fruits. »

Tous les saints, — et les saints ont l'esprit de Notre-Seigneur, — ont eu la plus grande estime pour le sacrement de Pénitence. Eux qui péchaient beaucoup moins que nous, avaient, si je puis m'exprimer ainsi, une véritable faim de l'absolution. Il est dit de St Alphonse et de beaucoup d'autres qu'ils se confessaient tous les jours. Sainte Brigitte de Suède, princesse vivant dans le monde, mère de famille, se confessait trois fois par jour, quand elle le pouvait. Elle pleurait alors les petites fautes inhérentes à la fragilité humaine, si amèrement aux pieds de son confesseur, que celui-ci avait parfois de la peine à la consoler et à la calmer. Le fait suivant prouve à quel point Dieu a pour agréable l'ardent désir de recevoir l'absolution. — Durant une des confessions de Brigitte, son confesseur fut réclamé par un prêtre qui voulait lui parler d'une affaire pressante. Le confesseur se hâtant de répondre à cet appel oublia de donner l'absolution à sa sainte pénitente. Le soir de ce même jour, au moment où Brigitte se disposait à prendre son repos, le Saint-Esprit lui apparut et lui dit : « Lève-toi, ma fille, fais un acte de contrition, puis agenouille-toi humblement pour recevoir l'absolution; car ton confesseur ne te l'a pas donnée aujourd'hui. » Après la lui avoir accordée, le Saint-Esprit ajouta : « Celui qui ne prend pas garde aux petites choses, sera bientôt en défaut dans les grandes; car même un péché véniel deviendra mortel, si, malgré les remords de la conscience, on y persévère sans souci. [1] »

[1] *Vie* de la sainte, t. II, p. 368. Une autre fois Notre-Seigneur, parlant à la même sainte, lui dit : « Celui qui veut conserver la ferveur doit

Tous les saints aussi étaient zélés à pousser leurs frères vers le saint tribunal. Saint Philippe de Néri *exigeait* des jeunes gens qui se mettaient sous sa conduite un fréquent usage du sacrement de Pénitence.

***

Une question se pose ici : *Combien fréquente doit être la confession?*

Nous répondrons : aussi fréquente que les besoins de chacun le réclament.

C'est une absurdité (et pourtant une absurdité qui fait loi dans la plupart de nos villages) que de se confesser un certain nombre de fois chaque année parce que les autres le font!

Ce n'est pas au voisin, ni à la coutume, mon cher lecteur, de régler le nombre de vos confessions, mais à votre confesseur.[1]

Voici pour vous aider et peut-être aider votre confesseur à résoudre cette question, quelle était la pratique de deux prêtres de notre temps, très éclairés dans la conduite des âmes et surtout des jeunes hommes.

Le premier est le vénérable M. Joseph Allemand, mort

---

se purifier souvent par la confession en *s'accusant bien* de toutes ses fautes et de toutes ses négligences au service de Dieu. »

[1] Le capitaine Marceau, ce grand converti, ce vrai chrétien, rencontre, un jour, un officier comme lui revenu à Dieu. — Vous confessez-vous souvent? lui dit-il dans la conversation. — Oui, de temps en temps, répond l'officier, aux grandes fêtes par exemple. — Mais on ne vous fixe pas d'époque? reprend Marceau. — Non; je vais me confesser, on m'absout et on n'ajoute rien de plus. — Mais, mon cher, il faut prier votre confesseur de fixer l'époque du retour. Dans la vie spirituelle tout doit être réglé comme sur un vaisseau.

Et Marceau conduisit lui-même son ami à un autre prêtre. Celui-ci le fit revenir d'abord tous les quinze jours, puis tous les huit à peu près. Cet officier communia bientôt trois fois par semaine. — Marceau l'amena encore à faire la méditation et il devint si pieux que les autres officiers disaient : « On ne le comprend plus; le voilà enfoncé dans la dévotion jusqu'au cou. » — *Vie de Marceau.*

à Marseille, en odeur de sainteté, dans la première moitié de ce siècle. Sa grande occupation pendant quarante ans a été la confession et la direction des jeunes gens qui fréquentaient au nombre de quatre à cinq cents, son patronage, ou œuvre de jeunesse.

Voici les paroles qu'il leur adressait, un jour, dans une allocution : « Un jeune homme qui veut persevérer dans la vertu doit s'approcher du tribunal de la pénitence tous les quinze jours au plus tard. »

Et après ces paroles, le saint prêtre s'arrêta un moment pour réfléchir, comme un homme qui craindrait de s'être trompé; puis, reprenant, il ajouta : « Je ne dis pas assez! une expérience de trente-cinq ans consacrés à la direction de la jeunesse, m'a appris qu'un grand nombre de jeunes gens n'auraient pas persévéré sans la confession de tous les huit jours. Je réponds d'un jeune homme qui est exact à se confesser chaque semaine sans y manquer.[1] »

L'autre prêtre est Monsieur Timon David, qui a écrit un livre précieux sur la confession et la direction des enfants et des jeunes gens. Si nous ne nous trompons, ce prêtre pieux, éclairé et zélé vit encore et dirige, à Marseille, une œuvre de jeunesse qui comprend au moins quatre cents jeunes ouvriers.

Voulant prouver qu'on peut obtenir des jeunes gens, la confession fréquente, il cite, dans son livre, sa propre expérience en ces termes :

« Après onze ans, voici où nous en sommes arrivés dans cette maison, et j'espère que le bon Dieu nous conduira plus loin encore.

« J'ai pris la liste de cinquante enfants, en suivant l'ordre

[1] On remarquera que M. Allemand avait affaire avec des jeunes gens méridionaux, et vivant au milieu d'une grande ville. Nous dirons cependant, après un ministère fort laborieux de trente-deux ans, que nous avons remarqué que, même à la campagne, beaucoup de jeunes hommes ne sont pas capables de persévérer dans la grâce pendant un mois, sans se confesser.

alphabétique. Les plus jeunes ont au moins douze ans, les plus âgés vingt-trois ans. Dans les trois mois qui viennent de s'écouler, trente-neuf se sont confessés tous les huit jours, cinq, tous les quinze jours, un seul a dépassé un mois. Les cinq autres se sont confessés irrégulièrement tantôt *plus souvent*, tantôt moins souvent que tous les huit jours. »

Quelles populations chrétiennes, quelles familles vraiment religieuses et bénies de Dieu, que de saints nous aurions si nous pouvions mettre les jeunes hommes de nos paroisses sur le pied de cette sanctifiante coutume.

Nous parlons surtout ici des jeunes hommes, d'abord parce que ce *sont eux qui ont le plus besoin de la fréquente confession*. Ensuite si les jeunes hommes se confessaient souvent, les jeunes filles ne resteraient pas en arrière, et au bout de quelques années nous aurions des pères et mères de familles vraiment modèles, élevant leurs enfants dans la crainte de Dieu, dans l'amour de JÉSUS-CHRIST et de la sainte Eglise et dans la pratique du saint Evangile.

Saint Philippe de Néri, le Vénérable Monsieur Allemand, et Monsieur Timon David ne demandaient pas de leurs disciples, qu'ils communiassent toutes les fois qu'ils allaient à confesse ; souvent même ils ne leur permettaient pas une communion aussi fréquente.

La coutume générale est qu'on unisse la communion à la confession. Cependant nous pensons qu'il serait utile de faire remarquer à beaucoup de chrétiens encore faibles et très soucieux du qu'en dira-t-on, qu'ils peuvent très bien se confesser sans approcher de la table sainte.

Un pieux et zélé curé de mes amis avait établi dans sa paroisse une congrégation de jeunes hommes qui se confessaient régulièrement tous les mois. Plusieurs, sur les recommandations de leur pasteur, quand ils retombaient dans le courant du mois en quelque péché grave, allaient trouver leur confesseur, soit le soir, soit le matin, un peu en cachette, parfois à la sacristie ou au presbytère, et se

hâtaient, par une bonne confession, de se relever et de reprendre le chemin de la vertu.

Il faudrait ici de longues pages pour montrer tous les avantages de la fréquente confession; mais je sortirais des bornes de ce petit traité. Du reste qu'on relise ce qui a été dit, dans les premiers chapitres, des grands biens que nous procure une vie sainte, soit en ce monde, soit en l'autre, et l'on aura une vue des avantages de la fréquente confession; car la sainteté est, en grande partie, le résultat de cette fréquentation assidue du sacrement de Pénitence.

Que tous les hommes soient chrétiens, enfants de l'Eglise, et que tous approchent fréquemment du saint tribunal de la pénitence, et l'on verra la terre changer de face, les nations retrouveront le calme, toutes les injustices seront réparées, les haines apaisées, les vertus chrétiennes, et surtout la charité fraternelle fleuriront partout; les familles seront heureuses autant que le bonheur peut être notre partage ici-bas; enfin et surtout Dieu sera servi fidèlement et les âmes se sauveront!

Comment on doit se confesser.

Mais hâtons-nous de le dire, tous ces heureux résultats ne sont pas les fruits de toutes les confessions, mais des bonnes confessions.

Et qu'est-ce qu'une bonne confession? C'est celle que l'on fait en esprit de foi; voyant dans la réception de ce sacrement une chose surnaturelle, une rencontre avec Dieu, une ascension au calvaire où l'on va déclouer le Christ en recevant l'influence de son sang rédempteur!

La bonne confession faite avec foi, est celle, où les lumières de la divine foi nous font voir dans le prêtre, non l'homme mais l'homme de Dieu, qui est là, sans doute, surtout le ministre de la miséricorde, mais aussi un juge qui, de la part de Dieu, a droit de prononcer des sentences sur notre conduite, de nous rappeler à l'obser-

vance des lois, de nous imposer les fardeaux et les sacrifices qu'il juge utiles.

Vous allez à confesse en esprit de foi encore et d'une manière profitable quand vous vous regardez vous-même en cette action, des yeux de la foi. Or la foi vous dit qu'un chrétien, une chrétienne qui vont s'agenouiller aux pieds du prêtre, ne s'y agenouillent pas comme monsieur un tel, comme madame ou mademoiselle une telle, mais comme un pénitent, une pénitente, c'est-à-dire un pécheur qui vient s'agenouiller aux pieds de Dieu et lui demander pardon.

Oh! que les confessions seraient plus humbles, plus sincères, que les reproches paternels du confesseur seraient plus faciles et plus utiles, que la direction serait plus commune et plus aisée si tous les chrétiens qui se confessent, étaient ainsi de *vrais pénitents!*

Si on a ces pensées de foi sur le sacrement de la réconciliation, on s'y préparera sérieusement par la prière, par un examen suffisant, et surtout en s'excitant vivement à la contrition; et quand on sera au saint tribunal on y aura une ouverture de cœur entière.

Mais hélas? que tous les chrétiens qui se confessent sont loin de le faire avec ces pensées et ces dispositions.

« Nous venons nous confesser, disait le saint curé d'Ars, tout préoccupés de la honte que nous allons éprouver. Nous nous accusons à la vapeur. On dit qu'il y en a beaucoup qui se confessent et peu qui se convertissent. *Je le crois bien*, mes frères, c'est qu'il y en a peu qui se confessent avec larmes du repentir. »

« Beaucoup de chrétiens vont en enfer pour des confessions mal faites, » disait sainte Thérèse.

St Benoît Joseph Labre recommandait de se confesser souvent, et il ajoutait presque toujours : « mais il faut faire de bonnes confessions; car une *multitude* de chrétiens se précipitent en enfer parce qu'ils ne font pas de bonnes confessions. »

A qui doit-on se confesser?

Importante question que nous allons résoudre brièvement.

La Sainte Eglise vous permet de choisir parmi les prêtres à qui elle a donné le pouvoir de vous absoudre. Il vous est donc permis de vous confesser soit à votre pasteur, soit à son vicaire s'il en a un, soit à un prêtre voisin, soit à quelque religieux d'un monastère voisin qu'il vous serait possible de voir assez régulièrement.[1] Les fidèles doivent ici être sans respect humain, et tenir inébranlablement à leur liberté sous ce rapport.

Tout prêtre qui trouverait mauvais l'usage de cette liberté octroyée par l'Eglise n'a pas l'esprit de son saint état, ou se dirige par des inspirations d'un zèle mal ordonné et blâmable.

Nous ferons cependant observer qu'en règle générale, à la campagne surtout, il est bon d'avoir pour confesseur habituel le curé ou du moins un des prêtres de la paroisse. Le pasteur connaît mieux son pénitent; il a grâce d'état pour le diriger, puis le pénitent trouve plus facilement son confesseur; enfin, raison très grave, presque tous les paroissiens des paroisses rurales, sont amenés comme forcément à se confesser à leur curé à l'article de la mort. Or quelle plus grande assurance on aura de faire une confession bien sincère, si on trouve dans le confesseur de ce moment solennel et décisif son confesseur habituel; et puis quelle facilité plus grande pour le pénitent dont la conscience est connue de longue date.

On ne saurait donc assez déplorer la pratique de tant de fidèles, surtout parmi les hommes, de s'adresser tantôt à

[1] Nous disons assez régulièrement, car il n'est pas nécessaire de se confesser invariablement chaque fois au même confesseur. La nécessité nous force parfois de nous adresser à un autre que notre père spirituel ordinaire; et il est très utile même de le faire quelquefois pour plusieurs raisons qu'il serait trop long de dire.

un confesseur, tantôt à un autre, et toujours ou presque toujours, à n'importe quel confesseur, plutôt qu'à leur propre prêtre !

Si l'on veut donc puiser dans ce divin sacrement *toute* la force de sanctification que Dieu y a déposée, il est grandement utile, j'oserais presque dire nécessaire, de se confesser habituellement, régulièrement au même confesseur. Dès lors celui-ci pourra donner l'absolution en meilleure connaissance de cause, mais surtout il pourra donner à son pénitent ce qu'on appelle la *direction spirituelle.*

Un malade ne s'adresse-t-il pas ordinairement au même médecin qui le connaît, c'est-à-dire qui connaît son tempérament, sa maladie, qui suit le cours de celle-ci, fait continuer ou laisser les remèdes, en diminue ou en augmente la dose?

Un apprenti ne trouve-t-il pas tout avantage à rester sous la direction d'un même maître? Un écolier sous celle d'un même instituteur?

Pourquoi faut-il que cette règle élémentaire de sagesse pratique soit oubliée si généralement quand il s'agit du confesseur qui est un médecin, un patron, un guide des âmes !

Saint Vincent Ferrier dit : « Jésus-Christ n'accordera jamais sa grâce, sans laquelle nous ne pouvons rien, à l'homme qui, pouvant avoir quelqu'un pour le diriger, s'en met peu en peine et ne se soucie pas de se mettre sous la conduite d'un autre, dans la pensée qu'il se suffit à lui-même et que, seul, il peut chercher ce qui convient à son salut. »

« Ah! disait le capitaine Marceau, que d'âmes feraient de grands progrès dans la vertu si elles trouvaient un directeur qui les poussât au bien !... le monde est rempli de prêtres vertueux et zélés, mais en est-il beaucoup qui soient uniquement, exclusivement occupés des intérêts de Jésus-Christ? On ne parle presque plus de ce qu'ont fait les saints. »

Tous les saints parlent dans le même sens sur ce sujet, et saint François de Sales conseillant aux chrétiens ce choix d'un bon confesseur, appelle ce conseil « le conseil des conseils ».

Le Père Lacordaire écrivait à un jeune homme qui commençait ses études supérieures dans une université : « *La première chose pour tout chrétien, partout où il se trouve c'est d'avoir un père, un maître, un ami spirituel.* C'est là votre première trouvaille à faire... »

Ce que c'est que la direction spirituelle.

Quand on a un vrai Père spirituel on ne se contente pas de bien lui faire connaître l'état de sa conscience au point de vue du péché; mais on s'ouvre à lui de tout ce qui peut mettre l'âme en péril et de tout ce qui intéresse son progrès dans la vertu.

Ainsi on lui fera connaître ses passions peut-être encore bien menaçantes, ses défauts naturels, sources de tant de petites fautes et qui, ménagés, restent toute la vie, et amoindrissent si fort les chrétiens.

On lui fera connaître également ses tentations, ses répugnances, ses dégoûts, les dangers qu'on peut courir de par le monde et les circonstances dans lesquelles on se trouve.

L'auteur de la vie de Monsieur Allemand dit de ce grand directeur des âmes : « Pour mieux éloigner les âmes du péché, M. Allemand se montrait inflexible sur les occasions. Comme saint Alphonse, cet éminent directeur si sage et si doux, il était convaincu qu'il n'y a pas de plus grande cruauté dans un confesseur que d'être indulgent sur cet article, parce que c'est exposer les âmes à se perdre. »

Je lis encore dans un autre endroit de la vie de ce grand serviteur de Dieu ces lignes : « Monsieur Allemand disait souvent : on ne fait éviter le péché qu'en éloignant des occasions. » Et par occasion ce profond et habile direc-

teur n'entendait pas seulement les occasions qui sont immédiatement prochaines, mais tout ce qui de près ou de loin, brusquement ou peu à peu et par un progrès insensible, est de nature à amener comme résultat final la perte de l'âme[1]. Qu'importe qu'un chrétien, c'est-à-dire par exemple tel jeune homme, telle jeune fille, parfois un père respectable, ou une digne mère de famille, mette six mois, un an, deux ans à glisser hors du droit chemin, si enfin il en sort. C'est simplement la différence du poison lent au poison prompt ; il y a toujours la mort au bout. »

Nous ajouterons que le malheur en bien des cas, c'est que le cœur est déjà un peu ébranlé quand le pénitent se rend compte du péril qu'il court, et dès lors il hésite à dévoiler la situation à son confesseur ; il cherche mille prétextes pour autoriser son silence et rester dans l'occasion.

De là bien souvent des chutes effrayantes, scandaleuses qui étonnent, mais qui étonneraient moins si on savait par quelles pentes insensibles on a glissé dans l'abîme.

Celui qui a un confesseur attitré, un vrai Père spirituel en qui il a toute confiance, prendra encore son avis sur les bonnes œuvres qu'il fait ou qu'il voudrait faire ; il lui rendra compte de sa façon de remplir ses devoirs d'état, ses exercices de piété. Il lui demandera de l'éclairer et de le stimuler dans la pratique des vertus chrétiennes, comme l'humilité, le recueillement, la patience, la douceur, le zèle, etc.

---

[1] Monsieur Allemand par les règlements de son œuvre défendait à ses jeunes gens d'aller au théâtre. Il appelait la rue qui y conduit la « rue du diable. » — Il défendait également les bals, et aussi les promenades publiques aux heures où la foule s'y rend et où les pompes séduisantes du monde y sont étalées. Tout ce qui était réunions mondaines l'effrayait pour ses chers jeunes gens.

Il regardait l'amour de la parure comme un très grand danger pour les jeunes gens et les jeunes filles, parce qu'il excite la vanité et prédispose aux plus redoutables passions; c'est pourquoi il les en détournait toujours de tout son pouvoir. *Voir sa vie.*

Si, en certains temps, le pénitent se sent poussé intérieurement à pratiquer quelque bonne œuvre, à communier plus souvent, à faire un sacrifice généreux, il aura soin de faire connaître ces attraits au confesseur qui en décidera.

Eprouve-t-il un commencement d'affection pour une créature, le pénitent doit en instruire son directeur ; si on attend, comme nous disions plus haut, que le cœur soit captivé, on fuira plutôt le confesseur que de le rendre juge de la bonté des liens qu'on a formés.

De là vient que si peu de mariages se font avec une véritable vocation, *et que peu sont bénis de Dieu.*

Enfin la question des questions qu'on doit traiter avec son confesseur, c'est celle de sa vocation, surtout quand on sent quelque attrait pour une vocation supérieure, comme le célibat dans le monde, ou surtout la vie religieuse et le sacerdoce.

On me croira à peine si je dis que *souvent* mon ministère m'a mis en rapport avec des jeunes gens qui arrivaient au seuil de la cléricature sans avoir jamais dit un mot de leur vocation à leur confesseur, ou en avaient parlé sans se bien faire connaître à lui. Mais ce sont surtout les jeunes filles qui agissent, en cette question, avec une légèreté et un aveuglement déplorables. Bon nombre entrent au couvent sans avoir jamais soufflé un traître mot sur leur vocation à celui que Dieu avait *surtout* chargé de la décider.

Est-il étonnant dès lors qu'on voie trop souvent dans ces saintes carrières des sujets médiocres ou même des sujets qui parfois les déshonorent?

Il me paraît, après ces avis donnés, que c'est bien le lieu d'appliquer cette parole des livres saints : *qui facit hæc non movebitur in æternum :* un chrétien qui usera, de cette façon, du sacrement de Pénitence, et aura soin de se choisir un directeur, ne se laissera pas ébranler si facilement dans ses résolutions ; il ne lui arrivera pas

aussi fréquemment (comme on le constate assez souvent après les missions, chez les hommes surtout) de retourner en arrière; mais il se relèvera promptement quand il tombera, et, par des efforts nouveaux, il ira de vertus en vertus, de progrès en progrès, jusqu'à la sainteté, la vraie vie chrétienne stable et abondante en fruits d'éternité Amen!

II. De la sainte Communion.

Sur les champs de bataille de la vie chrétienne, l'âme se couvre facilement de poussière, et facilement elle reçoit des blessures, parfois mortelles; il faut donc souvent, si je puis m'exprimer ainsi, la porter à l'*ambulance* établie par JÉSUS-CHRIST, je veux dire au confessionnal, où elle se purifie et se guérit.

Mais il ne suffit pas de la guérir, il faut la nourrir et la fortifier par une nourriture substantielle et abondante.

L'aliment principal de l'âme, c'est l'Eucharistie, c'est JÉSUS pain de vie reçu dans la sainte Communion.

Nous ne pouvons pas plus douter de cela que du dogme de la sainte Trinité ou de toute autre vérité catholique.

Il n'est peut-être pas un dogme sur lequel JÉSUS ait été plus clair et sur lequel il soit revenu plus souvent.

« Je suis, dit-il, le pain de vie; vos pères ont mangé la manne dans le désert et ils sont morts; mais voici que je suis le pain vivant, descendant du ciel, et je vous affirme que celui qui mange ce pain ne mourra pas. » (*Joan.*, VI.)

« Ma chair, dit-il encore, est vraiment une nourriture, et mon sang un vrai breuvage; qui mange ma chair et boit mon sang, il demeure en moi et je demeure en lui. » (*Joan.*, VI.)

« Comme mon Père qui est vivant m'a envoyé et que pour cela je vis de la vie de mon Père; de même celui qui me mange, vivra de ma vie. » (*Joan.*, VI.)

« Au contraire, je vous le jure (vous entendez, JÉSUS en fait le serment), si vous ne mangez ma chair et si vous ne buvez mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous. »

Il est donc clair, mon cher lecteur, soyez un ouvrier de chemin de fer, un commerçant affairé, ou un cultivateur des Ardennes, il est clair, absolument clair que vous devez trouver l'alimentation de cette vie spirituelle reçue au baptême, dans la sainte Eucharistie.

Mais comment accomplir cette loi divine ?

Jusqu'à quel point, dans quelle mesure doit-on donner à son âme cette surnaturelle et vraiment divine alimentation ?

Nous allons essayer de résoudre cette question en traitant de la

Communion fréquente.

Le divin Sauveur dit, un jour, cette parabole : Un homme fit un grand festin auquel il invita grand nombre de personnes. L'heure du repas sonne, il envoya son serviteur dire aux invités de venir parce que tout était prêt. Mais tous trouvèrent des prétextes pour ne pas se rendre au festin. L'un avait acheté une maison, il devait aller la voir ; un autre avait acheté cinq paires de bœufs, pour le labour, ne devait-il pas les essayer ? Un troisième venait de se marier, on comprend qu'il ne pouvait se rendre à cette invitation. — Le serviteur ayant rendu compte de son insuccès, le maître se mit en colère et lui dit : Allez promptement dans les places publiques et les rues de la ville et amenez ici les pauvres, les estropiés, les aveugles, les boiteux. Le serviteur exécuta cet ordre et vint dire au maître : il y a encore de la place de reste. Eh bien, dit celui-ci, allez dans les chemins de la campagne et le long des haies, rassemblez tous ceux que vous trouverez *et forcez-les d'entrer* afin que ma maison soit remplie.

Dans l'office de la fête du Saint-Sacrement (Dom. infr. Oct.) la Sainte Église nous fait voir, dans ce repas de la Parabole, l'image du Banquet Eucharistique. La conduite de ce maître est bien propre à vous faire comprendre avec

quelle ardeur Jésus nous invite à prendre part à ce Festin Sacré. Il a chargé ses serviteurs, c'est-à-dire ses prêtres, et en particulier le Chef suprême du Sacerdoce, le Souverain Pontife, d'aller aux chrétiens de tout âge, de tout sexe, de toute condition, pour les inviter, les presser de venir s'asseoir souvent, chaque jour même, à sa table, où il nous nourrit de sa propre chair.

C'est ce que Pie X a fait encore en ces derniers temps, d'une façon solennelle, par deux Décrets qui ont eu grand retentissement dans l'univers chrétien. Dans le premier, daté du 20 décembre 1905, il dit : « La communion fréquente et quotidienne, en tant que vivement désirée par Notre-Seigneur et par l'Église Catholique, doit être accessible à tous les fidèles de quelque classe ou condition qu'ils soient ; de sorte que personne, s'il est en état de grâce et s'en approche avec une intention droite et pieuse, ne puisse être écarté de la Sainte Table. »

Dans le second décret du 8 août 1910, après avoir déterminé que l'âge de discrétion auquel les enfants sont obligés de communier est l'âge d'environ sept ans, le Souverain Pontife s'exprime ainsi : « Tous ceux qui ont charge des enfants doivent mettre tous leurs soins à les faire approcher souvent de la Sainte Table après leur première communion, et, si c'est possible, même tous les jours, comme le désirent le Christ et notre Mère la Sainte Église. »

Voulant faire écho aux désirs du Cœur de Jésus et de l'Église notre Mère, nous nous adressons à tous les chrétiens, nos frères, quelle que soit leur condition, quel que soit leur âge, pourvu qu'ils aient l'âge de discrétion, nous nous adressons aux riches et aux pauvres, aux hommes comme aux femmes, mais ayant surtout en vue les chrétiens qui peuvent avoir mission de propager autour d'eux par l'influence de leur parole et de leurs exemples, le règne de Dieu, comme tant de pères de famille, de jeunes filles, et tant de bonnes et

dignes mères de famille, et nous allons traiter avec eux et pour eux la grande question de la fréquente communion.

Nous affirmons tout d'abord que ces chrétiens, si nous les jugeons dans leur ensemble, ne communient pas assez souvent.

I. — La première raison dont nous appuyons cette affirmation, c'est que la plupart ne sont pas capables de persévérer longtemps dans la grâce de Dieu, et par conséquent de pratiquer habituellement le premier degré de sainteté auquel, pour le moins, ils sont tenus, en communiant aussi rarement qu'ils le font.

Si mes lecteurs veulent scruter leur cœur et leur vie et considérer attentivement ce qui se passe autour d'eux, ils devront avouer que les passions humaines, d'ordinaire, sont nombreuses et violentes.

Quel amour désordonné de l'argent qui porte si fréquemment à se le procurer par l'injustice! Quel orgueil! quelle susceptibilité qui font blesser si facilement la charité! quelle lâcheté, quelle paresse dans l'accomplissement de ses devoirs d'état et dans ses devoirs religieux! Mais surtout quelle pente au plaisir impur, qu'on se procure si facilement par la pensée, le désir, la parole, le regard, les actions, seul ou avec d'autres, en tout temps et à tout âge!

Celui donc qui veut vivre chrétiennement et assurer son salut, doit fortifier son âme et employer tous les moyens que la religion lui fournit pour amortir la violence de ses mauvais penchants.

La sainte communion atteint ce double résultat, *quand elle est assez fréquente*.

Il est clair qu'elle fortifie l'âme puisqu'elle est son alimentation, et que l'effet propre de ce sacrement est d'augmenter la grâce sanctifiante, c'est-à-dire notre union avec Dieu et notre participation à sa sainteté, à sa force.

Quant aux passions c'est un enseignement des livres sacrés, c'est le dire de tous les saints, c'est un fait d'expérience que la fervente et fréquente réception du Pain

eucharistique les apaise; et cela est vrai surtout de la passion de l'impureté.

Le Père de Barry, dans un de ses ouvrages, rapporte le trait suivant :

« Un homme de la ville de Ferrare menait une jeunesse fort déréglée. Sa foi cependant ne s'était pas éteinte, et les remords de la conscience, la crainte de l'enfer le tourmentaient sans relâche; il se repentait même de ses désordres, mais la fougue du tempérament, la force de l'habitude, l'entraînaient comme malgré lui dans le mal.

« Il résolut enfin d'aller chercher auprès d'un confesseur éclairé un remède à ses rechutes. Celui-ci, après mûre réflexion, lui dit qu'il n'en voyait point d'autre qu'un légitime mariage, suivant l'enseignement de saint Paul.

« Le jeune débauché suivit ce conseil, se maria, et vécut chrétiennement.

« Mais peu d'années après, la mort lui ayant ravi son épouse, l'ennemi du salut l'assaillit de tentations terribles et il recommença sa vie de débauches.

« Il gémissait cependant et rougissait de sa conduite. Enfin, accablé de remords et touché de la grâce, il alla trouver un religieux qui jouissait de l'estime générale. Il lui fit connaître sincèrement la vie qu'il avait menée depuis son enfance, mais il ajouta qu'il se sentait peu d'inclination pour de secondes noces.

« Ce directeur sage et très versé dans les voies de Dieu, voyant dans cet homme un désir sincère de sortir du péché et de faire son salut, lui dit : « Mon fils, vous savez que Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'Agneau sans tache, le Fils de la Vierge immaculée, réside personnellement sous les voiles eucharistiques ; vous savez que c'est là le froment des élus qui les nourrit, les fortifie, et, de plus, le vin qui fait germer les vierges, qui les enivre saintement des ardeurs du céleste amour et leur fait produire les fruits admirables de vertus, et spécialement d'une pureté angélique. Puis donc que vous êtes *fortement résolu* de rompre

vos chaînes honteuses, de rentrer dans l'innocence perdue, croyez-moi, ranimez votre dévotion pour l'auguste Sacrement de nos autels, visitez-le de temps en temps, entendez la Messe le plus souvent que vous pouvez, puis communiez tous les huit jours : avec ces moyens si peu coûteux, je vous promets une totale transformation de tout votre être, et ce qui faisait vos délices ne vous inspirera plus que du dégoût.

« Le pénitent, heureux de se voir à la veille de rompre ses mauvaises habitudes et plein de confiance dans les paroles du prêtre, *suivit ses conseils de point en point avec ferveur et constance.*

« Peu après, il sentit diminuer les ardeurs de la concupiscence, il n'en éprouvait même plus les atteintes, particulièrement les jours qui suivaient ses communions ; de sorte qu'en peu de temps il eut triomphé de cette passion indomptable, et il trouvait son bonheur et sa paix dans la pureté de l'esprit, du cœur et du corps. »

Une fois qu'on a goûté les choses spirituelles, dit saint Bernard, la chair n'inspire plus que du dégoût : *gustato spiritu, necesse est desipere carnem.*

Le Sacrement de l'autel, ajoute le même saint, opère en nous deux choses : il diminue la tentation de la volupté et il empêche le consentement dans les tentations. Si quelqu'un d'entre vous ne ressent plus aussi souvent et aussi vivement les mouvements de la colère, de l'envie, de la luxure et autres vices semblables, qu'il en rende grâces au corps et au sang du Seigneur, parce que la vertu du Sacrement opère en lui.

« Un jeune débauché vint un jour trouver saint Philippe de Néri et lui dit que fatigué de vivre dans le péché il voulait *à tout prix* en finir avec sa vie de désordres.

« Mon fils, lui dit le saint, *puisque vous êtes fermement résolu* de vous convertir, ayez confiance en Dieu. Pour vous rendre victorieux de vos habitudes impures, voici ce que je demande de vous : faites aujourd'hui une

bonne confession générale et communiez demain avec ferveur pour puiser dans le Pain de vie la force de vous vaincre. Si, demain, vous retombez, malgré vos résolutions et votre communion, à cause de la violence de vos passions, ne vous découragez pas ; revenez aussitôt vous confesser et le jour suivant communiez avec ferveur, et continuez ainsi jusqu'à victoire complète.

« Je le ferai, mon Père, répondit le jeune homme.

« Il se confessa le jour même, et le lendemain s'approcha de la sainte Table. Comme le saint l'avait prévu, le pauvre converti, dès le jour même de sa communion, retomba dans le péché. Il alla trouver le saint, qui l'accueillit avec une charité tendre et encourageante. Il se confessa, et le lendemain communia ; mais le jour même de cette communion, il retomba encore dans le péché... il revint à confesse... et continua pendant treize jours à retomber, mais à se relever immédiatement, suivant le conseil de saint Philippe. Enfin, après ces treize jours, la victoire fut complète et durable : notre jeune homme persévéra, vécut en fervent chrétien, et mourut saintement. »

Qu'en serait-il de lui, de son âme, depuis trois cents ans, si, par lâcheté ou découragement, il avait suivi la manière de faire de tant de nos chrétiens, de qui il est comme impossible d'obtenir qu'ils se confessent et communient plus souvent pour les faire sortir du péché?

Ce n'est pas seulement contre la passion impure que la sainte communion nous fortifie, mais contre toute passion.

Voici un trait de la vie de Marceau, le célèbre capitaine du vaisseau *l'Arche d'Alliance* : « Ayant appris que plusieurs de ses matelots murmuraient de ce qu'il approchait tous les jours de la sainte Table, il réunit tout l'équipage et dit à ses hommes : « Au lieu de murmurer et de vous scandaliser vous devriez vous réjouir. Si je ne communiais pas tous les jours, au moindre mécontentement que vous me feriez éprouver, je vous fourrerais tous à la mer. »

Par ce mot énergique, Marceau, qui était d'un tempérament extrêmement colère, exprimait les combats qu'il avait à se livrer pour être patient et doux et où il puisait la force de se vaincre.

Le général Lamoricière, lui aussi grand converti, discutait un jour avec son curé sur la fréquentation des sacrements. « Nous ne sommes pas dignes de communier si souvent, disait-il. — C'est vrai, répondit le curé ; *mais nous en avons besoin*, et c'est pour cela que JÉSUS nous y convie. »

Le général s'arrêta un instant, puis : « Monsieur le curé, dit-il, on m'avait donné jusque maintenant vingt-cinq mille mauvaises raisons. En voici une bonne. Il suffit. »

Et l'illustre guerrier se fit un devoir de recevoir fréquemment la sainte communion.

II. — La fréquente et fervente communion ne nous fortifie pas seulement dans la lutte contre nos passions, mais encore dans les combats que nous avons à soutenir contre le monde et le démon.

« O Dieu, s'écriait le prophète (et les saints appliquent surtout cette parole au banquet sacré), ô Dieu, vous m'avez préparé un repas où mon âme se fortifie pour résister à mes ennemis. *Parasti in conspectu meo mensam adversus eos qui tribulant me.* (Ps. 22.)

« O Hostie de salut, chante l'Eglise dans une de ses hymnes, ô Hostie de salut, qui ouvrez la porte du ciel ; nombreux sont les combats que nous devons subir ; donnez-nous la vigueur, prêtez-nous l'aide qui nous sont nécessaires pour vaincre. »

O salutaris hostia,
Quæ cœli pandis ostium ;
Bella premunt hostilia,
Da robur, fer auxilium.

« Comment pourrait-il se lasser ou périr dans la lutte, disait saint Pierre Chrysologue, celui qui trouve en Dieu même sa nourriture et sa vie ? »

Tous les saints sont unanimes à dire que les premiers chrétiens puisaient surtout dans la fervente et fréquente communion, cette énergie et cette grandeur d'âme qui les faisaient si généreusement courir au martyre.

Viennent des persécutions nouvelles, ceux-là sauront souffrir et même mourir pour rester fidèle à Dieu, qui auront puisé dans la fréquente communion la vigueur de la foi chrétienne et du saint amour.[1]

Dans un édit de persécution contre les chrétiens de son royaume, un roi de Cochinchine avait mis cette phrase : « Prenez garde, quand ils seront en prison, qu'ils ne puissent se nourrir de ce Pain enchanté qui fait leur force et les rend invincibles à tous les tourments et à toutes les séductions. »

Ce roi païen et barbare croyait plus à l'efficacité de l'auguste Sacrement qu'une multitude de nos chrétiens.

Pour le moment les chrétiens, en Europe du moins, ne subissent point la persécution sanglante; mais ils subissent de la part du monde une persécution incessante bien plus redoutable que celle du glaive : c'est la persécution de la raillerie, des dénis de justice, des tracasseries de toutes sortes : c'est surtout la persécution des âmes par les pièges qu'on tend à l'innocence.

Que d'apostats, que de pécheurs, que de damnés fait cette persécution de l'esprit et des mœurs du monde!... Ceux-là en sortent victorieux qui unissent à la fuite, à la prudence, cette énergie chrétienne dont la source principale est la sainte communion.

III. Mais, le monde vaincu, il faut encore vaincre Satan, qui, avec des ruses infinies et une rage incommensurable, harcèle continuellement nos pauvres âmes.

---

[1] Dom Milhard, savant Bénédictin, démontre que Satan a toujours envoyé les premiers auteurs des grandes hérésies lorsque les chrétiens oubliaient la coutume de la fréquente communion. Des soldats mal nourris sont prêts à toutes les défaites.

C'est encore la sainte communion qui doit nous fortifier contre ce puissant ennemi.

« Ceux qui ont reçu la sainte Eucharistie avec ferveur, dit saint Jean Chrysostome, se retirent de la Table sainte aussi terribles au démon que le lion rugissant est terrible à l'homme faible et désarmé.

« J'ai vu, dit la célèbre voyante Catherine Emmerich, comment la macération et le jeûne affaiblissent beaucoup l'influence des mauvais esprits, facilitent l'approche et l'action de l'ange gardien, et comment *par dessus tout* la réception des sacrements est un moyen de leur résister. »

On vint un jour prier saint Macaire d'Alexandrie de guérir une malheureuse femme dont le démon s'était emparé et qu'il réduisait dans un état effrayant. Le saint vint à elle et la délivra. Puis, avant de la congédier, il lui donna cet avertissement : « Désormais, ma fille, garde-toi de rester éloignée de la communion et des sacrements de JÉSUS-CHRIST. Sache que ce qui vient de t'arriver a été la punition de ta négligence : voici cinq semaines que tu ne t'es point approchée des sacrements adorables de Notre-Seigneur. »

Combien de nos chrétiens, combien de nos jeunes hommes surtout retombent *sous le pouvoir du démon par le péché mortel*,[1] quinze jours ou quelques semaines après leur

---

1 Un jour saint Vincent Ferrier prêchant devant une grande multitude d'auditeurs parmi lesquels se trouvaient grand nombre de Sarrasins, il affirma que parfois certaines personnes étaient possédées sans le savoir, et pour appuyer sa doctrine, il pria Dieu de faire voir par des marques sensibles la possession secrète de ceux qui dans son auditoire seraient ainsi au pouvoir du démon. Aussitôt tous les Sarrasins furent jetés par terre avec agitations et contorsions effroyables.

Plusieurs théologiens pensent que les hérétiques sont possédés de cette manière secrète ... mais il est toujours certain que ceux qui sont dans l'état déplorable du péché mortel, sont très réellement *possédés dans l'âme* par le démon, et suivant les dispositions qu'il trouve ou suivant les habitudes contractées, il porte les personnes au mal. ...

Voici ce que dit sur ce point sainte Thérèse : « Il me fut montré comment l'âme qui est en péché mortel est sans aucun pouvoir ; qu'elle est

confession et qui auraient persévéré, s'ils avaient été plus prompts à retourner à la sainte Table.

Nous pouvons donc dire, en résumé, que tout chrétien qui veut assurer son salut éternel, et vivre habituellement dans la grâce, doit communier souvent, très souvent.

S'il le fait il entrera dans la voie d'une vie sérieusement chrétienne, il commencera à servir Dieu, par amour. Bientôt non seulement il aura en horreur le péché mortel, mais il craindra tout ce qui offense Dieu même légèrement, et il voudra pratiquer solidement les vertus de l'Evangile. Dans ce but il sentira le besoin de se nourrir toujours plus fréquemment du pain de vie, et il rendra, d'après l'avis de son confesseur, ses communions de plus en plus fréquentes.

J'en ai dit assez, ce me semble, pour persuader un chrétien réfléchi et croyant qu'il doit communier fréquemment. Mais comme il n'est aucun point pratique de l'enseignement catholique qu'il soit plus difficile de faire admettre par la classe de chrétiens pour laquelle j'écris, je veux ajouter encore à ces raisons quelques motifs tirés des pensées les plus élevées de la foi et des obligations les plus pressantes de la vie chrétienne.

a) *La gloire de Dieu.*

Tout homme, qu'il soit soldat, laboureur, commerçant, rentier, savant ou ignorant, riche ou pauvre, est obligé de glorifier Dieu. Malheur à celui qui néglige ce travail pour lequel, avant tout, il a été envoyé sur la terre.

---

comme une personne qui serait liée et garrottée de tous côtés, qui a les yeux fermés, qui est dans une grande obscurité et qui ne peut ni entendre ni marcher. Ces âmes me firent une si grande compassion, que pour en délivrer une seule d'une si grande misère, il me semble que toute sorte de peine m'eût été bien légère. Je pense que si on connaissait cela comme je le vis, il ne serait pas possible de vouloir demeurer dans un tel mal. » (Extrait de la *Vie du Père Surin*, par Bourdon.)

Or la sainte communion est le moyen le plus puissant que nous possédions, d'accomplir cette noble et irrécusable tâche.

Le saint curé d'Ars exhortant ses paroissiens à la communion fréquente, leur disait : « Mettez toutes les bonnes œuvres du monde contre une communion bien faite, ce sera comme un grain de sable devant une montagne. »

Comment comprendre, après cela, le chrétien, qui croit en Dieu, qui croit à son obligation de glorifier Dieu et qui se refuse pourtant de le faire par un moyen aussi efficace et aussi facile?

b) L'amour de Jésus.

Tout chrétien doit aimer Jésus-Christ et l'aimer de tout son cœur. Saint Paul dit anathème à celui qui n'aime pas ce divin Sauveur : *Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum, anathema sit.*

Or si nous aimons Notre-Seigneur nous devons être enclins à lui faire plaisir; et, sachant par tous les enseignements de l'Eglise et des saints, qu'il aime de se donner à nous dans la sainte communion, nous devons l'aller recevoir souvent à la Table sainte.

Que tant de chrétiens qui ne communient que quatre ou cinq fois par année essaient de me donner cent raisons pour expliquer leur conduite en ce point ; je leur répondrai tout simplement : « Aimez Jésus, aimez-le comme le doivent aimer des chrétiens qui croient au Calvaire, et toutes vos raisons disparaîtront comme un flocon de neige se fond sous un rayon de soleil, et vous communierez plus souvent.

c) L'amour de Marie.

A l'amour de Jésus nous devons joindre en nos pauvres cœurs, l'amour de sa divine Mère. Il n'est pas un chrétien digne de ce nom qui ne sache que c'est là pour nous un devoir, et qui n'aspire à l'accomplir.

Eh bien, tous les saints nous disent, et la théologie prouve

que le moyen le plus puissant de payer à Marie notre tribut d'honneur et d'amour, c'est de communier.

Ce que nous disons de Marie, nous pouvons le dire des anges et des saints.

Le chrétien pieux qui va à la Table sainte peut donc se dire : « Je m'en vais donner joie, et quelle joie ! à tout le Paradis. »

d) La délivrance ou le soulagement des âmes du Purgatoire.

« Que la charité, dit saint Bonaventure, nous porte à communier ; car il n'y a rien de plus efficace pour le repos éternel des défunts. »

Je connais une paroisse vraiment chrétienne où un pasteur intelligent, pieux et zélé a établi cette excellente coutume qu'on désirerait voir se répandre partout : quand quelqu'un meurt dans le village, tous les membres de la famille, en âge de communion, approchent de la Table sainte à l'intention du défunt, soit la veille soit le jour même de l'enterrement ; et les plus proches parents tiennent à donner au mort et à sa famille, en communiant également, ce témoignage d'une affection vraiment chrétienne.

e) Le bien de nos frères de l'Eglise militante, en vertu de cette loi divine que nous appelons la « Communion des saints. »

J'ai connu de braves ouvriers, de simples journalières, même des ouvrières de fabrique qui, de grand matin, avant de se rendre à leur travail, assistaient à la sainte Messe, et communiaient plusieurs fois par semaine. Ces braves chrétiens, on peut le dire, avant de gagner le pain matériel pour leur famille naturelle, gagnaient le pain spirituel de leur famille surnaturelle, de leurs frères, les enfants de la sainte Eglise. — En conséquence de leur communion, tous les justes étaient plus proches de Dieu, et les pécheurs ressentaient quelque mouvement de la grâce les rappelant

à leur Créateur. Peut-être que par l'effet de cette grâce telle personne agonisante a trouvé dans son cœur le *peccavi* sincère qui l'a sauvée.

Oh ! que les chrétiens sont grands ! S'ils comprenaient tous leur grandeur et appréciaient leur religion, quelles transformations dans les idées et dans les conduites !

f) La réalisation de nos justes désirs.

Saint Bonaventure dit : « Souvent le désir d'obtenir une grâce ou un bienfait excite un pieux fidèle à communier. Pour assurer le succès de sa demande, il a recours au médiateur de toutes les grâces, à celui auquel le Père éternel ne peut rien refuser. — Le sang de JÉSUS-CHRIST, c'est notre souverain auxiliaire dans toutes les prières que nous adressons à Dieu. »

JÉSUS-CHRIST, ajoute Monseigneur de Ségur, est notre prière comme il est notre grâce, notre vie surnaturelle; et, comme dans les desseins de son amour, la communion est destinée à fortifier notre âme sous tous les rapports, elle a pour effet direct de donner à toutes nos prières une force et une efficacité sacramentelle. Dans nos communions plus encore que dans nos prières ordinaires, JÉSUS-CHRIST se fait lui-même l'appui de notre faiblesse; il devient l'encensoir ardent qui fait monter jusqu'au ciel le parfum de nos plus humbles désirs. »

Que de grâces en plus, que de faveurs même temporelles plus fréquentes on recevrait en tant de neuvaines et de pèlerinages, si on avait soin de joindre de ferventes communions aux autres actes de dévotion.

Si je parviens seulement à toucher le bord de sa robe, disait la femme malade dont il est parlé dans l'Evangile, je serai guérie.

Dans la communion non seulement nous touchons ces voiles fragiles des saintes espèces, sorte de mystérieux vêtement dont s'enveloppe JÉSUS; mais ce divin Sauveur entre en nous, s'unit à nous de la façon la plus intime.

Ah! si nous avions foi et confiance! quelle puissance nous aurions sur le Cœur de JÉSUS, quand nous le possédons ainsi en nous.

En ai-je dit assez, mon cher lecteur, pour vous persuader d'embrasser la pratique de la communion fréquente?

Je ne sais.

Ce que je sais, c'est que par ces pages que vous venez de lire, si faibles et si froides qu'elles soient, vous venez d'entendre pour la centième, la millième fois peut-être l'appel pressant de votre Dieu, vous conviant à ce banquet plus que royal, plus qu'angélique, à ce banquet vraiment divin qu'il vous a préparé.

Ce que je sais, c'est que JÉSUS a déposé dans ce pain de vie des trésors de force, de lumière, de sainteté dont il veut enrichir votre âme[1].

Ce que je sais, c'est que, là surtout, il veut être votre médecin, votre consolation, votre joie.

Ce que je sais, c'est qu'en se donnant à vous à la Table sainte, il dépose en votre corps même des germes de résurrection, et parfois même veut contribuer à votre santé.

Ce que je sais, c'est que communiant souvent et avec ferveur vous parviendrez peu à peu à marcher sur les traces des saints, et serez ainsi, dans une mesure, capables de participer aux délices spirituelles dont Notre-Seigneur les enivrait à la Table sainte[2].

---

[1] Les auteurs ascétiques nous assurent que si dans la vie il y a des instants plus favorables pour la grâce, ce ne peut être que lorsque JÉSUS est présent sacramentellement en nous. Saint Alphonse a été jusqu'à dire qu'une communion bien faite pourrait suffire pour valoir à un homme l'honneur de la canonisation; que c'est par l'action de grâces que l'homme s'approprie l'abondance des richesses qu'il puise à cette source de lumière et de vie. (Père Faber, T. P. J.)

[2] Saint François de Borgia disait qu'en une seule communion il sentait plus de joie que ne pourrait lui en donner tout ce qui est créé, quand il serait rendu éternel.

Saint François de Sales avait, un matin, distribué la sainte commu-

Mais ce que je sais aussi, c'est que la plupart des chrétiens, quand ils entendent parler de la fréquente communion, semblent subitement transformés en ces juifs à tête dure, *dura cervice*, répondant aux avances du Sauveur par ce mot froid et négateur : *durus est hic sermo et quis potest eum audire!*... Ce que je traduirais volontiers, si la gravité du sujet me le permettait, par ces mots vulgaires : « Laissez-nous donc tranquilles avec votre communion fréquente. »

O JÉSUS, Hôte des tabernacles, salutaire Hostie, pain vivant descendu des cieux, je me tourne vers vous en finissant ces pages consacrées au divin Sacrement, et je vous conjure de faire par une grâce puissante ce que la parole de vos ministres ne sait point faire.

Eclairez les esprits, rendez enfin les cœurs chrétiens sensibles aux avances, je devrais dire aux étreintes de votre amour infini.

Faites comprendre à tous vos fidèles les beautés de vos tabernacles, faites-leur subir enfin victorieusement les attraits de votre adorable Sacrement; vous avez servi pour eux, dans un excès d'amour, ce grand festin, *cœnam magnam;* achevez votre œuvre en leur donnant faim de s'y asseoir. Il semble qu'il faille un miracle pour atteindre ce but; ce miracle nous l'attendons de votre miséricorde, nous le demandons à votre divin Cœur. Ranimez, Seigneur,

---

nion dans la pauvre église du village des Allinges, et un bon vieillard avait eu le bonheur de recevoir son Dieu. Un peu plus tard dans la matinée, le saint distribuant de nouveau la sainte communion, le vieillard se présenta encore à la Table sainte : «Mon ami, dit saint François, ne vous ai-je déjà pas donné la communion? Retirez-vous : on ne peut communier deux fois le même jour. — Ah! mon Pere, répondit le vieillard, puisque le bon Dieu y est, je vous prie de me le donner encore une fois; on est trop heureux dans sa compagnie. François admirant tant de simplicité, lui dit : « Allez-vous-en maintenant, mon ami ; mais revenez demain, je vous promets de vous le donner une seconde fois. » Le vieillard, consolé, fut fidèle au rendez-vous, et eut le bonheur de recevoir son Dieu.

parmi nos populations catholiques l'esprit des temps apostoliques qui poussait les fidèles avec de si grandes ardeurs et une assiduité si grande à la Table sainte. Et si l'éclat de cette aurore est éteint à jamais, multipliez au moins, et de plus en plus chaque année, dans toutes nos paroisses, surtout parmi les jeunes hommes et les pères de famille, le nombre de ceux qui vont fréquemment au pain de vie pour réjouir votre Cœur et puiser les grâces qui font les vrais chrétiens[1]. Aussi bien, Seigneur, il est temps de faire ce changement de votre droite; l'Eglise pour faire son œuvre a besoin de saints qui l'honorent par leur vie, de soldats qui la défendent, d'apôtres qui la propagent; et c'est l'Eucharistie qui suscite, forme et nourrit les saints, les soldats et les apôtres. Amen. Amen.

---

[1] Puisse au moins nous être donné le spectacle que présentait le diocèse de Genève, quand il avait à sa tête saint François de Sales. Ce grand évêque avait mis en tel honneur la fréquente communion parmi ses diocésains, que dans tout le diocèse, et principalement à Annecy, *la plupart* s'en approchaient tous les jours de dimanches et de fêtes, et les plus relâchés au moins à toutes les fêtes solennelles.

— On remarque qu'en nombre d'endroits, j'ai appliqué mes enseignements d'une manière très expresse aux hommes, jeunes hommes et pères de famille. En voici la raison : J'ai trouvé que partout les hommes fréquentent moins les sacrements que les femmes. C'est une coutume si universelle que ça paraît être une loi ou du moins une chose convenue, admise par tous. Et combien de fois les livres, les sermons et même les souvenirs de retraite et de mission semblent autoriser, presque prôner cette façon d'agir.

Et c'est tout simplement une coutume absurde.

La communion n'est pas une simple pratique de dévotion ; c'est le soutien et l'alimentation de la vie chrétienne. Or l'homme, chef de l'humanité, doit être plus religieux, plus chrétien que la femme. Si l'on ajoute que ses devoirs sont plus grands et que d'un autre côté ses difficultés pour vivre chrétiennement sont plus grandes, surtout à cause de son tempérament, de ses passions plus fortes, et des occasions plus nombreuses, l'on devra conclure que l'homme doit plus alimenter, plus fortifier son âme, par conséquent communier plus souvent que la emme. Amen.

III.

Des sacramentaux et en particulier de l'eau bénite.

Les moyens de *vivre saintement* abondent. Dieu, dans son amour, les a multipliés et diversifiés à l'infini pour nous rendre relativement facile la sainteté.

Que de formes revêt la prière ! que de dévotions diverses! qu'il est facile d'aller puiser le sang du Christ dans les sacrements!

A ceux-ci la divine miséricorde a joint encore ce que nous appelons les sacramentaux.

Un sacramental est un acte extérieur de religion consacré par l'Eglise et qui a le pouvoir de produire des effets surnaturels, en nous faisant une application spéciale des mérites infinis du Rédempteur.

On compte sept principaux sacramentaux : le Pater, le pain bénit, le confiteor, l'aumône, la bénédiction de l'évêque, la bénédiction du prêtre à la Messe, l'eau bénite.

Je veux seulement vous dire un mot de celle-ci, des effets précieux qu'elle produit.

I. Elle remet les péchés véniels chez ceux qui sont en état de grâce et qui n'ont point d'attache à ces péchés.

II. Elle remet les peines temporelles dues souvent encore pour les péchés pardonnés, et elle les remet suivant le degré plus ou moins grand de ferveur de celui qui en fait usage.

III. L'eau bénite conserve ou rend la santé, suivant les desseins de Dieu sur chacun, et suivant la foi, la confiance et la piété de celui qui l'emploie à cette fin.

Une dame mondaine d'Antioche avait cinq fils; quatre moururent en peu de temps, et le cinquième, le plus jeune, tomba bientôt aussi gravement malade. Elle alla trouver St Jean Chrysostome implorant de lui la guérison de son enfant. « Les péchés des parents, dit le saint, sont souvent la cause de la mort et des maladies des enfants. » — « Cela n'est que trop vrai, répondit-elle, en sanglotant. Je recon-

nais dans la mort de mes quatre fils une punition de Dieu. » — Le saint reprit : « Si vous ne faites pénitence, le cinquième aura bientôt le même sort. » — A ces mots, elle promit de mener désormais une conduite vraiment chrétienne. Le saint se fit apporter de l'eau bénite ; il en aspergea trois fois le petit malade en invoquant la Très Sainte Trinité, et il le rendit plein de santé à sa mère [1].

On ne doit pas conclure de ce fait et de cent autres qu'on pourrait citer qu'en employant l'eau bénite, en cas de maladie ou d'infirmité, on obtiendra toujours ces effets merveilleux. Le sacrement d'Extrême-Onction a, entre autres effets, celui de rendre la santé aux malades, mais c'est quand Dieu le juge expédient.

IV. Un effet plus précieux de l'eau bénite, c'est de chasser le démon.

« Je l'ai éprouvé bien des fois, dit sainte Thérèse, rien n'égale le pouvoir de l'eau bénite pour chasser les démons. »

Un couvent de Visitandines, en France, était hanté par un esprit follet qui faisait sentir sa présence par toutes sortes de phénomènes étranges et souvent effrayants. L'évêque du diocèse, ayant fait constater la chose, ordonna au confesseur du couvent d'asperger toute la maison avec de l'eau bénite, et l'esprit follet disparut. (Année sainte de la visitation, 7e vol.)

V. Un cinquième effet de l'eau bénite est d'éloigner les épidémies, les fléaux. — Un saint évêque d'Asie, voyant

---

[1] Un missionnaire du Japon au 17e siècle écrivait : « Beaucoup de malades nous arrivent ici. Trois cents environ sont déjà chrétiens. Il faut les entendre s'entretenir des grâces qu'ils ont reçues depuis leur baptême. Les uns parlent de la patience inconnue avec laquelle ils ont supporté leurs souffrances ; les autres racontent que la santé leur a été rendue. Ces malades ont coutume de nous en amener d'autres, qui dix, qui quinze, les exhortant à se faire chrétiens. Pour guérir ces pauvres gens, nous ne leur donnons d'autre remède que l'eau bénite. Dans tout le pays sa vertu est tellement connue qu'il nous vient des malades de dix et douze lieues. »

son peuple accablé par une double épidémie qui sévissait sur les hommes et sur les animaux, fit faire d'abord un jour de prières publiques, puis il bénit l'eau et la fit répandre sur les troupeaux et les personnes malades : le fléau cessa immédiatement.

Que Dieu est bon, n'est-il pas vrai, mon cher lecteur, de nous donner ce moyen si puissant et si facile de sanctification, d'avoir ouvert devant nous cette source si féconde de bénédictions.

Sachez en user avec foi et piété.

Ne manquez jamais de *prendre de l'eau bénite le matin et le soir*, et même en sortant de votre maison et en y rentrant.

Que les mères de famille fassent souvent *le signe de la croix avec de l'eau sur leurs jeunes enfants*, qu'elles en *aspergent leur lit, le soir.*

J'ai connu des ménagères remplies de foi qui jetaient quelques gouttes d'eau bénite dans leur baratte avant de battre le beurre, dans leur maie avant de pétrir.

Les bons chrétiens prennent toujours de l'eau bénite en entrant à l'église et en en sortant, et, le dimanche, *ils se font un devoir* de ne pas manquer l'aspersion de l'eau bénite qui a pour but de nous rendre moins indignes de participer aux saints mystères.

Dans le livre qui s'appelle le *Rituel Romain*, l'Eglise dit que proche du lit des moribonds il doit se trouver un vase contenant de l'eau bénite dont on aspergera *souvent* le malade.

Une sainte Visitandine avait une grande dévotion à l'eau bénite. Etant gravement malade, pour prévenir les assauts du diable elle priait souvent sa supérieure d'en asperger son lit. « Beaucoup, beaucoup, ma mère, disait-elle, encore davantage » et pour en sentir plus efficacement la vertu, elle prenait elle-même le goupillon et s'en frottait le visage, « afin, disait-elle, que je sois plus pure et plus sanctifiée».

Aimons, comme les saints, et dans l'esprit de l'Eglise, l'eau bénite et usons-en fréquemment, surtout en temps de maladie et de tentations, usons-en avec grande foi, et une grande confiance, cette eau sainte nous aidera à « vivre saintement».

TROISIÈME MOYEN DE SAINTETÉ.

LES PIEUSES LECTURES.

DIEU avait planté, vous le savez, mon cher lecteur, dans le paradis terrestre deux arbres merveilleux l'arbre de vie et l'arbre de la science du bien et du mal.

Nos premiers parents auraient dû courir au premier et manger de son fruit bienfaisant ; mais trompés par le démon, ils cueillirent le fruit plus attrayant du second arbre, le mangèrent et y trouvèrent la source de leur malheur et de nos misères.

L'art merveilleux de l'imprimerie a planté à tous les coins du monde, devant nos portes à chacun, par ce qu'on appelle « *la Presse* », ces deux arbres encore :

L'arbre de vie, qui, par les bons livres, nous donne le suc, la sève de la vérité chrétienne, lumière et vie de notre intelligence baptisée; et l'arbre de la science du bien et du mal, qui, par les mauvais livres, met à la portée de tous le poison de l'erreur et de la corruption.

Et quel spectacle présente le monde?

La plupart des hommes, même parmi les chrétiens, imitant l'exemple funeste et renouvelant l'inconcevable folie de nos premiers parents, dédaignent les fruits salutaires de l'arbre de vie, et tendent leurs mains coupables vers les fruits homicides de l'arbre de la science du bien et du mal.

Je mets en fait que sur cent chrétiens qui lisent, il en est à peine cinq ou six qui font de *saintes lectures*. Les autres ne se nourrissent que de lectures ou simplement curieuses, ou frivoles, ou empoisonnées.

Je serais tenté ici de m'élever avec force contre les lectures frivoles ou mauvaises qui dépriment ou gâtent tant d'âmes, et aussi de faire voir quel temps précieux nombre de chrétiens perdent à lire les journaux, revues et autres productions curieuses, mais cela m'entraînerait trop loin.

Je me bornerai à exciter mes lecteurs à faire entrer dans leurs habitudes de vie la lecture des bons livres et particulièrement des livres qui éclairent et touchent divinement le cœur.

L'âme chrétienne, nous l'avons dit, est intelligence, et l'intelligence a une vie dont l'aliment est la vérité ; et comme cette intelligence est chrétienne et doit avoir une vie chrétienne, elle doit trouver son alimentation dans la vérité chrétienne.

Savoir JÉSUS-CHRIST et sa doctrine, aimer ce JÉSUS et la vérité qu'il est et qu'il nous a donnée : c'est là l'aliment, la vie de notre esprit.

La prédication, la réflexion, la direction spirituelle servent déjà et fondamentalement cette divine nourriture aux âmes chrétiennes ; mais ces festins spirituels, règle générale, ne suffisent pas à ceux qui doivent avoir une vie surnaturelle plus vigoureuse et plus élevée.

La lecture des livres chrétiens, des livres pieux, nous fournit un supplément d'alimentation spirituelle, toujours utile, parfois nécessaire.

La lecture de ces livres, tout d'abord, est une source de lumière.

Sans doute, et nous l'avons dit ailleurs, il n'est pas nécessaire d'être savant pour bien vivre, pour vivre saintement. La pauvre paysanne qui sait passablement son catéchisme, manie bien son chapelet, son crucifix, son livre de prières, aime d'aller à l'église et communie fréquemment, pourra s'élever à une vertu où n'atteignent pas nombre de savants théologiens. Cependant, en règle gé-

nérale, comme dit le P. Faber, une personne peu instruite ne peut atteindre à une dévotion tant soit peu élevée.

Pour vivre très chrétiennement, en effet, il faut aimer et JÉSUS et Marie, et la vertu, et toutes les choses de l'âme et de l'éternité ; or pour aimer il faut connaître, il faut apprécier.

Ce sont les livres qui nous donneront une plus haute et plus splendide connaissance de la religion, de la morale chrétienne, de la piété, de JÉSUS, en un mot, et de sa doctrine. Les livres contribueront donc grandement à nous inspirer l'amour de JÉSUS et de sa religion.

La vie chrétienne, est, nous l'avons vu, une vie de combats, de travail intérieur, c'est un voyage en des régions difficiles et inconnues; les livres nous disent ce qu'il faut combattre et comment se doivent conduire les luttes spirituelles ; ils nous disent la manière de réussir dans le travail de la sainteté; ils sont *un guide des voyageurs* au pays de l'Evangile.

Nous avons vu aussi que pour devenir de fervents chrétiens, nous devons acquérir un grand esprit de prière.

La lecture spirituelle *alimente la prière ;* elle l'approvisionne, pour ainsi dire, d'images relevées, de saintes pensées, de célestes désirs. Les anciens maîtres de la vie spirituelle l'appelaient pour cette raison « l'huile de la lampe de l'oraison ».

Ce sont ces grands avantages et d'autres encore, qui ont porté les saints à tant estimer les pieuses lectures.

Saint Dominique baisait tendrement ses livres de piété et les serrait avec amour sur son cœur en disant : « Ces livres me donnent le lait qui me nourrit. »

St Philippe de Néri employait toutes les heures dont il pouvait disposer à lire les livres spirituels et particulièrement la vie des saints.

St Bernard commentant cette parole de Notre-Seigneur

quærite et invenietis, dit : « Cherchez en lisant et vous trouverez en méditant; la lecture met la nourriture dans la bouche, pour ainsi dire, et la méditation la broie et la prend. »

St Augustin dit à son tour : « Un fer dont on ne fait pas usage se charge de rouille; l'âme qui ne s'applique pas aux saintes lectures se couvre de la rouille du péché. »

St Chrysostome va plus loin encore : « Je désespère, dit-il, du salut de celui qui ne s'applique pas à la lecture spirituelle. »

St Alphonse, cet homme si éclairé, et le véritable apôtre de la vie chrétienne parmi le peuple, met la lecture spirituelle dans le règlement d'un chrétien qui veut travailler tout de bon à son salut, et il dit « que la lecture des livres de piété n'est peut-être pas moins utile à la vie spirituelle que l'oraison ».

Le doux et aimable St François de Sales souhaitait « que l'on fît *provision* de livres de piété, comme d'autant d'allumettes du saint amour, et qu'on ne passât aucun jour sans en faire usage. *Il voulait qu'on les lût avec grand respect et dévotion* et qu'on les tînt pour autant de lettres missives que les saints nous ont envoyées du ciel pour nous en montrer le chemin et nous donner courage d'y aller. » (*Esprit de St François de Sales.*)

En consultant l'histoire, dit le savant et pieux Faber, nous verrons que la lecture spirituelle et *surtout la lecture de la vie des saints* a été par elle-même pendant des siècles un instrument de sainteté des plus énergiques dans l'Eglise.

Qu'on me permette de rappeler quelques faits.

Saint Augustin se convertit à la lecture d'une épître de saint Paul. Ignace de Loyola, le capitaine mondain, aux mœurs légères, blessé au siège de Pampelune, lit des livres pieux par manière de passer son temps; ces lectures le convertissent et il devient le grand saint Ignace, fondateur des Jésuites

Jean Colombini était un banquier italien fort mondain et plongé dans les affaires. — Un midi, il rentre chez lui, et sa pieuse épouse lui dit : « Jean, le dîner n'est pas encore prêt ; veuillez prendre patience. Voici la vie des saints, faites-y une lecture pendant que se termineront les préparatifs du repas. »

Le banquier, impatienté par ce retard, prend le livre et le jette par terre en disant à son épouse : « Je n'ai que faire de ton livre !.. » — Cependant celle-ci étant sortie, il fut honteux de sa brusquerie, et, ramassant le livre, il se mit à le lire. Quand sa femme reparut une demi-heure plus tard pour lui annoncer que la table était servie, Jean Colombini, la tête entre les deux mains, accoudé sur la table, pleurait. La grâce venait de le toucher. Il se donna tout à Dieu, pratiqua d'abord la piété dans le monde et plus tard devint fondateur des Jésuates. L'Eglise l'a mis sur les autels.

Une dame de Vienne attendait l'heure de se rendre à un festin d'apparat. Pour charmer les loisirs que lui donne cette attente, elle prend un livre de piété qui lui tombe sous la main et se met à le lire. Cette lecture la touche, la convertit : elle se donne à la piété, et, peu de temps après, elle entrait au Carmel.

C'est à de telles lectures que nombre d'illustres convertis de ce siècle, comme Marceau, le baron Nicolaï, Lord Ripon, etc., etc., ont dû leur retour à la vérité et à Dieu.

Combien de fois en exerçant mon saint ministère, j'ai entendu des chrétiens me dire : c'est tel livre qui m'a éclairé, qui m'a arraché au péché et au monde; c'est telle lecture qui m'a poussé dans les voies de la piété.

Ah ! si tous les baptisés, laissant là leurs journaux, leurs romans, tant de lectures frivoles ou nuisibles, mettaient pendant quelques années le même temps et la même ardeur à lire les Livres Saints, les ouvrages de piété et la vie

des Saints, la société serait bientôt transformée; une multitude de pécheurs se convertiraient et une foule de bons chrétiens deviendraient des saints.

C'est là sans doute un rêve malheureusement irréalisable. Pour votre part, mon cher lecteur, si vous ne laissez pas complètement les journaux et autres lectures simplement intéressantes (je n'ose supposer que vous en faites de mauvaises), prenez au moins la résolution de donner une place, en votre vie, aux lectures capables de fortifier votre foi, de vous faire aimer de plus en plus votre religion, et de vous faire goûter Dieu et la vertu.

Songez d'ailleurs, qu'en bien des heures de votre vie, les lectures sérieuses et édifiantes vous seront d'un grand secours pour éviter l'ennui, la mélancolie avec son cortège de tentations, surtout chez les jeunes gens, et *pour vous procurer la meilleure récréation.*

« Le meilleur compagnon pour passer le temps, dit un proverbe arabe, c'est un bon livre. »

« Hélas! dit le philosophe Joubert, ce sont les livres qui nous donnent nos plus grands plaisirs et les hommes qui nous causent nos plus grandes douleurs. Quelquefois même les pensées consolent des choses et les livres consolent des hommes. »

Un bon livre est un ami, un véritable ami, plein d'esprit et de cœur, qui nous instruit, nous récrée, nous encourage, nous reprend et, aux heures de tristesse, nous épanouit le cœur.

***

Mais quand et combien devez-vous faire de ces lectures?

Il est difficile ici d'établir une règle générale. Heureux les chrétiens qui peuvent régulièrement trouver, chaque jour, le temps de faire une lecture pieuse de dix à quinze minutes, ou au moins de cinq minutes, et qui, le dimanche, aiment à profiter de leurs loisirs pour se plonger

plus longtemps dans ce bain salutaire de la lecture spirituelle.[1]

Dans les familles ouvrières on pourrait, en hiver du moins, faire cette lecture en commun, après le souper, au commencement de la soirée. J'ai fait connaissance l'an passé avec un brave ouvrier, vrai chrétien, qui disait : « Quand je rentre de l'atelier, le soir, je soupe avec ma famille, puis je dis à mon aîné, un garçon de onze ans : « Mon fils, prends Alban Stolz et lis-nous la vie du Saint du jour. »

Que d'enfants, que de jeunes filles, que de vieillards, dont la grande occupation, pendant une partie de l'année, est de garder le bétail, pourraient utiliser les loisirs que cette humble fonction leur crée pour faire de bonnes lectures !

Que de péchés en moins ! que de vertus en plus dans les âmes, si une si salutaire pratique s'établissait partout dans nos campagnes.

Mais, me direz-vous, où trouver des livres? Il y a les bibliothèques publiques dans les villes ; les bibliothèques paroissiales dans nos villages ; profitez-en.

S'il n'existe point de ces bibliothèques dont vous puissiez user, empruntez des livres : votre pasteur ou quelques personnes amies pourront vous en prêter.

Mais le grand moyen d'avoir des livres et le meilleur, c'est d'en acheter. —

Acheter des livres !... Mais songez donc, me dira-t-on, que je suis un simple ouvrier, un petit commerçant, un modeste employé, un humble cultivateur, une pauvre jeune fille qui n'a en propre que sa petite, bien petite boursette !

1 Louis Veuillot écrivait à son frère récemment converti : « Astreins-toi surtout à une petite lecture tous les jours, même quand tu devrais la faire avec distraction, avec dégoût, même quand tu n'y comprendrais rien. Tout cela germe et au bout d'un certain temps on est tout étonné des résultats.

Laissez-moi vous répondre, mon bien cher frère, en vous racontant l'histoire très authentique du pieux Servulus qui vivait à Rome du temps de saint Grégoire le Grand, pape.

Ce Servulus était un pauvre mendiant, tout paralysé, qui se faisait porter chaque jour près de la porte d'une église de la ville pour y implorer quelques aumônes des pieux fidèles. Cet homme était donc bien pauvre, de plus sa paralysie l'aurait empêché de tenir un livre en main, enfin il ne savait pas lire.

Mais cet homme avait une foi vive, il voulait se sanctifier, se sauver et désirant beaucoup s'instruire et s'édifier par de saintes lectures, il trouva moyen d'en faire malgré sa pauvreté, sa paralysie et son ignorance. Il *économisait* sur les aumônes qu'il recevait, pour acheter de temps en temps un livre de piété, une vie de saint : et quand, le soir, il était en sa pauvre chambre, cloué sur son grabat, quelques voisins charitables, à sa demande, venaient tour à tour lui faire une lecture.

Le bon Servulus devint si savant, si éclairé dans les choses de la religion et de la piété, et, en même temps, si rempli de l'amour divin, qu'il faisait l'admiration de tout le monde. Bientôt on se disputa le plaisir d'aller lui faire la lecture, pour avoir le bonheur d'entendre les réflexions pieuses et enflammées qu'il faisait. Quand il fut sur son lit de mort, il demanda, après avoir reçu les sacrements, qu'on lui lût encore une fois quelques pages capables d'embraser son cœur. On le satisfit. Pendant qu'on lui faisait cette lecture, il eut comme un transport d'amour divin qui l'arracha à cette terre, pour le jeter, sans aucun doute, dans le sein de Dieu. »

Mon cher lecteur, ayez la foi, ayez le désir de vous sauver à la façon d'un vrai chrétien, qu'avait ce mendiant romain, et vous trouverez bien, chaque année, à faire quelques économies sur des voyages, sur des amusements, sur les dépenses de la toilette, pour acheter quelque livre.

Qu'un jeune homme, qu'un père de famille rentre, un dimanche chaque mois seulement, au foyer domestique, vers sept ou huit heures, qu'il soupe et passe sa soirée en famille, en se livrant à quelques jeux tranquilles, et au bout de l'an il aura économisé de quoi acheter un ou deux volumes de quatre cents pages, comme celui-ci. Vous êtes abonné à un journal, cherchez un co-abonné, deux même, et vous économiserez de quoi vous créer une petite bibliothèque de famille en une dizaine d'années; de quoi faire cette petite provision d'allumettes du saint amour, suivant l'expression naïve de saint François de Sales.

Je pense que, pour la classe ouvrière surtout, un livre possédé en propre, est plus précieux que trois ou quatre empruntés.

Il en coûte toujours d'aller emprunter, même chez le prêteur le plus accueillant. Souvent donc on remettra à plus tard de le faire, sous divers prétextes, et il ne se trouvera pas, pendant des semaines, des mois peut-être, un bon livre dans la maison. — Viennent alors, par l'effet du mauvais temps, d'une indisposition, ou de quelque autre circonstance, des heures imprévues de loisir, on n'aura pas de livre sous la main, et on sera livré à l'ennui et à une oisiveté parfois bien dangereuse.

Ensuite la politesse et même la charité ne permettent pas qu'on garde un livre prêté, trop longtemps. Donc souvent on le rendra sans l'avoir lu en entier, ou après l'avoir lu en courant. Or d'ordinaire un livre demande d'être lu dans son entier, et un livre sérieux demande toujours d'être lu lentement et avec réflexion.

I. — Quels livres faut-il lire.

Deux questions me restent à résoudre : quels livres devez-vous lire, et comment devez-vous lire ces livres?

On distingue parmi les livres dont la lecture doit servir à vous sanctifier, ceux qui instruisent et ceux qui surtout

édifient. Il est bon de lire les uns et les autres en les choisissant suivant son degré d'instruction, d'intelligence, de piété, et aussi suivant la trempe de son esprit et de son caractère.

« Le seul bon livre parmi les bons, dit un pieux et célèbre écrivain, est celui qui convient, qui intéresse, qui touche. »

Parmi les livres destinés à vous donner une connaissance plus approfondie de votre religion, et plus d'attachement pour elle et pour la sainte Eglise, je vous recommande, mon cher lecteur, les grands catéchismes, mais surtout le *Catéchisme de persévérance* de Monseigneur Gaume, et le catéchisme de Rhodez, puis plusieurs ouvrages et opuscules de Monseigneur de Ségur. Heureux le chrétien qui peut se procurer le grand ouvrage de Dom Guéranger sur la liturgie, et se plaire dans cette lecture. Parmi les ouvrages qui ont surtout pour but de nous donner horreur du péché et de nous faire aimer JÉSUS et la vertu, ouvrages qu'on appelle ascétiques, je vous recommande les suivants :

L'Evangile ou une vie de Notre-Seigneur étendue, onctueuse, par exemple du P. De Ligny, de Louis Veuillot, de Fouard, le Rédempteur du P. Saintrain. N'est-ce pas une honte pour la religion que la conduite de la plupart des chrétiens qui pendant vingt, quarante, cinquante ans, liront mille et mille récits insignifiants, frivoles ou légers, et mourront sans avoir lu deux pages de l'Evangile, sans connaître l'histoire de leur Dieu, de leur Père, de leur Sauveur.

Est-il étonnant que l'amour de JÉSUS-CHRIST soit si rare parmi les chrétiens? Peut-on aimer ce qu'on ne connaît pas?

A l'Evangile et aux vies de Notre-Seigneur, il est bon de joindre quelque ouvrage traitant de la Sainte Vierge, de saint Joseph et des saints Anges...

Quant aux livres qui traitent des vertus ou des moyens

de sanctification, ils abondent. Qu'on aime d'en lire qui disent les choses avec détail, comme Rodriguez, saint Alphonse *arrangé* par le P. Saint-Omer, le *Combat spirituel*, *l'Introduction à la vie dévote*, *l'Instruction de la jeunesse*, *l'Imitation de* JÉSUS-CHRIST, divers opuscules de Monseigneur de Ségur, Saint-Jure, de la connaissance et de l'amour de Notre-Seigneur, Nouet, *Tout pour Jésus*, par le P. Faber.

Saint-Jure et les ouvrages plus sérieux encore de Monsieur Olier étaient *populaires* au XVIIe siècle en France; on voyait des soldats qui, prenant quelque repos, pendant les manœuvres, se groupaient çà et là, et lisaient Saint-Jure!

Je signale parmi les livres de saint Alphonse : son ouvrage intitulé *Voie de l'amour divin*, *Amour des âmes*, deux volumes, et surtout celui qui a pour titre *Préparation à la mort*, dont on a dit qu'il avait sauvé plus d'âmes qu'il ne contient de mots.

Enfin il faut ranger au nombre des livres bons entre tous les bons, les vies de saints, mais les vies qui ont quelque étendue et qui sont écrites non pour la haute classe, dans une littérature trop soignée, mais d'une façon simple et onctueuse.

Je classe parmi les vies de saints les Annales de la propagation de la foi, et d'autres écrits de ce genre.

II. — Comment faut-il lire.

Il faut lire, non simplement pour s'amuser comme on dit, ou pour passer le temps, mais en esprit de foi.

Les livres de piété ou qui traitent de la religion sont comme des explications de l'Evangile, ce sont comme des lettres envoyées du ciel: *il faut les lire avec respect*, et dans le but d'y chercher l'alimentation de votre foi et de votre piété.

Si l'on a ces vues chrétiennes, on ne se rebutera pas du premier coup quand le livre sera un peu sérieux et présen-

tera quelques pages difficiles à comprendre. On relira ces pages, *on les méditera et on priera Dieu de donner ses lumières;* et par ces moyens, des intelligences très ordinaires, des personnes d'une instruction médiocre parviendront à comprendre bien des doctrines élevées. J'ai constaté cela bien des fois en ma vie.

Les saints — et les bons chrétiens qui veulent devenir saints doivent les imiter jusqu'à un certain point, — les saints disaient une prière avant leur pieuse lecture, ils faisaient précéder d'une sorte de bénédicité ce repas spirituel. — Ensuite ils *lisaient lentement, fixant bien leur attention sur les mots et sur les idées* que le livre leur présentait.[1] De temps en temps les saints s'arrêtaient pour réfléchir sur ce qu'ils avaient lu, et pour demander par quelque prière la grâce de le pratiquer.

Il faut qu'on s'assimile ses lectures, comme on s'assimile, s'incorpore la nourriture reçue dans l'estomac. Si on ne fait pas cela *par la réflexion* et *la prière*, ces aliments seront déposés seulement et rangés dans l'esprit, comme des aliments dans une armoire ou un garde-manger.

— Un grand moyen de profiter de vos lectures, c'est, quand le livre est bon et plein de doctrine, de le relire, et de le relire encore.

Un proverbe qui a cours en Chine dit : « Je lis pour la première fois un bon livre, j'y prends le même plaisir que si je faisais un nouvel ami; je relis un livre que j'ai lu, c'est un ancien ami que je revois. »

C'est parce que grand nombre de chrétiens du peuple,

1 On dit que les livres sont bientôt lus, mais ils ne sont pas bientôt entendus. Le point important est de les bien digérer. Pour bien entendre une belle et grande pensée, il faut peut-être autant de temps que pour la concevoir. (*Joubert.*)

Il faut, si l'on veut lire avec fruit, rendre son attention tellement ferme qu'elle voie les idées comme les yeux voient les corps. (*Le même.*)

L'abeille et la guêpe sucent les mêmes fleurs; mais toutes deux ne savent pas y trouver le même miel. (*Joubert.*)

intelligents du reste, et ayant quelque instruction, ne suivent pas assez ces divers avis, c'est parce qu'ils reculent trop facilement devant une sorte de dégoût qu'inspire un livre sérieux et un peu difficile, que tant de doctrines de l'Evangile destinées à former des saints, restent le patrimoine réservé de quelques-uns, alors qu'elles sont destinées à tous. Et de là il arrive que tant d'hommes et de femmes si bien faits pour atteindre à la sainteté, n'ont qu'une demi-religion, un pauvre christianisme composé de quelques observances religieuses sans sève et sans élévation.

Qu'on me permette de faire encore ici une remarque.

Quant on lit la vie des saints, on y voit souvent des choses extraordinaires : ce sont des miracles nombreux, singuliers parfois ; ce sont des austérités qui nous paraissent dépasser toutes les bornes ; des conduites qui nous étonnent et même choquent nos idées et nos goûts.

Que faire alors?

Quelquefois un peu de réflexion, ou des explications que pourra nous donner un prêtre ou un chrétien instruit, nous feront voir que ces étrangetés ne l'étaient guère au temps où le saint vivait, et dans le milieu où il passait sa vie. Mais supposé que nous ne puissions avoir ces explications, ou qu'elles ne nous satisfassent pas, il faut proclamer que Dieu est incompréhensible en tout, qu'il aime à dérouter notre esprit, pour exercer notre foi, et nous habituer à l'adorer sans le comprendre.

Ne nous arrêtons pas trop, dans nos lectures, à ces choses extraordinaires, mais considérons surtout les paroles et les actions plus imitables des saints, qui peuvent le mieux contribuer à notre édification, c'est-à-dire à nous faire détester le péché, à nous faire aimer Dieu, la vertu, et à sauver nos âmes.

Et maintenant, cher lecteur, il ne me reste en finissant ce traité qu'à vous souhaiter de lire les vies qui suivent en vous souvenant des enseignements que je vous ai donnés dans les pages qui précèdent.

DEUXIÈME PARTIE.

VIE DE QUELQUES SAINTS.

VIE DU B. THOMAS DE FLORENCE
Franciscain. — 1370-1447.

Chapitre premier.

Enfance du Bienheureux. — Sa jeunesse débauchée. — Sa conversion.

LES parents de notre Bienheureux habitaient Florence et y exerçaient l'état de boucher. Gens de religion et de vertu, ils élevèrent leur fils Thomas d'une façon très chrétienne.

Celui-ci, pendant les années de son enfance et de sa première jeunesse, fut un modèle de piété.

Mais, hélas! les arbres qui, au printemps, sont chargés de fleurs, trop souvent, atteints par la tempête ou une gelée tardive, ne donnent pas les fruits qu'ils ont d'abord fait espérer.

Ainsi en est-il souvent des jeunes gens.

Thomas *négligea peu à peu la prière*, *fréquenta moins les sacrements*, *et cessa cette lutte contre les passions* sans laquelle le jeune homme au tempérament ardent, devient bientôt la proie du vice. Insensiblement donc il se laissa aller à la légèreté, à l'esprit du monde, et enfin à une dissipation sans retenue.

Jeunes gens, jeunes filles qui lisez ces lignes, n'êtes-vous pas sur cette pente dangereuse, fatale?

Les parents de Thomas *reprenaient* et *châtiaient leur fils: ils priaient beaucoup pour lui*, et *pleuraient son inconduite.* Mais le jeune homme, à leur grande désolation, allait de mal en pis et bientôt sa vie ne fut plus qu'un enchaînement de débauches et de crimes. Lié avec les plus mauvais sujets de la ville, il n'était en quête que d'occasions de satisfaire ses passions, et surtout son penchant à la luxure.

Il fut bientôt en telle réputation de perversité que les honnêtes gens évitaient de lui parler, d'avoir avec lui la

moindre relation, dans la crainte d'encourir par là une note d'infamie.

Heureuses et nobles les populations chrétiennes où la plupart des hommes ont assez de foi, de caractère et de respect d'eux-mêmes pour mettre au ban de leur estime et de leur société, ces gens perdus de vices, le scandale des fidèles et la désolation de l'Eglise de Jésus-Christ. Sans doute on doit être patient et débonnaire dans ses relations *obligées* avec les pécheurs, on doit, à l'occasion, leur témoigner de la charité, surtout les plaindre et prier pour eux. Mais, cette conduite, dictée par l'esprit chrétien, ne ressemble en rien à ces lâches compromissions inspirées par le respect humain, par l'affaiblissement de la foi et du sens moral chrétien, et qui font que tant de chrétiens aujourd'hui sont prêts à former des liaisons, des amitiés même, avec les pires ennemis de Jésus-Christ et de l'Eglise [1].

Tout le monde cependant n'évitait pas le malheureux Thomas. Un homme riche, noble de nom, mais ignoble de mœurs, se lia avec lui, d'une amitié comme le vice en peut cimenter, et par ses flatteries et son argent, s'en fit un instrument fidèle et habile pour la réalisation de ses desseins pervers.

Thomas dont rien n'arrêtait la fougueuse nature, exposa plus de vingt fois sa vie pour soutenir les prétentions ou réaliser les plans de son détestable ami.

---

[1] Je fus un jour dans une paroisse qui *passait* pour assez chrétienne, et où se trouvait un cabaret tenu par un homme marié civilement avec une femme, du vivant de sa première et légitime épouse. Un tel homme, aux yeux des gens honnêtes, est un infâme, et tous les vrais chrétiens devraient fuir sa maison comme une maison de péché et de scandale ! Eh bien! ce cabaret était le plus fréquenté de ce village!!! Quelle horreur du péché portent à confesse de tels chrétiens?? — Quand le sens moral, et l'esprit chrétien ont baissé à ce point dans une population, est-il étonnant qu'il s'y rencontre une foule de baptisés, d'enfants de l'Eglise qui, en temps d'élections, font cause commune avec les pires ennemis de *leur Dieu* et de *leur mère* la sainte Eglise, libéraux, radicaux, socialistes.

Il semblait que rien ne pouvait désormais arrêter sur le chemin de l'enfer notre malheureux débauché.

Mais Dieu n'avait point abandonné cette âme dévoyée qui conservait la foi ; Jésus, le bon Pasteur, courait après cette brebis égarée.

Notre Père qui est aux cieux commence ordinairement notre conversion par le châtiment, par l'épreuve. — Il envoya à notre prodigue mécompte sur mécompte, traverse après traverse.

Un jour qu'il se trouvait dans un extrême embarras, Thomas eut recours à ses compagnons de débauches. Mais aucun ne vint à son aide.

Il pensa être plus heureux en s'adressant à cet homme riche dont nous avons parlé, et qu'il avait servi avec tant de dévouement.

Il se présenta chez lui et voulut lui exposer sa malheureuse situation : « Je n'ai pas le temps de vous entendre, répondit brusquement le noble, j'ai en ce moment des affaires pressantes sur les bras. » Et il le congédia.

Thomas revint une seconde fois et reçut le même accueil. A peu de temps de là, l'apercevant qu'il traitait d'affaires avec des marchands sur le Grand Marché, il l'aborda de nouveau : « Si vous avez quelque communication à me faire, lui dit le noble, d'un ton brusque, venez me trouver chez moi et, la nuit ; car j'ai honte vraiment d'avoir publiquement des relations avec vous. »

« Comment, répondit Thomas humilié et irrité, c'est ainsi que vous traitez un homme qui tant de fois s'est dévoué pour vous, jusqu'à mettre sa vie en péril? Vous êtes un misérable ingrat! »

Et il le quitta en proie à la colère.

Comme il s'en allait errant par la ville, la Providence voulut qu'il rencontrât un homme très recommandable appelé Angelo Pacis, qui faisait partie d'une société charitable et pieuse destinée à travailler à la conversion des jeunes gens débauchés.

Cette société ou confrérie était dite « Société de S. Jérôme de Ceppo ».

Angelo qui connaissait Thomas de vue et de réputation, l'aborde et lui dit : « Thomas, vous me paraissez si troublé ! »

« Laissez-moi, répond celui-ci ; ...... oui je suis en fureur et dans le désespoir. »

« Je sais, lui dit Angelo, combien il y a de misères dans la vie. Ne puis-je connaître ce qui vous irrite et vous afflige? ... Nous sommes tous frères en Jésus-Christ qui veut le salut du pécheur et du juste; confiez-moi, je vous en conjure, le sujet de vos chagrins, et je ferai ce qui est en moi pour vous aider. »

« Ce qui me met en ce moment hors de moi-même, répond Thomas, un peu calmé par ces paroles charitables, c'est l'ingratitude des hommes. J'ai montré à quelqu'un un dévouement sans borne; pour lui rendre service, j'ai exposé vingt fois ma vie, il m'appelait son ami; et, aujourd'hui, que j'ai besoin de lui, il me repousse avec dédain. Si j'avais fait pour mon Rédempteur tout ce que j'ai fait pour ce misérable ingrat, je serais devenu un autre François d'Assise. »

« Vous voyez, mon cher Thomas, reprend Angelo, combien la vie que vous menez est mauvaise puisque de méchants amis mêmes rougissent de vous. *Vous voyez aussi quel appui on peut prendre sur les hommes.* Dieu a dit par son prophète : « Mettez votre confiance en Dieu et non dans les princes et les grands qui ne peuvent vous secourir. — Laissez donc tous ces faux amis ; n'espérez qu'en Dieu, donnez-vous à lui ; lui ne vous repoussera pas. — Quant à moi je veux bien être l'instrument de la miséricorde divine envers vous, et je vous promets, si vous voulez vous confier en moi, de ne pas vous abandonner. »

L'esprit de charité qui est l'Esprit de Jésus, parlait par la bouche d'Angelo : le pécheur se calma, et, touché, il se montra disposé à suivre les conseils du pieux et zélé chrétien.

« Samedi prochain, continua celui-ci, je veux vous donner à souper; ce sera comme les prémices de nos relations amicales. Je compte que vous acceptez mon invitation? »

« Volontiers, dit Thomas; mais, d'ici là peut-être pourriez-vous me rendre un immense service et me délivrer d'une crainte qui m'obsède. Un crime a été commis, il y a quelque temps, dans la ville, et, comme j'ai fort mauvaise renommée, on songe, je le sais, à m'arrêter et à me livrer au conseil des jurés. — Je suis, sans doute, souillé de crimes, mais je n'ai pris nulle part à celui-là, je vous le jure; ne pourriez-vous pas prendre ma cause en main? »

« Je le ferai de bon cœur, dit Angelo, et je vais, de ce pas, trouver qui de droit. »

Ils se quittèrent.

Les démarches de cet homme influant eurent plein succès et Thomas ne fut nullement inquiété.

Le samedi arriva, jour auquel notre pauvre pécheur devait prendre part au souper, auquel Angelo l'avait invité. Habitué à trouver chez ses amis mondains table bien servie, Thomas, dont la conversion ne faisait que poindre, se réjouissait de la bonne fortune qui s'offrait à lui, de s'asseoir à la table d'un des principaux de la ville. Il ne doutait pas qu'il ne dût faire bonne chère.

A l'heure voulue il est chez son charitable invitateur; bientôt le repas est servi; mais hélas! on était en carême, et Angelo en vrai chrétien se contenta d'un humble plat suivi de quelques fruits. Thomas un peu désappointé, dut se contenter aussi de cette modeste collation.

Angelo qui devinait le désappointement de son hôte, lui dit en souriant : « Mon cher Thomas, ceci n'est qu'un acompte; tantôt je vais vous conduire à un festin plus abondamment et plus noblement servi. »

Le souper fini, il invita Thomas à le suivre. Ils se rendirent au local où les confrères de St Jérôme de Ceppo tenaient, chaque samedi soir, leur réunion.

Ces chrétiens zélés, vrais apôtres, avaient pour pratique

de se livrer, en commun, à la *prière* et à *certaines pénitences*, pour obtenir la conversion des pécheurs. A un moment donné, dans leurs réunions, ils éteignaient les lumières, ils se dépouillaient les épaules et se flagellaient avec une discipline, en récitant le Miserere et quelques autres prières.

Angelo conduisit Thomas dans une petite chambre contiguë à la salle de réunion de la confrérie, et lui dit : « Restez ici quelques instants, tantôt je viendrai vous reprendre. »

Thomas, ne comprenant rien à tout cela, attendit. Bientôt son oreille est frappée par le bruit des disciplines dont se flagellaient les pieux confrères, et il les entend, en même temps, pousser des soupirs, jeter vers le ciel des cris implorateurs et toutes sortes de supplications, pour un grand pécheur dont ils demandent la conversion.

Le pauvre jeune homme est d'abord étonné plus qu'il ne se peut dire, et une sorte de frayeur mystérieuse envahit son âme. Il prête, tremblant, une oreille toujours plus attentive à ce concert de coups et de supplications, et il comprend que ces fervents chrétiens, imitant Jésus innocent qui a souffert et prié pour les pécheurs, s'immolent et se livrent à la prière pour sa conversion.

A ce moment la lumière divine éclaire vivement son esprit, il voit l'abîme d'iniquités où il est plongé, et il sent son cœur pénétré d'une vive et surnaturelle émotion.

« Malheureux que je suis, se dit-il, je cours en enfer depuis si longtemps, sans avoir jamais songé pendant une heure à faire pénitence, et ces chrétiens fervents prient et expient pour moi. Je veux changer de vie ! — Et se jetant à genoux : « Mon Dieu, dit-il, ayez pitié de moi ; je veux satisfaire à votre justice; accueillez-moi dans votre miséricorde et faites-moi connaître ce que vous attendez de moi. »

Et les douces et purifiantes larmes du repentir coulaient à flots de ses yeux.

Heureux le pécheur qui profite du moment de la grâce et répond à l'appel divin ; c'est de lui que Dieu dit : « Quand ses péchés seraient rouges comme l'écarlate, son âme deviendra blanche comme la neige. (Isaïe I.)

La pieuse séance terminée, Angelo revint trouver Thomas et lui dit : « Mon cher ami, voilà le festin que je vous avais promis ; je ne puis vous en servir d'autre, ce soir. Plaise à Dieu que vous y trouviez, comme nous, les délices qui y sont cachées.

Thomas avait tout compris. Profondément ému, il serra, en pleurant, la main de son pieux et zélé ami, et, sans dire une parole, prit congé de lui.

Il était converti.

A partir de ce jour on ne le reconnut plus. Il mit au service de la grâce cette bouillante et indomptable nature dont il était doué, et qui, jusque là, en avait fait un coryphée d'impiété et de libertinage.

Il s'occupa activement de son commerce, *s'éloigna avec soin de ses mauvais compagnons* et tout ce qui, jusque là, avait été pour lui une source de joies mauvaises lui fut en abomination. *Il repassa, dans l'amertume de son cœur, ses années de désordre,* pria, pleura au pied des tabernacles, *et purifia son âme par une excellente confession.*

Le samedi après sa conversion, Thomas alla retrouver Angelo et demanda d'être admis encore à *ce festin* où il avait retrouvé son Dieu ; et il y prit part, dans la petite chambrette où la grâce l'avait visité, en se livrant de son côté à la prière et à la flagellation.

Ah ! pauvres chrétiens qui retombez sans cesse après vos confessions, que vos conversions seraient plus durables si vous saviez joindre un peu les austérités de la pénitence à l'aveu de vos fautes. Mais hélas ! vous avez à peine le courage de réciter les quelques maigres prières qu'on vous impose comme pénitence sacramentelle.

Bientôt les confrères de St Jérome voyant combien la conversion de Thomas était sincère et profonde, l'admirent,

sur ses instances, dans leur pieuse société. Il en devint, ô merveille de la grâce ! un des membres les plus édifiants. Celui qui, pendant des années, avait défrayé, par ses désordres, la chronique scandaleuse de la ville de Florence, devint un sujet d'édification pour tous. On redisait partout les exemples de pénitence, d'humilité, de charité, de modestie, de piété et de zèle qu'il donnait continuellement.

Et les anges chantaient dans les cieux un cantique de joie ; car l'enfant prodigue était perdu et le voilà retrouvé! *Gloria in excelsis Deo.*

Chapitre deuxième.

Thomas entre chez les Franciscains. — Sa vie austère — Son oraison continuelle. — Ses ravissements.

SOUVENT le pécheur converti n'arrive à une vie solidement vertueuse que par de longs, pénibles et parfois martyrisants efforts. *Une grâce plus puissante, une fidélité plus généreuse* parfois lui font trouver des chemins plus courts et plus faciles, comme nous le voyons en sainte Marie Madeleine, en sainte Marguerite de Cortone, et comme nous l'allons voir en notre héros.

Au temps de la conversion de Thomas, un Franciscain, le P. Jean Straconius, remuait toute la ville de Florence par ses éloquentes prédications et plus encore par l'éclat de sa sainteté et de ses miracles.

Grand nombre de jeunes gens de toutes les classes, transformés par la parole du Saint, avaient quitté le monde, et s'étaient rangés sous sa conduite. Jean Straconius avait bâti à Fiesole un couvent de son ordre pour y recueillir toutes ces conquêtes de la grâce.

Thomas fut du nombre de ces heureux vaincus. Il alla se présenter au disciple de St François qui le reçut, en lui disant : « Mon fils, Dieu veut que sous l'habit Franciscain, vous brilliez autant par vos vertus que vous avez été en renommée de perversité dans le monde. »

Ces paroles étaient une prophétie ; nous allons en voir la splendide réalisation.

Thomas reçut le saint habit et aussitôt se revêtit intérieurement de l'esprit du Séraphique St François.

Il s'établit d'abord dans les sentiments d'une profonde humilité. — Il se regardait comme un malheureux réprouvé qui avait été arraché à l'enfer pour être placé *parmi les anges;* ainsi appelait-il ses confrères et ses supérieurs auxquels il obéissait avec une perfection admirable.

Loin d'imiter certains pécheurs qui, à peine absous de leurs fautes, se livrent à la joie et même à la dissipation et à la sensualité, il ne cessait de repasser sa vie dans l'amertume de son cœur et d'en demander pardon à Dieu avec larmes.

Quand il se croyait seul, il adressait au Seigneur, à haute voix, l'expression de son repentir : « Mon Dieu, disait-il en sanglotant, j'ai accusé tous mes péchés à votre ministre, mais je veux les confesser encore en votre présence dans l'amertume de mon cœur. J'ai péché contre vous; j'ai multiplié à l'excès mes prévarications, mais je m'approche de votre trône en toute confiance et j'implore votre miséricorde. Quand aucun pécheur jusqu'ici n'aurait obtenu son pardon, j'espérerais encore en vous, mon Dieu, parce que vous êtes mon Père et un Père miséricordieux pour celui qui pleure sincèrement ses fautes. C'est vous qui avez arraché David, meurtrier et adultère, Pierre l'apostat, Paul le persécuteur, à leur voie de perdition pour les sanctifier. Vous aurez aussi pitié de moi, de moi votre pauvre serviteur qui vous demande pardon et qui veux devenir votre véritable enfant. »

Thomas se livrait-il au travail, il pleurait; allait-il prendre son repos, il arrosait sa couche de ses larmes; ses occupations lui laissaient-elles quelque loisir, il se retirait dans la solitude pour se livrer aux purifiantes lamentations.

Bienheureux ceux qui versent de telles larmes, ils seront consolés et ils recevront de grandes grâces.

Presque au lendemain de sa conversion Thomas fut favorisé du don d'une sublime contemplation. On le voyait quelquefois dans sa cellule, à genoux, les bras en croix devant son crucifix, perdu dans l'extase et entouré d'une lumière surnaturelle.

Ses supérieurs le voyant si merveilleusement attiré à l'oraison, eurent la sagesse de lui donner toute liberté de satisfaire son attrait. *C'est une si grande richesse pour le monde qu'une âme vraiment contemplative en plus dans l'Eglise.*

Souvent le soir, quand la communauté se retirait pour prendre son repos, Thomas se rendait à l'église, et s'y livrait à la prière jusqu'à l'heure de matines. Pour vaincre le sommeil, il se tenait debout; mais bien des fois le sommeil s'emparait de lui malgré ses efforts, et il tombait lourdement sur le pavé, se blessant parfois jusqu'au sang. Mais rien ne domptait son courage.

A l'exemple de Saint François, de St Bernard et de la plupart des grands contemplatifs, il aimait à prier dans la solitude silencieuse des forêts. Il semble que les grands arbres poussant leurs cîmes vers les cieux et le vent gémissant dans leurs branches, invitent l'âme à s'élever à Dieu, à gémir et à prier.

Notre saint religieux restait parfois des jours entiers, même toute une semaine, dans les bois solitaires, livré aux larmes et à la contemplation. Il conserva cet attrait toute sa vie, et il recommandait plus tard cette pratique à ceux de ses disciples qu'il voyait doués de l'esprit d'oraison.

Nos compagnards jouissent souvent, de par leurs occupations, de la solitude des champs et des bois; qu'ils sachent en profiter, ils deviendront gens de prière et bientôt de grande vertu.

Frère Thomas n'était pas moins homme de mortification que d'oraison. Sa nourriture était un peu de pain et quelques herbages, sa boisson de l'eau. Il faisait chaque année sept carêmes. A tous ses jeûnes il joignait de fréquentes et

sanglantes disciplines. Son habit était d'étoffe grossière et ordinairement rapiécé; il marchait pieds nus, excepté quand, dans de longs voyages, ses pieds endoloris lui refusaient en quelque sorte service.

Ses confrères, même prêtres, le voyant si rempli de l'esprit de Dieu, aimaient à se faire ses disciples, et il leur recommandait avec instance la pénitence et la contemplation.

Chapitre troisième.

Le Frère Thomas est nommé provincial.

VRAI disciple de JÉSUS-CHRIST qui est venu sur la terre pour servir et non pour être servi, et qui s'est fait obéissant jusqu'à la mort de la croix, le Frère Thomas ne demandait qu'à être le serviteur de tous. Peu d'hommes éteignent complètement dans leur cœur le désir de l'élévation et du commandement; notre Bienheureux, lui, avait faim d'obéir, et être quelque chose lui était en horreur.

Dieu malgré cela, et, sans doute, à cause de cela, l'avait destiné à commander. Simple frère lai, il fut néanmoins nommé supérieur des couvents de la province franciscaine d'Apulie. Il fallut un ordre formel d'obéissance pour forcer l'humble religieux à accepter cette charge.

Il en accomplit les devoirs avec un dévouement total et une sagesse incomparable. Il fonda un grand nombre de couvents en divers endroits, surtout en Calabre, dans l'île de Corse et en Sardaigne. Mais sachant que Dieu est glorifié par la sainteté plus que par le nombre des religieux, il s'efforça surtout de faire régner en tous ses monastères une parfaite régularité et une grande ferveur.

Chapitre quatrième.

Frère Thomas est envoyé en Orient. — Merveilles qu'il opère partout.

EN l'année 1437 le Père Guillaume de Casale, Supérieur général des Franciscains, députa en Orient le P. Jean Capistran pour travailler à la réforme des couvents de la province franciscaine de cette région, et en particulier des couvents de Capha et de Jérusalem.

Jean Capistran[1] s'embarqua en 1438 ayant pour compagnons deux autres Pères franciscains et le Frère Thomas.

Ils relachèrent, en route, dans l'île de Chypre, où ils furent reçus avec beaucoup de vénération et d'amitié par Jean Martin, riche marchand Vénitien établi en ce pays.

Ce dernier voulut donner, en l'honneur de la pieuse caravane, un grand festin auquel il invita plusieurs de ses amis.

A la demande des convives, le P. Jean Capistran donna ordre à notre Frère Thomas de préparer lui-même le repas.

Notre saint Frère ne s'était plus occupé de cuisine depuis des années, et, presque toujours plongé dans de hautes contemplations, il était devenu comme étranger aux choses terrestres. Cependant il obéit à son supérieur sans faire aucune observation.

Le voilà donc à la cuisine en présence de diverses viandes à préparer : bœuf, mouton, gibiers, volailles. — Que faire? — Notre cuisinier d'occasion prend toutes ces provisions et les jette pèle-mêle dans une même marmite et les fait bouillir.

L'heure du repas venu, les domestiques de la maison apportent bientôt les plats remplis de ces diverses viandes nageant pèle-mêle dans un brouet impossible.

[1] Il a été mis sur les autels : c'est saint Jean Capistran.

Jean Martin connaissait la simplicité franciscaine, pourtant il fut morfondu d'en être victime à ce point, en une telle occasion. Comme il en témoignait son humeur, le P. Jean Capistran fait appeler le Fr. Thomas, et quand celui-ci est devant lui : « Vraiment, mon frère, lui dit-il, c'est de votre part une témérité et une audace impardonnables d'avoir accepté de faire la cuisine quand vous n'y entendez rien. Comment avez-vous pu mettre notre hôte vénéré dans une si grande confusion en lui gâtant ainsi son festin, par votre impéritie ! »

Frère Thomas, à genoux, écoutait modeste et silencieux, cette dure et publique admonestation.

« Pour expier votre faute, continua le P. Capistran, je vous ordonne d'aller à la cuisine chercher dans vos deux mains des braises en feu et de nous les apporter ici. »

Fr. Thomas, le cœur en paix, le visage joyeux se rend à la cuisine et quelques instants après, il reparaît et vient se mettre à genoux devant son supérieur, tenant dans ses deux mains les charbons ardents. Le P. Jean Capistran reprend alors sa mercuriale et la prolonge, dit l'historien de notre Saint, pendant le temps de deux *Miserere* lentement récités.

Les spectateurs de cette scène sont étonnés et émus jusqu'aux larmes ; les uns conjurent le P. Capistran de mettre fin à ce supplice ; les autres crient au bon frère de jeter ces braises. Mais celui-ci reste impassible, à genoux, jusqu'à ce que son supérieur lui ordonne d'aller reporter ces charbons ardents à la cuisine. Il le fit et revint ensuite demander la bénédiction au P. Jean Capistran. Ses mains n'avaient pas été atteintes par le feu.

Quand il fut retourné à la cuisine, son supérieur dit aux convives : « Maintenant, bénissons Dieu et mangeons les mets préparés par les mains de ce saint frère en faveur de qui le Seigneur vient de faire un tel miracle. »

Ces mets furent donc servis, et, nouveau miracle, fruit de l'obéissance de notre Bienheureux, ces diverses viandes

cuites dans le même vase, dans le même jus, avaient chacune le goût et la saveur qui lui sont propres.

Ce double prodige jeta tous ceux qui en étaient témoins dans un vif étonnement mêlé d'une sainte joie; et les âmes plus encore que les corps furent réconfortés par ce festin.

— Ici l'historien du B. Thomas, pensant plus à faire œuvre intéressante et édifiante qu'œuvre historique savante, semble perdre de vue le voyage de son héros en Orient, pour célébrer son pouvoir miraculeux, surtout sur les animaux. — Nous le suivrons.

Un jour, raconte-t-il, frère Thomas se promenant dans le jardin du couvent de Rochemont dans les Abruzzes, remarqua des oiseaux qui voltigeaient de branche en branche. « Petits oiseaux, leur dit-il, venez à moi. » Aussitôt ces chantres ailés quittent les branches hospitalières et viennent se poser sur ses épaules et sur ses bras. Le saint religieux les caresse doucement et leur parle comme s'ils avaient pu le comprendre. Après s'être récréé quelques instants de ce naïf commerce, il leur ordonne de partir, et les oiseaux s'envolent en chantant.

Un autre jour il aperçut dans une forêt un cerf de très grande taille : « Venez à moi », lui crie-t-il; l'animal obéit. « Nos frères quêteurs, lui dit le Saint, n'ont ni mule, ni âne pour porter le produit parfois assez lourd de leurs quêtes ; à l'avenir vous leur rendrez ce service. »

Le cerf sembla comprendre le Fr. Thomas, il le suivit au couvent, et là se laissa mettre un bât et des panniers. A partir de ce moment, il suivit de village en village les frères quêteurs, remplissant la charge de bête de somme.

Mais voici qui dépasse ces merveilles.

C'était au monastère de Scarlino. Les pieux Franciscains de ce couvent avaient coutume, chaque nuit, après matines, de se rendre processionnellement à quelques cents mètres de leur église, sur une sorte d'esplanade où se dressaient quelques cabanes en chaume. Arrivés en cet en-

droit, chaque religieux se rendait en l'une de ces humbles cellules pour continuer d'y prier et de contempler quelque temps dans le silence de la nuit.

Une nuit qu'on achevait de psalmodier les laudes, un loup énorme vint se blottir près de la porte de l'église, et y fit entendre d'horribles hurlements. Thomas sortit du lieu saint et, s'approchant du féroce animal, lui ordonna de se taire; ce qu'il fit.

Les laudes finies, on organise la procession habituelle; un des religieux marche en tête portant la croix, les autres suivent, deux à deux, en chantant les litanies.

O merveille, au même moment, comme s'ils avaient répondu à l'appel de leur frère, d'autres loups, en nombre égal à celui des religieux, arrivent et viennent se placer en ordre dans les rangs de la procession, de sorte que après deux religieux on voyait marcher deux loups, et ainsi jusqu'au bout du pieux cortège. Sans la présence du bienheureux Thomas, nos bons franciscains eussent été dans une épouvante mortelle devant cet étrange et terrible phénomène. Quand on fut sur l'esplanade les religieux se retirèrent comme de coutume dans les cellules, et chacun des loups suivit un des franciscains et vint se coucher près de l'entrée de son petit oratoire, comme eut fait un chien de garde.

Quand, à l'aurore, l'heure de rentrer au couvent fut venue ces loups vinrent, à la manière des chiens, se frotter contre les moines comme pour implorer une caresse et leur pitance. On les satisfit, sur le dire du B. Thomas, et ils disparurent dans le bois.

Si ce miracle étrange n'avait eu lieu qu'une fois, on pourrait, sans témérité, être tenté de l'attribuer à une illusion d'imaginations troublées; mais il se reproduisit pendant de *longues années*. Enfin une nuit que le froid était très intense, les religieux omirent leur pieux usage, et depuis, les loups ne reparurent plus.

Ces animaux obéissant aux saints sont les images de

nos passions. Celles-ci obéissent à une volonté ferme et parfaitement unie à Dieu ; elles fatiguent l'homme qui n'obéit pas à la grâce, lui causent mille dommages, et peuvent causer sa mort spirituelle.

Chapitre cinquième.

Le B. Thomas convertit les pécheurs, élève les âmes à la perfection.

C'ÉTAIT dans des vues de miséricorde sur l'Eglise et les peuples que Dieu accordait à son serviteur Thomas ce don extraordinaire de miracles. L'hérésie ravageait le sein de l'Eglise, et les pécheurs abondaient; Dieu voulait ramener ces âmes perdues, dans le chemin de la vérité et de la vertu, en les frappant de l'éclat de cette merveilleuse sainteté.

L'attente du ciel ne fut pas trompée.

Nombre de pécheurs et d'hérétiques se convertirent en voyant les miracles du Frère Thomas, ou même au simple récit qu'ils en entendaient. De plus une foule d'hommes du monde, dont plusieurs avaient grand nom et d'immenses richesses, quittèrent tout pour venir se ranger sous la bannière franciscaine et sous la conduite de notre Saint.

Celui-ci sachant que *ce sont les âmes d'élite qui font la joie du cœur de Jésus*, la *force et la gloire de l'Eglise*, n'épargnait rien pour faire de tous ces néophytes de *vrais chrétiens*, ou de *saints religieux*.

Il les exhortait souvent et vivement à se donner entièrement à la grâce, à vivre d'une vie vraiment spirituelle, dégagée des sens et de toutes les choses terrestres. Il s'efforçait de leur inspirer un grand amour pour la pénitence.

Ses disciples, animés par ses saints discours et ses exemples plus saints encore, marchaient à l'envi sur ses traces.

Mais l'esprit de Dieu, qui est sagesse et discrétion, dirigeait le Frère Thomas, et lui faisait comprendre que tous, parmi les chrétiens, et même parmi les religieux

des ordres austères, ne sont pas appelés à la même austérité de vie.

Il disait donc à ceux que leur santé ou quelque labeur plus pénible rendait incapables de grandes pénitences : « Mes chers frères, Dieu ne demande pas de tous les mêmes actes, bien qu'il demande de tous le même esprit. Ayez un grand désir de mourir à toute vie naturelle et animale ; mais ménagez vos forces de façon à pouvoir remplir vos devoirs. Sachez, du reste, qu'il est une vertu plus chère à Dieu, plus capable de vous rendre saints, que la pénitence corporelle ; et cette vertu c'est l'humilité.

Appliquez-vous à progresser dans cette dernière vertu dont on ne peut guère pousser la pratique à l'excès. Regardez-vous toujours comme des êtres de néant, inutiles à tout, incapables par vous-mêmes de tout bien. Pensez à vos péchés, et estimez-vous dignes de tous les châtiments du ciel. *Si vous faites quelques bonnes œuvres, ne désirez pas qu'on vous estime davantage*, mais rapportez-en toute la gloire à Dieu. Le chrétien, mais surtout le religieux, doit reproduire la vie de Notre-Seigneur ; méditez donc son humilité, son esprit de détachement, et efforcez-vous de reproduire ces vertus dans la mesure des grâces que Dieu vous fait. »

Que d'âmes qui se croient chrétiennes, pieuses même, feraient bien de relire et de méditer ce petit discours du Frère Thomas !

Chapitre sixième.

Trait de la protection de la Providence sur notre Bienheureux.

UNE année que la disette se faisait vivement sentir dans l'Etrurie, le Frère Thomas, traversant cette province, vint demander l'aumône chez un seigneur qu'il connaissait. Celui-ci qui avait notre saint en grande estime, voulut lui faire accepter un dîner splendidement servi, qu'il avait fait préparer. « Comment, répondit Frère Tho-

mas, j'irais ainsi faire bonne chère, pendant que tant de gens manquent du nécessaire! » Et il ne voulut accepter que deux petits pains qu'il emporta pour lui et son compagnon, le Frère Benoît de Florence.

Pendant le même voyage, après avoir marché presque tout un jour sans prendre aucune nourriture, nos deux franciscains exténués de fatigue et de faim, arrivèrent en un pauvre village. Ils s'adressèrent en vain à plusieurs habitants pour obtenir un morceau de pain; la misère était si grande, que tous se déclarèrent impuissants à les secourir.

Notre Saint recourt à Dieu par une fervente prière, et bientôt, remarquant une maison dont la porte était ouverte, il y vient d'une voix implorante solliciter une aumône.

Personne ne répond.

« Mon frère, dit-il à son compagnon, entrez dans cette maison. » Fr. Benoît, par obéissance, s'avance d'un pas discret, parcourt les places du rez-de-chaussée et ne découvre personne. Trouvant l'escalier qui conduisait à l'étage, il le monte et arrive dans une chambre où un petit enfant, à peine démaillotté, reposait dans son berceau.

Au bruit que fait le Fr. Benoit, il lève sa petite tête, comme pour voir son visiteur imprévu, et l'apercevant : « O fils de l'obéissance, dit-il, ouvrez l'armoire que voilà, et prenez hardiment ce qui vous est nécessaire pour vous et pour votre compagnon. »

S'autorisant du miracle qui venait de délier la langue de cet enfant, le bon Frère, étonné et ému, prend deux pains dans l'armoire et s'en revient au Fr. Thomas, à qui il raconte la scène et le miracle dont il venait d'être témoin.

Ils continuèrent leur route en bénissant Dieu qui venait de les secourir d'une façon si merveilleuse.

Tout à coup, un jeune homme d'une beauté ravissante se présenta, à nos pieux voyageurs : « Mes frères, leur

dit-il, veuillez me donner un de ces pains que vous venez de recevoir ; je le porterai à un pauvre ermite qui, là-bas, dans son ermitage, au sein des montagnes, est bloqué par les neiges. »

Nos pieux Franciscains déférèrent immédiatement au désir de l'inconnu qui disparut aussitôt de leurs yeux.

Ils comprirent que c'était l'ange gardien de cet ermite qui était venu réclamer cette aumône.

Ayons l'esprit de pauvreté qui est essentiel dans le christianisme, servons Dieu avec fidélité et ferveur, *en vivant saintement*, et sachons nous confier à Dieu avec un abandon total, sa providence ne nous manquera jamais.

Chapitre septième.

Vertus de notre Bienheureux. — Son gouvernement.

LE Cœur de Jésus est suavité, tendresse, dévouement. Il semble que les Saints ont reçu ce Cœur en héritage. Oh! qu'ils sont bons, qu'ils sont tendres, qu'ils sont prêts aux sacrifices pour leurs frères, ces vrais enfants de Dieu, ces héros de l'Evangile, ces victorieux d'eux-mêmes !

En ce qui regarde notre Bienheureux, rien ne peut donner une idée de sa bonté, de sa charité généreuse et condescendante. Chacune de ses paroles, tout son air, toute sa conduite transpirait je ne sais quelle suavité qui charmait tous ceux qui l'approchaient.

Voyait-il quelqu'un de ses confrères souffrir, il en était ému et faisait tout pour le soulager. Venait-on lui confier quelque peine, il trouvait pour consoler des paroles si tendres, si élevées, si divines, qu'elles semblaient avoir une force sacramentelle pour chasser la peine, ou pour communiquer aux âmes la force de porter vaillamment la croix.

Sa bonté toutefois ne procédait pas de cette sensibilité tout humaine, je dirais presque animale, qui dirige parfois certains supérieurs d'un bon naturel, et surtout une foule de parents; sensibilité qui, dès lors, fait souvent dégénérer la bonté en faiblesse. Elle venait de plus haut ; elle était,

nous le disions tantôt, comme un écoulement de la bonté divine, des tendresses du Cœur de Jésus dans le cœur de notre Saint.

Aussi avait-il parfois sa façon à lui de dissiper les tentations de ses sujets, de consoler leurs chagrins, de relever leur faiblesse. Ainsi, de temps à autre, l'un d'eux venait-il lui dire ses répugnances, ses ennuis, ses difficultés dans le chemin de la vertu, il lui disait, en souriant : « Que fait-on quand l'âne du monastère marche trop paresseusement? On le stimule à l'aide du fouet. Prenez, mon cher frère, votre discipline, retirez-vous dans la solitude et flagellez-vous pour l'amour de Notre-Seigneur; ça vous donnera grand courage ! »

Nous recommandons beaucoup ce moyen hygiénique spirituel à chacun; mais surtout aux parents, aux supérieurs, aux confesseurs. Le Père Lacordaire, en notre siècle, l'a employé avec succès avec des jeunes hommes du monde.

J'ai la conviction que vingt coups de discipline donneraient à telle où telle âme affligée, plus de consolations réelles et sensibles, que des heures entières de doléances passées avec un ami, ou même un confesseur.

Notre saint Frère Thomas ne pouvait souffrir que ses religieux vécussent d'une vie lâche et imparfaite. Dans ses conférences et dans ses avis particuliers, il les excitait continuellement à *vivre saintement*. « Aimez, aimez la sainteté, disait-il, aspirez à la plus haute perfection. Ne soyez jamais oisif, mortifiez-vous avec ardeur ; recourez sans cesse à la prière; même en vous livrant au travail que votre cœur s'entretienne avec Dieu. »

Quand venait la saison des travaux des champs, il y prenait part avec ses frères, et pendant le travail on lisait à haute voix quelque livre spirituel, surtout St Jean Climaque. La lecture amenait-elle quelque passage obscur ou profond, il interrompait le lecteur et il expliquait ce passage avec une admirable abondance de lumières.

Chapitre huitième.

Le Frère Thomas est envoyé en Ethiopie. — Sa captivité. — Son retour à Florence.

LE pape Eugène IV désirait ramener à l'unité catholique les Ethiopiens et leur roi Jean. Il chargea de cette mission le P. Albert Sartianus, pieux et savant Franciscain ; mais il voulut que parmi les compagnons qu'on donnerait à ce Père, se trouvât le Frère Thomas. « Je compte beaucoup, disait le Pape, sur l'impression que la sainteté et les miracles de ce bon Frère feront sur ces peuples, pour le succès de l'ambassade.

Le Père Sartianus arrivé à Constantinople, y tomba gravement malade, et chargea notre Bienheureux avec ses autres compagnons de remplir la mission qui lui était confiée.

La pieuse caravane se mit en route. Le sultan du Caire leur ayant refusé passage par ses états, ils firent route par la mer d'Asof. Dès le début de leur navigation, ils tombèrent au pouvoir de corsaires turcs qui s'emparèrent de leur embarcation, et les réduisirent à une cruelle servitude.

Quelques riches marchands chrétiens de Constantinople, ayant appris la captivité des bons religieux, se cotisèrent et fournirent leur rançon; et Frère Thomas put rentrer avec ses compagnons à Constantinople.

Il ne tardèrent pas à reprendre le chemin de l'Ethiopie; mais passant par la Thrace, ils furent de nouveau réduits en captivité.

Rachetés encore une fois, ces vaillants fils de St François changent encore leur itinéraire, traversent la Perse et arrivent enfin en Ethiopie. Mais une partie de ce pays était sous la domination d'un sultan qui fit arrêter l'ambassade pontificale et la fit jeter en prison.

Ce roi musulman apprenant que les ambassadeurs du Pape étaient d'illustres religieux Franciscains, eut grand

désir de les attirer à sa religion. Il leur proposa donc d'embrasser le Mahométisme, et il accompagna ses propositions des plus brillantes promesses et aussi des plus terribles menaces.

Promesses et menaces, c'est toujours le cortège des propositions coupables que le monde fait aux chrétiens. Mon cher lecteur, quand votre foi et votre amour pour Dieu ne suffisent pas à vous rendre fort contre cette double tentation, rappelez-vous que Dieu, lui aussi, vient à vous, promulguant ses devoirs à votre conscience, avec des promesses et des menaces. Celles des hommes sont du temps qui est court; celles de Dieu sont de l'éternité qui ne passe pas.

Nos pieux Franciscains, on le comprend, repoussèrent avec horreur ces propositions d'apostasie, et se déclarèrent prêts à mourir pour la foi.

Les barbares furieux résolurent de les vaincre par la souffrance. On les descendit dans une citerne desséchée, assez étroite et profonde, où on les laissa trois mois. On ne leur donnait, chaque jour, pour nourriture qu'un peu de bouillie; ils les laissèrent même vingt jours consécutifs sans aucun aliment.

On comprend les tortures qu'enduraient ces vaillants confesseurs de la foi : la faim les rongeait et les abattait; leurs pieds après quelques temps baignaient dans un infect cloaque dont l'horrible puanteur les suffoquait; ils pouvaient à peine remuer, dans leur étroit cachot. Enfin pour comble d'épreuves, l'un d'eux ayant succombé à la faim, aux souffrances, les barbares musulmans eurent la cruauté de laisser pourrir, pendant plusieurs jours, le cadavre dans la citerne.

Dans cette situation intolérable les fils de St François ne cessaient de prier et de s'exciter l'un l'autre à la patience et à la persévérance. Quel exemple pour tant de lâches chrétiens qui ne savent rien souffrir, ni faire aucun sacrifice pour leur Dieu, pour l'Eglise, pour leur âme

Les musulmans finirent par s'émouvoir en présence de tant de courage; ils retirèrent leurs captifs de la citerne et les placèrent dans une prison assez commode.

Frappés en particulier de la sainteté et de la patience surhumaine de Fr. Thomas, ils conçurent pour lui une véritable vénération. Un agent de la Cour vint à lui un jour et lui dit : « Nous vous permettons à vous en particulier de sortir chaque jour, de circuler en ville et d'y acheter des provisions; mais, chaque soir, vous devez rentrer à la prison. »

Frère Thomas fut heureux de cette permission : il pouvait en profiter pour procurer quelque soulagement à ses compagnons, et pour travailler au salut des âmes dans cette ville presque totalement peuplée d'infidèles.

Mais la masse du peuple, grossière et fanatique, ne voyait en Thomas que le « *Chien de Chrétien* », et presque chaque jour notre St Frère était l'objet de sa fureur. Ces musulmans s'attroupaient autour de lui, l'insultaient comme un fou, le souffletaient, lui crachaient au visage. Parfois même ils le dépouillaient de ses vêtements et le fouettaient avec tant de cruauté que le soir, quand il rentrait dans la prison, son corps n'était qu'une plaie.

Notre Saint au lieu de se plaindre disait à ses compagnons : « Mes chers frères, félicitez-moi, j'ai fait meilleure aubaine que vous aujourd'hui. »

Un jour, une troupe de jeunes hommes, vrais forcenés, l'avaient tellement maltraité qu'ils le laissèrent pour mort sur la place. Thomas après quelque temps reprit connaissance, parvint à se relever, et retrouva assez de force pour se traîner jusqu'à la prison.

En y rentrant, il se jette à genoux et dit : « Je vous rends grâces, ô mon très doux Jésus, de ce que vous m'avez donné aujourd'hui quelque part aux souffrances inouies que vous avez endurées pour notre salut. Vous avez voulu me faire comprendre combien je vous dois de reconnaissance pour les douleurs par lesquelles vous avez expié mes péchés. »

A peine avait-il fait cette prière que toutes ses plaies furent guéries et qu'il ne sentit plus aucun mal.

Loin de se laisser intimider par ces mauvais traitements notre saint Frère sentait croître chaque jour son zèle et sa sainte audace.

Non pas une fois, mais maintes fois, il alla se placer proche de la porte des Mosquées [1], à l'heure où les musulmans allaient accomplir les exercices de leur faux culte, et là, d'une voix assurée, il leur prêchait la vérité chrétienne. « La religion du Christ seule est vraie, criait-il ; la vôtre et toutes les autres sont fausses. Je suis prêt pour le prouver et soutenir ma foi, à subir tous les tourments et la mort. »

Cette intrépidité étonnait les musulmans ; et la protection de Dieu étendue sur son serviteur, les empêcha toujours de le mettre à mort.

Nos saints religieux étaient captifs depuis plus d'un an, quand un jour le Frère Thomas rentrant dans la prison dit à ses compagnons : « *J'ai une grande et heureuse nouvelle à vous annoncer*, *bientôt nous subirons la mort pour Jésus-Christ.* »

C'était un chrétien renégat, fort influent en ville, qui avait fait porter cette sentence.

Cette nouvelle remplit nos captifs d'une véritable allégresse ; ils tombèrent à genoux et rendirent grâces à Dieu.

Chapitre neuvième.

Délivrance du Bienheureux. — Son retour en Europe.

DIEU n'avait pas destiné la gloire du martyre à son serviteur. Le Pape Eugène IV ayant appris la captivité de ses ambassadeurs, avait chargé des marchands chrétiens de négocier leur délivrance. Ceux-ci arrivèrent le jour même où nos héros devaient subir pour le Christ le dernier supplice. Le Sultan accepta la rançon offerte, et rendit la liberté au Frère Thomas et à ses compagnons.

1 Temple musulman.

Sur l'ordre du Pape, les ambassadeurs renoncèrent au but de leur voyage et reprirent le chemin de leur patrie. Le Frère Thomas revit enfin son cher couvent de Florence, où ses confrères le reçurent avec un religieux et fraternel enthousiasme.

Le Père Jean Capistran, qui entretemps était devenu Supérieur général de l'Ordre Franciscain, revit avec bonheur notre bienheureux Frère, et lui témoigna mille bontés. « Frère Thomas, lui dit-il un jour, vous plairait-il d'aller terminer vos jours en notre couvent de Mont-Plain? les sites sauvages et les forêts qui l'entourent sont si favorables à la contemplation ! »

« J'irai avec bonheur partout où l'obéissance m'enverra, répondit le Saint, mais vos offres répondent parfaitement à mes désirs. »

Et notre bon Frère, fort avancé en âge, partit pour le couvent de Mont-Plain.

Proche de ce monastère se dressait, isolé, un rocher haut de cinquante coudées. Un escalier taillé dans ses flancs, permettait d'en atteindre le sommet qui formait une étroite esplanade. Le Gardien du couvent y fit construire, à la demande de notre Saint, un modeste oratoire en l'honneur des Stigmates de St François, et permit au bon Frère d'y faire habituellement sa résidence.

Là, celui-ci passait de longues et délicieuses heures, dans la contemplation ; là, il jeûnait et se livrait aux austérités pour l'expiation des péchés de sa jeunesse et pour l'expiation des péchés du monde.

Plusieurs saints ont commencé par être de grands pécheurs; mais, convertis, ils n'ont jamais cessé d'être de grands pénitents. St Augustin récitait le Miserere avec larmes sur son lit de mort.

Nous avons été pécheurs, grands pécheurs peut-être, pouvons-nous dire que nous avons été de vrais pénitents, un seul jour de notre vie?

Les saints pleurent et expient les péchés du monde, et

nous, nous voyons le monde multiplier ses iniquités, braver Dieu, crucifier Jésus-Christ, perdre les âmes, et nous sourions au monde, nous le trouvons aimable à l'heure même où il multiplie le plus ses prévarications, et parfois nous prêtons la main à ses œuvres mauvaises!

O ciel! avons-nous donc la foi? et pouvons-nous penser que l'amour divin a quelque place dans notre cœur?

Chapitre dixième.

Derniers jours et mort du bienheureux Thomas.

L'ASTRE du jour, à son coucher, se revêt souvent de couleurs plus vives. Il en fut de même de notre héros, astre brillant de sainteté, au soir de sa longue et sainte vie.

Plus que jamais ses confrères et les peuples admiraient ses ravissements sublimes et fréquents, ses austérités effrayantes, son humilité, sa charité, son amour séraphique pour Dieu et les merveilles sans nombre dont le Seigneur illustrait les derniers jours de notre saint Frère.

Un jour, un jeune novice était occupé à s'entretenir avec lui en son oratoire aérien : « Vénéré Frère, lui dit tout à coup le jeune religieux, vous plairait-il de me raconter l'histoire de votre captivité en Ethiopie? »

Cette question réveilla soudain, avec véhémence, au cœur du vieillard le désir du martyre. Entraîné par un mouvement extatique, il se lève, prend son bâton, sort de son hermitage et s'avance sur l'esplanade dans la direction du couvent. Parvenu au bord du rocher, au lieu de chercher l'escalier, il s'avance dans le vide, et Dieu qui avait affermi les eaux sous les pas de St Pierre, affermit l'atmosphère sous les pieds de Thomas.

Plusieurs religieux se trouvaient en ce moment devant le monastère. Ils aperçurent notre saint dans les airs, non pas volant, mais marchant, en avançant un pied après l'autre et se servant de son bâton, tout comme s'il eût marché sur la terre ferme. « Frère Thomas, lui crient-ils, où allez-vous ainsi?

« Je veux, dit-il, retourner au pays des musulmans pour y souffrir le martyre dont naguère je n'ai point eu la grâce. »

« Mais, lui dirent ses confrères, vous ne pouvez entreprendre ce long voyage sans la permission et la bénédiction du Pape. »

Thomas, à ces mots, descendit vers le couvent. Quand il atteignit le sol, il sortit de son ravissement et, confus, demanda à ses confrères de ne rien dire de ce qu'ils venaient de voir.

Comme cependant il affirmait de nouveau son désir d'aller trouver le Souverain Pontife : « Eh bien, Frère Thomas, lui dit son Supérieur, je vous accompagnerai à Rome. »

Ils partirent.

Passant par Aquila ils vénérèrent les restes de St Bernardin de Sienne, puis s'acheminèrent vers Rieti. Ils approchaient de cette dernière cité quand soudain le Saint se sentit gravement malade. Il put gagner avec grand peine le monastère de Haut-Colombe situé sur la route. Là le mal s'aggrava et bientôt la ville entière de Rieti, qui n'était qu'à un quart de lieu, connut l'extrémité où se trouvait notre Bienheureux.

Tous les habitants firent instance pour qu'on transportât notre saint malade dans le couvent des Franciscains qu'ils possédaient dans leurs murs.

On satisfit à leur désir.

Thomas sentant que la mort approchait fit encore une confession générale de tous les péchés de sa vie, et avec une grande effusion de larmes. Pendant ses derniers jours il demanda que le confesseur restât ordinairement près de son lit, et si quelque faute lui revenait en mémoire, qu'il croyait avoir oubliée, il s'en accusait aussitôt.

O saints scrupules des serviteurs de Dieu, ô sollicitudes des grands chrétiens pour leur salut, comme vous condamnez nos négligences, et les tranquillités téméraires des pécheurs et des âmes froides et infidèles!

Ayant reçu le saint Viatique et l'Extrême-Onction, notre Saint adressa quelques touchantes exhortations à ses confrères, exprima de nouveau son regret de n'avoir pu subir le martyre, et s'endormit enfin paisiblement dans le Seigneur.

C'était en l'année 1447.

On inhuma les restes mortels du bienheureux Frère dans l'église du couvent de Rieti qui avait déjà l'honneur de posséder le tombeau de Bernardin de Sienne, mort quelques années auparavant.

Parfois quand des malades venaient implorer leur guérison près de ce dernier, s'il tardait à les exaucer, ils lui disaient avec leur piété naïve d'Italien : « Eh bien ! bon Saint, puisque vous ne voulez pas nous entendre nous nous adresserons à votre confrère » ; et allant se prosterner au tombeau du Fr. Thomas, ils étaient guéris.

Cette concurrence, fort nouvelle et très rare, de nos deux illustres franciscains, faisait tort, si je puis ainsi dire, à la réputation de Bernardin de Sienne, dont la cause de Béatification était pendante à Rome. Le P. Jean Capistran qui poursuivait la réussite de cette cause avec un grand zèle, fut affligé de cet état de choses et n'y trouva remède qu'en commandant, comme Supérieur général, au Fr. Thomas de cesser ses miracles.

O simplicité de la foi ! O force de l'obéissance ! O condescendance de Dieu pour ses serviteurs ! Les miracles cessèrent au tombeau de Frère Thomas et peu après Bernardin de Sienne était placé sur les autels.

Plus tard le Père Gardien du couvent de Rieti, prêchant dans son église, rappelait les vertus de notre Saint et les merveilles de sa vie. Tout à coup, inspiré de Dieu, il se tourne vers l'endroit où reposaient ses reliques, et dit : « Frère Thomas, vous avez cessé de faire des miracles par obéissance, maintenant je vous ordonne au nom de la même obéissance de reprendre le cours de vos faveurs à l'égard de ceux qui vous invoqueront. »

Le Fr. Thomas obéit, et depuis lors les grâces les plus éclatantes n'ont cessé d'être obtenues par son intercession.

Le Pape Clément XIV rendit le décret de sa Béatification le 24 août 1771.

O Bienheureux Thomas, si puissant auprès de Dieu, obtenez-nous à tous, à moi qui écris ces lignes, à tous ceux qui les liront, et à tous les pécheurs, la grâce de pleurer nos péchés toute notre vie, d'aimer Dieu avec ardeur, générosité et constance, d'être prêts à tout souffrir, le martyre même, pour garder notre foi et assurer le règne de Dieu dans nos âmes. *Amen! Amen! Fiat!*



VIE DE LA B. ORINGA, OU CHRÉTIENNE

(14e siècle.)

Chapitre premier.

Naissance et premières années de la B. Oringa.

SAINTE-CROIX, petite ville de la vallée de l'Arno, en Italie, eut la gloire d'être le berceau de la bienheureuse Oringa.

Ses parents étaient d'humble condition : mais quel glorieux blason que les dons surnaturels et les vertus éclatantes qui brillèrent en leur fille.

Celle-ci, dès ses jeunes années, montra un *attrait extraordinaire pour la prière.* — Chargée bientôt, comme il arrive souvent aux enfants du peuple, du soin de faire paître l'humble troupeau de la famille, *elle profitait des loisirs que ses modestes fonctions lui faisaient, pour se livrer à l'oraison.*

Cependant la surveillance qu'elle devait, en conscience, exercer sur son bétail pouvait distraire la pieuse pastourelle dans sa prière.

Que fit-elle?

Quand elle était arrivée dans le pâtis où ses bœufs devaient paître, elle leur adressait la parole avec une naïveté charmante, et leur disait : « Mes bœufs, voici le champ où vous devez pâturer ; vous pouvez vous rassasier des herbes sauvages qui y croissent ; mais je vous défends de toucher aux moissons des champs voisins. »

Après avoir fait à ses bêtes cette naïve admonition, Oringa se retirait dans quelque coin solitaire, dans quelque fourré du bois voisin pour se livrer à la prière, seule avec Dieu.

Comme si l'innocence et l'amour divin avaient rendu à cette aimable enfant l'empire que Dieu avait donné primitivement à l'homme sur les animaux, les bœufs observaient parfaitement la règle qu'elle leur avait tracée, et

l'on constata maintes fois que jamais ils ne touchaient aux champs voisins.

A un âge où les autres enfants, pour la plupart, ne pratiquent la vertu que par une heureuse ignorance du mal, et aussi, sans doute, par une influence secrète de leur baptême, dont ils sont inconscients, la jeune Oringa avait l'intelligence des plus profonds secrets de la sainteté.

Elle résolut, dès lors, de s'adonner à la pratique de l'humilité.

Notre-Seigneur dit dans son Evangile : « Si quelqu'un veut venir après moi qu'il se renonce lui-même » ; et ailleurs : « Si quelqu'un ne hait sa propre âme, il ne peut être mon disciple » ; et encore : « Apprenez de moi à être doux et humble de cœur. »

Nous ne savons si la petite bergère de la Vallée de l'Arno avait jamais lu ou entendu, à dix ans, ces textes de l'Evangile ; mais évidemment elle les savait.

Le divin Sauveur, qui aime les petits, les humbles, les purs, a une façon à Lui d'écrire son Evangile dans leur cœur.

Oringa — écoutez bien, petites filles, qui lisez ces lignes — Oringa cherchait en toutes occasions à s'abaisser. Non seulement elle cachait ses actes de piété et de vertu, avec plus de soin que les autres enfants n'en mettent à voiler leurs petits méfaits ; mais elle rendait service à tous, dans la mesure de son pouvoir, en esprit d'abnégation. Dans le même esprit, elle obéissait à ses parents, condescendait aux volontés de ses compagnes, et subissait, *sans se plaindre*, les reproches injustes et les torts qu'on pouvait lui faire.

A cette humilité, si remarquable en une jeune enfant, *elle joignait une pudeur vraiment angélique.*

Entendait-elle une parole impure, elle en était si émue, si troublée qu'elle était prise de vomissements. — Comme dans le commerce qu'elle devait nécessairement avoir avec d'autres enfants et même avec de grandes personnes, elle était assez souvent dans l'occasion de subir cette épreuve,

ces vomissements devinrent si fréquents qu'elle en contracta une maladie grave d'estomac.

Le ciel vint au secours de l'innocente vierge.

Un jour elle entendit une voix qui disait : « Oringa, quand on prononce devant vous des paroles déshonnêtes, bouchez-vous les oreilles de vos mains, pour ne pas les entendre. »

Elle employa ce remède, avec la prière, contre ce poison des paroles déshonnêtes ; ses vomissements cessèrent et sa santé se rétablit.

Ce n'était pas seulement les paroles lubriques qui alarmaient ainsi la chasteté virginale d'Oringa, mais même les propos légers, les conversations frivoles. Si on s'en permettait en sa présence, la pudeur offensée et la tristesse imprimaient à son jeune visage je ne sais quelle sévérité et quelle indignation qui imposaient silence au coupable.

O Jésus, par le sang que vous avez versé pour les âmes, par vos lèvres qui, aux jours de votre vie mortelle, se sont collées tant de fois sur les fronts innocents des jeunes enfants, par vos mains qui les ont bénis et caressés divinement, donnez à nos jeunes enfants ces fleurs du jardin de l'Eglise, ces tendres agnelets de votre troupeau, donnez-leur l'amour profond, constant, énergique de la chasteté ; faites surtout de toutes nos jeunes chrétiennes, par votre grâce puissante, d'autres pudiques Oringa.

Chapitre deuxième.

Jeunesse de notre Bienheureuse. — Elle fuit la maison paternelle.

ORINGA perdit ses parents qu'elle n'avait pas encore quinze ans ; et elle fut dès lors sous la tutelle de ses frères plus âgés qu'elle.

Ceux-ci, quand ils la virent en âge, songèrent à la marier Elle leur fit comprendre nettement que ses attraits n'étaient point là et qu'elle avait résolu de garder sa virginité.

Il se présenta plusieurs partis et des plus avantageux, et sa famille la pressa d'en accepter un. Elle refusa. On fit chaque jour de nouvelles instances, mais la jeune fille *accentua ses refus avec plus d'énergie.*

Ainsi doivent agir, en pareille occasion, les jeunes chrétiennes dont on dispose, malgré les attraits que la grâce leur donne.

Ces refus saintement obstinés attirèrent à Oringa une véritable persécution de la part des siens. On alla jusqu'à la frapper.

Le monde ne peut supporter qu'on repousse ses avances, et qu'on s'élève au-dessus de lui.

Un jour les frères de notre Oringa semblaient vouloir la violenter pour l'entraîner en une rencontre dangereuse qu'ils avaient ménagée; elle s'arracha de leurs mains et, courant vers la rivière de Guscian, qui coulait proche de sa demeure, elle se jeta dans ses flots pour se mettre à l'abri de ces indignes poursuites.

Quand ses persécuteurs furent retirés, elle sortit de l'eau, et, vrai miracle du Dieu qui protège les vierges fidèles! ses vêtements n'étaient pas mouillés.

Cette persécution domestique continuant et devenant de plus en plus intolérable et dangereuse pour sa vertu, Oringa résolut de quitter le toit paternel.

Un jour qu'on la maltraitait encore et qu'on voulait l'entraîner à un rendez-vous dangereux, elle courut vers le liquide refuge qui l'avait protégée d'autres fois contre d'injustes violences; mais, cette fois, elle traversa complètement la rivière, et, arrivée sur l'autre rive, elle continua sa course se dirigeant vers la ville de Lucques.

C'est une heure pénible et pleine d'angoisse pour une jeune fille de dix-huit à vingt ans, que l'heure où elle est forcée de quitter la maison paternelle dans laquelle elle doit trouver ses joies et son naturel soutien, pour s'en aller, seule et sans ressource, par le monde.

Mais Oringa était véritable chrétienne, servante et en-

fant de Dieu, et Dieu a soin des siens, il est avec eux dans la tribulation.

Elle s'en allait donc, la jeune Vierge, comme une captive qui a brisé ses chaînes, *priant* et *se confiant au Père céleste*, pour son avenir.

Le soleil avait disparu derrière l'horizon, et elle se trouvait dans les environs du célèbre hospice de Hautpas, quand le démon lui apparut pour la forcer à rebrousser chemin. — N'est-il pas l'ennemi naturel des vierges chrétiennes? N'est-il pas l'inspirateur ordinaire de toutes les embûches et persécutions par lesquelles on essaie de les entraîner vers le monde perfide et pervers?

Cet esprit infernal, sous la forme d'un cavalier monté sur un cheval gigantesque, écumant et fougueux, se posait devant Oringa pour lui barrer la route, et, en même temps, lui faisait entendre de terribles menaces. Elle recourut à Dieu et, se confiant en la protection divine, resta impassible devant les menaces et les fureurs du diable.

Tout à coup deux anges, sous une forme humaine, et vêtus de robes d'une éclatante blancheur, parurent à ses côtés pour la protéger. A leur aspect le monstre s'évanouit, et, quelques instants après, les deux célestes protecteurs disparurent à leur tour.

O jeunes filles chrétiennes, si vous saviez être vraiment pieuses, et si vous mettiez au-dessus de tout, le trésor de votre chasteté, Dieu vous garderait, dût-il, à cette fin, vous envoyer une légion d'anges.

Délivrée de ce péril, Oringa poursuivit sa route. Mais bientôt les ombres du soir se faisant plus épaisses, elle perdit son chemin. Elle s'avança pendant assez longtemps, au hasard, à travers les champs, se recommandant à Dieu et à ses anges. Tout à coup elle se trouva dans une vaste prairie bordée de trois côtés par une ceinture d'arbres magnifiques. Bientôt la lune monta brillante à l'horizon et les étoiles scintillèrent dans un ciel d'azur. L'astre des nuits semblait répandre des clartés plus vives que de

coutume, et notre pieuse fugitive aperçut, sur le tapis verdoyant de la prairie, mille fleurs brillantes et variées qui répandaient dans l'atmosphère de suaves et réconfortantes senteurs. Elle pensa que la Providence lui offrait, dans ce lieu enchanteur, un asile pour la nuit, et elle s'assit sur l'herbe émaillée pour y prendre quelque repos.

A peine est-elle assise, qu'un charmant levraut vient à elle et commence à sautiller sous ses yeux et à s'ébattre de mille façons, comme pour lui témoigner sa joie. Il sauta même sur ses genoux semblant réclamer une caresse.

Oringa souriait, étonnée : « Mon cher petit levraut, dit-elle, d'où te vient cette familiarité? qui te rend si hardi avec moi? Je pourrais cependant te retenir captif, si je le voulais » ; et en disant ces mots elle le caressait de sa douce main.

La nuit se passa dans ces scènes enfantines et charmantes, et dans la prière. Oringa sentait en son cœur je ne sais quelle suavité céleste, et, en même temps, une vigueur qu'elle ne s'était point connue jusque là.

Quand parut l'aurore, elle voulut poursuivre son voyage. Le mystérieux levraut marcha devant elle, et en suivant le guide envoyé par Dieu, elle atteignit bientôt la grande route de Lucques. A ce moment le gentil animal disparut.

Chapitre troisième.

Séjour d'Oringa à Lucques.

LA route que suivait notre sainte voyageuse déboucha bientôt dans une plaine fertile, entourée de montagnes dont les flancs étaient couverts de bois d'oliviers et les sommets couronnés de sapins et de chênes. Au sein de cette plaine, sur les bords du Serchio, elle aperçut la ville de Lucques. — Quand elle y fut entrée, *elle alla tout d'abord en la maison du Seigneur se recommander à sa bienveillance paternelle;* puis elle se mit à parcourir les rues étroites et tortueuses de la ville, à la recherche d'un servi-

ce. *Elle ne tarda pas d'en trouver un chez un homme noble et d'une grande piété. — C'était une bénédiction du ciel.*

« Pour tout gage, dit-elle à son maître, je ne demande qu'une nourriture simple et frugale, et le don d'une lacerne [1] pauvre, mais bien propre. »

Heureuses les jeunes filles qui, en quête d'un service, mettent au-dessus des préoccupations du gain, celles d'assurer la conservation de leur vertu, et la facilité de remplir leurs devoirs religieux!

Mais hélas! que de telles jeunes chrétiennes sont rares!

Le maître vertueux au service de qui était entrée Oringa, ne tarda pas à apprécier son mérite, et bénit Dieu de lui avoir envoyé ce trésor.

Oringa libre de suivre ses attraits pour la pénitence, marcha aussitôt sur les traces des saints les plus austères.

Elle ne portait jamais de chaussures, même en hiver, bien que parfois ses pieds fussent gercés et sanglants.

Le soir venu, quelque fatiguée qu'elle fût, elle ne prenait son repos que couchée sur la dure. Souvent elle passait tout un jour sans prendre aucune nourriture; et, le soir, il fallait les instances des gens de la maison pour lui faire accepter quelque réfection.

« Si je ne craignais la vaine gloire, disait-elle, je resterais plusieurs jours sans manger. »

Comme sa figure avait beaucoup d'agréments et qu'elle était dans la première fleur de la jeunesse, craignant d'être pour plusieurs une source de tentations, elle tâcha, par divers moyens, d'effacer la beauté de ses traits; mais elle n'y réussit guère.

Combien de jeunes chrétiennes, je devrais dire plutôt, combien de chrétiens et de chrétiennes de tout âge et de toute condition, ayant quelque conscience et un certain désir de conserver leur pureté, se contentent de réciter, dans ce but, quelques prières, sans prendre aucune des

[1] Sorte de manteau.

précautions recommandées par les saints, et dictées pai la plus élémentaire prudence. La pieuse Oringa, elle, sachant que la chasteté est une vertu aussi fragile que précieuse, prenait pour la garder des précautions extrêmes.

Elle unissait à une prière fervente et à la pensée habituelle des choses célestes, une mortification générale et héroïque des sens, mais surtout de la vue. Elle tenait si habituellement son regard fixé sur le sol, qu'après un long temps elle ne connaissait pas les voisins de son maître. Bien plus, elle ne pouvait distinguer la façade de la maison qu'elle habitait, de celles des maisons voisines. Aussi, devait-elle sortir pour se rendre à l'église ou pour les besoins de son service, elle mettait quelques pierres près du seuil de la porte, pour reconnaître sûrement, au retour, la maison de son maître.

Qu'on ne pense pas cependant qu'elle fut d'un abord trop austère et d'un commerce désagréable. Tout, dans son attitude, son air, ses paroles, respirait l'affabilité, la douceur, la piété.

L'Evangile nous dit que le peuple juif était ravi en voyant comment Jésus faisait bien toutes choses, et mettait une amabilité toute divine dans chacun de ses actes, chacune de ses paroles. L'Esprit-Saint qui est l'Esprit de Jésus, en remplissant le cœur des saints, non seulement dépose en eux la sève des vertus du Sauveur, mais orne encore leur extérieur, embellit toute leur action de ses charmes célestes.

Bien que notre Oringa fût illettrée, elle montrait en toutes choses un grand sens et témoignait de beaucoup de lumières. Aussi les personnes les plus sages aimaient à lui demander conseil.

Sa modestie, sa candeur étaient telles que, causant souvent avec des hommes et le faisant avec une grande aisance, sa vue n'inspirait que de chastes pensées, comme elle-même n'avait que des impressions innocentes

Grande était sa franchise et, Dieu l'éclairant souvent sur les dispositions intérieures de ceux avec qui elle était en rapport, elle ne manquait pas, à l'occasion, de leur donner de sages avis et même de leur faire de salutaires remontrances.

Heureuses les âmes qui savent pratiquer hardiment et discrètement la correction fraternelle; plus heureuses encore celles qui savent la recevoir humblement.

Oringa se livrait à la prière et surtout à la contemplation de la passion du divin Sauveur, avec grande assiduité, et ses larmes de componction étaient si abondantes que ses yeux en paraissaient une source intarissable.

« Mon Jésus, s'écriait-elle souvent, en sanglotant, vous avez tant souffert pour les hommes et l'on ne vous aime pas, et les âmes se perdent en grand nombre! »

Cependant l'ennemi infernal qui avait déjà essayé, sur la route de Lucques, d'épouvanter notre sainte fille et de la détourner de ses voies, n'avait point renoncé à ses sinistres desseins.

Une nuit qu'elle veillait et priait dans sa pauvre mansarde, il lui apparut sous une forme horrible.

Dans un rire d'enfer, racontait-elle, il ouvrit une bouche qui paraissait comme un gouffre béant, et, en même temps, toute la maison retentit de bruits étranges et de craquements épouvantables comme d'un vaste édifice qui s'écroule. — Frappée d'épouvante, la pauvre servante se recommanda à St Michel et le conjura de venir à son secours. Le Prince de la milice céleste apparut aussitôt et fit cesser l'action diabolique; puis, avant de la quitter, il la réconforta par diverses senteurs exquises et en déroulant devant ses regards les plus riants tableaux.

Notre Sainte avouait plus tard que jamais jusque là, elle n'avait été plongée dans d'aussi enivrantes jubilations intérieures.

Nous retrouvons ici *la grande leçon de l'Evangile*, la leçon que les apôtres enseignaient au monde païen

pour l'attirer à la vie chrétienne, la leçon qui se lit à chaque page de la vie des Saints : *la souffrance et la lutte d'abord; la joie et les couronnes ensuite.*

Chapitre quatrième.

Oringa quitte son service. — Pèlerinage au Mont-Gargan.

LE fait que nous venons de raconter avait singulièrement accru dans le cœur de notre Sainte, la dévotion envers saint Michel. Désirant lui témoigner sa reconnaissance et mériter de plus en plus sa puissante protection, elle forma le projet de faire un pèlerinage au célèbre sanctuaire dédié à ce glorieux archange, sur le Mont-Gargan.

Comme elle attendait le moment favorable pour l'exécution de son pieux dessein, notre divin Sauveur lui fit comprendre dans l'oraison qu'elle devait quitter son service et la ville de Lucques.

Elle fit part de cette volonté du ciel à son maître et lui demanda humblement son congé. Celui-ci qui appréciait, chaque jour, davantage le trésor qu'il possédait dans sa pieuse domestique, fut excessivement affligé de cette demande. « Ma bonne Oringa, lui dit-il, cette nouvelle me cause une grande affliction; mais qui suis-je pour m'opposer aux volontés de Dieu? Je vous accorde donc le congé que vous me demandez. »

Quel exemple donné à tant de parents qui se prétendent chrétiens et font à la vocation de leurs enfants une opposition injuste et coupable!

Plusieurs amies pieuses d'Oringa ayant connu son projet de pèlerinage au Mont-Gargan, et sachant que celle-ci quittait Lucques définitivement, demandèrent à l'accompagner.

Elle y consentit.

Les apprêts du départ furent bientôt faits. *Les vrais pèlerins n'emportent pas grand bagage.*

Notre sainte fille dit adieu à son maître qui versa des larmes abondantes en la voyant partir.

Nos jeunes pèlerines se mirent en route et, après plusieurs jours de marche, arrivèrent en une région boisée et fort déserte. S'étant engagées dans une forêt, incertaines de leur chemin, elles aperçurent tout à coup devant elles, marchant dans le même sens, une troupe d'hommes.

Elles pressèrent le pas et les rejoignirent.

« Sommes-nous, leur dirent-elles, sur le chemin qui conduit au sanctuaire du Mont-Gargan? »

« Certainement, répondirent ces inconnus. — Nous nous rendons également en pèlerinage au Mont-Gargan, ajoutèrent-ils, vous pouvez nous suivre ; nous vous protègerons au besoin ; car la forêt n'est pas sûre. »

Heureuses de cette rencontre, nos pieuses jeunes filles suivirent en toute confiance ces prétendus pèlerins.

Les ombres du soir commençaient à couvrir la forêt quand on arriva à une bifurcation du chemin. —

« Prenons ce sentier, dirent les voyageurs, en indiquant une des branches ; il raccourcit la route. »

Ce n'était rien moins que le sentier conduisant aux gorges profondes où ces brigands — car c'était une troupe de brigands — avaient établi leur demeure.

Les pèlerines, toujours inconscientes du péril qu'elles couraient, continuèrent à suivre leurs guides.

Mais saint Michel qu'elles allaient honorer veillait sur elles. Tout à coup il apparaît sous la forme d'un homme de stature gigantesque. Son visage est radieux, ses yeux brillent comme deux étoiles. Une lumière céleste qui l'entoure dissipe les ombres du soir. « Jeunes filles, dit-il d'une voix retentissante, quittez ces misérables qui veulent vous conduire en leur repaire pour vous ravir votre avoir et votre vertu. »

Les brigands épouvantés s'enfuirent, et le glorieux Archange invita les jeunes filles étonnées et tremblantes à le suivre ; ce qu'elles firent.

Bientôt sur le bord du chemin se présente une fontaine limpide ; quelques arbres plantés sur ses bords lui font, de leurs rameaux touffus, comme un dôme de verdure.

Asseyez-vous ici quelques instants, dit l'Archange, et, se faisant l'humble pourvoyeur de ces modestes chrétiennes, il leur présente à manger d'un gâteau succulent, puis les invite à boire d'un vin exquis qu'il portait dans une gourde.

Ainsi notre grand et si bon Dieu réconfortait Elie au désert par le pain miraculeux ; ainsi nourrit-il dans les plaines désertes du Sinaï, son peuple chéri, en lui envoyant la manne.

Servons Dieu avec ferveur, et confions-nous toujours en lui.

Ayant pris cette céleste réfection, nos jeunes filles, sur l'ordre de St Michel, se remirent en route sous sa direction ; et bientôt une auberge convenable se présenta à leurs regards.

« Vous passerez ici la nuit, dit l'Archange, et, demain, pourvues de ce qui vous est nécessaire, vous continuerez votre voyage. » — Cela dit, il s'évanouit.

Nos pèlerines suivirent le conseil de leur céleste protecteur. Le lendemain, elles atteignirent sans encombre le but de leur voyage, et, le cœur plein d'une joie céleste, purent se prosterner sur les dalles du célèbre sanctuaire.

Elles séjournèrent plusieurs jours au Mont-Gargan, satisfaisant à loisir leur dévotion ; puis elles songèrent au retour.

Oringa se sépara de ses compagnes qui, après d'émouvants adieux, reprirent le chemin de leur patrie. Notre Bienheureuse, elle, s'achemina vers Rome où elle voulait s'agenouiller et prier au tombeau des apôtres et en tant de sanctuaires illustres qui décorent de leurs splendeurs surnaturelles la capitale du monde chrétien.

Chapitre cinquième.

Séjour à Rome. — Pèlerinage à Assise.

ARRIVÉE à Rome, Oringa, sans nul doute, dut y vivre d'abord de l'aumône. Elle consacrait son temps à visiter les divers sanctuaires et surtout la Basilique de St-Pierre. Les personnes pieuses qui fréquentaient les églises de Rome, se demandaient quelle pouvait être cette étrangère, vêtue si pauvrement, qui priait avec tant de ferveur et de longues heures, devant les autels. Elle fut remarquée aussi par un pieux Franciscain, appelé Frère Rinald. Celui-ci pensa qu'Oringa, jeune encore et d'une beauté que relevait singulièrement son angélique modestie, pouvait, malgré sa piété, courir de grands dangers dans une grande ville. Ayant donc eu l'occasion de la rencontrer, il l'engagea à entrer au service d'une pieuse dame veuve, du nom de Marguerite. Oringa consentit.

Sa nouvelle maîtresse fut heureuse de posséder dans sa maison une personne aussi vertueuse. Remarquant que ses vêtements n'étaient que de vrais haillons, elle lui en donna d'autres non seulement plus convenables, mais d'une certaine élégance. L'humble fille les accepta et les porta par déférence pour sa maîtresse. Mais — *fort différente en cela des jeunes filles ordinaires*, — cette toilette élégante lui pesait comme un fardeau intolérable. Un jour ayant rencontré une pauvre pèlerine qui était venue à Rome, vêtue de misérables habits, elle lui donna ceux dont sa maîtresse lui avait fait cadeau, et reprit les vêtements pauvres qu'elle portait auparavant.

Marguerite ne s'en offensa point, mais admira de plus en plus la vertu de sa servante. Elle la regardait comme une sainte, et loin d'avoir avec elle les exigences hautaines d'une maîtresse, elle se faisait comme un honneur de lui rendre mille services.

La vertu d'Oringa éclatait de plus en plus aux yeux de

tous à mesure que son séjour se prolongeait à Rome. Son éloge était dans toutes les bouches, et, comme en parlant d'elle, au lieu de l'appeler par son nom, on disait souvent, cette chrétienne, ou cette grande chrétienne, on finit par lui donner ce nom qu'elle a conservé dans l'histoire, à côté de son nom de baptême.

Oringa ne fut pas longtemps à Rome : une voix intérieure lui disait que Dieu la voulait ailleurs. Un jour, abordant sa maîtresse : « Madame, lui dit-elle, je me sens au cœur depuis quelque temps un vif désir de faire un pèlerinage au tombeau de St François à Assise ; qu'en pensez-vous? »

« Bien loin de m'y opposer, répondit Marguerite, je me propose, si vous l'agréez, de vous accompagner. »

Elles ne tardèrent pas à se mettre en route. Arrivées à Assise, elles se rendirent à l'église dédiée à St François, et, malgré les fatigues de la route, elles se mirent immédiatement en prière.

Pendant son oraison qui se prolongea, Oringa fut prise comme d'un sommeil extatique pendant lequel elle eut la vision de son avenir. Transportée en esprit à Sainte-Croix, sa ville natale, il lui sembla voir un modeste couvent peuplé de vierges ferventes dont Dieu la constituait comme la supérieure et la mère nourricière.

Un magistrat, de ses parents, habitait Assise. Elle crut devoir lui rendre visite. Dans sa simplicité, et croyant peut-être obtenir quelque conseil, elle lui raconta ce que Dieu lui avait montré en vision, et le projet qu'elle commençait à concevoir de fonder un monastère à Ste-Croix.

Ce magistrat, en voyant sa parente, sentit naître en son cœur, qui était mauvais, une subite et violente passion. Au lieu de répondre à ses pieuses communications par quelques conseils prudents et chrétiens, il se mit à lui tenir, sans pudeur, des propos impurs et bientôt se permit de lui faire les propositions les plus coupables.

O mon Dieu, que la vertu est mal logée en ce monde! et surtout qu'il y faut de précautions, d'énergie et de piété pour garder intact le lys de la pureté!

Après un moment de surprise, Oringa se dressant, de toute la hauteur de sa fierté chrétienne et de toute la vigueur de sa confiance en Dieu, dit à son parent : « Je méprise vos viles suggestions! Vous devriez rougir, vous, un magistrat, et mon parent, d'oser songer à m'entraîner en de tels désordres. »

Mais voici qui complique bientôt la situation délicate et difficile de notre Sainte. Ce misérable juge qui faisait profession de magie, emporté par le double feu de la passion impure et de la colère, appelle à lui les esprits infernaux pour l'aider à vaincre les vertueuses résistances de sa parente.

Ceux-ci apparaissent sous des formes terribles et menaçantes. Mais, au même moment, comme il arriva à Ste Cécile, Oringa parut enveloppée d'une céleste lumière, et un ange au glaive étincelant se tenait à ses côtés pour la défendre de toute injure. — Les démons impuissants disparurent en hurlant de rage, et Oringa se hâta de quitter cette infâme demeure.

Elle bénit Dieu de l'avoir protégée en ce pressant danger, et, tremblante d'émotion, s'achemina vers l'église de St François pour y rasséréner et fortifier son âme dans la prière.

A peine y est-elle arrivée que Dieu la ravit en extase et la transporte en esprit dans le ciel. Elle aperçoit sur son trône Jésus son céleste Epoux, dont la face bénie et toute la personne resplendit de l'éclat de la divinité. A côté du Sauveur, siège Marie, dont la robe paraît comme tissue d'étoiles étincelantes et dont tout l'aspect éclipse incomparablement toutes les majestés terrestres. Partout dans les célestes parvis elle voit les anges et les saints, formés en chœur, et tournant autour du trône de Jésus et de Marie en exécutant une sorte de danse d'une gravité et d'un

charme ineffables. « Ma chère Oringa, dit Jésus à la sainte voyante, sais-tu pourquoi tout le ciel rend aujourd'hui tant d'honneurs à ma mère? C'est que nous célébrons sa Conception immaculée et sa virginité perpétuelle. — Continue à me servir fidèlement le reste de ta vie, et les joies, les splendeurs que tu contemples en ce moment seront un jour ton partage. » Et l'extase finit.

C'est en suite de cette vision que plus tard notre Sainte établira dans son monastère la célébration annuelle de la fête de l'Immaculée Conception

N'était-ce pas là comme un écho anticipé de Lourdes?

Chapitre sixième.

Oringa fonde son monastère de Sainte-Croix.

En quittant Assise, notre sainte pèlerine, accompagnée de sa maîtresse Marguerite, se rendit en une bourgade de la vallée de l'Elsa, pour y rendre visite à la bienheureuse Verdiane qui y vivait en recluse et dont la renommée remplissait toute l'Italie.

Non loin de là était Sainte-Croix, patrie d'Oringa. « J'ai grand désir de voir votre ville natale, dit Marguerite ; rendons-nous-y. » Notre Bienheureuse s'y refusa d'abord, mais sa compagne fit tant d'instances qu'à la fin elle y consentit.

Les deux historiens de notre Sainte sont muets sur la façon dont sa famille et ses compatriotes l'accueillirent. Ils nous disent seulement qu'après un court séjour, elle voulut partir. Mais voilà que ses pieds semblent être attachés au sol, et elle ne peut plus faire le moindre mouvement. « Dieu, dit-elle, me montre par ce prodige que je dois rester ici ; eh bien j'y resterai. » Et aussitôt qu'elle eut dit ces paroles elle put se mouvoir.

Marguerite embrassa et arrosa de ses larmes sa sainte amie, se recommanda vivement à ses prières, puis, la laissant, reprit le chemin de Rome.

Oringa, après avoir consulté et prié beaucoup, pensa que l'heure était venue de réaliser la vision que Dieu lui avait donnée autrefois, et de bâtir son monastère.

Elle n'avait point de ressources ; mais que ne peut pas une âme qui se confie en Dieu et ne cherche que sa gloire.

Elle se mit donc à l'œuvre et, malgré de nombreuses oppositions, elle bâtit un modeste monastère en un endroit qui lui avait été désigné miraculeusement.

Aussitôt bon nombre de filles pieuses vinrent s'offrir à elle pour partager sa vie et servir Dieu dans la vie contemplative, sous sa direction.

Un bâtiment qui avoisinait le couvent incommodait les sœurs. Oringa aurait voulu l'acheter, mais le propriétaire s'y refusa. Notre Sainte eut recours alors à son refuge ordinaire, à la Vierge Marie ; elle passa la nuit en prière au pied de son autel. Le lendemain tout au matin, le propriétaire arrive au couvent : « La Sainte Vierge, dit-il, m'a apparu cette nuit ; elle ne m'a rien dit, mais j'ai compris qu'elle veut que je vous cède mon bâtiment ; je vous le cède donc de grand cœur et gratis. »

Chapitre septième.

Comment notre Bienheureuse gouverne son monastère. — Ses vertus. — Ses miracles.

LA communauté du nouveau monastère de Sainte-Croix s'accrut très rapidement, et la sainte fondatrice s'en réjouissait.

Mais Dieu lui fit comprendre que ce n'est pas le grand nombre, mais la qualité qu'il faut désirer.

Il arrive qu'à recevoir trop facilement des sujets dans un monastère, on s'expose à former une communauté sans discipline monastique sérieuse et sans cette élévation de vue qui la porte vigoureusement à la grande vertu.

Une nuit la Sainte eut un songe. Elle voyait dans la

cour du couvent un noyer aux rameaux nombreux, et sous cet arbre, un grand nombre de noix éparses sur le sol. Une des religieuses du nom de Marie, des premières qui s'étaient jointes à elle, apparut rassemblant ces noix en un tas, puis choisissant les vides et les verreuses pour les jeter hors de la cour par-dessus les murailles. » —

Le matin venu, elle appela cette religieuse, lui raconta son étrange vision et lui demanda ce qu'elle en pensait.

« Ma bonne Mère, dit la sœur, il me paraît que ces noix vides et verreuses indiquent les religieuses de ce monastère qui n'ont pas l'esprit de leur saint état, et que Notre-Seigneur qualifie dans l'Evangile de vierges folles. — Malheureuse que je suis, je sens que je dois me ranger au nombre de ces vierges folles que le Seigneur chassera de cette sainte maison. »

L'événement montra que cette interprétation du songe mystérieux était juste. Cette sœur Marie et quelques-unes des jeunes religieuses ne tardèrent pas à rentrer dans le monde dont elles recherchèrent les plaisirs et les alliances.

La communauté ainsi purifiée marcha désormais dans un même esprit de ferveur sous la maternelle et forte direction de la bienheureuse fondatrice.

Celle-ci était considérée par toutes les sœurs comme la supérieure ; mais elle ne supportait pas qu'on lui donnât ce titre. Elle dirigeait plus la communauté par ses exemples que par ses ordres.

Rien ne peut dire son humilité : elle se conduisait comme si elle avait été la servante de toutes ses compagnes ; elle leur rendait mille services, et prenait pour elle-même les plus humbles fonctions. Si elle croyait avoir fait quelque peine à une de ses sœurs, fut-ce à la plus jeune, elle l'allait trouver, se prosternait à ses pieds et lui disait : « Ma sœur, pardonnez à la pauvre pécheresse. »

Elle aimait la pauvreté avec une sorte de passion ; les riches et les avares aiment moins leurs richesses, qu'elle son indigence.

Dans les premières années de la fondation, une humble armoire pratiquée dans la muraille pouvait contenir habituellement toutes les provisions de bouche de la maison.

Cependant, confiante en la Providence, elle ne refusait l'aumône à aucun pauvre. Un jour, une pauvresse, à peine vêtue, venant réclamer un secours, elle lui donna sa propre tunique, et un florin, le seul qu'elle possédât.

Dieu récompensait la charité de sa servante en lui en voyant toujours à point les secours qui lui étaient nécessaires; et quoique l'abondance ne régnât jamais dans le couvent, on y avait toujours le nécessaire.

Si nous avons la nourriture et le vêtement, dit St Paul, bénissons Dieu et soyons en-paix.

Une année, une affreuse disette régna dans le pays; on ne rencontrait partout que des pauvres affamés qui imploraient un peu de pain pour soutenir leur vie languissante.

Oringa, touchée de tant de misères, fit planter au milieu d'un champ de fèves qu'elle possédait proche du couvent, une grande croix, sur laquelle elle plaça un écriteau conçu en ces termes : « Tout le monde peut prendre des fèves dans ce champ. [1] »

Les amateurs ne manquèrent pas, on le conçoit, et, chose merveilleuse, il y avait toujours des fèves et pour tous; Dieu les multipliait miraculeusement.

Quelle leçon pour tant de riches et de gens dans l'aisance qui font l'aumône avec tant de parcimonie et croient toujours qu'ils vont s'appauvrir s'ils ouvrent un peu largement leurs mains aux nécessiteux.

Plusieurs propriétaires de Sainte-Croix imitèrent la générosité de la Sainte et permirent à chacun de se fournir de fèves dans leurs champs.

---

[1] Voilà du socialisme de bon aloi et qui sent l'Evangile. Que nos socialistes modernes au lieu de vouloir partager à tous le bien des autres, commencent par partager leurs propres biens : on pourra alors les croire sincères et les imiter

O mon Dieu, répandez l'esprit de charité parmi les enfants de l'Eglise : les riches y gagneront les trésors du ciel, les pauvres le pain qui leur est nécessaire.

Cependant sous l'influence des grâces puissantes qu'elle recevait et auxquelles elle correspondait fidèlement, Oringa croissait merveilleusement en sainteté. Le ciel ne refusait rien à ses prières ; elle multipliait les merveilles et les prophéties.

Citons seulement deux ou trois traits.

— Le jour de la fête de l'Assomption, il se faisait toujours un grand concours de peuple dans l'église du monastère qu'on ornait splendidement à cette occasion. Une année, les religieuses avaient travaillé à cette ornementation jusque bien avant dans la nuit ; ensuite, fatiguées à l'excès, elles s'étaient retirées dans leurs cellules pour s'y reposer, pensant achever leur travail sur le matin. Mais les bonnes sœurs hélas ! dormirent si bien que l'aurore les trouva encore plongées dans leur sommeil. — A leur réveil, grand embarras ! — Comment avoir dit le saint office et achevé l'ornementation de l'église avant l'arrivée des fidèles?

La sainte Supérieure, qui gisait malade sur sa couche, instruite de l'embarras où étaient ses filles, leur dit : « Commencez les matines sans crainte et chantez-les solennellement comme la fête le demande ; Dieu permettra bien que l'aurore tarde d'ouvrir au soleil les portes de l'Orient, pour vous donner le temps d'achever votre pieuse besogne. »

Il en fut ainsi. Le Créateur qui avait arrêté le soleil pour donner à Josué le temps de vaincre ses ennemis, à la demande d'une pauvre religieuse, retarde ici le lever de l'astre du jour, pour qu'on puisse achever un humble travail.

O puissance des Saints ! O bonté de Dieu ! Cherchons avant tout le Royaume des cieux en *vivant saintement* et le reste nous sera donné comme par surcroît.

Un jour notre Sainte entend un enfant vagir dans son berceau : « Pauvre enfant, dit-elle, tu as bien raison de pleurer, ta vie ne sera qu'un enchaînement de crimes et tu périras sur le gibet. » — Cette prophétie se réalisa.

Voici un autre exemple de la puissance d'intercession de notre Oringa.

Elle assistait, une fois, à la Messe dans une église dédiée à St François. Parmi les fidèles se trouvaient deux bandits que la justice recherchait. Ces deux pécheurs au lieu d'imiter le bon larron et d'invoquer leur Sauveur s'immolant sur le nouveau Calvaire, s'étaient endormis sur leur siège. Quand vint la consécration, Oringa les secoua pour les éveiller, et les inviter à se mettre à genoux. Un des deux obéit ; mais l'autre, se moquant de la Sainte, se rendormit aussitôt.

Le saint Sacrifice n'était pas achevé que le gouverneur de la province entra dans l'église pour rendre ses devoirs au Dieu des tabernacles. Ses regards tombèrent sur le bandit qui était en prière ; il le reconnut, et, appelant ses sbires (gendarmes), il fit arrêter et garrotter le malheureux pour le faire conduire à la potence à laquelle on l'avait condamné par contumace. — Ce que voyant, notre Bienheureuse s'adressant à Notre-Seigneur : « Mon doux Maître, dit-elle, comment souffrez-vous que celui-là même qui tantôt vous a témoigné sa foi et sa dévotion soit reconnu, saisi et conduit à la mort. Je vous en prie, prenez-le sous votre protection et sauvez-le. »

Sa prière fut exaucée. Le bandit garrotté parvint, on ne sait comment, à s'échapper des mains des sbires et à s'enfuir. Il se convertit et, peu après, entra dans l'ordre franciscain où il mena une vie pénitente.

L'autre brigand, au contraire, ne tarda pas à tomber entre les mains de la justice, et mourut sur le gibet.

O profondeur des jugements de Dieu ! Craignons, prions, espérons !

Chapitre huitième.

Derniers jours et mort de la Bienheureuse.

ORINGA avait atteint l'âge de septante ans; sa vie n'avait été qu'innocence, pénitence, oraison. Cependant Dieu voulant parfaire sa couronne avant de la rappeler à Lui, la fit passer par l'épreuve d'une longue et très pénible maladie. Elle fut atteinte d'une paralysie qui la cloua sur son lit pour le reste de ses jours. Son côté droit était tout à fait perdu, et ses douleurs étaient très vives et presque continuelles. Cependant jamais elle ne laissait échapper ni un mot de plainte, ni un mouvement d'impatience. Toujours souriante elle accueillait les sœurs qui la soignaient ou la visitaient, avec une grande affabilité.

Pour satisfaire sa grande dévotion au Saint-Sacrement, chaque matin, plusieurs sœurs venaient la prendre sur son lit de douleur et la transportaient dans un oratoire, attenant à l'église, pour qu'elle pût au moins adorer un instant son Sauveur au moment de la consécration, puis on la reportait dans son lit.

Cependant la Supérieure qui lui avait succédé, remarquant que ce transport quotidien de la malade la faisait souffrir beaucoup et donnait grand embarras aux sœurs, l'interdit. Oringa se soumit de bonne grâce. Notre-Seigneur pour récompenser son obéissance et satisfaire sa piété, lui apparut désormais, chaque matin, dans sa chambre, au moment où le prêtre, à l'autel, élevait la sainte Hostie.

O JÉSUS, qu'il fait bon vous aimer et vous servir généreusement! Pourquoi faut-il que notre foi soit si languissante, et que nous tardions tant à nous donner à un Dieu si bon, et qui, dès ce monde déjà, récompense souvent si magnifiquement les sacrifices qu'on fait pour Lui!

Le 10 janvier de l'an 1310, notre Bienheureuse sentant que sa fin était venue, fit, avec beaucoup de tendresse, ses adieux à ses religieuses, leur donna ses derniers avis. Ensuite

elle reçut avec une piété touchante les derniers sacrements et quelque temps après s'endormit dans la paix du Seigneur.

En ce moment, dans la ville de Pise, une dame pieuse nommée Tergia, se trouvant en prière, vit l'âme de notre Sainte, vêtue de splendeur, emportée vers le ciel par les anges, et elle l'entendit dire : « Ma chère Tergia, réjouissez-vous avec moi, je m'en vais à la joie éternelle. »

Pie VI. approuva le culte de la B. Oringa, le 15 juin 1776.

O chers lecteurs, servons notre Dieu, évitons le péché, combattons ces viles passions qui veulent nous tyranniser en nous rendant malheureux dès ici-bas, pratiquons généreusement les vertus, en un mot « vivons saintement » à l'exemple de notre Bienheureuse et de tous les Saints, et, un jour, et bientôt, nous aussi nous irons à la joie éternelle.

On laissa le corps de la bienheureuse Oringa exposé à la vénération des fidèles pendant dix-sept jours, et chacun admirait la beauté merveilleuse que son visage avait revêtue dans la mort. Parmi la foule pieuse qui se pressait autour de la sainte dépouille, se trouva, un jour, une femme de mauvaise réputation. Quand elle voulut arrêter ses regards sur la figure de la sainte défunte, on vit celle-ci voiler ses traits en se couvrant du linge étendu sur elle.

Chrétiens, et vous surtout, *jeunes chrétiennes*, qui achevez de lire cette vie, rappelez-vous toujours les exemples de modestie que la B. Oringa vous a donnés dans son enfance et dans sa jeunesse et au milieu même des circonstances les plus difficiles. Gravez surtout dans votre mémoire ce dernier exemple de pudeur céleste qu'elle vous donne jusque dans la mort, et n'oubliez jamais que, devant toujours voiler vos traits avec le soin et les industries d'une modestie vigilante, vous devez le faire surtout à l'heure où ils sont exposés à tomber sous des regards qui ne sont pas chastes.

O bienheureuse Oringa, obtenez-nous d'aimer Dieu comme vous, de croire comme vous à l'éternité, et comme vous nous prierons et nous saurons être chastes. Amen! Amen.



SAINT JEAN CALYBITE.[1]

Chapitre premier.

LE jeune Saint dont je veux vous dire l'histoire, avait pour père Eutrope, général d'armée, sous le règne de Théodose le Jeune. Sa mère s'appelait Théodora. Il naquit à Constantinople. Son nom était Jean.

Deux frères, les aînés, partageaient avec lui la tendresse de ses vertueux parents; ils parvinrent aux charges les plus élevées de l'empire; la destinée de Jean fut étrange; écoutez-en le récit.

Jean, dès le plus jeune âge, fut envoyé aux écoles publiques. Son esprit était vif, sa mémoire heureuse, son application constante. A douze ans, il avait déjà une connaissance sérieuse de la rhétorique et de la philosophie.

Les enfants de cet âge qui ont de grands succès se laissent trop souvent éblouir par les espérances du monde, et se remplissent d'ordinaire d'un orgueil précoce, présage de bien des ruines.

Il n'en fut pas ainsi de notre jeune Saint. Comprenant que la science sans la religion et les vertus solides n'est que folie et péril, il étudia la science sacrée avec plus de soin que les sciences profanes, et il s'appliqua avec une grande ardeur à l'acquisition des vertus chrétiennes.

Il aimait beaucoup la prière. Allait-il en classe, reprenait-il le chemin de la maison paternelle, Jean entrait dans

---

1 Cette vie a été rédigée pour le *Musée des enfants*, où elle a paru en ces dernières années. Je recommande aux prêtres, aux familles aisées, aux maîtresses d'école, aux supérieurs de nos maisons d'éducation cette excellente publication, chrétienne avant tout et très intéressante. Elle forme au bout de l'an un magnifique volume de 400 pages, orné de nombreuses illustrations. L'abonnement est de 6 fr. par an; ceux qui veulent payer 12 fr. reçoivent une prime de la valeur de 12 fr. en livres qu'ils peuvent choisir dans les publications de la Société de St-Augustin. C'est là un excellent moyen de former peu à peu une bibliothèque, pour les paroisses, les patronages, les établissements d'instruction.

quelque église et s'y entretenait avec son Dieu pendant quelques instants. On le vit même parfois, à l'heure du soir, caché dans l'ombre du sanctuaire, poursuivre, pendant des heures, ses doux colloques avec Jésus, l'ami des âmes, avec Celui qui s'est déclaré surtout l'ami des enfants.

Oh ! que de merveilles on verrait dans le monde chrétien si les enfants connaissaient mieux le chemin de l'église ! s'ils avaient à cœur d'aller déposer aux pieds de Jésus-Hostie leurs prières et leurs joies ! s'ils allaient plus souvent demander à Jésus et à Marie la grâce de garder les fraîcheurs de leur innocence et la force de vaincre leurs passions naissantes !

Un jour un moine acémète[1] vint demander l'hospitalité chez le maître dont Jean suivait les leçons. A la vue de ce religieux au vêtement étrange, à la mine austère, notre pieux écolier, touché de l'Esprit-Saint, se sentit vivement pressé de lui demander un entretien. Il s'aboucha donc avec l'habitant du désert, et bien respectueusement lui demanda de quel monastère il était, ce qui l'amenait à Constantinople et quel était le but de son pèlerinage.

Le saint homme satisfit à toutes les questions de son jeune interlocuteur et lui décrivit la vie de prière et de pénitences que les religieux acémètes menaient au désert.

Jean écoutait tous ces détails avec une sainte avidité. « Et vous allez à Jérusalem? — Oui, mon fils, prier au tombeau du Sauveur; pleurer mes péchés sur le mont du Calvaire où notre Dieu les a expiés par sa mort; puis je rentrerai dans mon monastère. »

L'enfant saisit vivement la main du moine et lui dit avec émotion : « Homme de Dieu, écoutez ma prière et que le Seigneur vous inspire de l'exaucer. Mes parents, je le sais, songent à me choisir une carrière; ils vont me pousser vers

---

1 *Moines acémètes*, c'est-à-dire *moines qui ne dorment pas*, non pas qu'ils sachent vivre sans dormir, ce qui est impossible à l'homme, mais parce qu'ils chantent toute la journée et toute la nuit les louanges de Dieu, les uns après les autres.

les honneurs et les dignités, vraie servitude pour celui qui veut être libre de la liberté des enfants de Dieu. J'éprouve, moi, un immense désir d'embrasser votre genre de vie, où je trouverai la vraie gloire et un gage assuré d'une béatitude sans fin. Jurez-moi donc qu'au retour de votre pèlerinage en Terre sainte, vous repasserez par notre ville et m'emmènerez avec vous. »

Quelle ardeur dans cet adolescent pour les biens célestes, les seuls vrais biens ! quelle générosité à tout sacrifier pour faire régner JÉSUS-CHRIST dans son cœur ! Sans doute sa vocation est extraordinaire, et c'est dans un âge plus avancé, après avoir consulté ses parents et surtout les guides de son âme, qu'on doit d'ordinaire choisir un état de vie. Mais combien d'enfants, de jeunes gens, de jeunes filles, perdent des destinées supérieures et parfois le Ciel pour n'avoir pas su rompre avec les espérances du siècle, ou pour avoir trop lâchement cédé aux aveugles tendresses de leurs parents ! Si quelqu'un, dit le Sauveur, aime son père et sa mère plus que moi, il n'est pas digne de moi.

Le moine pèlerin promit de repasser par Constantinople et partit pour Jérusalem.

Jean, depuis cette entrevue, continua de s'appliquer à l'étude avec ardeur, mais il s'efforçait surtout de croître dans les vertus chrétiennes. L'amour divin s'empara de plus en plus de son jeune cœur. JÉSUS était l'objet continuel de ses pensées. Qu'il étudiât, qu'il allât par les rues, qu'il fût dans sa chambre ou dans la société de ses condisciples, l'image du divin Maître semblait lui sourire et l'attirer. Si quelque rêve le visitait en son sommeil, JÉSUS encore était le héros de son rêve.

Un jour il alla trouver Théodora : « Mère, lui dit-il, n'est-il point vrai que je dois aimer JÉSUS-CHRIST et devenir son fidèle disciple? Mais comment l'aimer sans le bien connaître? comment être son disciple sans m'appliquer à étudier ses divins enseignements? Procurez-moi donc, je vous en conjure, un exemplaire du saint Évangile.

— Mon fils, lui dit Théodora, je vois avec bonheur vos goûts sérieux, vos dispositions chrétiennes. Vous préférez avec raison le livre qui contient la parole divine à ces riches vêtements et aux objets vains que la jeunesse ordinairement recherche et réclame. Vos désirs seront satisfaits. »

On lui acheta donc le livre des Évangiles orné de gravures magnifiques et revêtu d'ornements précieux, afin que la beauté extérieure de l'ouvrage en fît conserver plus longtemps encore le goût au jeune homme.

Jean lut, chaque jour, quelques pages du livre divin. Il y puisa un amour sans cesse grandissant pour son Dieu, un plus grand mépris des biens terrestres et la force de renoncer aux plus légitimes affections pour suivre l'appel de Dieu et mettre son salut en sûreté.

***

Quelques mois s'écoulèrent, et le saint pèlerin de Jérusalem vint de nouveau frapper à la porte hospitalière qui s'était ouverte à lui, à son passage à Constantinople.

Jean le revit, et rien ne peut dire sa joie. Il se jeta au cou du moine et lui dit : « Père, je vais donc vous suivre; Dieu le veut, je le sens. Mais je dois partir sans avertir mes parents; leur tendresse pour moi est extrême, ils s'opposeraient à mon départ et je me sens trop faible pour résister aux larmes de ma mère.

— Qu'il soit fait comme vous le désirez, dit le saint religieux, car je vois que l'Esprit de Dieu est avec vous. »

Jean, plein de joie, courut à la maison de ses parents, et y prit le livre des Évangiles qu'on lui avait donné naguère; puis il sortit et revint trouver le moine. Tous deux se dirigèrent vers le rivage de la mer. Une barque était là. Jean versa dans la main du nautonier quelques pièces d'or qu'il avait reçues pour ses récréations et lui dit : « Mets au plus tôt à la voile et conduis-nous le plus rapidement possible vers le désert. »

La mer était calme; un vent favorable enflait la voile, le rameur fit force de rames; la traversée fut heureuse et rapide.

Nos deux voyageurs, ayant atteint le rivage désiré, pressèrent le pas vers le monastère. Tantôt ils priaient en regardant le ciel; tantôt ils échangeaient quelques paroles pleines des saints enthousiasmes du sacrifice.

Les voilà en face de la sainte demeure. A peine en ont-ils franchi le seuil béni que le moine alla trouver son abbé et, lui présentant le jeune fils d'Eutrope, lui raconta par quelle suite d'événements et sous quelles inspirations il arrivait au désert.

Le vieillard, arrêtant ses regards sur le jeune homme, lui dit : « Mon fils, savez-vous à quoi vous vous engagez en vous présentant pour vivre parmi nous? Notre vie est laborieuse et austère; nos pénitences sont dures et de chaque jour. Un jeune homme de votre âge, élevé délicatement, ne peut guère s'habituer à nos austérités et à nos travaux. Les jeunes gens obéissent parfois au premier mouvement de ferveur, mais ils sont inconstants et, aux premières difficultés, ils succombent et regardent en arrière. Je crains donc que, dans quelques jours, après une ferveur passagère, vous ne tombiez dans la négligence, dans le découragement et dans le dégoût de la vertu, et que vous ne deveniez un sujet de scandale pour la communauté. Cependant je veux bien vous permettre de faire un essai de notre vie pendant quarante jours; ce temps écoulé, si vous persévérez nous vous revêtirons des saintes livrées de la religion. »

Le vieillard se tut. Mais Jean, tombant à genoux à ses pieds, lui saisit la main qu'il arrose de ses larmes et lui dit : « O mon Père, ne craignez rien; ne me repoussez pas ; Dieu est avec moi ; c'est son Esprit qui me pousse ; je serai fidèle et persévérant. Je vous en conjure par le sang de mon Sauveur, ne tardez pas à me recevoir au nombre de vos enfants. Constantinople n'est pas loin d'ici;

mes parents vont me faire chercher partout, et s'ils me découvrent avant que je sois enrôlé dans la sainte milice, ils vont m'obliger à rentrer dans le monde. C'est donc aujourd'hui même que je demande à recevoir l'habit monastique. »

Dieu était avec notre jeune Saint; sa prière fut exaucée. L'abbé le reçut, lui fit couper ses cheveux, et sur l'heure le revêtit du saint habit.

Chapitre deuxième.

DÈS ses premiers pas dans la sainte carrière, Jean fut un moine parfait. Rien n'égalait son humilité et son obéissance. Sa prière était continuelle, les pieuses lectures faisaient ses délices, et aucune austérité ne lui paraissait trop dure.

Que ne peut pas opérer la grâce dans un cœur, même dans un cœur d'enfant, quand celui-ci est fidèle! Et quelle leçon ici pour tant d'adolescents et de jeunes gens chrétiens qui ne connaissent pour ainsi dire que de nom l'humilité, l'obéissance, la prière assidue et l'esprit de sacrifice!

Mais retournons un moment au palais d'Eutrope. Que s'y passait-il pendant que Jean s'enfuyait au désert et prenait sur ses épaules les livrées et le joug de JÉSUS-CHRIST?

Oh! là, tout était deuil, larmes, désespoir. On avait fait d'actives recherches dans la ville et aux alentours, mais, par un vrai miracle de la Providence, qui conduisait toute la trame de cette extraordinaire destinée, ces recherches étaient restées infructueuses. Rien ne peut dépeindre les lamentations, la douleur poignante de toute la maison d'Eutrope. Les serviteurs pleuraient la perte de leur jeune maître si gracieux et si bon; Eutrope ne pouvait se faire à l'idée de n'avoir plus un fils si dévoué, si aimant, sur qui il fondait les plus grandes espérances ; son cœur était brisé. Mais la douleur de Théodora surtout était sans

borne. Elle allait s'asseoir en face de la couche vide de son enfant disparu, et parfois y restait des heures entières, l'œil fixe, plein de larmes, dans une douleur dont le silence était plus déchirant que les cris. D'autres fois, à travers ses sanglots, elle exhalait ses plaintes à Dieu, et parlait à son enfant : « Jean, disait-elle, mon fils Jean, mon enfant bien-aimé, trésor de notre foyer, où es-tu?... Quelle main impie s'est emparée de toi? Quel glaive cruel a tranché le fil de tes jours?... Quel sentier a égaré tes pas loin de nous?... O Jean... mon fils... lumière de mes yeux, vie de mon âme! Jean! reviens, reviens!... O Dieu! écoutez les larmes d'une mère. Envoyez votre ange, quelque Raphaël à notre jeune Tobie! »

Les années, en s'écoulant, purent à peine adoucir le chagrin et sécher les larmes d'Eutrope et de Théodora ; mais elles ne firent qu'ajouter à la ferveur angélique de leur fils Jean, devenu religieux acémète. Pendant six ans, il fut pour tous un exemple et un sujet d'admiration. Ses jeûnes et ses veilles étaient extraordinaires; il ne semblait vivre que de l'Eucharistie et de l'amour divin.

Le diable, voyant quel ennemi le désert lui préparait dans la personne de ce jeune solitaire, s'acharna à sa perte. Les tentations les plus violentes et les plus diverses assaillirent le jeune athlète de la foi; mais, fort de la grâce et de son énergie, et aidé par ses supérieurs, à qui il ouvrait fidèlement son cœur, il resta victorieux dans tous ces combats.

L'ange mauvais essaya une dernière tentation, plus violente encore que les autres et à laquelle notre Saint parut un instant succomber, mais pour se relever bientôt et vaincre le démon et la chair par la plus étonnante des victoires.

Un ennui profond s'empara de lui; une tristesse amère pesait comme un noir nuage sur son cœur, et en même temps son amour filial se réveilla plus sensible et comme fiévreux dans son âme : « Pourquoi avait-il quitté ainsi et

dans un âge si tendre le foyer paternel, où la richesse et le bien-être abondaient, où l'amour de son père et de sa mère embaumait chacun de ses jours? Ne pouvait-il pas servir son Dieu dans le palais de ses parents? Les biens qu'il aurait possédés plus tard, les talents remarquables que Dieu lui avait donnés, la brillante alliance que son père aurait pu lui assurer, tout cela ne pouvait-il pas être, dans ses mains, en n'importe quelle position, un instrument puissant de sanctification pour lui et pour les autres? Comment, se disait-il encore, ai-je pu quitter ainsi un père, une mère sans leur permission, sans les embrasser au moins une dernière fois? N'ai-je pas cédé à une tentation, à un enthousiasme passager, plutôt qu'à une inspiration du Ciel? N'ai-je pas été plus criminel que vertueux en m'enfuyant au désert? »

Et à toutes ces questions, à cent autres que le diable et la nature dressaient devant lui, Jean ne répondait que par des soupirs et des larmes. Ce n'était qu'à travers ses pleurs qu'il lisait, au chœur, les versets du saint office. Allait-il prendre sa maigre réfection, il arrosait son pain de ses pleurs; était-il seul à travailler dans les champs du monastère, l'écho redisait ses sanglots. Le soir parfois il s'arrêtait un instant à la fenêtre de sa cellule, et ses regards contemplaient ces plaines, ces montagnes sur lesquelles la lune répandait ses mélancoliques clartés. Alors, saisi d'une agonie plus profonde, il tombait à genoux, et comme s'il avait vu dans le lointain sa mère bien-aimée, il s'écriait : « O ma mère, ma mère trop chérie, je vois tes pleurs dans tes yeux, je sens ton cœur qui palpite de douleur, je vois tes bras qui me cherchent pour m'étreindre ! O mère, je suis ton fils, aie pitié de moi ! viens ! viens ! je veux vivre avec toi. »

Mais, après avoir fléchi ainsi un moment sous la pression de l'épouvantable tentation, le jeune cénobite demandait pardon à Dieu de sa faiblesse, implorait la force d'en haut et, se jetant sur sa misérable couche, y prenait un court repos.

Toutes ces épreuves, jointes aux travaux et aux pénitences de sa vie monastique, épuisèrent promptement ses forces. Il semblait n'avoir plus qu'un souffle de vie. C'était un foyer que ses flammes dévoraient rapidement.

Son supérieur, remarquant son état d'épuisement, lui dit : « Ne vous l'avais-je pas dit, mon fils, que notre genre de vie est au-dessus de vos forces? N'avais-je pas raison quand je vous avertissais de modérer vos ardeurs premières et de mettre des bornes à vos veilles et à vos macérations? -- Mon Père, répondit notre Saint, ce ne sont ni les jeûnes ni les veilles qui m'ont ainsi exténué. Je succombe sous le poids des luttes intérieures que je soutiens contre Satan et contre moi-même. Je me sens au cœur un ennui profond et un désir inexprimable et continuel de revoir mes parents. C'est comme un feu qui me dévore, et le jour et la nuit. »

En entendant ces paroles, la surprise de l'abbé fut grande : « O mon fils, dit-il, ne savez-vous pas que toute vie est une rude épreuve et un combat de chaque jour? Pourquoi vous étonner de ces assauts?... Pourquoi regarder en arrière? Quoi! voulez-vous nous quitter? Ne vous êtes-vous pas donné à Dieu pour toujours?... »

Jean était à genoux devant son supérieur, la tête baissée, et ses larmes coulaient abondantes. Celui-ci étendit ses mains tremblantes sur la tête de son jeune disciple et dit en pleurant : « Mon fils, je vous bénis! soyez fort! l'heure est solennelle. » Et il s'éloigna.

Le lendemain Jean alla de nouveau trouver son abbé et, se jetant à ses pieds, le conjura de le laisser partir : « Vous me bénirez, Père, vous prierez pour moi et, soyez-en certain, je sortirai victorieux de cette lutte effroyable que je subis pour mon Dieu. »

L'abbé rassembla ses religieux, leur fit connaître la grave question qu'il avait à résoudre, et les invita à prier avec lui pour demander la lumière d'en haut. — Ils se mirent tous à genoux et prièrent avec une grande ferveur, les

mains levées vers le Ciel. — Tout à coup le saint abbé, se levant et s'adressant à Jean : « Mon fils, lui dit-il, Dieu semble me dire de vous laisser partir. Allez donc où vous poussent vos ardents et mystérieux désirs. Je vous bénis. Que la grâce du Père, du Fils et du Saint-Esprit vous accompagne, vous remplisse et vous fortifie pour accomplir les desseins de la divine Providence sur vous. »

Et le saint pasteur, tout en larmes, ouvrit ses bras pour enserrer encore une fois sur son cœur ce tendre agneau, l'espoir et l'honneur de son troupeau, et que des destinées mystérieuses ravissaient à sa houlette.

Jean alla ensuite se prosterner devant chacun de ses frères pour demander leur bénédiction et implorer le secours de leurs prières. « Adieu, leur disait-il, adieu bien-aimés pères et frères en JÉSUS! adieu, sainte et admirable communauté qui m'avez reçu dans votre sein il y a six ans. Je suis indigne de vivre sous votre toit, de m'asseoir à votre table, de prier à vos côtés. Je m'en vais; priez pour moi et aimez toujours votre pauvre frère. »

Et tous ces moines austères pleuraient, sanglotaient comme les mères pleurent et sanglotent au lit de mort de leur fils chéri.

Jean partit n'emportant du désert, avec les bénédictions et les adieux tendres de tous, que le trésor qu'il y avait apporté, le livre des Evangiles.

Il suivait d'un pas lent, le front pensif, le chemin qui va du désert à Constantinople. Souvent il se retournait, et, à travers ses pleurs, il regardait ce monastère béni où il avait trouvé et savouré son Dieu dans la paix et dans les saintes joies de la prière et de la croix, et où il avait rencontré, dans les saints religieux, plus de tendresse qu'il ne s'en trouve souvent aux meilleurs foyers domestiques.

Arrivé sur le haut d'une colline qui fermait de ce côté l'horizon du désert, il s'arrêta une dernière fois, et, se prosternant, en proie à une amère tristesse, il pria Dieu

longuement, avec des soupirs et des sanglots plus qu'avec des paroles. Il se releva enfin et, saluant encore une fois le désert silencieux et la maison qui avaient abrité sa jeunesse, il continua son voyage.

Dieu, à ce moment, dissipa sa tristesse et lui mit au cœur un grand courage. — Il avait franchi la moitié de la distance qui le séparait de Constantinople quand il fit la rencontre d'un pauvre mendiant couvert de haillons.

« Salut, mon frère, lui dit-il; vous plaît-il que nous fassions route ensemble?

— J'en aurai grande joie », dit le mendiant. Et les voilà cheminant en causant fraternellement.

Tout à coup le jeune solitaire arrêtant son compagnon lui dit : « Mon frère, votre vêtement est bien misérable et vraiment hors d'usage; à peine vous couvre-t-il. Voulez-vous vous en dépouiller et me le donner, je vous céderai le mien en échange. »

L'échange se fit avec joie de part et d'autre, on continua la route, et bientôt le mendiant quitta son compagnon pour rentrer à sa demeure, et notre Saint s'achemina seul vers sa ville natale.

Enfin Constantinople apparut à ses regards, et son œil ému aperçut dans le lointain le toit bien connu qui avait abrité son enfance. Il se jeta alors à genoux et fit cette prière : « Mon Seigneur et mon Dieu, qui avez tout fait avec sagesse, force et magnificence, vous nous avez mis au cœur un profond et inextinguible amour pour nos parents. Mais votre loi sainte veut qu'au-dessus de l'amour d'un père et d'une mère nous placions votre amour; elle nous fait un devoir de montrer au monde incrédule et léger que la raison et la foi dans le chrétien savent surmonter les passions les plus légitimes, et qu'un cœur généreux peut remporter sur la nature les plus difficiles victoires. Vous réclamez nos cœurs, vous avez tout fait pour les gagner, et votre œil, en scrutant nos reins, voit s'ils sont fermes dans les sentiers de votre amour vainqueur. O Dieu,

vous le savez, dès mon enfance, mon âme a eu soif de vous; et, pour vous, pour vous plaire, pour vous trouver, pour vous aimer, j'ai fait taire mes affections filiales, j'ai renoncé aux richesses, aux honneurs, à toutes les délices de la vie. En ce moment, l'esprit mauvais, jaloux des victoires que j'ai remportées, voudrait me ravir ma couronne et m'arracher à cette voie du sacrifice où votre grâce m'a fait marcher. Ne permettez pas qu'il me vainque; fortifiez-moi, afin que je transforme ses embûches en instrument d'une victoire plus complète et plus glorieuse pour vous.»

Il dit, se releva et continua son chemin.

Chapitre troisième.

LES ombres du soir commençaient à descendre sur la grande cité quand il en franchit les portes. A travers les rues pleines de monde, sans qu'aucun regard de sympathie ou de pitié s'arrêtât sur lui, notre saint voyageur s'achemina vers la demeure paternelle. Bientôt elle s'offrit à ses regards; ses yeux s'inondèrent de larmes, son cœur battit violemment dans sa poitrine haletante. Il n'en pouvait plus de fatigue, d'épuisement et d'émotion. La porte du palais était fermée. Il s'assit sur le seuil pour y passer la nuit, comme s'il eût été un misérable vagabond.

Oh! qu'elle lui parut longue, cette nuit! que le ciel lui parut noir! Chaque étoile lui semblait une larme d'or. — Mais il pria, il pria toute la nuit, et, quand parut l'aurore, son cœur était divinement fortifié, Jean était invincible, trempé comme tous les héros de Dieu.

Que ne peut pas, cher lecteur, la prière fervente, humble et persévérante dans les moments difficiles de la vie!

Quand le jour eut paru, l'intendant du palais vint en ouvrir les portes, et apercevant sur le seuil de l'atrium ce pauvre couvert de haillons sordides : « Qui êtes-vous, dit-il, et d'où venez-vous? Vous ne devez pas vous tenir en

cet endroit; mes maîtres y passent souvent; votre présence, votre vue pourrait leur déplaire.

— Ne me rejetez pas, répondit le fils d'Eutrope, je suis si misérable! Je n'ai point d'asile, permettez-moi de rester dans quelque coin de l'atrium, je n'y offenserai personne. »

Le maître implorait la pitié de son serviteur! l'enfant réclamait un humble asile dans la maison de son propre père! N'était-ce pas ce qu'avait fait JÉSUS à Bethléem? Il vint chez les siens, et les siens ne le reçurent pas. (*Joan.*, I, 11.) Notre Saint y pensait et voulait ressembler à son divin Maître.

Mieux traité que celui-ci ne l'avait été par les Bethléémites, il eut la permission de rester dans l'atrium et de s'y construire, de quelques pièces de bois, un étroit et misérable abri.

C'est ici que le combat devient plus vif, la lutte grandiose, épouvantable. Ce pauvre cœur de fils et de saint est ballotté en tous sens par le flux et le reflux de la piété filiale et de l'amour divin. Jean voit son père et sa mère, sa mère surtout portant dans ses traits les traces profondes d'une douleur sans remède, passer et repasser devant lui, lui jetant à peine un regard. Son cœur bat dans sa poitrine à coups redoublés; il se sent comme soulevé par une main invisible, il est près d'aller se jeter aux pieds ou plutôt dans les bras de ses parents, et de leur dire : « Je suis Jean, je suis votre fils!... » Mais l'amour divin qui retenait les martyrs sur leurs bûchers arrête ces élans de la piété filiale. Jean se tait, reste dans son coin, dans ses larmes incomprises, dans ses haillons et ses souffrances, victime volontaire d'un des plus sanglants sacrifices que la grâce ait jamais demandés au cœur humain.

Le nouvel Alexis voyait autour de lui les serviteurs de son père dans l'abondance de toutes choses, tandis que lui-même, le fils d'Eutrope, manquait de tout. Que dis-je? il pouvait dire avec le Psalmiste : *Extraneus factus sum fratribus meis :* je suis devenu un étranger pour ceux de

ma maison; *quoniam propter te sustinui opprobrium; operuit confusio faciem meam :* à cause de vous, mon Dieu, j'ai subi l'opprobre, et la confusion a couvert mon visage.

Les serviteurs du palais, poussés par le même esprit qui avait fait souffleter et couvrir de crachats la face adorable de Jésus, si bon et si souffrant, ne cessaient d'humilier et de rudoyer le jeune étranger. Théodora elle-même, si pieuse et si charitable pourtant, éprouvait une sorte de dégoût et d'horreur à la vue de ce mendiant sordide. Sortant un jour de son palais avec une nombreuse suite, elle aperçut Jean couvert de ses sales haillons, la figure pâle et décharnée. Elle détourna ses regards avec horreur de ce spectacle et, comme si la vue de ce misérable, — et c'était son fils! — eût été pour elle de mauvais augure, elle dit à ses serviteurs : « Faudra-t-il donc que toujours mes yeux rencontrent ici, sur mon seuil, le spectacle de tant de misères? Qu'on enlève ce malheureux et qu'on le porte en quelque coin obscur et écarté où je ne puisse plus l'apercevoir. »

Les domestiques exécutèrent les ordres de leur maîtresse. Et c'était son fils que Théodora faisait traiter si inhumainement! c'était ce fils dont l'absence avait plongé sa vie dans un deuil sans consolation!... Et cet enfant, que tous ses vœux appelaient, que ses cris solitaires même parfois redemandaient, cet enfant bien-aimé, ce Jean, il est là, souffrant, malheureux, il est sous son toit et elle le repousse!

Notre saint mendiant resta quelque temps sans abri, exposé à toutes les intempéries de l'air, allant quêter son pain de porte en porte, mais séjournant pourtant habituellement aux environs du palais d'Eutrope.

Un jour que l'intendant de celui-ci sortait, Jean lui dit : « A mon arrivée ici, vous m'avez montré quelque miséricorde : je vous en conjure, ayez pitié de moi en ce moment encore. Faites-moi construire quelque nouvel abri, une pauvre cabane où je puisse me réfugier contre les rigueurs

de la saison, prendre un peu de repos et me dérober aux regards de votre maîtresse. L'intendant exauça cette humble prière, et Jean eut de nouveau un misérable réduit, appuyé contre un mur du palais; là il souffrait, il priait, il s'immolait, continuant d'accomplir les grands desseins de Dieu sur lui.

Eutrope pourtant, admirant la patience et la piété singulière du jeune étranger, se sentit ému de compassion : « Il n'est pas digne d'un homme et d'un chrétien, se dit-il, d'abandonner ainsi ce pauvre à son malheureux sort; je veux en prendre soin. » Et chaque jour il lui faisait porter des mets de sa table.

Jean recevait ces dons avec reconnaissance; il en prenait à peine de quoi soutenir sa misérable existence, et distribuait le reste aux autres pauvres qui venaient, nombreux, réclamer une part des largesses de sa charité.

Il vécut trois ans de cette vie. Sa santé dépérissait de plus en plus; il n'avait plus qu'un souffle de vie. Ces trois ans écoulés, Dieu jugea que l'épreuve avait assez duré; le sacrifice était complet; l'heure de la récompense devait sonner.

Une nuit que Jean dormait dans son étroit asile, JÉSUS lui apparut en songe, le salua avec bonté et lui dit : « Dans trois jours, votre vie prendra fin et vous recevrez les couronnes splendides et sans nombre que vos labeurs et vos immolations ont méritées. »

Quand il s'éveilla, le Saint versa d'abondantes et douces larmes : « Merci, mon Dieu, dit-il, d'abréger ainsi le nombre de mes jours et de m'appeler si tôt à jouir de vous. Etendez, Seigneur, étendez sur mes parents, qui sont vos serviteurs, les effets de votre miséricorde; soutenez-les, consolez-les et conduisez-les vers vous. »

Le jour ayant paru, Jean fit appeler l'intendant du palais et lui dit : « Veuillez aller trouver votre maîtresse et dites-lui que le pauvre mendiant la conjure de vouloir bien venir jusqu'à lui. Le Christ a pris la figure du pauvre, et il

dira un jour aux élus : J'étais souffrant et dans la pauvreté, et vous m'avez visité. Qu'elle honore donc le Christ JÉSUS en moi et qu'elle me fasse la miséricorde d'une visite. J'ai une communication de la plus haute importance à lui faire. »

L'intendant rapporta fidèlement ce message à Théodora. Celle-ci, surprise, hésitait à se rendre auprès du mystérieux étranger. « Qu'est-ce donc, se disait-elle, que ce malheureux et que pourrait-il avoir à me dire?... Elle communiqua ses perplexités à son époux. — Ma chère épouse, dit Eutrope, JÉSUS-CHRIST est l'ami des pauvres; rendez-vous au désir de celui qui vous appelle. »

Mais Théodora, obéissant à ses dégoûts plutôt qu'aux inspirations de la foi et aux conseils de son mari, ne se rendit pas près de Jean.

Celui-ci, cependant, sentant la mort qui s'avançait à grands pas, appela de nouveau l'intendant et lui dit : « Allez, je vous en conjure, allez retrouver votre maîtresse; dites-lui que je vais mourir et qu'elle aura d'amers regrets toute sa vie si elle dédaigne un malheureux et ne se rend pas à ma prière. »

Théodora, en recevant ce nouveau message, fut profondément troublée ... « Qu'on apporte ici, dans l'intérieur du palais, dit-elle, ce pauvre malheureux. » Ses serviteurs exécutèrent ses ordres. On étendit Jean sur une couche préparée à la hâte, et l'épouse d'Eutrope vint à lui. Le Saint d'une voix faible et humble dit alors : « Tout ce que vous avez fait pour moi, étranger sans ressource et sans asile, vous le savez, c'est à notre commun Maître et Sauveur que vous l'avez fait. N'a-t-il pas dit : Ce que vous faites ou moindre des miens, c'est à moi que vous le faites? (*Matth.*, 25). Je vais mourir, et voici que devant Dieu qui nous voit et nous jugera tous deux, je vous demande une dernière grâce. Après ma mort, ensevelissez-moi dans mes humbles haillons, et, sans aucun éclat de funérailles, inhumez mes restes à l'endroit où s'élève ma pauvre cabane »

Théodora le lui promit. Alors le moribond, prenant le livre des Evangiles, le remit à l'illustre dame en lui disant : « Prenez ce livre qui m'a appris à tout souffrir; il sera pour vous et pour votre époux une consolation dans la vie, et, à la mort, un secours et un gage d'immortalité. »

Théodora reçut ce cadeau avec bienveillance; mais elle se demandait, en voyant ce riche volume, comment un pauvre mendiant pouvait être en possession d'une chose de si grand prix. Puis, le tournant, et le retournant dans ses mains pour l'examiner plus attentivement, elle dit, se parlant à elle-même : « Comme ce livre ressemble à celui que nous avons donné à notre fils Jean ! » Et, disant ces mots, son cœur s'émut, et d'un œil troublé et humide elle regarda le pauvre malade.

Celui-ci aussi était profondément remué, mais il sut contenir son émotion et se tut.

Théodora le quitta brusquement et alla trouver son mari : « Voyez donc, dit-elle, le don que vient de me faire le mendiant; ce livre n'est-il pas en tout semblable à celui que nous avons donné à notre pauvre enfant? Quelle chose étrange!... »

Eutrope prit le livre, l'examina, le reconnut, et, en proie à une émotion profonde : « C'est bien le même, dit-il, c'est celui-là, il n'y a pas à en douter. Que signifie tout ceci? Allons trouver ce pauvre étranger ... Peut-être le mystère de la perte de notre fils va-t-il s'éclaircir!... » Et tous deux volent au lit du moribond; ils l'interrogent, ils le conjurent, au nom du Dieu vivant, de leur dire, avant d'expirer, ce qu'il sait de leur enfant ...

Le Saint, sentant que sa dernière heure était venue, fit un effort et élevant la voix, dit à travers des sanglots à peine comprimés : « Cet Evangile que vous avez donné un jour à votre fils lui a appris à préférer la sainteté à tous les biens du monde, son Dieu à ses parents chéris. Il s'est enfui au désert et y a porté six ans, avec bonheur, le joug de JÉSUS-CHRIST; enfin la grâce lui a demandé des sacri-

fices plus grands, et, marchant sur les traces de saint Alexis, il est venu vivre humilié, pauvre et souffrant au seuil de sa propre demeure ... et maintenant Dieu le rappelle à lui. ... Je suis Jean, votre fils que vous pleurez depuis si longtemps ... O mon père ... ô ma mère bien-aimée ... adieu ! »

Eutrope et Théodora étaient frappés de stupeur ; ils ne savaient d'abord croire à une telle révélation. Cependant, à mesure que leur fils parlait, leurs regards avaient mieux analysé ses traits, leur oreille avait retrouvé sa voix, et puis ce livre de l'Evangile ... Enfin leurs entrailles émues avaient achevé de les convaincre.

Ils se jettent sur leur fils expirant ; ils l'embrassent, ils le couvrent de leurs brûlants baisers, ils l'arrosent d'un torrent de larmes, et à travers leurs sanglots déchirants, ils poussent mille exclamations :

« Objet de tant de désirs et de larmes!... O malheureux parents que nous sommes!... O cher enfant, quelle plaie tu as faite à notre âme en nous quittant ! Quelle plaie s'y ouvre aujourd'hui plus profonde en te retrouvant ! Jusqu'aujourd'hui du moins nous nourrissions l'espoir de te revoir, et ce doux espoir adoucissait l'amertume de nos pleurs, mais maintenant ta mort nous enlève tout espoir de te posséder, et il semble que tu ne nous es rendu que pour nous rendre plus amère ta perte sans retour. »

« Malheureuse mère ! disait Théodora, qu'ai-je fait? Je n'ai pas reconnu mon fils !... j'ai vécu à côté de lui sans que mon cœur l'ait deviné !... Quoi ! je l'ai repoussé moi qui aime les pauvres, je n'ai eu que des duretés pour mon enfant malheureux et souffrant !... O mon fils, revis, revis ! vois ta mère ! donne-moi un dernier regard !... un dernier baiser qui me dise que tu m'as pardonné !... »

Ces cris déchirants, ces accents d'une douleur et d'un amour immenses, avaient attiré tous les habitants du palais. L'émotion de tous étaient au comble. Les vieux serviteurs à genoux et le visage dans les mains pleuraient,

sanglotaient. Chacun se reprochait d'avoir pu méconnaître ce jeune maître, si aimé pourtant, et surtout de l'avoir fait souffrir.

Cependant le Saint s'affaiblissait, et au milieu de cette scène indescriptible, après un dernier regard et un sourire d'amour à ses malheureux parents, il rendit son âme à Dieu.

Toute la ville fut bientôt instruite de cet événement, l'émotion fut profonde et générale. On vint en foule visiter les restes du pauvre mendiant, du nouvel Alexis. Les cœurs étaient partagés entre la joie, l'admiration et la douleur. On pleurait avec Eutrope et Théodora ; on exaltait le sublime sacrifice de leur fils ; on se réjouissait à la pensée que Constantinople avait produit un tel héros.

Cependant Théodora, voyant son fils mort, oublia la promesse solennelle qu'elle lui avait faite. Tout entière à son amour maternel, elle fit laver le corps de son saint et bien-aimé enfant et le fit revêtir de vêtements splendides. Mais aussitôt elle fut frappée de paralysie.

Eutrope lui rappela alors la demande que Jean lui avait faite, et qu'elle avait promis d'accomplir. On revêtit donc de nouveau le saint corps de ses haillons, et Théodora fut guérie.

Comme le Saint l'avait demandé, on creusa sa tombe là où fut son humble cabane ; ce qui lui a valu le nom de Calybite, d'un mot grec qui signifie cabane. Eutrope et Théodora firent bâtir sur cette tombe, en l'honneur de leur fils, une magnifique église ; ils distribuèrent le reste de leurs biens aux pauvres, et vécurent désormais dans la pratique de toutes les vertus. La mort ne tarda pas à venir les joindre pour l'éternité à celui qui leur avait coûté tant de larmes, mais qui leur avait valu tant de grâces.

Mirabilis Dominus in sanctis suis. Que Dieu est admirable dans ses saints !

VIE DE SAINTE GODELIVE.

Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés .....
Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux.
Saint MATHIEU, V. 5, 10.

Chapitre premier

LE mariage est la vocation ordinaire des chrétiens; vocation sainte qui trouve son exemplaire divin dans l'union de JÉSUS avec son Eglise, et sa sanction surnaturelle et divine dans un des sept sacrements.

Les jeunes gens réfléchis et vertueux n'entrent dans ce saint état qu'après avoir acquis l'assurance qu'ils y sont appelés de Dieu, et ils s'y préparent par la prière et une vie sainte.

Cette vocation a ses joies, et la vie de famille restera toujours une des sources d'où coulent le plus abondamment, sous l'œil et par la volonté de Dieu, les plaisirs les plus purs de la terre.

Cette vocation a ses croix aussi; et bien des fois les soucis, les angoisses, les mécomptes, les souffrances y abondent, même quand les époux sont bien assortis. Mais quel enfer est le foyer domestique quand l'union est mal assortie![1]

Combien il importe donc de se préparer au mariage avec tout le soin que réclame une affaire aussi grave et hérissée de difficultés; combien il importe aux jeunes gens de faire le choix voulu de Dieu, et de s'exercer aux vertus solides qui les rendront assez forts pour porter les croix de la vie conjugale, et pour en remplir les devoirs, si grands toujours, et parfois si difficiles.

---

[1] Qu'est-ce trop souvent que la vie domestique sinon un voile sous lequel des millions de gens que nous voyons chaque jour, parcourent incognito dans tous les sens les régions du malheur, de l'abattement et du désespoir. Faber *Conf.*

Combien aussi sont coupables les parents qui ne traitent pas cette question de l'établissement de leurs enfants avec des vues sérieuses, élevées et chrétiennes. Ils sont souvent par là la cause du malheur de ceux-ci et de leur perte éternelle.

En lisant la vie de sainte Godelive, on pourra se demander si ses parents ont suivi toutes les règles de la prudence chrétienne en choisissant le jeune seigneur de Ghistelles pour mari de leur fille. La chose n'est pas facile à décider ; leur esprit profondément chrétien parle en leur faveur. Quant à notre Sainte, sa piété, sa pureté, son éloignement du monde, l'obéissance qui l'a fait acquiescer à ce mariage, nous assurent qu'elle a fait tout ce qui était en son pouvoir pour connaître la volonté divine. Si, contre toute attente, elle a trouvé, au pied de l'autel, un bourreau au lieu d'un époux, c'est par un dessein mystérieux de la divine Providence qui voulait montrer en elle, à tant d'épouses malheureuses, un modèle admirable de patience dans ce long martyre de la vie conjugale. Mais parce qu'elle a voulu et cherché sincèrement sa voie, Dieu lui devait de la soutenir dans ses épreuves et de lui donner les délices de son amour et de son éternité à la place des joies de la vie de famille.

Les parents de Godelive étaient de noble race ; ils habitaient Lonfort, non loin de Boulogne-sur-mer. Son père, vaillant guerrier, s'appelait Hemfride ; Ogena était le nom de sa mère. Ils étaient bons chrétiens et donnèrent à leur fille une éducation chrétienne.

L'enfant avait une figure gracieuse que ne déparait pas l'ébène de ses cheveux et de ses sourcils. Mais à ces dons extérieurs, trop souvent voile trompeur qui cache une âme nulle ou abaissée, elle joignait les dons les plus élevés de l'intelligence, du caractère et de la grâce. Son esprit était droit, son cœur pur et sincère, son âme inclinée singulièrement à la piété. A peine avait-elle cinq ou six ans que deux traits saillants s'accusaient en elle : je ne

sais quel air de réflexion et de maturité au-dessus de son âge, puis une vraie tendresse et un dévouement extraordinaire pour les malheureux.

Quelque pauvre faisait-il entendre sa voix plaintive et implorante au seuil du château, Godelive, dont l'oreille semblait faire le guet, courait lui porter quelque aumône qu'elle prélevait souvent sur sa boursette d'enfant, ou même sur sa nourriture. D'autres fois son cœur compatissant l'aveuglant sans doute sur les droits paternels, elle dérobait les provisions du garde-manger pour en rassasier les affamés.

L'intendant d'Hemfride que ces larcins assez fréquents troublaient dans l'exercice de sa charge, grondait souvent Godelive, et la trouvant toujours récidive, il l'accusa auprès de son père. — Nous ne savons si les réprimandes d'Hemfride, pour de tels délits, furent bien sévères, mais les historiens de la Sainte disent qu'elle plaida si bien la cause de la charité, que son père lui assigna une certaine quantité de provisions dont elle pouvait disposer librement pour les malheureux.

La sainte enfant en eut grande joie. Mais à pratiquer la miséricorde et à voir la misère profonde des pauvres, son cœur s'élargissait et voulait donner plus; et de pieux larcins continuèrent d'enrichir ses mains aumônières.

Un jour grande rumeur au château de Lonfort : le comte Eustache de Boulogne[1] a fait annoncer qu'il rendra, sous peu, avec sa cour, une visite à Hemfride, son vassal. On fait les préparatifs d'une splendide réception. Le repas surtout doit être luxueux : on rassemble d'immenses provisions, et, le jour venu, on les prépare. L'intendant se fait, par avance, un vrai triomphe de la noble abondance de ce festin.

Mais, ô surprise, quand l'heure du repas va sonner, on constate avec effroi qu'une partie notable des provisions

[1] Il fut le père du célèbre Godefroid de Bouillon.

a disparu. — Que faire? L'intendant, les serviteurs en perdent la tête; Hemfride, prévenu, n'en est pas moins troublé.

On n'en peut douter, c'est Godelive qui est la coupable. Son père l'appelle : « Malheureuse enfant, lui dit-il, dans quel embarras vous nous plongez, et de quelle honte vous me couvrez aux yeux de mes nobles hôtes! Une telle conduite n'est pas de la charité, mais de la démence. — Père vénéré, dit Godelive, d'une voix doucement émue, mais avec un visage tranquille, une troupe de pauvres s'est présentée ce matin dans la cour, ils étaient affamés, comment pouvais-je ne pas rassasier le CHRIST-JÉSUS qui souffrait en eux les horreurs de la faim!... »

Après ces paroles voyant son père toujours irrité et dans un grand embarras, elle se retira dans sa chambre et se jetant à genoux, pria son JÉSUS de réparer sa faute, si faute il y avait, et de consoler Hemfride.

O puissance des cœurs purs et bons! ô miséricorde et bonté du Sauveur! au même instant, à la grande admiration de tous, les provisions reparurent intactes, et, servies, furent trouvées d'un goût exquis.

Cet événement fit grand bruit dans tout le pays et mit en renom de plus en plus l'aimable et pieuse fille du seigneur de Lonfort.

Elle grandit en faisant le bien et en acquérant des vertus toujours plus viriles : les années de son adolescence disparurent, et l'heure de fixer ses destinées allait bientôt sonner. —

D'un esprit très réfléchi, Godelive pensait à l'avenir. A quoi Dieu la réservait-elle? Elle se posait souvent cette question et en se promenant solitaire sous les grands arbres du château, ou au pied des autels. D'une imagination sobre, d'une sensibilité délicate mais qu'aucun souffle du monde n'avait atteinte, elle était bien loin de se laisser aller aux rêves frivoles et dangereux qui remplissent tant de têtes de jeunes filles. Elle avait, du reste, par ses lectures et par ses

habitudes de charité, appris à connaître le côté sérieux et pénible de la vie; elle voyait combien, ici-bas, les épines sont nombreuses, et combien les sourires et les parfums des roses sont éphémères! — D'un autre côté son cœur pur et profondément pieux inclinait vers la virginité et la vie religieuse. — De ce côté elle faisait parfois des rêves : passer de douces heures au pied d'un crucifix dans une humble et pauvre cellule, pendant que l'étoile scintille dans la nuit silencieuse, veiller devant JÉSUS avec la lampe du sanctuaire,... s'immoler avec le divin Sauveur dans la pénitence, puis aimer, aimer avec dévouement le pauvre et tous les malheureux :... quelle noble, quelle suave, quelle céleste destinée!...

Et pendant que ces pensées hantaient l'esprit de la jeune fille, on eût pu voir de temps à autre un sourire de bonheur sur ses lèvres, un éclair dans ses yeux.

Hemfride et Ogena faisaient d'autres rêves pour leur enfant, et les bons villageois de Lonfort, qui aimaient leur jeune châtelaine, et la voyaient si bien douée, lui prédisaient naïvement le plus brillant avenir selon le monde. Tant d'amabilité, tant de bonté, tant de vertu, méritaient presque une couronne de reine!

Mais les pensées de Dieu ne sont pas celles de l'homme. Il a caché dans les entrailles de la terre, d'immenses trésors qui n'en seront jamais tirés, et dans les entrailles de l'océan des perles et de magnifiques végétaux : il donne aux parents de charmants enfants qu'il cueille bientôt dans leurs bras, quand, à peine, ces fleurs ont donné leurs premiers parfums et leurs premiers sourires; il unit, sous les auspices les plus brillants, deux jeunes cœurs par le sacrement de mariage, et au lendemain des noces joyeuses il fait retentir en ce foyer domestique à peine formé les chants lugubres de la mort.

A la fille pure et pieuse d'Hemfride il gardera la virginité qu'elle ambitionne, non comme une fleur qui s'épanouit sous les doux et paisibles soleils du cloître, mais comme

le lis entre les épines : il lui donnera un époux, mais non tel qu'on le rêve autour de Godelive. Cet époux au lieu de lui apporter une couronne de reine, la dotera d'une couronne d'épines.

Godelive qui avait lu l'Évangile et les écrits des Saints, et dont le cœur était tout rempli de l'Esprit de Dieu, laissait à la Providence et à ses parents le soin de disposer de son avenir. Le tout, pensait-elle, est d'aboutir au ciel, et, à cette fin, en toute condition et sous tous les cieux, il faut savoir se renoncer, porter sa croix chaque jour et suivre Jésus. Remplie de ces pensées, elle s'appliquait à asseoir sa vie chrétienne sur la base des solides vertus.

Parmi les jeunes seigneurs qui briguaient sa main, se distinguait par sa haute noblesse et son immense fortune un jeune noble Flamand du nom de Bertulphe. — Obéissant peut-être et sans trop s'en rendre compte à l'intérêt et à l'ambition, passion rarement éteinte totalement dans les meilleures âmes, les parents de Godelive accueillirent les propositions de Bertulphe et le mariage fut conclu et bientôt célébré.

Notre Sainte avait dix-huit ans.

A peine les jeunes époux ont-ils quitté l'autel qui vient d'entendre leurs serments et de consacrer leur amour, que Bertulphe, par un revirement brusque et étrange, se prend à regretter d'avoir contracté cette alliance. — C'était là une tentation du démon, on n'en peut douter; la nature n'a point de ces soubresauts. Bertulphe aurait dû prier, et le Saint-Esprit lui aurait redit au fond du cœur cette parole des saints Livres : Bien grand est le bonheur de l'homme qui a trouvé une bonne épouse; les grâces d'une femme sainte et pudique sont un charme au-dessus de tous les charmes; et si elle unit à cela la force, elle est un trésor qu'on devrait rechercher jusqu'aux derniers confins du monde.

Mais non, le malheureux ne pria pas; il alla plutôt, à peine rentré au château de Ghisthelles, où la noce devait se cé-

lébrer, confier son chagrin et son dégoût soudain à sa mère. Celle-ci, poussée par son mauvais naturel et plus encore sans doute par le démon, au lieu de combattre les sentiments de son fils, les approuve et travaille à changer cette aversion en haïne.

Faisant allusion aux cheveux et sourcils noirs de Godelive : « Pourquoi, dit-elle, avoir couru en pays étranger pour y chercher cette noire corneille? N'y avait-il pas en nos régions, cinquante jeunes filles mieux douées, plus riches et plus nobles qui eussent été heureuses et fières d'accepter ta main? »

Le festin des noces commença; mais, chose inconcevable, le jeune époux n'y parut pas. Tout entier à la haine étrange qui venait de s'emparer de lui, il monta à cheval et quitta Ghistelles. La mère seule, cachant sous des dehors aimables les vrais sentiments de son cœur à l'endroit de sa belle-fille, présida la fête, et veilla à ce que rien ne manquât aux convives.

Les fêtes des noces durèrent trois jours, malgré ce singulièr et inexplicable incident; on comptait à chaque instant voir réapparaître Bertulphe, dont la mère expliquait l'absence par des raisons plus ou moins plausibles. — Mais Godelive, elle, éclairée par je ne sais quelles angoisses de son cœur, et surtout par quelques paroles échappées dans l'intimité, à la mère de son époux, Godelive était plongée dans la stupeur et dans une tristesse qu'elle avait peine à cacher à ses parents et à ses hôtes. Chaque soir, retirée dans sa chambre qui lui semblait un tombeau plutôt qu'une chambre nuptiale, le cœur oppressé, elle tombait à genoux, et appuyée sur le bord de sa couche, la tête entre ses deux mains, elle se demandait ce que pouvait signifier cette conduite de son époux... « N'est-ce pas un rêve affreux, dont je suis le jouet? se disait-elle... O mon Dieu, que lui ai-je donc fait? en quoi ma personne, mes paroles, ou mes actes ont-ils pu lui déplaire?... M'aurait-il donc abandonnée pour toujours? Va-t-il faire de moi une sorte de veuve désolée

avant que j'aie connu un jour les joies de cette union si pleine d'espérances? Que dis-je? Mon sort serait pire que celui de la veuve; elle n'a que perdu son mari, moi je serais répudiée honteusement du mien; elle pleure devant un tombeau, et moi je succomberais sous le poids de la haine de celui à qui j'avais donné mon affection et qui m'avait promis de m'aimer et tendrement et constamment! O mon Dieu! m'auriez-vous punie parce que je n'ai pas suivi le secret attrait qui me portait vers le cloître? J'ai cru pourtant faire votre volonté en obéissant à ceux que vous m'avez donnés pour diriger mes pas, et guider mon inexpérience. »

Après ces pourquoi angoissés de la douleur elle prenait son crucifix, le serrait convulsivement sur son cœur, et pleurait. La prière et les larmes allégeaient le poids de sa tristesse, et elle se reprenait à espérer que cette épreuve n'aurait qu'un temps, que son mari, vainquant cette tentation infernale, lui rendrait enfin justice et lui ouvrirait son cœur.

Cependant Dieu, qui est avec le juste dans la tribulation, qui fut avec Joseph esclave emprisonné en Égypte, avec Daniel jeté aux lions affamés de Babylone, Dieu entendait les larmes et les cris de détresse de sa fidèle servante. Il y répondit en éclairant son esprit et en fortifiant divinement son cœur. Il lui fit voir dans une clarté ineffable que si le chrétien ordinaire doit être une image vivante de Jésus, le saint doit être une image sanglante de Jésus crucifié. La Sagesse éternelle lui fit comprendre ce qu'elle dit deux siècles plus tard au bienheureux Suson, une autre grande victime de l'amour divin : qu'il vaudrait mieux brûler cent ans dans une fournaise ardente que d'être privé de la plus petite croix; que la croix est un don si précieux, que si on restait des années prosterné par terre pour demander la grâce de souffrir, on ne serait pas encore digne de l'obtenir; qu'il est plus grand de conserver la patience dans les choses contraires que de ressusciter les morts; que les croix

sont si nécessaires à la gloire de l'âme, que Dieu en tirerait du néant plutôt que d'en priver ses plus chers amis.

Et en même temps, Dieu, qui proportionne ses grâces aux épreuves, en lui faisant entrevoir ses desseins sur elle et le martyre nouveau dont sa vie et sa mort allaient illustrer les annales de l'Eglise, Dieu augmentait en son cœur la flamme du saint amour qui lui faisait dire généreusement, et avec une âme rassérénée : « O Père! ô Maître ! que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel! »

Chapitre deuxième.

LES fêtes des noces étant finies, les parents de Godelive à qui celle-ci avait caché ses larmes et ses angoisses, et les autres invités quittèrent Ghistelles. Bertulphe, lui, ne tarda pas d'y rentrer.

Etait-il changé?

Non; cette haine subite qu'il avait ressentie pour sa jeune épouse n'avait fait que s'accroître; et cette flamme infernale qui dévorait son cœur était activée encore par les reproches et les ironies amères et haineuses de sa mère. Celle-ci rencontrait-elle sa belle-fille, elle lui lançait d'atroces injures; elle allait même jusqu'à la frapper. — Bertulphe, lui, fuyait plutôt sa malheureuse compagne ; le bourreau tremblait devant l'innocence et le regard de sa victime. Son château de Ghistelles lui était comme une prison. Il maudissait ce qu'il appelait son malheureux destin. Pour dissiper ses noires pensées, tantôt il se livrait avec une sorte de fureur à la chasse, tantôt il allait au loin, cherchant dans des fêtes bruyantes et dans la débauche l'apaisement de ses sombres chagrins. C'était en vain; les cœurs pervers peuvent s'étourdir un instant, mais ils ne peuvent avoir des jouissances réelles et durables, parce que la voix du remords se réveille plus forte au lendemain des orgies.

Godelive, au contraire, le cœur déchiré, mais non abat-

tu, se soutenait par le silence, la prière et la confiance en Dieu. Sans prendre dans la maison aucune autorité qui aurait pu offusquer sa belle-mère, elle faisait tout le travail par lequel elle croyait pouvoir se rendre utile ; elle allait visiter les pauvres et se consolait en les consolant. Nous mettons du baume sur les blessures de nos cœurs en soulageant les misères d'autrui. Mais surtout, se rappelant le conseil que l'apôtre saint Jacques donne à tous les chrétiens : « Quelqu'un de vous est-il plongé dans la tristesse, qu'il prie », elle passait de longues heures du jour et de la nuit à prier dans l'église du village ou dans sa chambre.

Un jour, elle rencontre Bertulphe; elle tombe à genoux devant lui, et attachant sur lui ses regards où se peignent l'innocence, la douleur et l'amour : « Bertulphe, mon très noble époux, dit-elle, vous aviez promis de tant m'aimer, et vous me haïssez! Qu'ai-je donc fait? Dites-moi mes torts, je les réparerai! Je suis votre épouse, mais je veux vous obéir comme une humble esclave; commandez, et je volerai à l'accomplissement de vos ordres. Mais je vous en conjure, pardonnez-moi, rendez-moi votre bienveillance et votre amitié. Dieu nous a unis par un saint et légitime mariage; il ne vous est pas permis de me délaisser et de me haïr. »

Et en achevant ces mots la voix de Godelive s'éteignit dans un sanglot.

Bertulphe, l'œil sombre, en proie à l'agitation, l'écouta jusqu'au bout; il sembla hésiter un moment; une lueur d'espérance traversa le cœur de sa jeune épouse; mais le malheureux, sans proférer une parole, la quitta brusquement et s'enfuit du château.

L'heure de la grâce était passée. Dès ce moment l'enfer dominait en vainqueur cette âme malheureuse. Le démon, le même sans doute qui avait hanté l'âme de Caïn et de Judas, s'attacha à ses flancs et lui inspira l'horrible dessein de se défaire de son épouse.

Mais il fallait procéder avec prudence. On savait ses

dispositions à l'égard de Godelive; si elle mourait de mort violente, on pourrait le soupçonner de l'avoir tuée, et la vengeance d'Hemfride, appuyé par le comte de Boulogne, serait terrible.

Il se résolut donc de la faire périr de chagrin et de privations. Il lui fit intimer l'ordre d'obéir ponctuellement à sa mère, et préposa de plus à sa conduite, un serviteur du château, homme au cœur dur, digne d'être le ministre d'une vengeance aussi cruelle et aussi injuste. Celui-ci eut ordre de servir les repas de Godelive, et le pain et l'eau en devaient être l'invariable et cruel menu.

Notre Sainte, sans se plaindre, se soumit à ce dur esclavage, à ce régime impitoyable. Elle mangeait ce pain, buvait cette eau, bénissant Dieu; et, songeant à ses frères les pauvres, elle partageait encore avec eux sa maigre et insuffisante ration.

Quelle leçon pour tant de riches sensuels qui ne songent jamais à retrancher quelque chose de leurs tables somptueuses, pour nourrir les Lazares malheureux et affamés que le Christ JÉSUS envoie à leur seuil!

La mère de Bertulphe ne savait qu'inventer pour humilier et torturer sa belle-fille. Elle ne rougit pas de lui donner la charge, à la saison des semailles, de chasser les troupes d'oiseaux qui venaient s'abattre et picorer sur les terres ensemencées. Godelive, vêtue à la façon d'une servante de basse-cour, accomplissait cet humble emploi avec le soin d'une fille gagée et ne se plaignait pas.

Celui qui s'abaisse sera élevé, a dit JÉSUS.

Un jour qu'elle était dans les champs d'assez grand matin, la cloche d'une chapelle du voisinage annonça la sainte Messe. Godelive se disposait à s'y rendre avec une fille, compagne ordinaire de ses labeurs et parfois témoin attristé de ses larmes. Mais à ce moment une vraie nuée d'oiseaux rapaces vint s'abattre sur les champs. La compagne de Godelive, désirant que celle-ci pût se rendre à la chapelle, se mit en devoir avec force cris et mouve-

ments, de chasser ces oiseaux. Mais la Sainte, inspirée de Dieu, lui dit : « Ne vous donnez pas tant de peine, Dieu tout-puissant et tout bon saura bien nous délivrer autrement de ces visiteurs importuns. »

Aussitôt elle tombe à genoux, élève ses mains suppliantes vers le ciel, et implore le Seigneur. Puis brandissant un bâton qu'elle trouve sous sa main, elle chasse vers une vieille grange qui se trouve là, comme un troupeau, cette troupe d'oiseaux. Ils obéissent non toutefois sans agiter une aile irritée et sans pousser quelques cris de révolte, et, quand ils sont là rassemblés, la Sainte leur ordonne de ne pas bouger jusqu'à ce qu'elle revienne de la chapelle.

Quand elle revint, elles les retrouva fidèles à la consigne, elle les bénit et leur permit de s'envoler.

La compagne de Godelive, émerveillée de ce prodige, ne manqua pas de le raconter à Bertulphe et à sa mère. Elle pensait que ce récit pourrait changer leurs dispositions à l'égard de la malheureuse fille d'Hemfride. Mais la mère, plus méchante que son fils, prétendit que tout cela n'était que mensonge!... « Au reste, ajouta-t-elle, avec une ironie pleine de fiel, je ne serais pas surprise que cette malheureuse fille ne fût une magicienne; elle est assez perverse pour faire des pactes avec le démon »; et se tournant vers Bertulphe, elle lui dit avec un accent où perçait plus de haine que de tristesse : « Malheureux fils, que n'as-tu préféré la mort à l'alliance de cette misérable étrangère!...»

Et la haine continuait à consumer l'âme du jeune seigneur de Ghistelles; et son désir de se défaire de son épouse s'allumait plus ardent.

O Dieu! que le cœur de l'homme qui peut être si grand, par la grâce et l'amour, peut devenir bas, lâche et cruel par la haine et par Satan!

A quelque temps de là, Bertulphe fait appeler deux de ses serviteurs dont l'histoire nous a conservé les noms : Hacca et Lambert.

« Je suis malheureux, leur dit-il, la vie m'est à charge tant que je vois à mes côtés cette malheureuse femme à qui j'ai eu la folie de m'unir. Il faut que vous m'aidiez à la faire disparaître. Je vais la livrer en votre pouvoir ; vous diminuerez encore la ration de pain et d'eau qu'on lui accorde, vous surveillerez chacune de ses démarches, vous la confinerez le plus possible dans sa chambre, et vous l'accablerez de toutes sortes de mauvais traitements, seulement en public vous lui témoignerez quelque honneur afin qu'on ne soupçonne pas nos desseins. Elle est en ce moment à la chapelle de Ten Snipgate, où elle se rend souvent, non tant pour prier Dieu, mais pour y rencontrer quelques vieilles dévotes qu'elles cherche par ses récits à apitoyer sur son sort et à irriter contre nous. »

Bertulphe, après avoir donné de tels ordres, dignes du plus cruel tyran, monta à cheval et s'en alla visiter quelques châtelains de ses amis. Il croyait qu'éloigné du théâtre de ses cruautés, ses remords seraient moins cuisants.

Hacca et Lambert, dignes serviteurs d'un tel maître, se mirent de suite en devoir d'accomplir les ordres sinistres qu'il leur avait donnés. Ils se rendirent à la chapelle, et là, en présence du public, ils témoignèrent grand respect à leur jeune maîtresse, et la prièrent de rentrer au château ; ainsi le voulait Bertulphe.

Godelive obéit et les suit.

A peine sont-ils seuls avec elle, que ces deux malheureux l'accablent de paroles dures et injurieuses : « Tu te regardes peut-être comme notre maîtresse, disaient-ils, et tu crois que tu vas nous commander? Tu te trompes!... Tu n'es pas même digne de commander à des porcs... comment, vile sorcière, as-tu pu prétendre à la main de notre noble et puissant maître? Quel malheur pour lui de t'avoir pour femme ! »

« Comme tu fais profession de dévotion, tu dois aimer la solitude et la pénitence... eh bien! misérable hypocrite,

nous t'aiderons à devenir sainte; et en vertu des pouvoirs que Bertulphe nous a donnés sur toi, nous te défendons de sortir de ta chambre sans notre permission, et nous réduirons de moitié la ration trop abondante de nourriture qu'on te sert. »

La noble fille d'Hemfride sentait bouillir le sang dans ses veines, devant tant d'insolence et de noire méchanceté; mais la pensée de JÉSUS chez Caïphe et au prétoire, fortifiait son cœur, et comme son divin Maître elle se tut.

La prière, la sainte communion, la visite des pauvres qu'elle pouvait faire de temps à autre encore, la soutenaient au milieu de ses cruelles épreuves.

Les autres domestiques du château, témoins de sa patience héroïque, l'admiraient et l'aimaient.

Ils lui proposaient de lui apporter de la nourriture en cachette ; elle s'y refusa. « St Paul, dit-elle, veut qu'on obéisse à ses maîtres, même quand ils sont méchants ; et puis votre charité envers moi pourrait vous exposer aux ressentiments de mon époux et de ma belle-mère. Priez pour moi, ajoutait-elle, la vie est courte; jetons nos espérances en Dieu et n'ayons de regard que pour l'éternité. »

Une vénérable dame cependant, amie de notre héroïne, et qui savait son cruel martyre, lui conseilla un jour de s'enfuir : en restant, lui dit-elle, dans cette demeure maudite, vous ne faites que fournir à Bertulphe et à d'autres l'occasion d'offenser Dieu; puis les traitements que vous subissez vont vous conduire rapidement au tombeau, et votre Créateur ne vous fait-il pas un devoir de conserver votre vie? »

Godelive se laissa persuader. Un soir que ses geôliers étaient absents, elle s'enfuit en compagnie de cette jeune fille que nous avons vue la compagne de ses travaux et la confidente de ses pleurs.

Le voyage fut long et pénible. Nos deux fugitives durent se nourrir du pain de l'aumône, et implorer de la charité un gîte pour la nuit. Elles s'animaient l'une l'autre à sup-

porter leurs privations, en s'entretenant de Jésus, Marie, Joseph s'enfuyant en Egypte dans des conditions bien plus dures encore.

Elles arrivèrent harassées et poudreuses à Lonfort. Godelive, aussi bien que sa compagne, n'était vêtue qu'à la façon d'une servante, elle avait les pieds nus, sa figure était pâle et décharnée. Les villageois crurent sans doute que c'était deux mendiantes qui abordaient, après tant d'autres, le château d'Hemfride pour y réclamer quelque secours.

Mais les yeux maternels ne s'y trompèrent pas ; sous ces traits décharnés et sous cet appareil de la misère, Ogena reconnut son enfant bien-aimée.

Elle l'embrasse d'une étreinte ardente : « Quoi, ma fille, s'écrie-t-elle, c'est vous, ici, et dans cet état ! »

« Oui, ma mère, c'est votre fille, et votre fille malheureuse, délaissée, persécutée, qui vient vous demander asile. »

Ogena pousse un cri de détresse et perd connaissance dans les bras de Godelive.

Cette scène met bientôt en émoi et en clameur tout le château : Hemfride, prévenu, accourt ; il reste muet d'étonnement et de douleur.

Quand cette première émotion de tous fut calmée, Godelive fit à ses parents le récit de ses infortunes, excusant le plus qu'elle pouvait son misérable époux.

Hemfride et Ogena gémissaient, pleuraient et savaient à peine croire à tant de méchanceté de la part de ce malheureux Bertulphe.

Mais quel parti prendre en ces tristes conjonctures? — Sur le conseil qu'on lui en donna, Hemfride alla trouver le comte Baudhuin de Flandre, pour lui exposer ses griefs et réclamer justice.

Le Comte lui dit après l'avoir entendu : « Cette affaire n'est pas de ma compétence ; elle ressortit plutôt au tribunal de l'Evêque. Allez donc trouver le saint Evêque de Noyon et Tournay, et sollicitez de lui une sentence. Si le

coupable se montre rebelle aux décisions de son premier pasteur, je saurai user de ma puissance pour l'amener à son devoir. »

L'Evêque de Noyon et Tournay, la cause entendue, envoya l'ordre à Bertulphe de reprendre son épouse et de la traiter dignement, en toute charité et justice, sous peine d'excommunication.

Bertulphe refusa de se rendre à cette sentence, et, en présence de l'envoyé épiscopal, se moqua de l'excommunication.

Quand on a l'âme assez perverse et assez audacieuse pour ourdir en présence de Dieu, contrairement à toutes ses lois, un complot tel que celui dont Godelive devait être la victime, il n'est pas étonnant qu'on se moque du représentant de Dieu et de ses menaces.

Ces pécheurs hardis « contre Dieu seul » ne savent courber la tête que devant la force.

On l'employa pour dompter la fierté insolente du seigneur de Ghistelles. Le comte Baudhuin, son suzerain, le menaça de sa colère s'il ne reprenait son épouse et ne la traitait avec tous les égards voulus.

Bertulphe obéit. Il feignit de se repentir et quand Hemfride ramena sa fille au château de Ghistelles, il les reçut avec toutes sortes de démonstrations d'honneur et d'amitié.

Le serpent se cachait sous cette herbe pour courir plus sûrement à sa victime.

Chapitre troisième.

GODELIVE, éclairée de Dieu, et guidée par les instincts de son cœur innocent et droit, vit bientôt que sa situation n'était pas changée au fond. Elle comprit qu'elle n'était qu'une victime ramenée à l'autel. Elle accepta les desseins de Dieu, et reprit sa vie ordinaire de prière, de patience, de charité envers les malheureux.

Des personnes amies venaient-elles la visiter, elle ne permettait pas qu'on parlât mal de son mari.

« Plaignez-le, disait-elle, et priez pour lui, il est si malheureux ! — Oh ! puissé-je donner ma vie pour le salut de son âme. »

« Mais, lui disait-on, il a résolu votre mort ; il ne s'en cache pas quand son humeur est plus noire, ou quand la boisson lui délie la langue. »

« Nous ne devons pas le soupçonner de si noirs desseins, disait Godelive. Mais supposons qu'il en vienne à cette extrémité, que m'importe !

« Il m'arrachera à une misérable existence pour me donner la vie éternelle. Quand je serais une reine glorieuse, puissante, aimée, que sont tous ces biens d'un jour auprès des trésors inénarrables de l'éternité !... Et je ne suis qu'une pauvre exilée en proie à tous les abandons et à toutes les angoisses. »

Et ses yeux pleins de larmes regardaient vers le ciel !

O JÉSUS, que votre grâce est puissante et à quel héroïsme vous pouvez faire monter une âme même d'une faible jeune fille, quand elle est bien fidèle ! — Donnez-nous, ô divin Sauveur, à l'exemple de sainte Godelive, de comprendre et d'aimer la croix et de ne faire cas que des biens éternels.

Cependant le cœur de Godelive n'était ni de marbre, ni d'acier, et à certaines heures elle se sentait envahie par une amère tristesse.

Un soir, plus oppressée que d'ordinaire par la douleur, elle priait retirée dans sa pauvre chambre : « O JÉSUS, disait-elle, les vents et la mer vous obéissent, et les cœurs des hommes sont en vos mains. Pourquoi donc ne calmez-vous pas les fureurs de mon époux? quand mettrez-vous fin à cette affreuse tempête? qu'ai-je fait pour être ainsi traitée? »

Dieu entendit la voix de sa créature, de son enfant si pure, si pieuse, si malheureuse, mais comme il entendit les

cris d'angoisse de JÉSUS à Gethsemani. Il ne calma pas la tempête, mais il fit à Godelive un cœur assez fort pour en subir victorieusement les derniers chocs.

A l'heure où la timide colombe gémissait solitaire, le vautour qui avait nom Bertulphe aiguisait ses ongles déchirants. Il fait appeler Hacca et Lambert et trame avec eux la mort de son épouse. « Je vais, dit-il, l'aller trouver, et je lui dirai que cette nuit même, quand vous l'appellerez, elle doit vous suivre pour se rencontrer avec une femme qui possède un philtre capable de lui faire retrouver mon affection. Quand elle sera dans vos mains vous lui ôterez la vie... Car elle doit mourir ! Oui, elle doit mourir ! J'en ai assez de cette vie impossible... » répétait le farouche seigneur, en proie à une agitation terrible.

Les deux assassins allèrent combiner leur trame, et leur maître se rendit à la chambre de Godelive. Il la trouva en prière, il la releva et l'embrassa comme Judas avait embrassé JÉSUS au moment de le livrer : O ma chère épouse, dit-il, je suis vraiment au regret de vous avoir tant affligée ! C'est un démon certainement qui m'a mis au cœur, à votre égard, une haine si grande et si injuste. J'en souffre plus que vous et je veux secouer ce poids qui m'oppresse, briser cette chaîne d'enfer qui m'enlace. J'ai trouvé une femme qui a le pouvoir de rendre l'amour aux cœurs qui l'ont perdu, et, à ma sollicitation, elle viendra cette nuit et vous devrez avoir une entrevue avec elle. Quant à moi, une affaire de la plus extrême gravité m'appelle immédiatement à Bruges. Demain je serai de retour. — « Digne et cher époux, dit la Sainte, je serai très heureuse de retrouver le chemin de votre cœur ; mais je suis chrétienne et je ne consentirai à faire ni à subir aucune superstition dans ce dessein.

— « Que votre conscience se rassure, Godelive, la femme dont je vous parle est une dame respectable et pieuse qui n'emploie que la prière et la confiance en Dieu pour changer les cœurs. Quand donc Hacca et Lambert vien

dront vous appeler, suivez-les, et tout aura la meilleure issue. »

Ayant dit ces mots, le traître, comme pour la rassurer, donna encore un baiser de Judas à sa victime, puis il sortit. Une heure après il chevauchait sur la route de Bruges.

Godelive ne savait que penser de cette démarche. Son cœur flottait entre la crainte et l'espérance ; mais la crainte l'emportait sur l'espérance. Hacca et Lambert ! ces deux noms étaient de trop sinistre augure.

Elle résolut d'attendre cette mystérieuse entrevue dans la prière. C'était la veillée des armes préparant cette jeune athlète du Christ pour les derniers combats.

Tout le monde dormait au château, excepté les deux assassins. Les heures s'écoulaient silencieuses, les étoiles scintillaient joyeuses dans le firmament. Godelive repassait dans son cœur ses étranges destinées. Les champs, les collines de Lonfort, le château paternel, et jusqu'à ces chaumières aimées où elle avait été si souvent chercher la misère pour la soulager, tout cela se représentait à son souvenir comme un tableau plein de vie. Elle se revoyait enfant, adolescente, jeune fille, si aimée de son vaillant père, de sa pieuse et tendre mère, si naïvement aimée de ses serviteurs, des villageois et surtout des pauvres de Lonfort...

Puis elle parcourait du regard assombri de l'âme cette série d'événements qui avaient fait d'elle l'épouse infortunée du seigneur de Ghistelles... et elle priait : O Dieu, vous êtes mon Père, à cette heure comme en toute ma vie !... ayez pitié de moi !... Ne permettez pas que je commette le moindre péché !... Que votre volonté, toute votre volonté s'accomplisse en moi !...

Vers l'heure de minuit, un léger coup retentit à la porte de sa chambre ; elle va ouvrir : Hacca et Lambert sont là ! « Suivez-nous, disent-ils à voix basse, cette dame dont notre maître vous a parlé, vous attend. »

Godelive s'arme du signe de la croix, se recommande à Dieu, et leur dit : « Je me fie à votre parole et me confie à Dieu et à votre loyauté, et je vous suis. »

Tous trois sortent du château et s'avancent jusqu'au bord d'un étang où l'on abreuvait les animaux. Là, les deux assassins s'emparent soudain de leur faible victime, lui ferment violemment la bouche pour l'empêcher de crier, puis, lui passant une corde autour du cou, ils l'étranglent. Après cela, craignant que leur victime n'ait encore un reste de vie, ils la prennent dans leurs bras, et lui plongent la tête dans l'eau pendant quelque temps.

Le forfait est maintenant accompli. Hacca et Lambert, avec des précautions infinies pour ne pas éveiller les habitants du château, reportent le cadavre à la chambre de Godelive, le déposent dans le lit, l'arrangent tout comme si elle dormait.

Le lendemain quand l'aurore parut, la jeune châtelaine, toujours si vigilante, ne parut point ; quelques heures s'écoulèrent, et comme on s'étonnait de plus en plus de ne la voir point paraître, on pénétra dans sa chambre ... on la trouva morte.

Chapitre quatrième.

L'ÉTONNEMENT fut général, et la douleur de tous fut profonde ; les deux assassins et la belle-mère elle-même durent feindre la tristesse pour ne pas éveiller les soupçons. On se demandait quel mal soudain avait enlevé si soudainement la jeune châtelaine. Les avis étaient divers. L'inspection plus attentive du cadavre fit voir la trace rouge que la corde avait laissée autour du cou ; et l'on se redit à voix basse : ils l'ont assassinée !

Bertulphe revint de Bruges et, apprenant la mort de son épouse, feignit la surprise et la douleur. Un historien de la Sainte raconte qu'il osa coller sur la figure de la défunte ses lèvres qui avaient dicté l'ordre de l'assassiner.

Pour éloigner de sa personne tout soupçon, il fit faire de pompeuses funérailles et donna tous les signes d'une grande tristesse.

Les obsèques mêmes furent marquées par un miracle éclatant, et depuis lors les siècles en s'écoulant n'ont fait qu'ajouter à la longue chaîne des merveilles opérées en faveur de ceux qui invoquent sainte Godelive.

Peu de temps après la mort de sa sainte épouse, le malheureux Bertulphe convola à de secondes noces. Sa seconde femme était aussi méchante que la première avait été sainte. Il en eut une fille qui naquit aveugle.

Les habitants du pays virent dans cette cécité un châtiment du crime de Bertulphe, dont personne ne doutait plus. La pauvre petite aveugle en grandissant apprit par la rumeur publique la conduite de son père envers Godelive, et elle crut comme tout le monde qu'elle portait le châtiment de l'iniquité paternelle.—Réfléchie et pieuse, elle se sentit portée à invoquer Godelive pour obtenir sa guérison. Celle-ci lui apparut en songe et lui dit : « Va te laver les yeux dans l'eau du réservoir où j'ai été plongée à ma mort et tu recouvreras la vue. » L'enfant, — elle avait alors neuf ans, — fit part de cette vision à sa mère, qui se moqua d'elle, et dit mille paroles injurieuses à l'égard de la première épouse de son mari. — La jeune aveugle, malgré ces dires de sa mère, se fit un jour conduire par ses jeunes compagnes au réservoir indiqué, s'y lava les yeux et recouvra la vue.

La renommée publia ce miracle partout, et de plus en plus le peuple invoqua la Sainte. Bertulphe était profondément remué et troublé; sa femme n'en continua pas moins à insulter la mémoire de Godelive. — Elle ne tarda pas à aller rendre compte de sa vie à Dieu, et le malheureux Bertulphe, livré à lui-même, plus ou moins rejeté de tous, passait ses jours dévoré par les remords.

Heureusement pour lui la miséricorde de Dieu est infinie, et sa sainte épouse veillait sur lui du haut des cieux.

Un jour il envoie un de ses serviteurs porter à Ghistelles de la toile de lin pour en faire des chemises. Sur le chemin que suivait le domestique se trouvait un endroit où souvent pendant sa vie mortelle, quand elle allait à l'église du village ou en revenait, Godelive se reposait un instant. Arrivé à cet endroit, il aperçoit une dame d'un aspect vénérable; ses vêtements étaient d'un éclat éblouissant, ses chaussures brillaient comme des étoiles. Le jeune homme est frappé d'épouvante, il veut s'enfuir; mais elle, lui adressant la parole d'une voix douce et bienveillante, lui demande où il va. Le serviteur de Bertulphe tremblant fait connaître la commission dont son maître l'a chargé.

Donnez-moi cette toile, dit la dame mystérieuse, personne mieux que moi ne la travaillera au gré de Bertulphe. Vous irez lui annoncer votre rencontre, et quand vous reviendrez, le travail sera achevé. — Le jeune homme, terrifié, offre sa toile, se hâte de retourner au château, et plus mort que vif, raconte son aventure à Bertulphe. Celui-ci est frappé lui-même de terreur à ce récit; mais cachant autant que possible son émotion, il reprend vivement son serviteur de ce qu'il a ainsi confié sa toile à une personne inconnue, et il lui ordonne d'aller aussitôt la reprendre.

Celui-ci obéit, retrouve la dame mystérieuse qui lui remet les chemises toutes faites. — Il prend alors la hardiesse de lui demander quel est son nom. « Mon fils, dit-elle, ne vous préoccupez pas de connaître mon nom; votre maître en voyant mon travail reconnaîtra celle qui l'a accompli. Dites-lui de ma part de ne pas résister plus longtemps à la miséricorde divine et de faire pénitence. Mes prières l'aideront puissamment à faire son salut. » Après ces mots, la dame, entourée d'un nimbe lumineux, s'éleva vers le ciel et disparut.

Le serviteur retourna promptement au château, et vivement ému raconta à Bertulphe ce qu'il avait vu et entendu et lui remit les chemises.

Bertulphe, stupéfait, tremblant d'émotion, prend les chemises, examine le travail, reconnaît la main de sa sainte épouse. Aussitôt, espérant la rencontrer encore, il court à l'endroit indiqué par le serviteur, mais elle avait disparu. Il se prosterne versant d'abondantes larmes, et s'écrie : « O Godelive, ma virginale épouse, vous que j'ai tant fait souffrir, vous que j'ai fait assassiner, vous me pardonnez donc, et vous me rendez le bien pour le mal ! Ah ! je ne serai pas ingrat, cette fois ! Je veux expier mon forfait et mes péchés sans nombre, en passant le reste de ma vie dans l'exercice de la pénitence. »

Il pria et pleura longtemps en cet endroit. Il se leva enfin et rentra au château. Il mit ordre à ses affaires, laissa tout son bien à son unique enfant, à sa fille guérie par la Sainte, en lui assignant les bonnes œuvres qu'elle devait faire ; puis il s'en alla en Terre sainte guerroyer pour le tombeau du Christ contre les Sarrasins. Revenu de l'Orient, il alla s'enfermer au monastère des bénédictins de Saint-Winnoc, où ses jours s'écoulèrent dans les larmes de la contrition et dans l'exercice des plus austères pénitences.

Il mourut saintement, et sur son tombeau on grava ces simples mots : *Hic jacet Bertulphus, quondam maritus almæ Dominæ sanctæ Godelivæ.*

Sa fille grandit dans la piété, employa une partie de ses biens à faire de bonnes œuvres en expiation des péchés de son père, et du reste fit bâtir, à l'endroit du martyre de sainte Godelive, un couvent où elle s'enferma et se sanctifia.

Siècles étonnants que ces siècles du moyen âge, où la rudesse des mœurs nous fait rencontrer des crimes atroces, mais où la foi nous fait contempler de grandes réparations. Aujourd'hui nos crimes sont-ils moindres sous leurs dehors fardés ? Et où sont nos expiations ?

Le culte rendu à sainte Godelive remonte à l'époque même de son bienheureux trépas, ou, du moins, à l'année

où son corps fut levé de terre par l'Évêque de Tournay et de Noyon, en 1084. Ses saintes reliques furent placées dans différentes châsses et visitées par l'autorité ecclésiastique dans les années 1380, 1557, 1623 et 1719. Cette dernière reconnaissance fut faite par l'Evêque de Bruges, Henri-Joseph, dans le diocèse duquel se trouve maintenant Ghistelles. Des parties de ces reliques ont été depuis distribuées à différentes églises où le culte de sainte Godelive s'est aussi répandu. On en trouvait à Tournay, Gand, Ypres, Courtrai, Malines...

La ville de Bailleul surtout en possédait une, renfermée dans une très belle châsse en argent et présentée à la vénération des fidèles à la fête de la Sainte, dans la chapelle de Sainte-Marie-Madeleine.



SAINT ISIDORE, LABOUREUR.

Chapitre premier.

SUR les bords du beau lac de Thibériade, un jour, JÉSUS était venu s'asseoir.

Il se reposait.

Quelques-uns de ses disciples étaient assis autour de lui.

La foule vint bientôt pour le voir et l'entendre, et lui, pour être entendu plus aisément, monta sur une barque, s'assit et dit cette parabole :

« Le semeur est sorti pour semer. Pendant qu'il semait, des grains tombèrent le long du chemin et les oiseaux du ciel vinrent et les mangèrent.

« D'autres grains tombèrent sur un terrain pierreux, où il n'y avait pas beaucoup de terre, et ils levèrent aussitôt, parce qu'ils n'avaient pas une terre profonde. Mais le soleil s'étant levé, ils furent échauffés, et, comme ils n'avaient pas de racines, ils se desséchèrent.

« D'autres tombèrent parmi les épines, et les épines crûrent et les étouffèrent.

« D'autres enfin tombèrent sur une bonne terre et donnèrent du fruit, les uns cent pour un, les autres soixante, les autres trente. »

Le semeur, c'est JÉSUS lui-même qui, sorti du sein de son Père par l'Incarnation, est venu parmi nous. La semence, le grain qu'il répand, c'est sa parole, son Évangile et aussi son sang qui nous arrive goutte par goutte en tant de grâces que nous recevons.

Les divers terrains où tombe cette semence, ce sont les cœurs des hommes.

Parmi ces cœurs, que de grands chemins ! que de sols rocailleux ! que de champs encombrés de broussailles où la divine semence ne produit rien !

Mais il est des cœurs fidèles. Beaucoup de bons chrétiens produisent trente pour un ; nombre d'âmes solide-

ment pieuses donnent le beau rendement de soixante, et chaque génération produit quelques-uns de ces splendides épis qui fournissent cent pour un aux greniers du Père céleste : *ce sont les Saints.*

De temps à autre l'Église, qui est la moissonneuse de Dieu, prend quelques-uns de ces centuples épis, en fait une gerbe qu'elle dépose sur l'autel, pour la gloire de Dieu et l'édification des peuples.

Le 12 mars de l'an 1622, le chef de l'Église, le Pape Grégoire XV, par une bulle de canonisation, formait une de ces gerbes sacrées, une des plus riches qu'une main pontificale ait formées : il mettait sur les autels Ignace de Loyola, fondateur des Jésuites, François-Xavier, le grand apôtre des Indes, Philippe de Néri, fondateur de l'Oratoire de Rome, Thérèse de JÉSUS, la vierge séraphique d'Avila, la réformatrice du Carmel, et enfin un humble domestique, un simple laboureur espagnol, du nom d'Isidore, dont nous allons raconter la modeste mais édifiante vie.

Saint Isidore naquit à Madrid, capitale de l'Espagne. L'histoire ne nous a pas conservé le nom de ses parents. Ils étaient pauvres, et leur enfant n'était guère bien doué du côté de l'intelligence. Dès qu'il eut pris, à l'école, les connaissances les plus élémentaires, il fut employé aux humbles travaux des champs.

Mais son père et sa mère veillèrent avec un grand soin à conserver ses mœurs pures et à lui inspirer la crainte et l'amour de Dieu.

Ils savaient que les parents qui négligent l'éducation de leurs enfants sont, aux yeux de Dieu, suivant la parole de saint Paul, comme des gens qui ont renié la foi et pires que des païens.

Isidore profita de leurs leçons et de leurs saints exemples et devint *un jeune homme pieux.*

Quand il fut en âge, son père le plaça comme domestique chez Jean de Vargas, riche habitant de Madrid.

Isidore se montra *laborieux*, *humble*, *obéissant; il fuyait le monde et*, *sa besogne faite*, *il passait le plus de temps qu'il pouvait à prier.*

Quelle gloire pour vous, ô mon Dieu, quelle joie au cœur des pasteurs des âmes, si, dans chaque paroisse, les jeunes chrétiens marchaient sur les traces du jeune Isidore!

Non loin de l'habitation de Jean de Vargas, vivait, comme servante, dans une famille honnête, une gracieuse et pieuse jeune fille du nom de Marie.

Les deux jeunes gens avaient le même éloignement du monde, les mêmes attraits pour la chasteté et la piété; ils ne se rencontrèrent guère qu'au pied des autels. Un jour ils se connurent, s'aimèrent chrétiennement, et Dieu les unit par un saint mariage.

Il leur naquit un fils.

Cet enfant, jeune encore, tomba par accident dans un puits qui se montre encore à Madrid. Témoins de ce malheur, Isidore et Marie tombent à genoux et prient le bon Dieu avec ferveur et confiance.

O miracle! l'eau du puits monte, monte encore jusqu'à l'orifice et semble remettre aux mains des parents leur enfant sain et sauf.

Chapitre deuxième.

JEAN DE VARGAS possédait aux portes de Madrid une modeste métairie. Il proposa à son pieux domestique de l'aller habiter. Isidore et Marie feront le travail et recevront une somme annuelle; les produits de la ferme seront pour le maître.

Le jeune ménage accepta et fut bientôt installé en sa nouvelle résidence.

De jeunes époux qui commencent d'avoir famille et qui louent une petite ferme, voilà chose commune en nos campagnes.

Mais comment y vivent-ils? *Parfois* fort peu chrétiennement. — Tout entiers aux joies de leur jeune affection, à l'idolâtrie de leurs premiers-nés et aux soucis des intérêts temporels, ils oublient trop facilement qu'ils doivent aimer *Dieu sur toutes choses*, que leurs enfants sont des dépôts sacrés confiés à leur sollicitude, et que les intérêts de l'âme et de l'éternité passent avant ceux du temps.

Comment doivent-ils vivre?

Chrétiennement, saintement comme Isidore et sa pieuse compagne.

Ceux-ci s'aimaient d'amour tendre, mais sérieux, élevé, chaste. Ils étaient vaillants au travail et offraient leurs sueurs à Dieu. Leur enfant était leur joie, mais ils l'aimaient sans idolâtrie. Tous deux étaient fort adonnés à la prière. Levés de grand matin, ils consacraient les premières heures du jour à leurs dévotions. Isidore avait pour habitude de commencer sa journée par la visite de plusieurs églises des environs et surtout du sanctuaire célèbre de Notre-Dame d'Atocha. Quand rien ne l'en empêchait, Marie aimait à l'accompagner.

Leur dévotion satisfaite, les pieux époux rentraient à la ferme et se livraient à leurs occupations.

Parfois le jour était déjà assez avancé quand Isidore attelait ses bœufs à la charrue, ou à son char. Mais, fortifié par Dieu, il fournissait chaque jour un travail plus considérable que les autres cultivateurs, et le Seigneur bénissant ses champs, les moissons, chaque année, étaient abondantes.

Des voisins jaloux, — il s'en rencontre partout — vinrent un jour trouver Jean de Vargas et lui dirent : « Seigneur, votre métayer abuse de votre confiance et ne remplit pas son devoir. Pour satisfaire sa dévotion exagérée et ridicule, il passe de longues heures dans les églises et néglige la culture de vos champs. »

La jalousie aime à relever les torts du prochain ou elle lui en suppose, et elle ferme les yeux sur ses belles qualités.

Jean de Vargas, qui connaissait la vertu de son serviteur, hésitait à croire ses accusateurs. Il vint pourtant le trouver et lui dit, non sans aigreur : « Isidore, on me rapporte que vous passez une partie de vos journées dans les églises au lieu de faire le travail dont je vous ai chargé et pour lequel je vous paie.

— Maître vénéré, répondit avec douceur le pieux Isidore, c'est bien vrai que je suis votre serviteur; mais je suis aussi le serviteur de Dieu et de ses Saints, et je ne consentirai jamais à négliger ce dernier service. Mes dévotions, il est vrai, me font commencer, chaque jour, mon travail à une heure un peu tardive, mais je vous demande si vos moissons sont moins belles et moins abondantes que celles des champs voisins?... Si vous pouvez constater que je vous cause quelque dommage, je suis tout disposé à vous indemniser. »

Ces paroles apaisèrent un peu Jean de Vargas sans le satisfaire pourtant complètement.

Isidore, insensible aux menaces et inaccessible aux soucis de la terre, continua comme par le passé, avec son épouse, la visite matinale des églises. Dieu n'a-t-il pas dit : « Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice; le reste vous sera donné par surcroît? »

Heureux les cultivateurs, ou plutôt heureux tous les chrétiens s'ils avaient foi dans cette parole divine et s'ils imitaient de plus près la conduite de notre Saint.

Jean de Vargas ne savait pourtant se résoudre à voir son censier Isidore commencer son travail à une heure si tardive. Voulant pouvoir dire qu'il avait constaté par lui-même ce qui, à ses yeux, était un abus intolérable, il sortit un jour de grand matin de Madrid et se dirigea vers sa ferme. Aux environs de celle-ci il avisa une caverne ouverte au flanc d'une montagne; il s'y cacha afin de pouvoir de là, sans être vu, observer son censier et constater à quelle heure il se rendait au travail.

La matinée était déjà avancée quand Isidore, après ses

dévotions accomplies, attela ses bœufs et se rendit aux champs pour commencer son labeur. Son maître qui l'apercevait, de son observatoire improvisé, sort de cette retraite et se dirige en colère vers lui, pour le reprendre de sa conduite. Mais, ô surprise! en avançant vers le champ il y aperçoit non un attelage de bœufs, mais trois traçant leurs sillons; l'un est conduit par Isidore, les deux autres par deux beaux jeunes gens vêtus d'une robe d'éclatante blancheur. Sa colère est dissipée; il sent qu'il y a là un prodige et, tremblant d'émotion, il presse le pas vers le champ où ce spectacle s'offrait à ses regards; mais avant qu'il y arrivât les deux mystérieux laboureurs s'étaient évanouis.

Après avoir salué Isidore : « Qui donc, lui dit-il, est venu tantôt vous aider dans votre labourage?

— Je ne demande jamais que l'aide de mon Dieu, répondit le pieux serviteur, et, quand Dieu le veut, il peut m'envoyer ses anges pour m'aider.

— Je vois, reprit Jean de Vargas, que vous êtes un homme chéri de Dieu. A l'avenir je me garderai bien d'écouter vos accusateurs, et de vous inquiéter en quoi que ce soit. Je confie totalement et sans contrôle ma propriété à vos soins. »

Ayant dit ces paroles, toujours ému, il reprit le chemin de Madrid, racontant à qui voulait l'entendre la merveille dont il avait été témoin.

Isidore, d'un commun accord avec son épouse, continua sa vie de prière et d'humble labeur. Leur fils, leur unique enfant, s'associait à leurs occupations et à leurs dévotions et grandissait dans la piété. Et sous cette double rosée de la prière et du travail, la ferme était prospère et le pieux ménage vivait dans l'aisance. Mais cette aisance n'était pas pour eux, comme pour tant de demi-chrétiens, un appas au luxe et à la sensualité; c'était le trésor où les saints époux puisaient pour soulager les malheureux.

Le vieux Tobie, nous raconte la sainte Écriture, se croyant sur le point de mourir, fit venir son unique enfant,

le jeune Tobie, et lui dit : « Mon fils, tous les jours de votre vie ayez Dieu toujours présent à votre pensée ; fuyez le péché, et ne négligez aucun des préceptes divins. Des biens que vous aurez, faites l'aumône; ne détournez jamais votre visage d'aucun pauvre, afin que Dieu ne détourne jamais de vous son regard paternel.

Faites tout ce qui est en vous pour soulager les misères de votre prochain. — Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup; si vous avez peu, donnez peu, mais donnez de bon cœur. — Donner aux malheureux c'est vous préparer à vous-même pour les jours calamiteux de véritables trésors.

L'aumône délivre du péché et de la mort, et empêche l'âme d'aller aux ténèbres.

Le cœur de ceux qui font l'aumône est rempli de confiance quand ils s'approchent du souverain Dieu. *Tob.*, IV.

Ces conseils tout divins que le vieux Tobie donnait à son fils, Isidore en avait fait comme sa règle de vie.

Il avait un cœur de père, disons mieux, un vrai cœur de mère pour tous les nécessiteux. Il ne savait rien refuser aux pauvres et il leur donnait sans compter.

Un samedi quelques mendiants s'étant présentés à la ferme, à l'heure de midi, avaient partagé avec la famille l'humble dîner. A peine avait-on quitté la table qu'un malheureux se présente réclamant quelque nourriture.

« Ma chère Marie, dit Isidore, s'adressant à son épouse, va donc voir, je t'en conjure, s'il n'y a pas quelque reste pour ce pauvre homme qui a faim. »

Marie était certaine qu'il n'y avait plus aucune provision; mais, pour obéir, elle se rend quand même au garde-manger et elle le trouve rempli de mets tout préparés qu'on put servir à ce mendiant.

Une autre fois les membres d'une confrérie pieuse dont Isidore faisait partie, devaient, après l'office divin entendu, prendre part à un festin tout fraternel. Notre saint homme, suivant sa coutume, s'attarda longtemps à prier à l'église.

Quand il en sortit plusieurs pauvres l'accostèrent en lui demandant l'aumône.

« Suivez-moi », leur dit-il ; et il entra avec eux dans la salle où se donnait l'humble festin.

Les convives, ses confrères, qui l'avaient en grande estime et en cordiale affection, lui firent d'aimables reproches sur son retard, et en voyant son cortège de mendiants, comprenant ses intentions charitables : « Bon homme du bon Dieu, lui disent-ils, il ne reste du repas que votre humble portion qu'on vous a réservée, et voilà que vous nous amenez toute une troupe de convives de surcroît. »

« Eh bien ! nous la partagerons avec ces chers pauvres, nos frères », répondit le Saint.

On découvre la marmite où l'on tenait sa portion en réserve, et tous sont saisis d'étonnement et d'émotion en la voyant pleine.

Dieu venait, par un miracle, de récompenser la confiance et la charité de son serviteur.

Le repas fini, Isidore, levant les mains au ciel, rendit grâces à son Créateur, puis, se dérobant à cette réunion fraternelle, il courut à l'église de Sainte-Madeleine, qui était proche, répandre son cœur en sentiments de joie, d'amour et de reconnaissance aux pieds de Jésus.

Ce n'était pas seulement à l'égard de ses semblables que se témoignait la bonté miséricordieuse de notre Saint. Il s'attendrissait même sur les nécessités et les souffrances des animaux.

Un jour, accompagné de son fils et d'un voisin, il se rendait au moulin, portant un sac de froment qu'il voulait faire moudre.

C'était en hiver, le froid était rigoureux, la neige couvrait au loin la terre.

Chemin faisant, il aperçoit sur des arbres qui bordaient la route, une troupe de colombes.

Ces oiseaux doivent avoir bien faim, se dit-il ; et s'arrêtant, il balaie de ses pieds et de ses mains, la neige en un

certain endroit, puis il y répand une assez grande quantité de son froment.

Ce festin servi à ces colombes affamées, il continue sa course.

« Vous êtes donc fou, de jeter ainsi votre froment », s'écrie son compagnon, qui ne comprenait pas une telle commisération pour des bêtes.

Isidore ne répond rien à ce reproche. — On arrive au moulin : le sac de froment est aussi plein qu'au départ de la ferme! et, double miracle, ce froment produisit deux fois autant de farine que d'ordinaire!

Dieu aime tant la miséricorde qu'il la récompense même quand elle s'exerce à l'égard des êtres sans raison. N'est-elle pas inspirée par cette aimable et universelle providence qui, comme l'atteste JÉSUS, étend ses soins à la fleur des champs et aux petits des corbeaux?

Chapitre troisième.

LA sainteté du serviteur de Dieu prenait chaque jour de visibles accroissements, et le Seigneur se plaisait à la faire éclater aux yeux de tous par des miracles toujours plus nombreux.

Un jour Jean de Vargas était venu visiter son pieux censier dans les champs. La chaleur était grande. Pressé par la soif, il désirait vivement un peu d'eau pour se rafraîchir et il ne s'en trouvait pas en ces lieux.

Isidore lui indique un endroit : « Là, dit-il, il y a une source. »

Jean de Vargas court à l'endroit indiqué; il n'y trouve qu'un sol rocailleux, desséché. Notre Saint le rejoint, de son fouet frappe la terre et en fait jaillir une eau limpide.

Ce fouet est conservé avec le corps du Saint; la source miraculeuse n'a cessé de couler, et nombre de malades ont trouvé, depuis, leur guérison en buvant de ses eaux.

Son maître avait perdu un cheval, Isidore va se mettre un instant en prière près du cadavre de la bête, et elle revient à la vie.

Plus tard la fille unique de son maître étant morte, Isidore la ressuscita.

Cependant une grande épreuve visita notre Saint dans les derniers temps de sa vie. Quelques hommes jaloux et méchants, inspirés par Satan, répandirent sur le compte de sa vertueuse femme les accusations les plus graves.

Celle-ci, chaque jour, traversait le Xarama, pour aller prier dans un sanctuaire dédié à la Mère de Dieu.

Ces infâmes vinrent trouver Isidore et lui dirent : « Vous croyez, brave homme, que c'est la dévotion qui pousse Marie à traverser chaque jour la rivière? Détrompez-vous. La malheureuse vous est infidèle. Elle va trouver des vachers qui paissent leur bétail sur l'autre rive et se livre avec eux à la débauche. »

Les historiens racontent que le démon, pour appuyer cette accusation, troubler Isidore et le faire tomber peut-être dans le péché de jalousie et de colère, prit la forme d'un de ces vachers et vint lui certifier qu'il avait eu des rapports coupables avec son épouse.

Celle-ci, dont les mœurs étaient aussi pures que sa piété était sincère et vive, ignorait ces infâmes accusations et continuait de visiter sa madone bien-aimée.

Isidore ne pouvait croire à une telle perversité chez sa femme, mais les affirmations de ces hommes et surtout de ce prétendu complice, le troublaient et lui torturaient le cœur.

Dieu vint à son secours.

Un jour qu'il avait été lui-même faire une excursion par delà le Xamara, comme il revenait, il aperçut Marie de l'autre côté. Elle s'avançait vers la rivière pour la traverser. Ce jour-là des pluies torrentielles avaient grossi considérablement le cours d'eau, et impossible de trouver un endroit guéable.

La vertueuse Marie se jette à genoux, dit une prière, puis, se relevant, s'avance, étend son tablier sur l'eau et s'en sert comme d'une barque pour passer sur l'autre rive.

Ce miracle accompli sous les yeux d'Isidore dissipa en un instant tous ses soupçons et rendit la joie à son cœur.

Quand sa femme eut traversé la rivière, il alla à elle, se jeta à genoux à ses pieds, lui fit connaître les accusations dont on l'avait noircie, et lui demanda pardon de n'avoir pas rejeté avec assez d'horreur les soupçons que ces calomnies avaient fait naître dans son esprit.

Enfin notre vertueux cultivateur arriva à la fin de sa carrière terrestre. Il avait rempli tous ses devoirs de chrétien : bon fils, bon et chaste époux, père vigilant, domestique fidèle, humble, obéissant, ami du travail, il avait partagé son petit bien avec les pauvres et cherché avant tout le royaume des cieux.

Il avait déjà reçu ici-bas le surcroît en mille bénédictions temporelles, dans l'estime et l'affection de ses supérieurs et de ses semblables, dans les joies et la paix du foyer domestique; maintenant l'heure est venue pour lui de recevoir la récompense éternelle que Dieu promet à ses fidèles serviteurs.

La maladie qui emporta notre Saint ne fut pas de longue durée. Quand il sentit que sa fin était venue, il demanda les sacrements de l'Eglise qu'il reçut avec une profonde humilité et une vive piété.

Il disposa du peu de bien qu'il avait, fit ses dernières recommandations et ses adieux à sa famille et à ses amis, et bientôt il s'endormit dans le Seigneur.

Il fut inhumé dans le cimetière de l'église de Saint-André de Caraquiz, lieu proche de Madrid. C'est dans ce sanctuaire que le Saint, pendant sa vie, aimait à aller épancher son cœur devant le Dieu des tabernacles.

Quoiqu'il fût en grande renommée de sainteté, il fut enterré dans le cimetière ordinaire, et même son sépulcre

fut creusé en un endroit où les eaux d'une gouttière de l'église se déversaient.

Quarante ans plus tard, le Saint apparut à une personne et lui dit : « Vous devez avertir le clergé de l'église Saint-André qu'on doit retirer mes restes du cimetière et les placer dans un nouveau tombeau à l'intérieur de l'église. »

On accomplit les ordres du ciel; l'on trouva le saint corps parfaitement conservé et répandant une odeur d'une suavité céleste. Quand on le transporta dans l'église, avec un grand appareil religieux, toutes les cloches de l'église et jusqu'aux petites sonnettes se firent entendre sans qu'aucune main les mît en branle.

Dès lors les miracles les plus éclatants n'ont cessé d'illustrer le tombeau du Saint, et aujourd'hui encore l'humble domestique de Jean de Vargas, le laboureur Isidore, est une des gloires de l'Espagne, et un protecteur tout-puissant pour les nombreux chrétiens qui recourent à lui.

Sa fête est fixée au 15 mai.

L'épouse de saint Isidore survécut quelques années à son saint époux; quant à son fils, l'histoire se tait sur la suite de ses destinées.

Marie fit pendant sa vie divers miracles qui lui ont mérité après sa mort le nom de Sainte. Elle est invoquée en Espagne sous le titre de *Sainte Marie de la Cabesa*, c'est-à-dire, *de la tête*, parce que son saint chef mis dans un reliquaire à part, est souvent porté en procession quand, en temps de grande sécheresse, on veut obtenir du ciel de la pluie. Ses saints ossements reposent aujourd'hui dans la chapelle de Tordelaguna, proche de Madrid, où ils sont l'objet d'une grande vénération.

Son culte fut approuvé par le pape Innocent XII, en 1697.

MARIE LA DOULOUREUSE

ou la jeune fille mendiante, martyre de la chasteté.

Chapitre premier.

ELLE est belle la fleur qui sourit au soleil, au fond d'un vallon, ou sur la verte colline; elle est belle la verte émeraude qui étincelle au diadème d'une reine; elle est belle la lune argentée qui brille dans l'azur d'une nuit sereine; elle est plus belle encore la figure rose du jeune enfant qui du fond de son berceau répond par un sourire aux sourires de sa mère! Mais il est une beauté plus suave, plus attrayante, plus élevée que toutes ces beautés : c'est celle d'une âme chaste. Dieu lui-même en est ravi. Oh! s'écrie-t-il, au livre de la Sagesse, combien est belle la race chaste quand elle est jointe à l'éclat de la vertu! sa mémoire est immortelle, et elle est en honneur au ciel et sur la terre.

Plusieurs Saintes ont joui pendant une grande partie de leur vie de la vue de leur ange gardien qui s'offrait à leur regard sous une forme humaine. Sainte Lidwinne, la sainte et célèbre malade de Schiedam, eut cette faveur. Un jour à sa prière, cet ange familier se fit voir un instant à une bonne femme, amie de la Sainte. Cette vision ne dura que quelques instants, mais ravit tellement cette humble chrétienne qu'elle fut trois jours sans prendre aucune nourriture, et répétant sans cesse : « Oh! que c'est beau un ange! que c'est beau un ange! » — Si Dieu nous faisait apercevoir la beauté d'une âme chaste, d'un cœur qui, pour l'amour de JÉSUS, a conservé toute sa virginité, nous n'en serions peut-être pas moins ravis.

La chasteté n'est-elle pas appelée la vertu angélique? Ne nous fait-elle pas vivre de la vie des anges? Ne nous égale-t-elle pas à ces esprits célestes suivant les dires des saints docteurs?

O Agnès, ô Cécile, ô Lucie, quand vous marchiez au

martyre, que vous subissiez par amour pour cette vertu, vos visages, rayonnants de pureté, étaient-ils moins beaux que celui de l'ange familier de sainte Lidwinne?

O chrétiens, enfants de Dieu, ô jeunes chrétiennes surtout, pourquoi donc n'aimez-vous pas plus la chasteté? Pourquoi faut-il qu'on vous voie la sacrifier si facilement dans une heure d'oubli, de faiblesse ou de volupté?

N'est-ce pas cette vertu qui vous conserve dans toute leur vivacité ces clartés de la foi qui transforment toutes les choses d'ici-bas? N'est-ce pas cette vertu qui rend une âme chère entre toutes à JÉSUS, l'Epoux des âmes? N'est-ce pas à cette âme pure, virginale que ce divin Sauveur dit : « Ce que le lis et la rose sont entre les fleurs, vous l'êtes, ô ma bien-aimée, parmi les filles d'Adam? » Ne sont-ce pas les âmes pures et virginales qui, pendant toute l'éternité, formeront la cour du Roi JÉSUS et le suivront partout sur les collines éternelles, chantant sur un rythme inconnu aux autres, le chant du divin amour?

Ah! ces beautés de la chasteté, demandons au Saint-Esprit de nous les faire comprendre, de nous les faire saisir avec l'esprit du cœur, *cum mente cordis*, et nous serons prêts à mourir plutôt que de subir la moindre souillure.

Elle eut ces lumières, elle eut pour la chasteté cet amour plus fort que la mort, cette jeune fille, connue dans l'histoire sous le nom de Marie la misérable, ou la douloureuse, et dont nous allons redire la vie.

Elle naquit à Woluwe-Saint-Pierre près de Bruxelles. Ses parents, dont nous ne savons pas les noms, n'étaient point riches des biens de la terre, mais ils étaient fort gens de bien et des *chrétiens suivant l'Evangile. Ils élevèrent leur unique enfant dans la pratique de la vertu solide et d'une profonde piété.* Marie, prévenue de la grâce, profita des leçons et des exemples de ses pieux parents. Dès son enfance elle faisait l'édification de tous.

L'âge de quinze et seize ans est souvent décisif et toujours

périlleux dans la vie des jeunes filles. Ont-elles reçu en apanage les grâces et la beauté, elles s'en servent trop souvent pour satisfaire leur vanité ou pour trouver le chemin des cœurs.

Il n'en fut pas ainsi de notre Marie. Bien faite de sa personne, d'une figure très agréable, elle semblait ignorer ces avantages ; elle aimait de rester à l'ombre de sa mère, au foyer paternel, et devait-elle paraître au dehors, elle se voilait de modestie et de sainte réserve.

L'apôtre saint Jean dit à tous les chrétiens qui veulent être de vrais disciples de Jésus-Christ : N'aimez pas le monde ni ce qui est du monde. L'amour divin et l'amour du monde ne peuvent exister ensemble dans un cœur. Tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair, et concupiscence des yeux, et orgueil de la vie ; or tout cela c'est la sève du monde, ce n'est pas l'esprit du Père céleste. Et ce monde il passera, et toutes les convoitises, et toutes les voluptés du monde passeront avec lui. (I Joan., ii, 15.)

Notre sainte jeune fille avait-elle lu ces paroles dans les livres saints? les avait-elle recueillies sur les lèvres de son pasteur, ou d'un pieux confesseur? je ne sais. Il semblerait que le Saint-Esprit ait été son premier et principal illuminateur. Toujours est-il qu'elle prit ces maximes pour guide de sa jeunesse, pour inspiratrices de ses résolutions.

Quelque soir, sans doute, causant auprès du foyer avec ses bons parents, elle leur dit : — « Mon cher père, ma bonne mère, je veux m'ouvrir à vous d'un projet que le bon Dieu sans doute m'a inspiré. Tout est vanité, tout passe ; le ciel seul, avec ses joies et ses gloires éternelles, vaut la peine qu'on s'en occupe. Je voudrais fuir complètement le monde, pour m'adonner uniquement au service de Dieu et à mon salut. Jésus nous dit qu'on ne peut servir deux maîtres. Si je fréquente le monde, ses sociétés, ses fêtes, je prendrai insensiblement ses maximes, et

quand on prend ses maximes on adopte bientôt ses mœurs, et l'on passe sans trop s'en apercevoir du royaume de la lumière où JÉSUS règne, à celui des ténèbres qui a Satan pour roi. Permettez-moi donc de me vouer à mon Dieu en faisant le vœu de chasteté et le vœu de pauvreté. »

« Si vous croyez, lui répondit son père, que Dieu vous appelle à une telle vie, *suivez votre vocation. Mais, songez-y bien, quand on a pris un chemin, il y faut marcher vigoureusement et constamment.* »

Les parents bénirent leur fille, et celle-ci, quittant aussitôt la maison paternelle, se rendit dans une chapelle du village dédiée à la Sainte Vierge, et dans laquelle il se faisait un assez grand concours de fidèles qui venaient implorer la Mère de Dieu. C'était là que Marie se rendait presque chaque jour, depuis sa tendre enfance, pour honorer sa Mère céleste et lui demander sa protection.

Prosternée devant la sainte image : O ma Mère et ma Reine, dit-elle, je consacre à Dieu par vos mains ma virginité. Je ne veux ni du monde ni de ses plaisirs, et je suis résolue, avec votre aide toute-puissante, de subir la mort plutôt que de manquer à mes engagements. Je fais vœu, en outre, entre vos mains, ô ma céleste Mère, de vivre, à votre exemple, dans la pauvreté ; je ne demanderai qu'à l'aumône le pain de chaque jour. »

On ne tarda pas à connaître dans le village les admirables dispositions et les saintes résolutions de cette jeune fille. On l'admira, et quand elle allait de porte en porte, mendier son pain, on lui faisait la charité avec bonheur et on se recommandait à ses prières. Tout le temps qu'elle n'employait pas à mendier, elle le passait à faire quelque ouvrage, à rendre service au prochain, et surtout à prier. On la voyait passer de longues heures dans son sanctuaire favori, récitant son rosaire et répandant aux pieds de la Sainte Vierge les pieux sentiments de son cœur virginal et fervent.

Plus tard, elle se choisit un humble abri, comme un petit ermitage, attenant à la chapelle, et qui lui permettait de mener une vie fort solitaire et silencieuse.

Sous ses habits de mendiante, la figure de Marie apparaissait encore avec tous ses charmes; et la modestie, la piété semblaient redoubler ses innocents attraits qu'elle seule ignorait. Chacun la respectait comme une vierge consacrée à Dieu, et elle vécut ainsi plusieurs années, édifiant toute la paroisse et accumulant d'immenses mérites pour le ciel.

Mais, hélas! que la beauté est un don dangereux, même quand on la porte sans prétention et qu'on la voile de modestie!

Un malheureux chevalier, livré à ses passions et qui, célibataire déjà de quelque âge, vivait seul, ayant donné l'aumône à notre sainte mendiante, remarqua les charmes de son visage et se sentit épris d'elle. — Celle-ci, qui ne pouvait rien soupçonner de tel, revint encore au seuil de cet homme demander la charité, et bientôt *dans ce cœur sans vertu et sans piété l'inclination*, *comme il arrive d'ordinaire*, *devint une passion violente qui ne lui laissa plus de repos.*

Le misérable libertin, excité par le démon, dont une des grandes joies est de souiller les âmes innocentes et vierges, résolut d'entraîner Marie au péché. — L'ayant rencontrée un jour en un endroit écarté, il lui fit de coupables propositions. La pudique vierge frémit d'horreur en entendant ses abominables paroles. « Comment, malheureux, dit-elle, osez-vous me tenir un tel langage! Sachez que j'ai consacré mon cœur et mon corps à Dieu par le vœu de chasteté, et que je suis prête à mourir plutôt que de consentir à aucun péché. »

Quand Satan eut été repoussé trois fois par JÉSUS, l'Evangile dit qu'il se retira pour un temps, *ad tempus*. Le tentateur de la jeune vierge de Woluwe se retira aussi, mais pour revenir encore. L'oiseau de proie n'avait pas renoncé à mettre cette colombe sous ses sales griffes.

Le démon de l'impureté aiguillonnait sans cesse ce misérable à poursuivre son détestable dessein. Un feu d'enfer dévorait son cœur. Suivant le mot des saintes Ecritures, l'esprit d'impureté s'était emparé de lui à ce point que sa conscience ne lui parlait plus de Dieu, ni ne lui faisait craindre les foudres dont il menace les scandaleux et les corrupteurs.

Il résolut de trouver un stratagème pour amener la pauvre fille à répondre à ses désirs coupables.

Il le trouva.

Chapitre deuxième.

UNE famille honnête du village, que ce jeune homme fréquentait, avait Marie la mendiante en grande estime. Quand elle se présentait au seuil de la maison, à l'heure du repas, on la faisait entrer ; elle déposait sa besace en quelque coin et s'asseyait à la table de ses hôtes charitables. Le jeune homme qui guettait partout sa proie, entre un jour dans cette demeure pendant que Marie s'y trouvait. Il fait si bien que, sans être aperçu, il s'empare d'une coupe en argent, et va la déposer dans le sac de la mendiante. On ne tarde pas à remarquer la disparition de l'objet précieux ; on est ému, on se demande comment cette coupe a disparu, et chacun de chercher dans les meubles, dans les coins et recoins de la maison.

Cependant la pieuse Marie, sans se douter de la ruse de son persécuteur, revint en sa demeure, emportant à son insu, dans sa besace, la coupe volée.

Son tentateur vint la trouver et lui dit : « Marie, un vol a été commis dans la maison que vous venez de quitter, on a enlevé une coupe en argent. C'est vous qui êtes la voleuse. »

La pauvre fille, surprise, protesta de son innocence, mais le misérable apercevant la besace déposée par terre, s'en empara, y plongea la main et en retira la coupe.

« Voilà, s'écria-t-il, la preuve évidente de votre culpabilité. Vous savez quelle peine vous attend, pour avoir ainsi abusé de l'hospitalité que vous donnait cette honnête famille. Je puis vous dénoncer au bailli et vous faire condamner à mort dans les vingt-quatre heures. Je ne le ferai pas, et je saurai vous sauver, si vous vous rendez enfin à mes désirs.

— « Je ne suis pas coupable de ce larcin, répondit avec fermeté, la jeune fille. Sachez-le d'ailleurs, misérable séducteur, dussé-je mourir, jamais je ne consentirai à vos infâmes propositions ; mieux vaut la mort que la souillure.

— « Malheureuse, vous venez de prononcer votre sentence de mort, dit le libertin furieux. » Il sort emportant l'objet prétendûment volé et court chez le villageois à qui il appartenait : « Voici votre coupe d'argent, dit-il, avec un air triomphant, et la voleuse c'est Marie. Vous regardiez cette mendiante comme une honnête et pieuse fille ; je savais, moi, que ce n'est qu'une hypocrite. J'ai été la surprendre chez elle, me suis emparé de la besace, et j'y ai trouvé la coupe qu'elle venait d'emporter. »

Le villageois et toute sa famille sont frappés de stupeur. Ils ne peuvent croire à un tel acte de la part de cette fille que tout le monde vénérait comme une sainte ! Cependant cet homme affirme et il tient en ses mains la coupe retrouvée !

« Je vais de ce pas, ajoute bientôt le vil imposteur, trouver le bailli, afin qu'il ait à connaître de l'action de l'hypocrite dévote. »

Que faisait pendant ce temps la pieuse Marie? Elle était retournée à la maison paternelle et avait raconté à ses parents ce qui venait d'arriver. — Ceux-ci ne doutèrent pas un instant de l'innocence de leur sainte enfant, et virent de suite qu'elle était victime d'une odieuse machination. Mais que faire? que lui conseiller en une si étrange et si terrible conjoncture? Les lois et les coutumes du pays, ils le savent, infligent pour le vol la peine de

mort. — Leur désolation est extrême. — « Ma fille, dit la mère, ne nous désespérons pas ; Dieu est tout-puissant ; il saura bien prendre votre défense et faire éclater votre innocence.

« Allez jusqu'à la chapelle de la Vierge que vous avez tant invoquée et qui vous aime, et priez-la de vous prendre sous sa protection.

— « Ma mère, répondit la jeune fille, je crains en y allant de rencontrer ce malheureux libertin. J'aime mieux rester ici à l'abri du danger de perdre ma vertu. Nous prierons ensemble, et puis que Dieu fasse de moi ce qui lui plaira ! »

La prière est la grande ressource, le plus ferme appui, aux heures désolées de la vie ; tous trois se mirent à genoux et implorèrent avec larmes la protection de Jésus et de son Immaculée Mère.

Pendant que l'innocence aux abois fait monter vers le ciel ses supplications, l'enfer poursuit son œuvre. Le misérable accusateur est près du juge, ou bailli. « Juge, lui dit-il, un vol assez considérable a été commis dans la localité. Marie la mendiante a pris une coupe d'argent.

— « Marie ! dit le bailli étonné, cela n'est pas possible !

— « Oui, Marie ! reprend le dénonciateur. Comme tout le monde, vous prenez cette fille pour une sainte, mais je sais, moi, que c'est une hypocrite, et même une vraie magicienne. J'ai été victime de ses maléfices. Quant au vol il est avéré, j'ai retrouvé moi-même la coupe volée, dans la besace de la mendiante. »

Le juge, toujours incrédule, se crut pourtant obligé de faire une enquête. Cette enquête produisit le résultat poursuivi par le perfide accusateur. Une coupe avait été volée dans une maison pendant que la mendiante s'y trouvait, et cette coupe avait été retrouvée dans son aumônière. Le crime paraissait évident.

Dès lors, suivant la jurisprudence du temps, le sort de la malheureuse jeune fille était fixé : elle devait mourir. —

L'affaire s'ébruita sans tarder et toute la population fut en émoi. Les uns, — l'esprit humain est si mobile, et certaines âmes inclinent si facilement à croire le mal, — les uns croient à la culpabilité de Marie, et regrettant de l'avoir estimée, ils l'accablent de leurs mépris.

D'autres hésitent à la regarder comme coupable ; quelques-uns seulement s'obstinent à proclamer son innocence.

Pendant que l'opinion publique est ainsi agitée en sens divers, à leur foyer désolé Marie et ses pauvres parents prient et pleurent.

Tout à coup, sur le soir, la porte de la chaumière s'ouvre ; le juge entre, accompagné de l'accusateur et de trois villageois qui devaient lui servir d'appariteurs.

La malheureuse accusée continuant sa prière, la tête penchée, le visage pâle, reste comme clouée sur son siège. Le père et la mère plaident sa cause avec l'éloquence de leur amour, de leur angoisse et de leurs larmes. « Leur fille est innocente... On aura caché la coupe dans son sac par une ruse inspirée du démon...... A quoi pouvait lui servir un tel objet dans le genre de vie qu'elle mène? Sa piété, son détachement de tout, sa charité envers le prochain, toute sa conduite enfin ne proteste-t-elle pas contre une telle accusation?...

— Je voudrais croire à son innocence, dit le juge ; mais vos dénégations ne suffisent pas à l'établir. Voici un témoin qui prétend l'avoir vue accomplir son vol : et la coupe trouvée dans la besace de votre fille l'accuse trop clairement. »

Comme les infâmes vieillards qui accusèrent la chaste Suzanne dont parlent les saints livres, le faux dénonciateur osa soutenir ses perfides accusations, en présence de sa victime atterrée, tremblante, et de ses parents déplorés. Jusqu'où peut aller la noire et cruelle méchanceté d'un cœur, même baptisé, que la passion a gâté et qui s'est livré à Satan !...

Le juge ordonne à ses appariteurs de s'emparer de

l'accusée. On lui lie les mains avec des cordes, sous les yeux de ses parents, qui poussent des cris de douleur à attendrir un tigre. Marie, pendant qu'on la garrotte, regarde, tremblante, ses malheureux parents ; leur douleur, plus que sa situation, accable son pauvre cœur. Elle se met aussi à sangloter.

On l'entraîne hors de la maison et, suivie de son juge, des appariteurs et de l'infâme jeune homme qui a juré sa mort, elle s'en va vers le lieu où elle doit être suppliciée.

La chapelle de la Sainte Vierge où elle avait tant prié, où elle s'était consacrée à Dieu, se trouvait sur le chemin. Elle demanda, comme une dernière grâce, qu'on lui permît d'aller implorer encore une fois sa céleste Mère. On accéda à sa demande. — Elle entre, suivie de son lugubre cortège. Elle tombe à genoux devant l'autel et fait cette prière à haute voix : « O Marie, ô Mère de mon Dieu et ma Mère, vous voyez en quelle extrémité se trouve votre pauvre enfant, ayez pitié de moi ! ayez pitié de mes pauvres parents ! Soutenez notre courage dans cette épreuve. — Je pardonne, ô ma bonne Mère, à ceux qui m'accusent et me condamnent, et je vous prie d'obtenir de votre divin Fils qu'il leur pardonne leur péché. C'est la dernière fois que je parais en votre sanctuaire, et je vous conjure, en ce moment, que tous ceux qui, dans leurs peines et nécessités, viendront ici, dans toute la suite des temps, implorer votre secours, au nom de mes désolations et de mes angoisses présentes, soient secourus par vous. — Vierge sainte, obtenez-moi un grand courage pour subir la mort, afin que j'ajoute ainsi, puisqu'il plaît à Dieu, la couronne du martyre à celle de la virginité. »

En ces temps, on unissait à une grande rudesse de mœurs, un esprit plein de religion. Le juge et les appariteurs écoutèrent jusqu'au bout cette prière accusatrice et non sans émotion. Le misérable libertin seul semblait impassible.

Marie se releva ; elle était calme, la force d'en haut.

la force qui fait les martyrs, était descendue dans son âme.

On sortit de la chapelle. Bientôt on fut à l'endroit où le supplice devait avoir lieu. — Une fosse était creusée, capable de contenir le corps de la jeune fille. On l'y étendit. « Pauvre Marie, dit un des bourreaux, vous prierez pour moi, n'est-ce pas, quand vous serez dans le paradis? » — Elle le lui promit, et promit encore de prier pour tous ceux qui auraient contribué à sa mort, et pour tous ceux qui l'imploreraient dans la suite.

Alors commença le cruel supplice de l'empalement qui consistait à transpercer d'un pieu effilé, le corps du malheureux condamné.

Marie ne poussa pas un cri, et pria jusqu'au dernier moment. Après quelques minutes tout était fini; l'âme de l'innocente vierge était dans le ciel.

Dieu jusque-là avait semblé sourd aux prières, aux cris de détresse de la victime et de ses parents; le ciel semblait être insensible à la noire perfidie du tigre à face humaine qui était là encore regardant d'un œil féroce le corps sanglant de la suppliciée. Il s'applaudissait sans doute intérieurement de son succès; mais, en ce moment sonna l'heure de la vengeance céleste. Ce pécheur avait livré son cœur au démon; l'esprit infernal s'empara en ce moment de son corps même; le malheureux devint possédé.

Livré aux fureurs de l'enfer, il retourne dans sa demeure; il se jette sur sa couche, et bientôt au sein de la nuit on entend l'écho redire ses hurlements affreux. On court pour lui porter secours. Il s'agite comme un animal furieux, il blasphème, il se mord les mains. On est obligé de le charger de chaînes.

La possession dura sept ans. Pendant ces longues années on le conduisit, garrotté, en divers sanctuaires pour obtenir sa délivrance. On vit ce malheureux lié sur un chariot, arriver à Gheel, au sanctuaire de sainte Dymphne,

puis à Notre-Dame de Winxele près de Louvain, au sanctuaire d'Hastière, près de Dinant, enfin à Notre-Dame d'Hanswych, à Malines; mais partout le ciel se montrait sourd aux prières qu'on faisait pour le misérable possédé. En chaque sanctuire le démon disait : « Je ne serai chassé que dans le sanctuaire où reposent les restes de Marie la malheureuse. »

On se résolut enfin à le transporter dans cette chapelle, coûte que coûte; car jusque-là on avait fait en vain des efforts pour l'y faire entrer. Le possédé opposait une résistance impossible à vaincre.

On le lia donc avec de grosses chaînes sur un chariot et quand on fut au seuil de la chapelle, où l'on avait enterré la sainte martyre, on sonna la cloche.

Bon nombre de villageois accoururent pour prêter main forte. Après des efforts inouïs, on parvint enfin à transporter le possédé dans l'intérieur du lieu saint, et quand il fut là, tout le monde tomba à genoux et on se mit à prier avec larmes la bonne Vierge, par les douleurs et les angoisses de Marie la douloúreuse, de délivrer cet infortuné. Le ciel se laissa vaincre; Marie priait là-haut pour celui qui lui avait valu la couronne du martyre. Tout à coup le démon agite violemment sa malheureuse victime, et, avec un grand fracas, sous une forme extérieure, disparaît par la fenêtre. A ce même moment, les chaînes qui liaient le jeune homme tombent d'elles-mêmes se brisant comme du verre, et ce malheureux est délivré. Il tombe à genoux, au milieu de cette foule qui pleure et bénit Dieu, et il remercie le ciel, il remercie Marie la douloureuse sa libératrice. S'adressant ensuite au peuple, il raconte l'histoire de ses tentations, des efforts qu'il avait faits pour amener la pauvre mendiante au but de ses désirs, et comment, la trouvant inflexible, il avait tramé sa mort.

Tout le monde admira les voies de Dieu, et le bénit de sa miséricorde. *Il avait permis les aventures si tragiques de Marie la mendiante pour donner, dans sa personne, aux*

jeunes chrétiennes, un exemple éclatant de l'amour de la pureté virginale. Toutes, sans doute, ne sont pas appelées à se consacrer à JÉSUS par le vœu de virginité ; *mais toutes doivent être prêtes à mourir plutôt que de perdre ce trésor incomparable par un péché.*

Le pauvre jeune homme, délivré du démon, fit pénitence de ses crimes. Souvent on le voyait, prosterné sur le tombeau de sa sainte victime, se frappant la poitrine et versant des larmes. La chapelle de la Sainte Vierge où reposaient les dépouilles mortelles de Marie, appelée par le peuple Marie la misérable ou la douloureuse, devint de plus en plus le rendez-vous des âmes en peine qui avaient quelque grâce à demander. La dévotion à la sainte mendiante s'accrut surtout à l'occasion d'une apparition céleste que nous allons raconter et qui eut de nombreux témoins.

Un jour on vit descendre du ciel, au sein d'une lumière éblouissante, un chœur composé de treize Vierges. Leurs visages étaient d'une beauté inexprimable; elles étaient vêtues de robes d'une blancheur éclatante, et elles tenaient un cierge allumé à la main. L'une d'elles, qui surpassait en beauté toutes ses compagnes, avait une couronne sur la tête, et s'avançait la première. On comprit que c'était la Vierge des vierges. — Trois fois la divine Marie et son céleste cortège firent processionnellement le tour du tombeau de la sainte mendiante, comme si elles célébraient ses funérailles, ou plutôt comme si elles voulaient célébrer son triple triomphe et la triple couronne qu'elle avait méritée : la couronne de la pauvreté, la couronne de la chasteté et celle du martyre. Cela fait, la Mère de Dieu et les Vierges qui l'accompagnaient disparurent dans les cieux.

L'auteur presque contemporain qui raconte la vie de sainte Marie la douloureuse, signale un grand nombre de guérisons miraculeuses opérées de son temps et dont les détails étaient connus de tout le monde. Ces faits prodi-

gieux se sont reproduits encore très souvent depuis cette époque, surtout dans la chapelle où elle avait prié avant d'être suppliciée et qui était son sanctuaire chéri.

Ce fut pour cette raison que, sur la demande de douze prélats, le Pape Urbain V accorda, en 1363. des indulgences en faveur des fidèles qui visiteraient la dite chapelle, autrefois du diocèse de Cambrai. Cette bulle fut publiée l'année suivante par Pierre André, évêque de Cambrai. Elle le fut de nouveau en 1611 par Mathias Hovius, archevêque de Malines, auquel diocèse appartient depuis la paroisse de Woluwe-St-Pierre. Le bienheureux trépas de notre sainte martyre arriva vers 1290, sous Jean II, duc de Brabant.

O sainte Mendiante de Woluwe, nous bénissons Dieu qui vous a faite si forte et si généreuse dans la pratique de toutes les vertus évangéliques et surtout de la pureté virginale.

Votre vie a été courte et votre trépas bien cruel ! mais que cette vie a été bien remplie et quelle gloire votre mort de martyre vous a value sur la terre et dans les cieux !

Vos bons parents vous ont laissée suivre votre vocation sublime ; ils ont souffert de cruels déchirements en vous voyant périr si jeune, victime de la calomnie et des erreurs de la justice ; mais, résignés, ils ont adoré, sans la comprendre, la conduite de Dieu. Ah ! que leurs larmes et leurs sacrifices ont été largement payés !

Depuis près de six cents ans, nous n'en pouvons douter, ils possèdent Dieu, et ils vous voient, vous, leur fille chérie, placée avec les Agnès, les Cécile, les Lucie, les Agathe, les Thérèse, dans le chœur des Vierges, qui forment, dans l'éternité, le cortège spécial, la cour du Roi des rois, de JÉSUS.

Obtenez-nous, ô Vierge, douloureuse ici-bas, mais si heureuse là-haut, la grâce d'aimer beaucoup, à votre exemple, JÉSUS et Marie, obtenez-nous cette énergie chrétienne qui fait qu'on est toujours prêt à sacrifier sa vie plutôt que de commettre un péché. *Amen. Fiat! Ave Maria.*

VIE DE SAINT PASCHAL BAYLON, BERGER.

Chapitre premier.

EN l'an 1540, au jour de la Résurrection de Notre-Seigneur, quand partout résonnaient, sur les lèvres et dans les cœurs, les *Alleluia* de la Ste Liturgie, vint au monde dans l'humble demeure d'un pauvre cultivateur, le Saint dont nous allons raconter l'admirable vie.

Le pape Paul III gouvernait l'Eglise; l'empereur Charles-Quint remplissait de sa gloire un empire sur lequel le soleil ne se couchait jamais.

Quand Martin Baylon tint dans ses bras le fils que son épouse la pieuse Isabelle Jubera venait de lui donner, il ne pensait guère que cet enfant aurait dans les fastes de l'Eglise un nom plus glorieux que ceux du pape Paul III et de l'empereur Charles-Quint.

Martin et Isabelle, chrétiens pleins de foi, firent recevoir au plus tôt à leur fils la grande grâce du saint Baptême, et, en mémoire du jour de sa naissance, ils lui donnèrent le nom de Paschal.

Les anges du ciel furent dans la jubilation, et peut-être firent-ils entendre quelque cantique céleste sur les collines voisines, quand les cloches de l'église annoncèrent qu'un nouvel agneau venait d'entrer dans le troupeau du curé de Tourbelle, bourgade d'Espagne, au pays de Valence.

Le père et la mère de Paschal étaient de maigre fortune, mais *riches de bon sens, de religion et de vraies vertus chrétiennes. Ils savaient que cet enfant était un dépôt confié à leurs soins par le Créateur; ils savaient que cette âme baptisée devait, avant tout, connaître, aimer et servir Dieu;* ils savaient que, pendant toute l'éternité, leur nouvel enfant serait ou un damné ou un saint, suivant qu'il aurait vécu pour le monde ou pour son Dieu. — Comprenant donc leurs devoirs, ils s'appliquèrent tous deux à l'élever chrétiennement.

Ils avaient d'autres enfants, mais ils entourèrent celui-ci de plus d'amour et de vigilance, parce que, dès ses premiers pas dans la vie, ils remarquèrent que Dieu le prévenait de ses grâces. Le petit Paschal avait à peine quelques mois qu'il joignait déjà les mains et faisait le signe de la croix, avec un air de piété qui faisait plaisir à voir. Un jour, sa mère l'avait laissé seul près de la maison ; non loin était l'église. L'enfant qui commençait à marcher tout seul, dirigea ses pas chancelants vers le lieu saint et y entra. Quand sa mère revint, elle ne le trouva plus ; elle s'informa, elle le chercha partout ; enfin on le découvrit à genoux au pied de l'autel. C'était le premier encens qui sortait de ce petit cœur, véritable encensoir destiné à embaumer tant de fois le sanctuaire.

Dans leurs premières années la fortune et les délices des enfants, ce sont les jouets ; pour notre petit Paschal, c'était les objets de piété : une petite statuette de saint, une image pieuse, un chapelet. Chaque fois que sa mère se rendait à l'église, il voulait l'accompagner; toute son attention dans le lieu saint marquait une âme ouverte déjà aux impressions d'en haut.

Une de ses tantes avait consacré son fils à St François-d'Assise et, en signe de cette consécration, elle faisait porter à son enfant, à peu près de l'âge de notre Paschal, un habit franciscain. Celui-ci était comme ravi de joie en voyant cet habit : il disait qu'il en aimait davantage son jeune parent, et il aimait de se trouvera vec lui. Cet attrait mystérieux pour la bure franciscaine, prophétie de l'avenir, donna lieu un jour à une petite scène enfantine dont le récit n'est pas sans charme. Le jeune François Delgato, le pieux client du patriarche d'Assise, était malade ; Paschal vint lui faire visite ; et trouvant l'habit de son petit parent sur une chaise, il s'en empara et s'en revêtit à l'instant. Ainsi vêtu il se regarde, il s'admire, il est plein de joie. On s'amusait de son bonheur. Mais le moment de rentrer en sa maison étant venu, on lui dit de déposer cet habit

d'emprunt. Il ne l'entend pas ainsi; il veut retourner chez ses parents vêtu en franciscain. Sa tante veut lui reprendre de force l'habit de son fils; Paschal pleure et résiste. Le père du jeune malade fit appeler la mère du petit récalcitrant. Celle-ci était toujours obéie, et, sur son ordre, le franciscain improvisé déposa sa bure d'emprunt, et se retira désolé sous le toit paternel.

Avant même qu'il eût atteint l'âge de sept ans, Paschal était si modeste, si obéissant, si pieux, que ses quatre frères et ses deux sœurs, pour la plupart ses aînés, l'avaient presque en vénération, et sa présence seule aurait suffi pour les empêcher de commettre ces fautes ou ces espiègleries qui échappent si facilement aux enfants.

Les écoles populaires étaient presque inconnues en ce temps-là au pays de Valence, et nombre d'enfants du peuple grandissaient sans recevoir d'autre instruction que celle qui regarde la religion. *C'était les parents surtout qui apprenaient à leurs enfants le catéchisme; Martin Baylon et son épouse ne manquèrent pas à ce devoir.* La science religieuse peut suffire à tout en beaucoup de vies; mais rien ne la remplace en aucune vie.

Quand Paschal eut atteint l'âge de sept ans, il fut employé par ses parents à garder leur petit troupeau.

Combien d'enfants en nos villages trouvent dans cet humble emploi la source d'une dissipation dangereuse, l'occasion de bien des fautes et parfois d'une corruption précoce. *Il n'en serait pas ainsi si, élevés plus chrétiennement, et fidèles à la grâce*, ils savaient occuper utilement pour leur esprit et leur cœur, ces longues heures où ils paissent leurs troupeaux, et s'ils avaient soin de fuir les compagnons pervers.

C'est ce que fit notre jeune Saint.

Le voyez-vous chassant devant lui vers les pâturages, le petit troupeau confié à sa garde?... Il a sa houlette en main, et sa pannetière pend à son côté. Dans celle-ci sa vigilante mère a déposé les provisions de bouche, car

l'enfant sera tout le jour sur les collines et dans les vallées; *mais, lui, il y a caché un livre.*

Et pourquoi un livre, puisqu'il ne sait pas lire?

Paschal sait que le bon Dieu a parlé aux hommes, et que ses paroles sont contenues dans un livre précieux entre tous et que nous appelons l'Ecriture sainte; il voudrait savoir lire ce livre, et d'abord le catéchisme qui en est l'abrégé. Puis sa mère et son pasteur lui ont raconté tant de belles choses de JÉSUS, il voudrait pouvoir lire les livres qui parlent de JÉSUS.

Et notre petit berger s'est dit : J'emporterai aux champs un livre et j'apprendrai à lire.

Il allait trouver tantôt l'un, tantôt l'autre pâtre plus âgé, capable de lui enseigner cet art élémentaire; celui-ci lui apprenait à prononcer une lettre, celui-là lui apprenait à en prononcer deux autres. Il apprit ainsi peu à peu tout l'alphabet et l'épellation des mots, et en quelques mois le courageux enfant sut lire couramment. Il apprit à peu près de la même façon à écrire.

A quoi ne peut pas arriver même un jeune enfant quand il aime le travail et fait des efforts constants!

Quand Paschal sut lire, *il pria sa mère de lui procurer quelques livres, et surtout un livre de prières* dans lequel se trouverait l'office de la Ste Vierge qu'il voulait réciter chaque jour.

La pieuse Isabelle, heureuse de voir les bonnes dispositions de son fils, lui procura sans tarder ce qu'il désirait.

A partir de là, chaque fois qu'il allait aux champs, le petit berger n'oubliait jamais de mettre dans la pannetière *son livre d'Heures*, et quelque autre livre. Il cherchait ordinairement les pâturages les plus solitaires. Quand la saison le demandait, il faisait provision de bois mort, allumait un bon feu, et, assis à ce foyer improvisé, il disait l'office de la Ste Vierge et d'autres prières en veillant sur ses bêtes.

Souvent des pâtis où il conduisait son troupeau, il

apercevait à quelque distance, sur la colline, à l'ombre de son bouquet d'arbres, une humble chapelle dédiée à Notre-Dame de la Serra. Alors le pieux enfant récitait presque toutes ses prières à Marie, à genoux sur le sol ou sur quelque pierre, et tourné vers le modeste sanctuaire.

Les montagnes ou une trop grande distance lui dérobaient-elles la vue de ce lieu béni, il plantait dans le sol sa houlette sur laquelle il avait gravé une croix, et à cette houlette il suspendait une image de Marie, et c'est devant ce pieux et naïf sanctuaire qu'il récitait son office, ou disait ses *Ave Maria.*

Il y avait dans ce petit pâtre de dix ans un si bon air d'innocence et de précoce gravité, et, quand il parlait, tant de sagesse en ses paroles, que les autres bergers le respectaient et s'édifiaient à le voir et à l'entendre.

Ils aimaient à l'appeler, avec une petite pointe de joyeuseté, le bienheureux Paschal. Un fait qui parut miraculeux servit en ces temps-là à le mettre de plus en plus en estime parmi les bergers et les villageois de la contrée.

Un jour il était allé s'asseoir avec un compagnon de son âge sur un tertre gazonné, entre deux arbres. Tout à coup un vent violent s'élève, et les deux arbres sont renversés. L'un des deux au moins aurait dû tomber sur les deux enfants et les écraser; mais, ô Providence! ils tombèrent tous deux en sens inverse, et ceux-ci n'eurent aucun mal.

Chapitre deuxième.

CEPENDANT Dieu se révélait de plus en plus au cœur humble, pur et pieux du fils de Martin Baylon, et, dès les années de son adolescence, il lui fit *pénétrer les secrets de la vie chrétienne.* Paschal comprit qu'être chrétien ce n'est pas seulement prier, assister aux offices de l'Eglise, recevoir les sacrements, mais qu'*être chrétien c'est, avant tout, marcher sur les traces de Notre-Seigneur Jésus-Christ,* en imitant ses vertus, sa religion profonde envers son Père

céleste, sa pauvreté de Bethléem, son esprit de travail et d'obéissance de Nazareth, son amour pour les hommes poussé jusqu'à souffrir et mourir pour eux.

Notre-Seigneur disait aux Juifs : « Qui de vous pourra me reprocher un seul péché? » JÉSUS, Dieu et Homme, la sainteté infinie, pouvait dire une telle parole, et il est de foi que sa vie fut exempte de la moindre imperfection. La Sainte Vierge, la pure et immaculée Mère de Dieu, ne commit jamais un seul péché, si petit qu'il soit, cela est certain; quant aux autres hommes, même les saints, ils commettent au moins de temps à autre quelque faute légère.

Le chrétien disciple et imitateur de JÉSUS doit avoir l'esprit de JÉSUS, et le premier caractère de cet esprit, c'est une grande horreur du péché. Jamais donc le vrai chrétien ne dit en parlant d'une faute : « Bah! ce n'est rien, ce n'est qu'un péché véniel. » Non, le chrétien, éclairé de Dieu, sait et dit avec sainte Thérèse que la première des dévotions consiste à éviter le péché; il sait et dit avec St François de Sales que le véritable amour de Dieu se manifeste par la fidélité à fuir les petites fautes. — Le vrai chrétien, du reste, veut se sauver à tout prix, il sait que c'est la grande affaire de sa vie, et l'affaire de tous les jours, et il a appris de Dieu même que qui méprise les petites choses, tombera peu à peu dans les grandes et courra grand risque de se perdre.

Et ses lectures, et les enseignements de sa pieuse mère, mais surtout son amour pour JÉSUS, et sa fidélité à recevoir les lumières de l'Esprit-Saint, avaient mis toutes ces pensées dans le cœur de notre jeune Saint.

Aussi un des caractères les plus saillants de sa vie entière, dès sa première enfance, ce fut l'horreur la plus profonde pour le péché.

Sachant que c'est l'occasion souvent qui nous rend coupable, le *jeune Paschal fuyait le plus possible la société des hommes*. Il préférait la solitude à la compagnie souvent bruyante et dissipée des bergers de son âge.

« Fuyez l'occasion du moindre péché plus que l'approche d'un démon, disait St Vincent Ferrier, et vous serez bientôt un saint. »

A cette première précaution, Paschal joignait la prière et une grande vigilance sur lui-même.

Un jour, — il avait alors environ dix ans, — un jeune pâtre, lui voyant dans les mains deux cordes faites de joncs marins et couvertes de nœuds, lui demanda à quoi pouvait servir ces cordes. — « L'une, répondit Paschal, me sert de Rosaire, et l'autre à tenir compte de mes péchés. Chaque fois que je fais une faute, je fais un nœud pour me la rappeler.

— « Bah! s'exclama son petit interlocuteur, en riant, vous, des péchés! quels péchés pourriez-vous bien faire?

— « Quels péchés? répondit Paschal avec ferveur, on peut fouler aux pieds les moissons du voisin, y laisser fourrager, par sa faute, ses brebis, on peut faire des regards immodestes, avoir de mauvaises pensées! »

Une autre fois sa mère lui dit, au moment où il allait partir avec son troupeau pour les champs : « Paschal, prenez aussi les quelques chèvres de votre tante; la pauvre femme n'a personne pour les conduire à la pâture. »

— « Ma bonne mère, dit l'enfant, avec une certaine vivacité, je vous en prie, ne me commandez pas cela. Ces bêtes sont si pétulantes, si difficiles à garder! Je ne veux pas m'exposer à faire du tort à autrui. »

Précaution naïve et vraiment nouvelle, il portait ordinairement sur soi, un encrier, une plume et du papier; et, quand son troupeau, trompant sa vigilance, avait été fourrager tant soit peu dans les champs d'un voisin, il notait sur son papier la moisson endommagée et le nombre de bêtes qui avaient participé au dommage, afin de se rappeler sûrement à qui il devait faire réparation.

Il conserva toujours sur ce point des injustices cette excessive délicatesse de conscience. Il avait déjà dix-huit à vingt ans quand un jour son troupeau envahit un champ,

et y fit quelques dégâts. Le saint berger ne savait pas à qui était ce champ, et cela le mettait en grande peine. Un homme, du nom de Gaspard Guerra, vint à passer; c'est lui-même qui a raconté le trait : — « Gaspard, lui dit Paschal, à qui donc appartient cette moisson où mon troupeau vient de faire des dégâts? » — Gaspard lui dit le nom. — Dans la crainte d'oublier le nom de ce propriétaire à qui il doit offrir indemnité, Paschal cherche son encrier et sa plume, pour l'écrire; mais il a oublié de prendre encrier et plume ! — Que faire? .... S'il venait à oublier ce nom ! .... Il est vraiment désolé. — « Mon ami, dit Gaspard, c'est vraiment trop de tracas pour si peu de choses. — Non, non, Gaspard ; j'aime mieux payer en ce monde-ci que dans l'autre. »

Une idée lumineuse et originale passe alors par la tête de notre jeune Saint : un petit agneau est près de lui, il le saisit, lui fend un peu l'oreille, et, trempant un fêtu dans le sang de l'animal, il écrit comme il peut sur un morceau de papier, le nom du propriétaire à qui il a fait tort.

Il voulait toujours payer les indemnités auxquelles il croyait qu'on avait droit ; et afin encore de réparer certains torts dont il n'aurait pas eu conscience, quand il fut en âge, souvent il prêtait secours aux gens qui moissonnaient afin, par ce travail, de compenser les dommages qu'il aurait faits sans le savoir.

Une telle délicatesse de conscience nous dit assez qu'il était loin de se permettre ces maraudages dont les enfants et les pâtres se rendent si souvent coupables.

Il arriva qu'un berger, qui avait autorité sur lui, lui commanda d'aller prendre quelques grappes de raisin sur une vigne. — « Jamais, jamais, dit Paschal, indigné d'une telle proposition. » — Ce berger le menace. — « Quand vous devriez me couper en morceaux, répond intrépidement Paschal, je ne ferai pas ce que vous me demandez. »

Ce mauvais conseiller alla lui-même prendre du raisin, et il voulut en faire manger à notre jeune Saint qui s'y refusa énergiquement.

Dieu se plut un jour à montrer combien cette probité rigoureuse lui plaisait. — Propriétaires et bergers de ce pays avaient constitué entre eux une sorte de tribunal, chargé de juger des dommages que causaient les troupeaux et de déterminer l'indemnité à laquelle avait droit celui qui avait subi le dommage.

Une nuit le troupeau de Paschal envahissant une terre ensemencée y avait causé des dégâts assez considérables. Dès le matin il alla trouver les arbitres chargés d'estimer le dommage. Ceux-ci vinrent et, mus par l'estime qu'ils avaient pour lui, ils lui dirent : « Vous paierez les dégâts quand la moisson sera mûre, on les estimera mieux alors. »

La moisson mûrit, et l'on constata qu'à l'endroit où avaient fourragé les brebis de Paschal, elle était plus belle et plus abondante. Tous regardaient la chose comme miraculeuse et en félicitèrent le saint jeune homme.

Ave Maria pour obtenir l'esprit de justice.

Chapitre troisième.

MARTIN Baylon avait sept enfants, cinq garçons et deux filles ; il fut obligé, comme tant de villageois, d'en mettre plusieurs en service. Paschal fut de ce nombre, et, vers l'âge de quatorze ans, nous le trouvons employé comme berger chez un riche propriétaire appelé Martin Garzia.

Transplantez deux arbres de même âge et de même espèce, souvent il arrivera que l'un périra tandis que l'autre reprendra et deviendra vigoureux. Le premier n'avait que de faibles racines et une sève chétive ; le second avait de vigoureuses racines et une sève abondante.

Combien de jeunes gens et de jeunes filles ont une conduite régulière et pratiquent leurs devoirs religieux, tant qu'ils restent sous le toit paternel, à l'ombre du clocher natal ; mais que les nécessités de la vie les transplantent

dans un autre milieu, leurs mœurs deviennent légères, leurs pratiques religieuses disparaissent.

Ces pauvres jeunes gens n'étaient pas assez enracinés en Jésus-Christ : ils n'avaient pas des croyances assez solides, des sentiments chrétiens assez profonds.

Tel ne fut pas notre jeune Paschal ; ce qu'il avait été en sa maison, il le fut chez Martin Garzia ; ou plutôt sa piété et ses vertus, au lieu de disparaître, prirent d'admirables accroissements.

Il convint avec son maître qu'il serait libre d'aller à l'église, surtout pour entendre la sainte Messe le matin, chaque fois que ses occupations ne devraient pas en souffrir.

Martin Garzia, fervent chrétien lui-même, et comprenant que *c'est une bénédiction pour une ferme d'avoir un serviteur pieux*, avait ordonné à son maître domestique de favoriser autant que possible les attraits pieux du jeune Baylon.

Quand le travail ne permettait pas à celui-ci de se rendre à l'église, il était attentif quand, du haut des collines, il entendait la cloche de l'église paroissiale ou de quelque couvent, annoncer la sainte Messe, de s'unir d'esprit et de cœur au prêtre qui célébrait le saint Sacrifice.

Dieu récompensa la piété de son jeune serviteur par un miracle qui se répéta plusieurs fois. Des anges apparaissaient dans les airs, portant dans leurs mains un ostensoir dans lequel on voyait la sainte Hostie. A cette vue, Paschal tombait à genoux et adorait JÉSUS, tremblant d'une douce et sainte émotion.

Les dimanches et fêtes à garder étaient les jours de grandes joies pour notre saint berger. *La veille il avançait sa besogne*, préparait ce qu'il fallait pour le troupeau, faisait la provision de bois pour le foyer, et le *jour du Seigneur étant venu, il l'employait presque tout entier à entendre les saints offices*, *à rester de longues heures en prière* devant les tabernacles, ou les autels de la Vierge Marie.

Cet esprit de religion lui donnait un profond sentiment de la majesté de Dieu et de sa souveraineté absolue. Jamais il ne se plaignait, quelque temps qu'il fit, quelque contrariété qui lui arrivât. Ses compagnons exprimaient-ils, en ces circonstances, ces plaintes qui nous sont si naturelles, il relevait aussitôt leur esprit à des vues plus hautes : « Oh! disait-il, que le bon Dieu soit béni de tout! — Il est le maître, que sa sainte volonté soit faite. » D'autres fois : « Prions bien la Sainte Vierge, elle nous aidera. »

S'il adorait la divine Providence, il avait en elle la plus grande confiance. Il se savait et se sentait l'enfant de Dieu, et il recourait à Dieu comme on recourt à un bon père.

Un jour le jeune berger Apparitius, son meilleur ami, et lui, se dirigent vers une fontaine où ils comptaient pouvoir se rafraîchir, mais l'eau troublée, sale, n'en est pas potable. — Apparitius un peu dépité, lui dit : « Nous devrons aller chercher de l'eau ailleurs. — Non, non, dit Paschal, nous en trouverons ici. » Il quitte la route, s'avance de quelques pas, dépose sa houlette et sa pannetière par terre et, de ses mains, creuse, dans le sol, une petite cavité qui bientôt se remplit d'une eau limpide et fraîche.

Tout entier au service et à l'amour de son Dieu, et avide des biens de l'âme et de l'éternité, notre jeune homme n'avait que du mépris pour les biens de ce monde.

Dieu lui avait fait comprendre que l'amour déréglé des biens terrestres est la grande misère de l'homme, la source de la perdition d'un grand nombre. Il savait que JÉSUS, venu pour changer les idées de l'homme et transformer le monde, avait proclamé que ceux-là sont heureux qui aiment la pauvreté, parce que le royaume des cieux est à eux. — D'ailleurs il aimait JÉSUS-CHRIST tout de bon, ce pieux berger, *ce vrai chrétien*, et, sachant que son JÉSUS est né dans une étable, qu'il a vécu dans l'exil et les abandons de l'Égypte, qu'il n'a eu pendant trente ans que la

vie d'un pauvre ouvrier, avec la maison pauvre, le régime grossier, les confusions et les déconvenues des petites gens ; sachant que pendant sa vie publique son JÉSUS vivait d'aumônes, n'avait pas de maison à lui, pas une pierre où reposer sa tête ; sachant qu'aux derniers moments de sa vie mortelle, il fut dépouillé même de ses habits, et n'eut à sa mort qu'un l'inceul et un tombeau d'emprunt; sachant tout cela, Paschal se dit : « Eh bien je veux être pauvre comme JÉSUS mon Dieu, je veux être pauvre avec lui et pour l'amour de lui. »

Plein de ces sentiments, il voulait être plus pauvre que les mendiants et dans ses habits et dans sa nourriture. D'ordinaire il se contentait de pain et d'eau; son vêtement était aussi simple que possible.

Un jour, sa mère remarque qu'il n'est pas chaussé, il était encore tout jeune alors et habitait la maison paternelle : — « Pourquoi, mon enfant, lui dit-elle, vous déchausser ainsi ? »

« Ma mère, répond-il, l'enfant JÉSUS portait-il des souliers? Je veux être pauvre comme lui. Si je souffre un peu en courant pieds nus après mes bêtes, j'offrirai cette souffrance à celui qui, par amour pour moi, a voulu avoir les pieds cloués à une croix. »

Isabelle, ravie de voir en son enfant de si admirables dispositions, n'objecta rien, et, désormais, Paschal ira habituellement pieds nus.

Un historien de notre Saint nous cite un autre trait de sa vie qui fait éclater son détachement des biens de ce monde. Il avait dix-sept ans environ, son maître Martin Garzia le voyant si laborieux, si obéissant, si doux, si pieux, l'avait pris en affection. « Paschal, lui dit-il un jour, tu vas laisser la garde des troupeaux ; tu viendras habiter ma maison; n'ayant point d'enfants, je t'adopterai comme mon fils et tu seras l'héritier de tous mes biens. »

Une telle proposition eût souri à tout autre, mais notre jeune Saint répondit modestement : « Maître Martin, je

vous suis bien reconnaissant de la bonté que vous me témoignez et que je ne mérite nullement. Je ne puis toutefois accepter vos offres obligeantes. Je suis si éloigné de désirer les biens de la terre que je demande à Dieu, chaque jour, la grâce de quitter le peu que je possède, pour entrer en religion. »

A cet esprit de détachement, Paschal joignait une humilité, une douceur, une charité qui le faisait estimer et chérir de tous. Il était obéissant, rendait volontiers service à chacun. Voyait-il ses compagnons se disputer entr'eux, il en était triste et leur disait : « *Sommes-nous donc sur la terre pour nous faire de la peine l'un à l'autre? Des enfants de Dieu ne devraient-ils pas s'aimer comme des frères?* »

Lui était si pacifique, si doux, qu'il traitait même les animaux avec une grande douceur. Jamais il ne frappait ses brebis ou les autres bêtes qui lui étaient confiées. Il leur commandait de la voix et d'une voix pleine de douceur, et les animaux lui obéissaient.

Ce berger si bon donnait aux pauvres une place de choix dans son cœur. L'amour des pauvres fut un des traits distinctifs de cet aimable Saint. On aurait dit qu'il avait été créé pour les aimer. Quand sa mère le portait encore dans son sein, racontent les historiens, elle se sentait une propension extraordinaire à faire l'aumône et elle donnait largement aux nécessiteux. Des voisins, causant avec son mari, lui dirent : « Martin Baylon, votre femme vous ruine avec ses charités : vous n'avez pas des biens à faire tant d'aumônes. — Ni mes enfants ni moi, répondit Martin, ne serons appauvris par les charités que fait Isabelle. »

L'amour des pauvres de Jésus-Christ était donc la grande vertu de notre jeune homme : il partageait avec eux le peu d'argent qu'il possédait, et jamais il ne refusa l'aumône à un malheureux qui l'implorait.

Chapitre quatrième.

CEPENDANT Paschal avait dépassé les vingt ans. Il se sentait de plus en plus attiré vers le cloître, et de plus en plus dégoûté de *ce monde où tout afflige le regard du chrétien, où les plus fortes vertus sont à peine en sûreté.* — Il disait un jour à son ami Apparitius : « J'en ai assez de cette vie de berger, j'y vois trop offenser le bon Dieu; je vais me faire moine. »

Mais où adressera-t-il ses pas? Dans quel ordre religieux entrera-t-il? Il ne sait. — *Dieu éclaire les cœurs humbles qui veulent tout de bon le bien et qui demandent sincèrement et avec ferveur de connaître la volonté divine.* Paschal, un jour, prosterné devant une image de Marie, lui demandait avec ardeur la grâce de connaître sa vocation ; tout à coup un religieux et une religieuse d'aspect vénérable se présentèrent à lui et lui remirent un habit tout semblable à la bure franciscaine.

C'était sans doute saint François d'Assise et sainte Claire qui voulaient faire comprendre au pieux jeune homme que Dieu l'appelait à être franciscain.

Paschal revêtit, sous son manteau de berger, cette robe franciscaine, et continua de prier. Ayant appris plus tard qu'il y avait, à Montfort, au royaume de Valence, un couvent de franciscains, il résolut de s'en rapprocher, afin d'entrer en relation avec ces pieux enfants de saint François.

Il prit congé de son maître Martin Garzia, et s'en vint au pays de Valence, où se trouvait le bourg de Montfort. — Une de ses sœurs du nom de Jeanne habitait à Roches-St-Pierre, endroit situé sur la route qu'il suivait; il vint lui rendre visite et lui faire ses adieux. Jeanne Baylon aimait beaucoup son frère, elle lui fit bon accueil.

Il était presque soir quand notre voyageur, les pieds poudreux, fatigué d'un long chemin, arriva chez sa sœur.

Celle-ci se hâta de lui préparer à souper ; et elle fit de son mieux; mais, à sa grande désolation, son frère ne voulut que du pain et de l'eau. On causa quelque temps du pays, de la famille, surtout du bon Dieu, et Paschal fit connaître son dessein d'entrer en religion. La nuit venue, le saint voyageur se retira dans sa chambre, où on lui avait préparé le meilleur lit de la maison.

Le lendemain, au moment du départ, sa sœur voulait lui donner des provisions pour le reste de la route : « Non, non, dit-il, remplissez seulement ma gourde d'eau fraîche: si, en chemin, je sens la faim, je trouverai bien quelque personne charitable pour me donner un morceau de pain.» Jeanne l'embrassa et le laissa partir, le cœur gros de soupirs, mais heureuse et fière d'avoir un si saint frère.

Arrivé au terme de son voyage, Paschal chercha un service à Montfort. Il fut accepté dans une ferme, et y reprit ses fonctions de berger.

Là, comme partout, sa vertu éminente ne tarda pas à frapper tous les yeux. On admira sa modestie, son obéissance, son esprit de douceur et de charité, sa piété vraiment angélique.

A une demi-lieue de Montfort, dans un endroit pittoresque et solitaire, s'élevait un couvent de franciscains dédié à Notre-Dame de Lorette. Paschal cherchait ordinairement pour son troupeau des pâturages dans les environs du monastère. Voulait-il aller à l'église des bons Pères, soit pour entendre la Ste Messe et communier, soit pour se confesser ou visiter le Saint-Sacrement, il rassemblait son troupeau contre la muraille du jardin du couvent et allait satisfaire sa piété. Il lui arriva parfois de laisser son troupeau seul dans les champs une partie de la nuit, pour aller assister à l'office de nuit chanté par ces saints religieux; et jamais il n'arriva aucun accident à ses brebis, jamais les loups, qui n'étaient pas rares en ce pays montagneux et boisé, ne lui enlevèrent un agneau.

D'autres bergers toutefois l'accusèrent auprès de son

maître. « Paschal, lui dirent-ils, conduit continuellement votre troupeau dans les mêmes maigres pâtis ; vos brebis en souffriront. »

Le maître en fit des observations à son berger, qui répondit : « Maître, mon troupeau et moi, nous ne sommes jamais aussi bien qu'à l'ombre du sanctuaire de Marie ; soyez sans crainte, vous verrez que vos brebis deviendront plus grasses que celles des autres. » — Ce qui se vérifia; et le maître comprenant que son berger était un grand serviteur de Dieu qui attirait les bénédictions du ciel sur sa maison, lui donna toute liberté de satisfaire sa dévotion.

Dans ce pays plein de foi, tout le monde admirait et vénérait notre saint jeune homme. On s'édifiait d'entendre ses saints discours, et quand, au son de la cloche du monastère sonnant l'*Angelus*, Paschal se mettait à genoux sans respect humain, et saluait Marie, plusieurs l'imitaient.

Une fois cependant un jeune homme mit la vertu de notre Saint à l'épreuve. C'était un soir; Paschal avait ramené son troupeau à la ferme et le rentrait à la bergerie. Ce jeune homme, soit libertinage, soit plaisanterie, osa lui faire des propositions coupables. « Paschal, dit-il, vous connaissez, n'est-ce pas, telle jeune personne? Je vais la chercher et je vous l'amènerai. » — Celui-ci entra dans une sainte colère et dit : « Si vous aviez cette audace, misérable, je vous chasserais tous deux à coups de pierre. »

Nous citons ce trait pour montrer que le monde est toujours et pour tous une école de perversion, et que les saints, tant qu'ils ont dû vivre au milieu du monde, n'ont pu rester vertueux qu'en résistant à ses perfides suggestions.

Nous ferons encore remarquer ici que Dieu, tout en favorisant ce saint jeune homme de tant de grâces, ne l'exemptait pas des assauts si communs du vice impur. Le Saint avouait en ce temps-là à un ami, qu'il était parfois affligé par des tentations contre la chasteté. « *Mais*, ajoutait-il, *je prends soin de me fortifier par la réception fréquente des sacrements*, *par la récitation du rosaire*, *et quand je me*

sens ému de quelque attrait voluptueux, je saisis une baguette et je me flagelle. »

Les sacrements, l'*Ave Maria*, la mortification, voilà ce qui fait les âmes pures.

Les religieux de St-François n'avaient pas tardé à connaître le pieux berger. Ils admiraient ses prières longues et recueillies dans leur église, ils savaient, par leurs rapports avec lui, et par la renommée, combien il était honnête, doux, charitable.

Un saint religieux de la communauté, le P. Joseph de Cardeneta, à qui il se confessait, affirmait que son pénitent était un homme de grande oraison, favorisé des dons surnaturels les plus éminents. Paschal, de son coté, admirait la régularité, la piété profonde, la simplicité évangélique, l'esprit de sainte pauvreté, la paix toute céleste des moines du couvent de Notre-Dame de Lorette, et se sentait attiré vers eux.

Enfin, un jour, *sur le conseil de son confesseur*, il va trouver le P. Gardien et lui demande le saint habit. Sa demande fut accueillie à la grande joie de tous. Le saint jeune homme laissant donc le monde et son troupeau, revêtit les saintes livrées de la pauvreté franciscaine et du service de Dieu. C'était le jour de la Purification de la Sainte Vierge, en l'année 1564.

Désormais le fils de Martin Baylon et d'Isabelle Jubera ne sera plus le berger Paschal, mais frère Paschal, disciple de St François d'Assise.

Chapitre cinquième.

LA fleur qui s'est épanouie d'abord dans une atmosphère froide, prend des couleurs plus vives et exhale des parfums plus abondants et plus exquis quand on l'expose aux rayons d'un chaud et vivifiant soleil. Ainsi en fut-il de l'âme de notre saint berger devenu frère Paschal. Cette âme respirait maintenant l'atmosphère chaude, vivifiante

que ses attraits réclamaient. Dieu, Dieu seul, contemplé, aimé, servi était le soleil de sa vie.

Dès ses débuts dans la sainte carrière, sa perfection éclata aux yeux de tous ses confrères. Il était silencieux, recueilli, toujours le premier au travail, et le plus vaillant à accomplir la tâche ordonnée. Son obéissance était prompte et à toute épreuve ; sa prière était continuelle.

En tout son noviciat, on ne remarqua en sa conduite non seulement aucune faute vénielle, mais même aucune de ces imperfections un peu saillantes, comme il en échappe aux meilleurs ; par exemple des paroles oiseuses, des rires trop bruyants, une certaine agitation extérieure dans l'action.

Sa délicatesse de conscience, si grande dans le monde, conserva toujours sa première fraîcheur. Un trait rapporté par ses historiens nous en donne quelque idée. — Un jour, étant portier au couvent d'Almansa, quelques personnes se présentèrent pour parler au Gardien du couvent. Frère Paschal va avertir celui-ci, qui répond : « Dites que je ne suis pas ici.[1] »

— « Mon Père, dit le saint portier, qui habituellement obéissait sans réplique, je dirai à ces personnes que vous êtes occupé pour le moment et que vous ne pouvez venir. — Non, reprend le Gardien, dites que je n'y suis pas. — Pardonnez-moi, Révérend Père Gardien, dit frère Paschal, avec un air bien humble, mais une voix ferme, je ne puis dire cela, ce serait un mensonge et par conséquent, un péché véniel. » Et il retourna à la porte avec une grande tranquillité.

Dans les divers couvents qu'il habita, frère Paschal remplit les charges de portier et de réfectorier. Mais, par charité, il ajoutait souvent aux travaux de sa charge. Tantôt il aidait à l'infirmerie, tantôt à la cuisine ou au jardin. Sa tâche, quelle qu'elle fût, il la fournissait de

[1] Cette manière de dire est reçue et signifie qu'on n'est pas visible ; elle n'est donc pas un mensonge.

grand cœur, avec un entrain et un air de joie qui faisaient penser aux anges. D'ordinaire, quand la règle ou les circonstances ne s'y opposaient pas, il allait, venait, travaillait en chantonnant quelque cantique. La sonnette de la porte se faisait-elle entendre, il quittait aussitôt son travail et allait ouvrir.

Tous les visiteurs étaient accueillis avec bienveillance, surtout les pauvres. Il n'épargnait rien pour rendre les services qu'on réclamait de lui. Souvent de pauvres gens venaient demander des choux, des laitues ou d'autres herbes potagères; le frère Paschal, à qui son supérieur avait donné toute permission, donnait largement tout ce qu'on demandait et, chose remarquable, il semblait que les légumes du jardin, au lieu de diminuer, augmentaient sous ces coupes multipliées.

Ne trouvait-il pas au jardin ou dans la maison de quoi contenter les désirs qu'on lui exprimait, il en était affligé, et ne voulant pas laisser partir son solliciteur les mains absolument vides, il ramassait quelque objet insignifiant, ou, si possible, cueillait quelque fleur, et lui en faisait présent.

Nous avons dit qu'il portait toujours un visage joyeux et s'en allait d'habitude chantonnant un cantique ou quelque psaume; parfois cependant on lui voyait un air triste et des larmes dans les yeux. Ses confrères devinaient de suite le sujet de sa tristesse et de ses larmes : « Quelque malheureux, disaient-ils, sera venu conter ses peines à notre bon portier. »

Frère Paschal avait une grande délicatesse de cœur, et, suivant le mot de St Paul, sa charité prenait part à toutes les peines du prochain; il pleurait avec ceux qui pleurent: *flere cum flentibus*.

Mais qu'on nous permette de revenir encore sur la grande vertu de notre Saint, son amour pour les pauvres.

Satan hait les pauvres, et les impies inspirés par Satan, ne sauraient aimer les pauvres et ce qu'on appelle le

pauvre peuple. S'il en est aujourd'hui qui semblent prendre leur cause en main, et leur bâtissent mille châteaux en Espagne, ce sont des anges de ténèbres transfigurés en anges de lumière.

Ils égarent le peuple, ils l'enivrent de colères injustes et de décevantes espérances, afin qu'il se fasse l'exécuteur de leurs desseins de ruines et le marchepied de leur funeste ambition. Ils serrent la main de l'ouvrier, mais c'est pour y mettre la pierre qui doit lapider ceux qui les dépassent ou ceux qui ont l'autorité propre à déjouer leurs projets. Mais ils n'aiment pas le pauvre.

Jésus, lui, les a aimés et il a voulu qu'ils soient aimés. Il a mis l'aumône à la base de sa religion, et il a dit : « Je vous laisse mes pauvres, secourez-les, traitez-les comme vos frères ; un jour je reviendrai, et je vous demanderai compte de mes préceptes, mais surtout de ce grand commandement. Malheur à vous si vous n'avez pas payé à l'ouvrier son juste salaire, si vous n'avez pas vêtu le nu, nourri l'affamé, secouru le misérable. »

Mais il a fait plus que de commander d'aimer les pauvres, il a versé avant tout cet amour dans le cœur des siens. L'Eglise, dépositaire de sa royauté et de son sacerdoce, transmet de pontife en pontife, de génération sacerdotale en génération sacerdotale ce double pouvoir. Dépositaire aussi de l'amour de Jésus pour les hommes et surtout de son amour pour les pauvres, pour les petits, elle le transfuse de génération en génération dans le cœur de ses enfants. On n'est chrétien, on n'est enfant de la grande famille catholique que dans la mesure où l'on aime les pauvres. Puisse Dieu inspirer à quelque plume chrétienne de faire l'histoire de la pauvreté et de l'aumône dans le christianisme. Ce sera le poème de la charité ; ce sera l'histoire de la maternité de l'église. Les mères se montrent mères surtout en face du berceau et du lit de souffrance de leurs enfants. Que de tableaux touchants, que de traits sublimes rempliraient les pages d'un tel

livre, formeraient les chants de ce divin poème. On y verrait ces riches des premiers jours de l'Eglise partageant leurs biens avec les pauvres et s'asseyant à la même table avec eux. On entendrait ce Jean l'Aumônier dire : « Si toute l'humanité venait à Constantinople demander l'aumône, je ne la refuserais à personne, parce que la puissance et la bonté de Dieu sont plus grandes que les misères de toute l'humanité.» On entendrait St Jean Chrysostome prêcher aux chrétiens ce conseil : « Ayez chez vous, dans votre chambre, le tronc des pauvres; le matin, mettez quelque pièce de monnaie dans le tronc pour attirer la bénédiction du ciel sur votre journée; et quand vous voulez implorer Dieu, commencez par déposer dans ce tronc l'obole du pauvre, afin de rendre vos prières efficaces. »

On verrait un St Paulin de Nole vendre tous ses biens, puis se vendre lui-même pour secourir les malheureux. — On verrait la Baronne de Chantal servir les pauvres à genoux; St Vincent se faire l'apôtre de l'aumône. On contemplerait cette sœur Rosalie, digne fille de St Vincent, suivant en pleurant le cercueil de ses pauvres qu'on conduit au cimetière, et on entendrait cette sublime fille de charité, devenue aveugle, dire : « *Dieu m'a rendue aveugle parce que j'avais trop de plaisir à voir mes pauvres.* »

On verrait dans ce livre la longue chaîne des œuvres créées sous l'inspiration de l'Eglise en faveur des pauvres qu'elle traite toujours comme ses enfants de prédilection.[1]

[1] Nous ne résistons pas au plaisir de mettre ici sous les yeux de nos lecteurs une page de Louis Veuillot, racontant ce que peut la charité d'un prêtre et de ses paroissiens, ce que peuvent donc de vrais chrétiens pour résoudre la question sociale. « La paroisse de Guin (à une lieue de Fribourg en Suisse) possède environ quatre mille habitants. Il y a quelque temps on y comptait beaucoup de pauvres et l'église menaçait ruine. Le Curé en avait conçu deux grands désirs : il se sentait une extrême envie d'abattre la misère et de relever la sainte maison. Il commença par le plus pressé. La charité ne manquait pas ; cependant les moyens ne pouvaient suffire, soit que les pauvres fussent en trop grand nombre,

Oh ! que ce livre se fasse, que ce poème se chante, et le peuple laborieux et pauvre saura qu'il est aimé dans

soit que l'ordre ne fût pas possible dans la distribution des secours. Il assembla ses paroissiens. « Nous n'avons, leur dit-il, qu'un moyen de nous en tirer ; il faut qu'on se partage les pauvres, particulièrement les enfants. Aux plus grands on donnera du travail; on élèvera les plus petits ; tous auront un asile. Ensuite nous pourrons plus tranquillement et plus efficacement pourvoir aux besoins des femmes et des vieillards. Qu'en dites-vous ? » — Or les paroissiens sur le premier moment ne savaient trop qu'en dire. Quelques objections se firent entendre. « Remettons cette affaire », dit le Curé ; et il leva la séance.

Le dimanche suivant il monta en chaire : « Il faut cependant, mes amis, que nous en finissions avec nos pauvres. Si nous avons le temps de délibérer, ils n'ont guère le temps d'attendre ... etc. » Je n'entreprendrai pas de rapporter ce discours; je pourrais y changer un mot ce serait un crime. Le Curé avait pris ce texte de je ne sais quel saint Si l'un de vous a sept enfants qu'il en adopte un huitième, et avec celui-là le bon Dieu entrera dans la maison. ...

Une seule voix formée de toutes les voix répondit à ce discours ; un même cri se fit entendre : « Nous en voulons tous, nous en prendrons tous. » Et sur le champ, sur l'heure on se partagea les orphelins ; non au prorata de la fortune, mais selon le cœur et la charité de chacun. Tel en prit un, tel autre deux, tel autre davantage. Les paresseux qui vinrent plus tard en demander n'en purent trouver. Il n'y en avait plus, il n'y en avait pas assez.

Peu de temps après une personne étrangère se trouvait à Guin. C'était fête ; on allait distribuer les prix aux écoles, et l'hospitalité suisse faisait au nouveau venu les honneurs de la cérémonie. En voyant s'avancer contents, joyeux, propres, bien vêtus, tout ce frais essaim d'écoliers, l'étranger s'adressant au Curé lui dit : « Mais vous n'avez donc pas de pauvres ? » — « Non, non, répondit-il, les yeux humides, nous n'en avons plus. »

Les pauvres logés, il fut question de loger le bon Dieu ; la vieille église tombait en ruine. Le gouvernement refusa des subsides et d'imposer. — Le Curé fait part de cette décision à ses paroissiens : « Nous bâtirons tout de même notre église, n'est-ce pas? leur dit-il. »

« Oh ! certainement !

« Et quand commencerons-nous?

« Demain ! »

Ils souscrivirent dès le premier jour pour 35000 francs. — Un *seul* opposant se trouva dans la paroisse ! — On travailla tous, et en trois années une église belle, spacieuse, élégante fut construite.

(Pèlerinages en Suisse, écrits vers 1840)

l'Eglise, que le giron de l'Eglise est le giron d'une mère, et il s'y jettera au lieu de se jeter dans les bras du socialisme qui ne l'enserrent que pour étouffer en lui ses instincts d'humilité, d'ordre et de travail, que pour étouffer surtout son esprit chrétien qui doit le rendre patient ici-bas et glorieux là-haut.

Mais revenons à notre héros, ce digne émule de tous les grands amis des pauvres, et voyons avec quelle tendresse il traitait ceux-ci.

Chaque jour des pauvres attitrés venaient chercher la soupe à la porte du couvent. Le frère Paschal était chargé de la leur distribuer, et de toutes ses fonctions c'était la plus aimée.

Aussitôt après le repas de la communauté, il se hâtait de recueillir dans une marmite destinée à cela la soupe de reste, et il allait incontinent la porter à ses pauvres. *C'était Jésus qui*, dans leurs personnes, *attendait cette aumône*, *il se serait reproché comme une faute de le faire attendre.* Il salue ces pauvres gens d'un air riant en leur donnant le nom de frères; il remplit l'écuelle de chacun, puis, les faisant mettre à genoux, il récite avec eux le bénédicité.

Il assiste à leur repas qu'il assaisonne de quelques paroles aimables, de quelques réflexions pieuses, puis, cet humble dîner terminé, il se met à genoux encore avec ses chers convives et récite l'action de grâces.

Beaucoup disent : « Il ne faut pas faire l'aumône trop facilement, du moins y faut-il mettre de la discrétion, sinon on encourage souvent la paresse. » Je ne sais si de telles paroles ont jamais été sur les lèvres des saints. En voici de meilleures sorties de la plume d'un grand chrétien et d'un écrivain de génie [1].

— « Que savons-nous si ce frère est paresseux? Peut-être les forces lui manquent? Peut-être n'a-t-il pas trouvé de travail?

« D'ailleurs sa paresse est aussi une infirmité. Puisque

[1] Louis Veuillot.

nous n'avons pas le temps de la guérir, empêchons qu'elle le fasse mourir de faim. Ce faible secours n'ôtera rien à ceux qui travaillent.

« Nous prions pour les âmes du purgatoire, bien qu'elles soient justement dans la souffrance ; car si nous oublions les âmes du purgatoire, parce qu'elles ont péché, qui prendra pitié de nous-mêmes, qui sommes pécheurs?

« Certes nous ne devons pas craindre que Dieu nous redemande la petite pièce de monnaie que nous aurons donnée, même à un paresseux.

« Prions Dieu d'ajouter à notre aumône l'efficacité d'une bonne parole et de convertir ce pauvre s'il est pécheur ; ainsi nous ne craindrons plus d'encourager le vice; crainte de pharisiens ! »

Notre humble frère Paschal n'aurait pas dit si bien ces choses, mais il les pratiquait admirablement. Le génie et la foi se rencontrent dans l'amour.

Un jour le Père gardien dit au bon portier : « Mon frère, mettez un peu plus de discrétion, de discernement dans votre charité. On m'a dit que vous faites l'aumône à certains pauvres qui sont jeunes et pourraient travailler. Ils se fient à votre bonté et profitent de vos largesses pour vivre oisifs et vagabonds.

— « Mon Père, répondit le Saint, je donne l'aumône pour l'amour de Dieu ; comment faire un choix parmi les pauvres? Celui à qui je refuserai pourrait être Jésus-Christ m'apparaissant dans cette forme. »

Il avait cependant ses préférences. Ses morceaux de choix étaient réservés aux pauvres qu'il savait être laborieux, et aussi aux vieillards et aux infirmes, comme plus dignes de commisération. Pendant quelque temps il compta parmi sa clientèle de nécessiteux un vieillard centenaire. Frère Paschal le traitait comme le fils le plus aimant pourrait traiter un père. Souvent il se privait d'une partie de la nourriture qu'on lui servait au réfectoire et il en faisait un régal à son vieux protégé.

Si bon, si tendre, si souriant pour ses frères du dehors, le frère Paschal ne l'était pas moins pour ses frères du dedans, les pauvres volontaires du Christ, les religieux qui partageaient sa vie.

Il leur donnait continuellement l'exemple d'une austérité effrayante ; mais sa charité était sans cesse occupée à adoucir les aspérités de leur vie mortifiée, et à semer même des fleurs sur leur chemin.

D'ordinaire quand il rencontrait ses confrères, en allant et venant, il se contentait de leur témoigner son respect par une inclination de tête ; mais de temps à autre, il leur glissait dans l'oreille en passant quelque mot aimable et pieux.

Il abondait pour tous en toutes sortes de services, de secours, d'obligeances. Réfectorier il avait aussi ses préférés ; mais c'était la charité qui les choisissait. Un religieux était-il vieux ou infirme ; un autre était-il malade, ou chargé d'un travail fatigant, frère Paschal avait toujours à leur adresse quelques provisions réservées, plus fortifiantes, plus appétissantes.

Oh! ne cessons de le redire : que de larmes seraient séchées dans les yeux, que de cœurs endoloris seraient consolés dans le monde, que de joies en plus sur la terre, si nous avions tous pour nos frères les sentiments de notre Saint ! Que de paix, de bonheur dans les familles comme dans les communautés religieuses, si tous ceux qui les composent avaient cet esprit de suave et généreuse cordialité !

Chapitre sixième.

MODÈLE de toutes les vertus dans l'intérieur du cloître, le frère Paschal ne l'était pas moins au dehors.

En ces temps de foi vive, l'habit religieux était en grand honneur ; les ordres monastiques que nous nommons les ordres mendiants, vivaient réellement d'aumônes recueil-

lies en grande partie de porte en porte par les frères quêteurs de chaque communauté. Les supérieurs de frère Paschal lui donnèrent souvent cette humble et pénible fonction. Notre saint religieux l'acceptait avec allégresse et l'accomplissait avec un air si dévot, si humble, si modeste qu'il édifiait tout le monde.

Suivons-le un instant dans ses humbles pérégrinations. — Arrivait-il dans un village, une bourgade, une ville, *il allait d'abord saluer le Saint-Sacrement*, *ensuite il rendait visite aux prêtres du lieu* qu'il intéressait et édifiait par quelques pieux discours. Après cela il parcourait l'endroit, allant de porte en porte. Arrivé au seuil d'une maison, il disait à haute voix : « Que la paix du Seigneur soit dans cette demeure. Loué soit Notre-Seigneur Jésus-Christ. Par amour pour Dieu, une petite aumône, s'il vous plaît, pour les pauvres franciscains. »

On lui donnait largement, car tout le monde vénérait et aimait le saint frère. Quelquefois on le pressait d'entrer et de partager le repas de la famille; jamais il n'acceptait.

La quête finie, et sa besace pleine, le bon frère reprenait le chemin du couvent. S'il rencontrait sur le sol quelques chiffons, un petit morceau de fil, un bout de papier, il ramassait tout cela, et, au couvent, il savait en tirer profit.

Quelquefois des villageois qui le rencontraient ployant sous sa besace lui disaient : « Frère Paschal, vous devriez avoir quelque bête de somme pour porter votre charge. » — Il répondait en riant : « Il n'y a pas au couvent de plus grande bête de somme que moi. »

S'il était seul, il ne se reposait guère en chemin et souvent rentrait à jeun au monastère. Mais quand il était accompagné d'un autre frère quêteur, il usait à son égard d'une charité pleine de discrétion.

Quand il rencontrait un endroit favorable pour se reposer, il disait à son compagnon : « Mon frère, vous devez être fatigué, nous allons prendre ici un peu de repos. »

On s'asseyait sur le talus d'un fossé, ou, en été, à l'ombre d'un arbre touffu, et le frère Paschal choisissait dans les aumônes reçues, un morceau de pain bien blanc, et le donnait à son confrère. Lui, au contraire, choisissait pour sa part le morceau le plus dur et le plus noir. La source voisine fournissait la boisson; et, le modeste repas achevé, *après avoir béni Dieu, et adoré de loin un instant le Saint-Sacrement* de l'église la plus proche, les deux religieux continuaient leur route.

En chemin notre Saint aimait à chanter, comme au couvent, quelques pieux cantiques, ou il récitait ses prières accoutumées, surtout le saint Rosaire et l'office de la Ste Vierge.

Quand il devait faire la quête en plusieurs villages, il lui arrivait de rester plusieurs jours en voyage, et, dès lors, il demandait un abri pour la nuit dans quelque honnête maison, à la manière des mendiants. Les gens se faisaient un plaisir de lui accorder l'hospitalité et, épiant sa conduite, ils remarquaient avec édification qu'il passait de longues heures à prier avant de prendre son repos.

Tout le monde vénérait et aimait le saint frère; tous le regardaient comme un grand saint. Si un autre religieux était envoyé faire la quête, on exprimait son regret de ne pas voir frère Paschal, et on s'informait de sa santé. Parfois des paysans l'aidaient dans sa tournée, portant dans une corbeille les aumônes trop abondantes que ne pouvait contenir sa besace.

Chapitre septième.

EN dehors de ces excursions qu'il faisait pour la quête, notre saint frère dut faire par obéissance deux grands voyages. Les historiens nous en font le récit avec des détails qui ne manquent pas d'intérêt.

Un jour le Gardien de son couvent l'appelle et lui dit : « Frère Paschal, notre supérieur général est en ce moment à Paris. J'ai des lettres très pressantes et d'une importance

majeure à lui faire parvenir. Je vous ai choisi pour les lui porter. »

Le voyage était de plus de deux cents lieues; il devait se faire à pied et à travers plusieurs provinces presque entièrement au pouvoir des Huguenots, ennemis acharnés des catholiques et surtout des religieux.

Le saint frère savait tout cela, et d'un coup d'œil il put mesurer les immenses fatigues et les périls nombreux et graves qu'il assumait, en acceptant cette obédience. Il n'eut pas un moment d'hésitation. A peine le supérieur avait-il parlé qu'il tomba à genoux, reçut sa bénédiction et ses lettres et se disposa aussitôt à partir.

Les apprêts ne furent pas longs. Suivant l'Evangile à la lettre, il se mit en route sans besace, sans chaussure, et n'ayant qu'un habit, sa bure rapiécée que bien des mendiants n'auraient pas voulu porter.

A peine était-il entré en France qu'il se trouva en pays infesté par l'hérésie. Demandait-il l'aumône sur son chemin, il était mal reçu, et souvent un amer refus, avec des paroles injurieuses, répondait à sa demande.

Quelquefois, en certains endroits, les enfants le suivaient en lui jetant des pierres et criant : « Au papiste ! au papiste ! »

Dans une de ces rencontres, il fut atteint par une grosse pierre à l'épaule gauche; il en fut presque renversé, et son épaule meurtrie le fit souffrir longtemps, même après son retour en Espagne.

Un jour une bande de Huguenots formant cercle autour de lui, et, l'arrêtant, lui demandent s'il croit à la présence de JÉSUS-CHRIST au Saint-Sacrement. — « Oui, certes, j'y crois », répond-il avec fermeté. Ces hérétiques veulent combattre sa croyance par toutes sortes de faux raisonnements. Lui, éclairé de Dieu, leur répond victorieusement. Furieux, les Huguenots ramassent des pierres et les lui lancent. Dieu sauva la vie à son serviteur par un miracle; les pierres semblaient se détourner du Saint, et aucune ne l'atteignit.

Un autre jour, exténué de lassitude et de faim, il va frapper à la porte d'un château qui se trouve sur sa route, et y demande l'aumône. Le seigneur qui l'habitait était un Huguenot fanatique.

Apprenant qu'un moine catholique est à sa porte et demande la charité, il ordonne de le faire paraître en sa présence. Le frère Paschal est bientôt devant lui : son air modeste, la fatigue et la souffrance peintes sur ses traits, son habit pauvre, tout son aspect aurait dû attendrir un cœur de bronze. Le Huguenot le toise d'un regard plein de colère et de dédain. « Misérable moine espagnol, dit-il, qui peut t'amener dans ce pays? Qui te permet d'aborder ma demeure? Ne viens-tu pas de la part de ces papistes espagnols inspecter ces lieux en espion. Aussitôt que j'aurai dîné, l'aumône que tu recevras sera une corde et la potence. »

Notre saint voyageur resta silencieux et calme devant ces injures et ces menaces. La châtelaine en eut pitié, et, pour le soustraire à la fureur de son mari, elle ordonna aux domestiques de congédier ce mendiant, et ceux-ci jetèrent brutalement le frère à la porte.

A peine avait-il quitté cette demeure inhospitalière qu'une pauvre chaumière se présenta à ses yeux. Pressé par la faim, il va frapper à cette humble porte, et demande un morceau de pain pour l'amour de Dieu. Une vieille femme habitait cette chaumière, et, par une heureuse rencontre, elle était catholique. Elle reconnut l'habit franciscain, reçut le frère avec beaucoup de charité, le fit reposer, et mit sur la table toutes ses meilleures provisions. Il restaura un peu ses forces, tout en causant du bon Dieu, et quitta bientôt sa charitable hôtesse en la remerciant et en l'exhortant à rester fidèle à la sainte religion de ses pères.

Plus loin il lui arriva encore une aventure qui ne manque pas de piquant. Passant dans un village tout huguenot, le peuple s'assemble, on le menace, on va lui

faire un mauvais parti. Tout à coup, en ce pressant danger, un homme se présente et dit à la foule : « Laissez-moi ce papiste, je le traiterai, moi, comme il le mérite. » Il prend le frère Paschal par le bras et l'entraîne vers sa demeure. Celui-ci s'abandonne à la divine Providence, et marche sans résistance. Cet homme lui dit : « Ce que j'ai fait, c'est pour vous soustraire à une mort certaine ; ne craignez rien. » — Mais bientôt, au grand étonnement du pauvre frère, son libérateur, au lieu de l'introduire dans sa maison, le fait entrer dans une étable à porc qui était vide, et dont il ferme aussitôt la porte à clef. Quand le saint religieux est dans cette étrange cellule, il tombe à genoux, remercie Dieu de ses épreuves, et remet son sort entre ses mains paternelles.

La nuit vint ; il la passa presque tout entière en prière, puis il prit un peu de repos couché sur la paille. Il croyait que son dernier jour était arrivé, quand, le lendemain, sans lui donner aucune explication, son geôlier vint ouvrir sa prison, lui remit une aumône et le congédia.

Le saint voyageur continua sa route, eut d'autres aventures qu'il serait trop long de narrer, et enfin arriva à Paris. Il trouva le général de son ordre, lui remit les lettres dont il était porteur, se reposa quelques jours, puis reprit à pied le chemin de l'Espagne.

En 1575, le frère Paschal, qui résidait au couvent de Valence, fut envoyé par son supérieur à Xérès. C'était un voyage de plus de cent lieues. Il le fit à pied et dans son appareil ordinaire. — Quand il quitta Xérès on lui confia un jeune adolescent, Jean Ximenès, qui allait à Valence pour y terminer ses études. Cet enfant entra plus tard dans l'ordre franciscain et fut un des historiens de notre Saint. Laissons-lui raconter quelques incidents de ce long et intéressant voyage.

« On me donna une mule, dit-il, pour faire cette longue et pénible course à travers un pays accidenté et souvent désert. Le frère Paschal marchait à pied. Bien des fois je

le suppliai et avec instance d'accepter ma monture au moins pour quelque temps, afin qu'il pût se reposer un peu. Il n'y voulut jamais consentir.

« Arrivions-nous dans une auberge, je commandais un repas ; mais le bon frère n'y voulait pas toucher. Malgré sa fatigue, il allait de porte en porte mendier sa nourriture.

« J'avais emporté dans mon bissac de la viande cuite pour le voyage. Nous étions en été, grande était la chaleur, ma viande se gâta. Je la jetai. Le saint homme ramassa ces provisions et, malgré mes protestations, s'en nourrit pendant plusieurs jours.

« Quelquefois nous ne trouvions d'autre abri pour la nuit qu'une de ces sortes de granges ouvertes que les cultivateurs bâtissent dans les champs pour y battre leurs grains. Nous y entrions. Frère Paschal, soigneux pour moi comme une mère, m'y cherchait la meilleure place, m'arrangeait tant bien que mal une couche convenable, m'y faisait étendre, puis il me couvrait de son manteau. Pour lui, il se retirait en quelque coin, y passait plusieurs heures à prier, puis s'y étendait sur la paille et prenait un court repos.

« Pendant la journée, il se séparait ordinairement un peu de moi et, tout en marchant, se livrait à la prière. Après quelque temps, il me rejoignait et me faisait quelque récit aimable en me parlant de Dieu et de la vertu.

« Un soir nous étions un peu attardés sur une route déserte ; nous avancions espérant toujours trouver une auberge. Le pays était montagneux, sauvage. Un chevalier qui faisait route dans le même sens que nous, nous joignit. C'était un fervent chrétien ; la conversation fut toute sainte. Frère Paschal revint sur son sujet favori : la dévotion à Marie, la récitation du saint Rosaire. — « Que notre Mère du ciel est bonne et combien elle est puissante ! » s'écria le chevalier. « Si vous voulez bien m'entendre, ajouta-t-il, je vous conterai une mienne aventure qui *prouve combien il est bon de dire son rosaire en voyage et de se recommander à*

la Mère de Dieu dans les périls. — Je traversais à cheval un pays sauvage et désert comme celui-ci.

« C'était la nuit. Je récitais mon rosaire. Une bande de brigands sort tout à coup d'une embuscade et se jette sur moi. Ils arrêtent ma monture, m'en précipitent, m'accablent de coups de couteau et d'épée, et, me croyant mort, me font rouler dans un profond ravin qui longeait la route. Cela fait ils courent à mon cheval, afin de s'en emparer et de se saisir de ma bourse en cuir qui pendait attachée à la selle. Mais le cheval, comme s'il était devenu soudain furieux, bondit et lance de telles ruades, que les brigands ne peuvent l'approcher. Voyant échouer leurs efforts, les brigands renoncèrent à cette capture et disparurent dans les bois.

« Quant à moi, je m'étais recommandé vivement à la Sainte Vierge. Quand je crus que la route était libre, j'essayai de me relever ; ô bonté et puissance de Marie! je ne sentais aucune douleur, mes blessures étaient guéries ; je pouvais marcher ! — Mon cheval délivré de ses agresseurs s'était arrêté sur la route ; je le repris, et j'achevai mon voyage, bénissant JÉSUS et sa divine Mère. » —

« Ce récit me fit grande impression et me fit prendre la résolution d'avoir une dévotion plus tendre et plus confiante envers Marie.

« Comme nous approchions de la ville de Grenade, le saint frère Paschal me dit : « *Si vous voulez*, mon fils, *devenir un homme de prière, il faut aimer les pieuses lectures.* Profitez de votre passage dans la ville où nous allons aborder, pour vous procurer quelque ouvrage du pieux et savant dominicain, le P. Louis de Grenade. »

« Je suivis ce conseil ; j'achetai le livre de cet auteur intitulé *Le guide des pécheurs*, et pendant le reste du voyage je passai des heures délicieuses à lire ces pages si onctueuses et si solides. Que tous ceux qui ont souci de leur salut imitent mon exemple, qu'ils se procurent ce livre et qu'ils le lisent, ils retireront, comme moi, grand profit de cette lecture.

« Nous nous reposâmes quelque peu à Grenade, au couvent des Franciscains. Comme nous en sortions pour continuer notre voyage, un agent de la police locale accoste mon compagnon qu'il prend pour un vagabond, et avec des paroles dures, injurieuses même, il lui demande sa lettre d'obédience.[1] Frère Paschal, sans se troubler et sans se plaindre de la grossièreté de cet homme, présente sa lettre, et on nous laisse passer.

« Au delà de Huescar, un jeune homme de famille noble nous aborda et nous demanda l'aumône. Ses habits étaient sales et déchirés, et le malheureux, exténué de faim, avait les yeux pleins de larmes.

« Il nous conta ses aventures. Il avait quitté sa famille dans un moment de violent dépit ; et depuis lors il errait en vagabond par le pays.

« Quelques heures avant de nous rencontrer, comme il traversait les campagnes, des bergers eurent la cruauté de lâcher sur lui leurs chiens qui l'avaient mordu cruellement et avaient mis ses habits en lambeaux.

« Le bon frère Paschal le consola, lui fit partager nos provisions. Ensuite il lui parla si bien, que le jeune homme profondément touché, promit de retourner dans sa famille et de mener désormais une vie chrétienne. Ce qu'il fit ; je l'ai su plus tard.

« Je serais trop long, si je voulais redire toutes les bontés du saint frère pour moi. Quand je me plaignais de la soif, s'il ne se rencontrait aucune fontaine, ni aucun cours d'eau sur notre route, il allait çà et là, cherchant un peu d'eau potable. Il avait pour moi toutes les attentions d'une mère, et il me donnait l'exemple de toutes les vertus, mais surtout d'une patience à toute épreuve. Souvent il se traînait plus qu'il ne marchait, tant sa lassitude était extrême.

« Au delà de Calaspara, il lui arriva une petite aventure

[1] Espèce de lettre-passeport que les supérieurs ecclésiastiques donnaient à un religieux ou à un prêtre en voyage.

que je veux conter pour faire ressortir sa patience imperturbable. Nous rencontrons sur notre route un ruisseau assez large pour qu'on ne puisse sauter d'une rive à l'autre. Le passer à gué n'était pas possible, il était profond.

« A l'aide de ma monture, j'eus bientôt franchi cet obstacle. Le frère Paschal dut, lui, se servir d'un agreste pont qui se trouvait non loin de là. C'était un simple tronc d'arbre tordu et raboteux que les gens du pays avaient jeté sur le ruisseau.

« A peine notre saint homme est-il au milieu de ce pont élémentaire, que l'arbre tourne et je vois pont et passant rouler dans l'eau. La mésaventure n'avait rien de tragique; elle me fit éclater de rire. Le bon frère, sans s'offenser de ma légèreté d'enfant, se tira en brave de sa malencontreuse situation, puis, sans se plaindre, reprit sa route et son oraison.

« Enfin nous arrivâmes à Jumilla, et bientôt au couvent de Ste-Anne, résidence du saint frère. »

Chapitre huitième.

LES faits que nous avons mis jusqu'ici sous les yeux de nos lecteurs ont tracé déjà du frère Paschal, un portrait assez vivant. Qu'il nous soit permis, avant de clore cette histoire, d'ajouter quelques traits encore qui mettront dans toute sa lumière cette figure ravissante, qui feront mieux apprécier cette merveille de la grâce que nous appelons saint Paschal Baylon.

Sans doute, en ce que nous avons narré déjà et surtout en ce qui nous reste à dire, beaucoup de choses sont inimitables; mais n'y a-t-il pas plaisir à contempler les cimes sourcilleuses des montagnes, alors même qu'on ne peut y monter? N'admirons-nous pas les chefs-d'œuvre des artistes sans pouvoir les imiter? Pourquoi nous refuserions-nous la joie chrétienne de contempler ces sommités de la sainteté, et d'admirer le Saint-Esprit qui a fait ces âmes si belles?

Les étoiles, au sein de la nuit, nous racontent la gloire divine; combien plus nous la redisent les vertus des saints!

D'ailleurs cette étude de la vie des grands serviteurs de Dieu, même quand elle ne présente à nos regards éblouis qu'une suite de merveilles et d'actes héroïques, nous est toujours salutaire.

En voyant leur profonde humilité, leur amour du mépris, nous sentons le désordre de notre orgueil, et nous nous humilions au moins d'être si superbes. Leurs effrayantes austérités nous font toucher du doigt la plaie profonde de notre sensualité, et nous donnent au moins quelque envie d'être plus mortifiés. Leur assiduité à la prière, leur confiance en Marie, leurs contemplations pleines de délices au pied des tabernacles, nous reprochent notre indévotion et nous font soupçonner qu'il y a pourtant de la joie à puiser là où nous ne trouvons qu'ennui.

On a dit que la vie des saints, c'est l'Evangile mis en musique. Ecoutons donc le dernier chant de ce poème sacré, de cette odyssée céleste qui s'appelle la vie du frère Paschal Baylon.

Dieu donne sa grâce aux humbles; il résiste aux superbes. Plus nous sommes humbles, plus la grâce abonde en nous. C'est ce qui a fait dire à saint Bernard que l'humilité est le fondement et la gardienne de toutes les vertus. Lucifer était le premier des anges, il est maintenant le chef du royaume du mal, la créature la plus détestée, la plus maudite de Dieu; c'est qu'il a été et est encore la créature la plus orgueilleuse. S'il y a tant de chrétiens qui se damnent, c'est qu'il y a parmi eux beaucoup d'imitateurs de l'orgueil de Satan.

Si parmi les chrétiens qui se sauvent il y a si peu de vertus solides, c'est que presque personne ne s'applique à pratiquer l'humilité. Si vous voulez être saint, disait saint Joseph de Calazance, soyez humble; si vous voulez être très saint, soyez très humble. Frère Paschal voulait être très saint; il travailla à acquérir une profonde humilité.

Ce bon frère n'avait aucune prétention sinon celle d'être compté pour rien. Il se regardait comme le serviteur de tout le monde. Jamais il ne s'offensait d'un manque d'égard. Plusieurs fois, les supérieurs, ou mal renseignés, ou pour mettre sa vertu à l'épreuve, lui firent en public des reproches très sévères. Un jour qu'en semblable occasion quelqu'un de ses frères voulait le plaindre : « Mon frère, dit le Saint, c'est le Saint-Esprit qui a parlé par la bouche de notre Père Gardien. »

L'orgueil nous porte à vouloir tout ce qui nous agrandit aux yeux des autres, tout ce qui accommode notre amour-propre, notre désir du bien-être.

Notre saint frère opposa à cet instinct de notre mauvaise nature la pratique d'une pauvreté rigoureuse. Rien ne peut exprimer combien il aimait la sainte pauvreté : St François semblait lui avoir communiqué sur ce point la plénitude de son esprit, ou plutôt JÉSUS lui avait donné dans un degré éminent l'esprit de Bethléem.

On n'aurait pas trouvé un mendiant qui eût voulu porter ses misérables vêtements. Il aimait ses saintes guenilles avec plus d'ardeur que la jeune fille vaniteuse n'aime ses colifichets. La robe franciscaine qu'il porta presque toute sa vie n'était plus à la fin qu'un ensemble singulier de pièces disparates, ramassées çà et là, et que le bon frère cousait lui-même tant bien que mal.

Il conserva toute sa vie l'habitude de marcher nu-pieds. Lui arrivait-il de blesser l'un de ses pieds, en quelque accident, il ramassait une vieille sandale hors d'usage, la raccommodait de son mieux et en chaussait le pied blessé; quand on s'étonnait de cela, il répondait gaiement : « Mais les malades doivent être mieux traités que les bien portants. »

« Pour l'enfant de St François, dit Louis Veuillot, il suffit que la cellule soit un peu plus grande que le cercueil; il n'y faut pas de place pour les meubles, ni de coffre pour serrer les trésors et les vêtements. »

La cellule du saint frère était une misérable mansarde, étroite, à peine couverte, où il n'y avait ni fenêtre ni porte. Un misérable grabat, une croix de bois et une image de la Sainte Vierge en papier en faisaient tout l'ameublement.

O chers pauvres de JÉSUS-CHRIST qui vivez en de chétives chaumières, demandez à St Paschal Baylon qu'il vous obtienne de comprendre et de goûter votre pauvreté!

Jamais, pour se garantir du froid, notre Saint n'ajouta un vêtement intérieur à sa pauvre tunique; et pourtant il habita longtemps les couvents de Jumille et d'Almansa, où les hivers sont très rigoureux.

Sa nourriture ordinaire ne consistait guère qu'en miettes, ou en chétifs morceaux de pain qui avaient traîné sur les tables, qu'il recueillait au fond de la corbeille à pain. Il y ajoutait les restes de soupe et de légumes que délaissaient les pauvres, nourris au couvent. Rarement il goûtait un peu de viande.

Ces habitudes de vie si austères ne satisfaisaient pas encore l'esprit de pénitence de notre Saint. Il avait la passion de la souffrance comme d'autres ont la passion du bien-être et du plaisir.

Il ne dormait que quelques heures et passait le reste de la nuit en prière, ordinairement à genoux, sans appui, parfois le front sur le pavé. Les cilices armés de pointes acérées qui lui entraient dans la chair, des disciplines sanglantes étaient de tous les jours.

Dans ses maladies même, il fallait les ordres de ses supérieurs pour qu'il apportât quelque adoucissement à ces effrayantes mortifications.

Où les saints vont-ils puiser la force extraordinaire qui les rend capables d'une telle vie? En Dieu; et Dieu ils l'atteignent par la prière, les saintes lectures, la méditation, la contemplation de JÉSUS et de ses mystères, et surtout par la sainte Eucharistie: tout cela attire en eux dans un degré éminent, le Saint-Esprit, qui est un esprit

de force : tout cela les enflamme de l'amour divin, et l'amour est capable de tous les sacrifices.

C'était à ces sources que puisait continuellement notre saint frère. Nous avons vu quel était déjà son esprit de prière dans le monde. Cet esprit grandit au couvent. On voyait ce saint religieux toujours recueilli, attentif à la présence de Dieu. Il portait souvent son regard vers le ciel et on l'entendait, quand il se croyait seul, soupirer et adresser à JÉSUS, à Marie, à St Joseph, aux Sts Anges des paroles pleines de feu, remplies d'une suave et naïve affection.

Il avait une dévotion singulière envers saint Joseph, et s'adressait souvent à lui dans ses besoins. Mais qui dira sa vénération et sa tendresse filiale pour la Sainte Vierge Marie? Entendait-il prononcer son nom, passait-il devant une de ses images, il inclinait profondément la tête. Au jour de ses fêtes, il paraissait tout de feu, il parlait d'elle et de ses mystères avec des paroles et un accent qui trahissaient les lumières dont Dieu inondait son esprit, et les flammes qui dévoraient son cœur.

On le vit quelquefois ravi hors de lui-même danser et chanter devant une statue de sa divine Mère. Quelquefois, en ces jours de fêtes et d'exaltation sainte, rencontrant un de ses confrères, il l'entraînait devant la sainte image, en disant : « Venez, prosternons-nous et disons ensemble : Bénie, louée, glorifiée, soit à jamais la Vierge Immaculée. »

Ses mains étaient-elles libres, en allant, en venant, il égrenait son rosaire ; un travail était-il à faire, il se passait le rosaire au cou.

Rien ne peut dire son amour pour le Saint-Sacrement des autels. JÉSUS au tabernacle était vivant pour lui ; il l'attirait comme l'aimant attire le fer. La sainte Eglise dans l'oraison de l'office du Saint nous le présente comme un amant incomparable de la sainte Eucharistie. — Le matin il servait d'ordinaire plusieurs messes, et avec quelle piété! Il était avide de la sainte communion; et si

l'on veut savoir avec quelles ardeurs séraphiques il recevait le Pain des anges, on n'a qu'à lire les prières qu'il avait composées pour la préparation à ce banquet divin et pour l'action de grâces. On les a retrouvées dans ses papiers après sa mort, et ses historiens les ont consignées dans sa vie. Pendant la journée avait-il un moment libre, il courait au tabernacle comme le cerf altéré court à l'eau des fontaines, et parfois l'amour divin l'absorbait tellement que ses fonctions de portier en souffraient un peu : la cloche de la porte devait sonner alors plusieurs fois pour l'arracher à ses ravissements. — Mais c'était la nuit surtout qu'il pouvait satisfaire son amour pour le divin Prisonnier des Tabernacles. Pendant que tous ses confrères vont se reposer après matines, pendant plusieurs heures, le saint frère est là, à genoux sur les dalles du sanctuaire, seul, avec la lampe eucharistique et les anges. Tantôt il a les mains jointes à la hauteur du visage, — c'était sa coutume, — et le regard fixé sur la porte du tabernacle; tantôt il a les bras en croix; d'autres fois il se tient le front prosterné sur le pavé; et dans ces postures, il soupire, il pleure, il parle, redisant sa foi, ses espérances, son amour; il appelle Jésus en son cœur, il lui demande de convertir les pécheurs, d'établir son règne sur la terre.

Quand l'heure de se retirer était venue, il disait : « Jésus présent dans le Saint-Sacrement, veuillez me bénir et me permettre de me retirer. »

O grand Saint, maintenant que vous régnez dans le ciel, que vous voyez face à face Celui que vous avez tant adoré sous les voiles des Saintes Espèces, priez pour nous. Obtenez-nous les lumières nécessaires pour comprendre le « don de Dieu », l'ineffable Sacrement des autels; obtenez-nous cette pureté et ce dégagement de cœur qu'il faut pour goûter ce pain de vie.

Ces quelques pages diront assez, nous l'espérons, la vie toute céleste du saint frère. Ses vertus s'accroissaient sans cesse, ses mérites s'accumulaient, et Dieu faisait souvent

éclater sa sainteté admirable par d'étonnants prodiges qu'il serait trop long de redire.

Qu'il nous soit permis, pour la consolation des âmes pieuses qui subissent l'épreuve des grandes tentations par lesquelles Dieu achève de purifier ses serviteurs et les maintient dans l'humilité, et surtout pour l'instruction de tant de chrétiens tièdes et imprudents, de raconter un dernier trait de la vie du Frère Paschal.

Le démon apparaissait souvent à notre Saint, surtout la nuit, dans sa cellule et souvent il le rouait de coups, dont il portait le lendemain les traces visibles. Ne pouvant lasser sa patience, il mit toute sa puissance infernale en œuvre pour le faire tomber dans le péché, et dans le péché d'impureté dont ce cœur angélique avait toujours eu une extrême horreur. — Pendant plusieurs semaines, Satan exprima dans son imagination, en traits très vifs et enchanteurs, l'image d'une personne de la ville, et en même temps il excitait en lui, à l'endroit de celle-ci, les attraits les plus ardents de la volupté. Le Saint souffrait horriblement de ces assauts incessants. Il priait, se mortifiait, employait tous les moyens recommandés en pareil cas; les imaginations et les impressions dissipées un moment renaissaient soudain plus vives, plus pénétrantes. — Pendant ce temps le démon soumettait la personne en question aux mêmes tentations.

Un jour, — c'était en été, — pendant que tous les religieux prenaient le sommeil d'après le dîner[1], le Saint, qui était seul sur pied, se sentit tellement accablé par les suggestions infernales, qu'il courut devant le Tabernacle pour se recommander à Notre-Seigneur. Pendant qu'il prie, la sonnette de la porte retentit avec force. Le bon frère court et va ouvrir, en redisant son mot ordinaire : « Loué soit JÉSUS-CHRIST! » — Que voit-il? Cette malheureuse créature qui, elle, cédant à la tentation, accourait

[1] La méridienne est une nécessité dans les pays chauds, elle y est en usage même dans les couvents les plus austères.

au couvent pour trouver le saint frère. A son aspect, celui-ci est comme frappé de stupeur; elle, sans proférer une parole, mue par le démon qui l'obsède, se précipite les bras ouverts, pour l'embrasser; mais le Saint la repousse avec énergie, et fermant promptement la porte, il s'en retourne vers le Saint-Sacrement remercier Jésus de sa victoire qui mit fin à la lutte.

Combien de fois ce qu'on appelle affection dans le monde, n'est qu'une pure tentation diabolique; laquelle malheureusement, parce qu'on n'a pas de piété et qu'on ne fuit pas l'occasion, se termine non par la victoire, mais par les chutes honteuses, par le libertinage, ou un mariage maudit de Dieu! Combien sont aveugles et malheureux ceux qui s'unissent par des chaînes trempées non dans le feu d'un amour chrétien, mais dans les ardeurs de la volupté, et forgées non par la Providence, mais par les mains maudites de Satan!

Chapitre neuvième.

ENFIN l'heure allait sonner où le vaillant soldat du Christ devait être couronné, où cet ouvrier infatigable de Dieu devait recevoir son salaire.

Dieu lui fit connaître, à l'avance, son dernier jour. Cette nouvelle le remplit de joie, et d'une joie telle qu'elle éclatait dans ses traits et dans ses paroles. A quelque temps de là, il dit à un de ses frères : « N'auriez-vous pas la bonté de me laver les pieds avec de l'eau chaude?... » Comme son confrère s'étonnait de cette demande, il ajouta : « Il se peut que je doive bientôt recevoir les saintes huiles, et il convient qu'en cette circonstance, on ait les pieds bien propres. »

Quelques jours après, un lundi matin, le frère Paschal ne sortant pas de sa cellule, un de ses confrères alla le trouver et lui dit : « Frère, il est temps d'ouvrir l'église. »

« Voici les clefs, répondit le Saint, allez ouvrir vous-même; je me sens malade. »

Le Père Gardien averti, fit aussitôt chercher le médecin. Celui-ci trouva le mal très grave et ordonna au malade de s'aliter. Le supérieur lui fit accepter par obéissance, un matelas, des couvertures et du linge de corps.

Le mal s'aggrava aussitôt : le saint patient souffrait beaucoup, mais sans faire aucun mouvement, sans réclamer aucun soulagement, sans se plaindre, même par un soupir, il restait là, livré à la volonté divine. Il tenait en main son crucifix et le baisait souvent; ou, quand il le pouvait, il récitait le saint Rosaire, les regards fixés sur une image de la Ste Vierge. Sur sa demande, à la fin de la semaine, on lui administra les derniers sacrements qu'il reçut avec une grande piété.

Quand le bruit de sa maladie se répandit dans la ville, la tristesse fut générale. Un grand nombre d'hommes de la haute classe vinrent au couvent pour lui faire leurs adieux, se recommander à ses prières, et lui demander une bénédiction. Quoiqu'il ne fût pas prêtre, le saint malade les bénissait avec simplicité, et, d'une voix éteinte, leur donnait à chacun quelques avis, leur recommandant de bien servir Dieu et d'aimer les pauvres.

Il aurait fort désiré d'être seul pour se préparer dans la prière et l'union à JÉSUS et Marie, à paraître devant Dieu; mais ses confrères ne pouvaient se résoudre à le quitter. C'est un spectacle si beau, si grand, si édifiant que la mort d'un saint!

Le jour de la Pentecôte, il demanda qu'on lui remît sa pauvre bure rapiécée; on le satisfit. Quelques instants après : « A-t-on sonné la grand'messe? » dit-il.

On lui répond que oui, et la joie éclate sur sa figure; il savait sans doute que c'était là comme le signal du départ.

Il exprima le désir de mourir comme St François, son glorieux Père, étendu sur la terre nue; mais on n'acquiesça pas à sa demande.

Tout à coup, tenant son rosaire entrelacé dans ses mains, il s'écrie à haute voix : « JÉSUS! JÉSUS! » et faisant

le signe de la croix, il demande qu'on asperge d'eau bénite et son lit et sa cellule. On comprit que le démon se présentait à ses regards sous une forme horrible et menaçante.

Il rentra bientôt dans le calme et, entre dix et onze heures, au moment où le prêtre, qui célébrait la messe solennelle, élevait la sainte Hostie, il rendit son âme bénie à son Créateur.

C'était le 17 mai de l'an 1592, au couvent des Franciscains de Villeroyale. Il avait cinquante-deux ans.

Clément VIII gouvernait l'Eglise, et le roi Philippe II régnait sur l'Espagne.

Plusieurs personnes, en divers endroits du pays, au moment de la mort du Saint, le virent monter au ciel, comme Elie, sur un char de feu.

Il faudrait des volumes pour redire la tristesse du peuple et surtout des Franciscains, et pour raconter les démonstrations de respect, de vénération, d'amour de tous à l'égard des précieuses dépouilles du Saint. On dut retarder l'enterrement pendant plusieurs jours, et, pendant tout ce temps, la foule se pressait dans l'église du couvent, où le corps du Saint était exposé. C'est à qui lui baiserait les pieds, les mains, emporterait quelque parcelle de ses habits.

Dès lors les miracles les plus éclatants commencèrent à s'accomplir par son intercession et au contact de ses reliques, et depuis trois cents ans ces miracles se sont multipliés à l'infini.

Honorons ce Saint dont nous venons de lire la vie remercions Dieu de lui avoir accordé tant de grâces, et de l'honorer aux yeux des hommes par les merveilles les plus insignes. Mais surtout méditons ses exemples, et demandons-lui de nous obtenir d'imiter ses vertus. Puissions-nous, comme ce grand serviteur de Dieu, détacher nos cœurs des biens de la terre, aimer avec lui et comme lui le Saint-Sacrement, la Sainte Vierge et les pauvres de Jésus-Christ.

VIE DE SAINTE NOTBURGE.

Chapitre premier.

C'ÉTAIT au siècle passé, en l'an 1789. Un brave villageois, nommé Alexis Clément, du village de Demschali dans le Tyrol, ayant donné des raves à sa vache, elle en avala une si maladroitement qu'elle lui resta dans la gorge.

L'animal étouffe et gonfle. On cherche à extraire la rave ; impossible! On désespère de le secourir, et l'on s'attend à le voir expirer.

La femme du villageois, chrétienne pleine de foi, appelle ses deux petits enfants et leur dit : « Le bon Dieu nous a ravi déjà, l'an passé, notre bétail, et nous voilà sur le point de perdre encore notre vache. Venez avec moi, nous prierons ensemble sainte Notburge. Dieu entend les prières des enfants innocents et des mères désolées. »

Elle conduit ses enfants dans une chambre où se trouvait l'image de sainte Notburge ; tous trois tombent à genoux et invoquent avec ferveur et confiance la Sainte, lui promettant un pèlerinage à son sanctuaire.

Tout à coup on entend la vache beugler.

Elle était sortie de l'étable, et, délivrée de sa rave malencontreuse, elle courait joyeuse vers les champs.

Sainte Notburge avait exaucé ces cœurs suppliants.

Le bienfait obtenu, l'épouse d'Alexis, comme il arrive trop souvent, même aux bons chrétiens, tarda à accomplir son vœu. Un soir, comme elle se retirait pour prendre son repos, elle crut voir la Sainte qui lui reprochait son ingratitude. Le 23 juin, elle alla enfin à Ebensfeld, fit dire une messe à l'autel de la Sainte et offrit un cierge en son honneur.

Sainte Notburge, peu connue en France et en Belgique, est singulièrement en honneur dans le Tyrol, la Carniole et la Bavière : chacun veut posséder son image ; on sait son histoire par cœur dès l'enfance ; on l'invoque avec confiance en toutes circonstances, et elle multiplie les miracles en faveur de ceux qui recourent à elle. Le peuple l'appelle dans sa naïveté la *Patronne des pauvres et des animaux*.

C'est l'histoire de cette Sainte que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Elle naquit à Rattenberg, localité du Tyrol Autrichien, en l'an 1265. Son père était un fabricant de chapeaux. L'histoire ne nous a conservé ni le nom des parents de notre Sainte, ni aucune particularité de son enfance.

Non loin de Rattenberg, au flanc d'une montagne, un antique manoir dressait ses fiers créneaux. C'était la demeure des comtes de Rottenbourg. Le seigneur qui l'habitait à la fin du XIIIe siècle, s'appelait Henri, et son épouse avait nom Gutta. En 1283, Notburge, âgée de 18 ans, entra à leur service comme cuisinière.

Quels dangers ne courent pas la foi et les mœurs des jeunes filles de cet âge qui sont obligées de quitter leur mère pour entrer en condition.

Une piété solide peut seule les conserver au milieu des périls nombreux qu'elles rencontrent.

.La jeune Notburge, élevée par de bons parents, avait cette piété.

Elle aimait singulièrement la prière, y consacrait tous les instants dont ses occupations lui permettaient de disposer. De naïves peintures qui se voient encore dans son sanctuaire d'Eben, nous la représentent à genoux dans sa cuisine et disant son chapelet les bras en croix pendant que les aliments cuisent sur le foyer. Au bas du tableau on lit ces mots : *labores suos omnes inter preces peragit;* c'est en priant qu'elle accomplit tous ses travaux.

Servante modèle, elle était très laborieuse. Ses maîtres

étaient-ils absents, la cuisine lui donnait moins de besogne; elle employait ses loisirs à filer en compagnie des autres servantes du château, qu'elle entretenait de discours pieux.

Rien n'égalait sa modestie. Ses paroles étaient toujours chastes, réservées; son regard toujours voilé d'une sainte pudeur. Arrivait-il qu'on se permît en sa présence des discours inconvenants, elle en témoignait vivement et sans respect humain son mécontentement.

— Ainsi devraient toujours être et agir nos jeunes filles chrétiennes.

Mais une vertu plus haute encore brillait dans cette humble servante, c'était son amour pour les pauvres.

Avec la permission de ses maîtres, elle donnait aux mendiants ou portait aux pauvres habitants des environs les restes de la table. Elle ajoutait, — ce que devraient toujours faire les chrétiens, — à l'aumône corporelle l'aumône spirituelle. Elle donnait à ses protégés, que sa bonté disposait à bien recevoir ses paroles, de sages avis pour les exciter à la vertu et à porter en patience leurs privations.

Cependant tous n'applaudissaient pas à la charité de Notburge. Ottilie, belle-fille de son maître et seigneur, qui, avec son mari, habitait le château de Rottenbourg, ne voyait qu'avec peine les aumônes que faisait la cuisinière.

Cette jeune dame était atteinte de ce vice dont souffrent tant d'âmes, dans toutes les conditions, et sans s'en douter, du vice de l'avarice, que l'Ecriture proclame la source de tous les maux, et que saint Paul appelle une idolâtrie. Elle appelait les aumônes de Notburge des prodigalités, et, ne pouvant rien plus, elle témoignait souvent à celle-ci, et de toutes façons, sa mauvaise humeur.

Le Saint-Esprit nous apprend que ceux qui veulent pratiquer la piété, vivre généreusement suivant les maximes de l'Evangile, souffriront persécution.

Notburge connaissait ce divin avertissement; elle subit sans trouble ces contradictions et continua à secourir les pauvres de tout son pouvoir.

Chapitre deuxième.

QUELQUES années se passèrent et la situation changea en s'aggravant. Ses vieux maîtres le comte Henri et son épouse Gutta moururent, et Ottilie devint la maîtresse du château.

Le premier usage qu'elle fit de son autorité fut d'interdire à Notburge de donner encore aux pauvres la desserte de la table : « Nous avons des porcs à l'engrais, dit-elle, c'est à ces bêtes que désormais vous donnerez ces restes. »

On serait tenté de dire que ce trait manque au portrait du mauvais riche, tracé par notre divin Sauveur!

Le cœur de Notburge saigna en entendant une telle parole!... « Quoi, se disait-elle, les pauvres de Jésus-Christ auront donc faim, et les pourceaux seront rassasiés! »

Elle se souvint alors de la parole de saint Jean, en sa première épître (III, 18) : « Dieu nous a fait connaître son amour en donnant sa vie pour nous, nous devons être prêts aussi, si nous aimons vraiment notre prochain, à donner notre vie pour lui. »

Sa résolution fut prise à l'instant : elle partagera avec ses frères indigents la nourriture à laquelle elle a droit ; et, chaque vendredi, pour faire plus grande la part des malheureux, elle se contentera pour elle-même de pain et d'eau.

« Qui incline à la miséricorde, dit le Saint-Esprit au livre des Proverbes (XXII), sera béni, car il partage son pain avec les pauvres. »

L'avare maîtresse aurait dû s'instruire à l'école de ce cœur généreux; mais non : chose à peine croyable, ces aumônes, fruits de tels sacrifices, lui déplurent et accrurent son aversion pour sa sainte domestique [1].

[1] « Ecce iste coopertus est auro et argento et omnis spiritus non est in visceribus ejus. » *Habacuc*, II, 19. Voyez cet homme couvert d'or et d'argent : il semble qu'il n'y a pas d'âme en ses entrailles.

Les yeux malades trouvent le soleil déplaisant.

Un jour que son mari revenait au château, après avoir passé quelque temps à la cour de son suzerain, elle se plaignit amèrement de Notburge : « Cette fille, dit-elle, avec ses compassions exagérées pour tous les mendiants, nous attire ici une foule de vagabonds. Le château en est, chaque jour, assiégé; et, vraiment, en votre absence, je ne suis pas du tout rassurée quand je vois dans la cour cette armée de gens sans aveu. »

Le comte Henri [1] entra malheureusement dans les sentiments de sa femme.

Un jour, il rencontra sur la route royale, Notburge, s'en allant le pas allègre et le cœur joyeux, porter quelque nourriture aux pauvres d'un hameau voisin. — Il l'arrête : — « Que portez-vous là? » lui dit-il. — La Sainte ouvre son tablier qui renfermait les vivres, et le comte n'y aperçoit que des copeaux. — « Et qu'avez-vous dans cette cruche? » Et sans attendre la réponse, il saisit la cruche, la porte à ses lèvres, soupçonnant sans doute que la servante lui prenait son meilleur vin; mais il la rend aussitôt à celle-ci avec dépit : « Misérable, dit-il, vous me jouez! C'est de la lessive que contient ce vase!... » et il continua son chemin vers le château. — Il raconta son aventure à son épouse qui accusa la servante de ruse et en prit occasion pour achever de la perdre dans l'esprit de son mari.

Tous deux convinrent de la renvoyer.

Quand elle rentra, joyeuse des besoins qu'elle avait soulagés, des larmes qu'elle avait essuyées, comme elle se remettait tranquille au travail, ignorant le miracle qui s'était accompli, sa maîtresse la fit appeler : « Notburge, lui dit-elle, vous avez été assez effrontée pour vous moquer de votre maître et seigneur, mon noble époux : vous avez voulu lui faire croire que vous ne portez à vos pauvres que des copeaux et de la lessive. Désormais vous

1 Il portait le même nom que son père, et les historiens lui donnent le nom de Henri II.

n'êtes plus de la maison; vous irez offrir vos services ailleurs. »

Surprise, mais non troublée, Notburge répondit : « Que la sainte volonté de Dieu soit faite, madame. Je m'en vais ramasser mes pauvres hardes,... et, Dieu aidant, je trouverai bien quelque service où je pourrai gagner ma vie, servir mon Dieu et soulager ses pauvres. »

— Elle se retira. — Seule dans sa chambre, elle se jeta à genoux et demanda à Notre-Seigneur de l'aider en ce moment pénible et de lui faire connaître où elle devait diriger ses pas.

Plusieurs châtelaines des environs, en diverses circonstances, lui avaient témoigné une grande bienveillance et le désir de l'avoir à leur service.

Elle inclinait d'abord à profiter de ces offres, mais tout à coup : « Non, se dit-elle, je préfère devenir la servante de quelque brave fermier; au village je serai plus près des pauvres et plus libre de les aider. Souvent l'humble toit du cultivateur abrite, plus que les châteaux, des âmes bonnes et compatissantes. »

— Son paquet de hardes fut bientôt fait; il n'était pas lourd; et elle se disposait à partir, quand un domestique arrive en toute hâte : « Vite, Notburge, accourez, lui dit-il, notre dame vient de tomber gravement malade. »

Il y avait un devoir de charité à accomplir, Notburge *fut encore de la maison!*

Elle accourt au lit de douleurs où Ottilie gémissait; elle lui donne tous les soins qu'elle peut. On fait appeler le médecin qui constate l'extrême gravité de ce mal si subit.

Dès lors Notburge s'applique à procurer à sa maîtresse la grâce d'une bonne mort; grâce insigne et rare pour le mauvais riche. Mais que ne peuvent pas les prières et les larmes d'une sainte! L'humble cuisinière renvoyée, pria et pleura au pied de son crucifix, elle invoqua la Sainte Vierge, refuge des pécheurs, Joseph, le patron de la bonne mort. Ensuite, pleine d'une sainte hardiesse, et, s'appuyant sur

Dieu, elle adressa à la malade des paroles capables de la faire rentrer en elle-même : « Vous auriez dû, madame, lui dit-elle, suivant le conseil de Notre-Seigneur, vous faire des amis dans le ciel et vous y préparer des trésors, en aimant et en soulageant des pauvres ; vous ne l'avez pas fait. Vous avez préféré augmenter vos trésors de la terre ; vous avez préféré vos porcs aux pauvres qui sont les amis de Dieu ! Quelle folie !... Toutefois ne vous découragez pas. Dieu est bon, il pardonne au prodigue qui revient, il pardonne aussi à l'avare qui se repent. Reconnaissez votre faute, pleurez-la, recevez avec piété les derniers sacrements, et, j'en ai la confiance, Dieu vous fera miséricorde. »

La châtelaine eut le bon esprit et la grâce de bien recevoir ces avertisssements, et d'en profiter ; elle reçut les derniers sacrements avec foi et piété et ne tarda pas à rendre le dernier soupir.

A part son mari, personne ne pleura sa mort que chacun regardait comme un châtiment de sa dureté envers les malheureux et de sa conduite injuste à l'égard de sa pieuse servante.

Dieu pourtant lui fit miséricorde, ainsi qu'il est permis de le croire d'après le fait suivant que nous racontent les historiens de sainte Notburge.

A peine était-elle descendue au tombeau, que le château de Rottenbourg fut troublé, chaque nuit, par un tumulte étrange. Un spectre apparaissait dans l'étable à porcs, poussant un cri semblable à celui de ces animaux. Ceux-ci, épouvantés, faisaient entendre, tous ensemble, de formidables grognements, et se débattaient furieusement, comme s'ils avaient été poursuivis et frappés par l'apparition.

Tout le monde s'éveillait : on accourait, et chacun voyait le spectre qui s'enfuyait.

Le fait bien constaté, le comte Henri pria les religieux du monastère de Saint-Georges, situé dans les environs, de

délivrer, par les exorcismes, sa demeure et ses étables de ce malencontreux et terrible visiteur. — Un moine vint et, quand le spectre apparut, il fit les prières de l'Église, puis il adjura l'apparition de se faire connaître.

« Je suis Ottilie, répondit-elle. Dieu m'a fait miséricorde; mais je souffre horriblement pour mes péchés et surtout pour ma dureté envers les pauvres. La Majesté divine pour m'humilier et instruire les hommes, m'inflige ce châtiment d'apparaître sous cet aspect, en ce lieu et en poussant ces grognements. Que mon époux fasse prier beaucoup pour moi et qu'il répande d'abondantes aumônes à mon intention, et je serai soulagée. »

Le spectre, ayant ainsi parlé, disparut. Les bruits cessèrent, et le comte fit célébrer un grand nombre de messes et donna aux malheureux d'abondants secours.

Chapitre troisième.

REVENONS à notre Sainte.

Après avoir rendu les derniers devoirs à sa maîtresse, elle quitta le château et se dirigea vers un humble hameau appelé Eben. Elle y fut reçue comme servante par un fermier du lieu. Mais avant de s'engager à son service, elle convint expressément que le samedi et la veille des fêtes, suivant la coutume de ce pays, elle pourrait cesser plus tôt le travail pour consacrer quelques heures à ses dévotions.

Cette convention donna lieu à un miracle éclatant, signalé dans toutes les histoires de la Sainte, et que le pinceau des peintres a souvent reproduit.

C'était au temps de la moisson, un samedi.

L'heure de cesser le travail ayant sonné, Notburge se disposait à quitter les champs.

« La besogne est pressante, dit le maître, continuons à engerber. »

« Dieu ne l'entend pas ainsi, dit la pieuse servante, et ma faucille va vous le prouver. »

Ce disant, elle lève sa faucille dans les airs et la lâche. L'instrument reste suspendu dans le vide et, pendant que le fermier et les moissonneurs regardent, ébahis, ce prodige, la Sainte se dirige vers la chapelle du village, dédiée à saint Rupert, pour s'y livrer à la prière.

Le champ où le miracle s'accomplit se montre encore aujourd'hui, dit l'historien Roschman, et s'appelle le champ de la maison du chanoine.

Le même historien dit que le peuple de cette religieuse contrée ayant laissé tomber la coutume de ces sortes de vigiles sacrées, Dieu l'en punit pendant sept ans par des grêles qui, chaque été, ravageaient les moissons. On reprit cette sainte coutume, et le fléau cessa.

Quelle leçon pour ceux qui travaillent ou font travailler le jour même du Seigneur! Le malaise général qui atteint, en ce moment, l'industrie, le commerce et l'agriculture, n'est-il pas dû surtout à la violation du saint jour?

Grandement amie de la prière, Notburge, cependant, ne négligeait aucun de ses devoirs d'état. Tous les travaux lui convenaient, et elle avait surtout à la ferme le soin du bétail; *humble occupation qu'elle sanctifiait par des vues de foi et en y portant son grand esprit de prière.*

La prospérité entra avec cette sainte fille dans la ferme de son maître. Dieu n'attend pas toujours l'éternité pour montrer quel cas il fait des âmes pures, pieuses, saintes.

Si les bénédictions du ciel étaient entrées avec notre Sainte dans la métairie d'Eben, son départ du château de Rottenbourg semblait y avoir attiré la malédiction. Tous les malheurs, depuis lors, s'étaient abattus l'un après l'autre sur le comte Henri II. Peu de temps après la mort de son épouse, la guerre avait éclaté entre l'archiduc d'Autriche, souverain du Tyrol, et le duc Othon de Bavière. Henri, qui avait une charge importante à la cour de son suzerain, dut prendre parti pour lui. Son frère Sigefried, au contraire, embrassa la cause du duc de Bavière.

Le château de Rottenbourg fut pris et brûlé, et les

autres propriétés d'Henri ravagées, et cela par son propre frère.

Dans cette extrémité, presque réduit au désespoir, l'ancien maître de Notburge se dirigea, un jour, vers le monastère bénédictin de Saint-Georges. Il aimait à s'y rendre en des temps plus heureux et à jouir de la société des moines. Aujourd'hui qu'il est réduit à la dernière détresse, il sent que c'est auprès de ces hommes de Dieu, de *ces échappés du monde,* qu'il trouvera le conseil qui éclaire, la parole qui fortifie.

— Non loin du couvent, à côté du chemin montant qui y conduit, une humble chapelle ombragée d'un tilleul se présente à ses regards.

On y vénérait une image miraculeuse de la Mère des douleurs; de celle qui est appelée la consolatrice des affligés, le secours des chrétiens.

Henri s'agenouilla devant la Madone et pria avec ferveur.

Poursuivant ensuite sa route il arriva au monastère et demanda l'abbé, vieillard vénérable, rempli de l'esprit de Dieu et qui était son confesseur ordinaire et son directeur spirituel.

Heureux les hommes du monde, heureux les riches comme les pauvres, s'ils prenaient pour inspirateur principal de leur vie, quelque prêtre intelligent, pieux et ferme! Que d'égarements en moins et que de vertus en plus dans leur existence souvent si vide, parfois si misérable.

L'abbé ayant écouté le récit que lui fit le comte, de toutes ses infortunes, lui dit : « Il est aisé de voir que le malheur est entré chez vous du jour que vous avez renvoyé Notburge, cette humble fille dont je sais la grande vertu, la vie toute sainte. Elle est de ces âmes qui, comme Judith, plus par leur présence et leur prière que par leur action, peuvent sauver une maison, pourraient sauver tout un peuple.

« Ce que je vous conseille donc d'abord, c'est de faire

tout ce qui est en vous pour la ramener à votre service. Je sais qu'elle vous porte toujours le plus vif intérêt ; elle est au courant de tous vos malheurs et ne cesse de prier pour vous. »

Henri II goûta cet avis.

Rentré au château il monte à cheval sans tarder et se dirige vers Eben.

Le noble, oubliant sa fierté, va implorer une humble servante! Mais cette servante est une sainte, et la sainteté est une noblesse divine qui dépasse, de toute la hauteur des cieux, toutes les grandeurs humaines.

Quand il fut en présence de son ancienne cuisinière : « Notburge, lui dit-il, vous savez toutes mes épreuves. Resté veuf avec un fils qui a maintenant dix ans, je n'ai plus eu, depuis votre départ, un jour de paix et de joie. La guerre m'a fait subir des pertes immenses. Cependant je ne veux pas perdre l'espérance : Dieu peut m'aider et relever toutes mes ruines.

« Je vais prendre une nouvelle épouse, Marguerite de Hochemken, et je viens vous conjurer de vouloir bien rentrer à mon service. Je suis certain que vous trouverez dans ma seconde femme une maîtresse sage et bonne, et je vous promets que vous pourrez, en toute liberté, faire l'aumône aux pauvres.

« Noble seigneur Henri, répondit Notburge, je suis touchée de vos malheurs; il me sera agréable de rentrer sous votre toit, comme votre humble servante ; mais je ne puis sans son assentiment quitter le maître que je sers et qui m'a accueillie, et m'a toujours traitée avec tant de bonté.»

Le comte s'aboucha avec le fermier et le pria avec instance de consentir au départ de sa pieuse domestique. Celui-ci ne s'y résignait qu'à regret; mais il ne voulait pas déplaire au seigneur de Rottenbourg; il laissa donc partir Notburge.

Chapitre quatrième.

BIENTOT réinstallée en son ancienne demeure, notre Sainte dit à son maître : « Je compte mourir ici. Quand Dieu aura rappelé mon âme à lui, vous mettrez le cercueil qui renfermera mes restes mortels, sur un chariot attelé de deux bœufs, et vous laisserez ces bœufs se diriger en liberté vers l'endroit que Dieu leur désignera et où mon corps doit reposer. »

Le comte Henri fut surpris d'une telle disposition; mais il promit de l'exécuter.

Notburge reprit ses humbles fonctions de cuisinière et ses habitudes de vie pieuse et charitable qu'elle avait au temps de dame Gutta, sa première maîtresse. Son esprit de travail, son respect pour ses maîtres, son humble soumission, furent ce qu'ils avaient toujours été.

De son second mariage le come Henri II eut encore un fils. Notre Sainte, que tout le monde vénérait, prit un grand soin des deux jeunes enfants de son maître. Elle leur inspira le goût de la piété et les porta par ses paroles et surtout par ses exemples à la pratique de toutes les vertus chrétiennes.

Le château, sous sa discrète mais irrésistible influence, ressemblait à un couvent. Tout le monde y vivait dans la concorde, dans l'accomplissement de ses devoirs d'état et dans la pratique d'une vraie piété.

Notburge, l'humble servante, sut également réconcilier les deux frères, Henri et Sigefried, que la guerre avait divisés.

La prospérité rentra avec elle dans le manoir de Rottenbourg.

Notre Sainte y vécut encore, dans l'exercice de toutes les vertus, environ dix-huit ans. En 1313, n'ayant pas encore atteint l'âge de cinquante ans, elle tomba gravement malade et comprit bientôt que ses derniers jours étaient arrivés.

Elle se prépara à la mort par la prière et la patience, reçut les saints Sacrements avec une piété admirable, donna ses derniers conseils à la famille, aux serviteurs du château et à tous ceux qui la visitaient, et rendit son âme à Dieu, au commencement du mois de septembre.

Quand le jour fut venu de confier au sépulcre les restes mortels de cette sainte vierge du Christ, on déposa, avec respect, son corps dans un cercueil et, suivant sa demande, on mit le cercueil sur un chariot attelé de deux bœufs. La porte de la cour du château ayant été ouverte, les deux animaux se mirent aussitôt en marche d'eux-mêmes. Ils prirent le chemin appelé dans le pays route royale et descendirent vers la vallée où coule l'Inn. Derrière le chariot suivait le cortège funèbre : un prêtre, puis le comte Henri II et son fils aîné, à cheval, enfin les serviteurs du château et une multitude de villageois et de pauvres. La douleur de tous éclatait en larmes et en sanglots. C'était la liturgie de la vénération, de l'amour et de la reconnaissance.

Tout à coup, au grand étonnement de tous, les bœufs quittent la route, et, à travers champs, entraînent le char chargé de son précieux dépôt, vers les rives de l'Inn. Ils arrivent au bord de la rivière dont les pluies ont singulièrement grossi les ondes.

O miracle! les flots s'arrêtent, comme ceux du Jourdain devant l'Arche, et livrent leur lit à sec pour le passage du chariot. Arrivés sur l'autre rive, les deux bœufs continuent leur course et arrivent au village de Genbach, situé au pied de la montagne sur laquelle se trouve le hameau d'Eben.

La rivière, aussitôt que le char fut passé, ayant repris son cours, le cortège dut la passer en barque.

Comme si les bœufs avaient la conscience de cette situation, ils s'arrêtèrent sur la place de Genbach pendant une demi-heure.

Quand le cortège les eut rejoints, ils se remirent en marche par le chemin ardu qui conduisait à Eben.

Arrivés dans cet endroit, ils s'arrêtent d'eux-mêmes, comme pour se reposer, à l'ombre d'un immense coudrier, puis, après quelques instants, ils se dirigent vers la chapelle dédiée à St Rupert et qui était l'église du lieu.

Ils pénètrent, par un vrai miracle, dans cet étroit sanctuaire; une main invisible descend le cercueil du chariot et le dépose devant l'autel; puis les bœufs sortent sans tarder de l'édifice et se retrouvent au dehors, avec leur char vide.

Il est impossible de dépeindre l'étonnement de tous en présence de cette merveille sans exemple.

On fit les prières accoutumées de l'Eglise, puis on creusa sous les dalles du sanctuaire, le tombeau, où, le lendemain, après le service funèbre, on descendit le corps de la Sainte.

C'était là que, par la volonté divine, devait reposer les restes sacrés de la vierge Notburge; c'était dans ce sanctuaire de St-Rupert où elle avait tant prié et pleuré, pendant son séjour à Eben, que Dieu voulait montrer, par des siècles de miracles, la sainteté extraordinaire où s'était élevée cette humble servante.

Du château de Rottenbourg, on aperçoit, dans le lointain, au flanc d'une montagne, se dresser l'humble sanctuaire de St-Rupert. Notburge le contemplait souvent et avec émotion pendant le second séjour qu'elle fit chez le comte Henri. On avait remarqué que, souvent, à genoux dans sa chambre, la fenêtre ouverte, elle priait longtemps les yeux tournés vers cette humble église.

Etait-ce au souvenir des grâces qu'elle avait reçues dans ce saint lieu, des heures délicieuses qu'elle y avait passées? ou bien Dieu lui avait-il dévoilé l'avenir et montré dans la suite des temps, les misères sans nombre dont son intercession toute-puissante obtiendrait le soulagement?

Mais reprenons et achevons notre récit.

Le comte Henri, après le service funèbre, pria et pleura longtemps sur la tombe de sa bienheureuse servante. Il se

recommanda à elle et mit sa famille et ses biens sous sa douce et puissante protection.

A la place du coudrier sous l'ombre duquel les bœufs s'étaient reposés, il fit planter un tilleul qui, pendant de longues années, rappela à tous le fait miraculeux.

A Genbach, où le char s'était arrêté une demi-heure, il fit construire une humble chapelle, dont on voit encore des restes, et dont le tronc reçoit, en l'honneur de sainte Notburge, les aumônes des pèlerins.

Le culte de cette Sainte, approuvé par l'Eglise, est, comme nous l'avons dit au début de cette histoire, en grand honneur dans le Tyrol, la Carniole et la Bavière. Innombrables sont les miracles obtenus, depuis bientôt six cents ans, par l'intercession de cette *Patronne des pauvres et des animaux*.

Recourons à elle dans nos besoins, mais surtout profitons des exemples qu'elle nous a donnés. Aimons les positions humbles et sanctifions celle que Dieu nous a faite, par le travail, l'humilité, la patience, la prière et une grande charité envers nos frères. Amen.



LE PRINCE MODÈLE OU VIE DU BIEN-HEUREUX FERDINAND DE PORTUGAL.

Chapitre premier.

Naissance et enfance du Bienheureux.

L'INFANT [1] Ferdinand, prince du Portugal, dont nous allons raconter la vie et le martyre, était le cinquième fils du roi Jean et de la reine Philippe, sœur du roi Henri IV d'Angleterre.

Comme il était sur le point de voir le jour, la reine sa mère fut prise d'une fièvre intense. Les médecins, désespérant de le sauver, ordonnèrent un remède qui, en accélérant la naissance de l'enfant, devait conserver la mère. Le roi lui-même présenta le breuvage à son épouse.

Les mères se dévouent facilement, et jusqu'à la mort, à leurs enfants quand ils sont nés ; elles leur *doivent* ce dévouement *surtout* avant leur naissance.

La reine Philippe en était persuadée ; aussi, sachant qu'en prenant ce breuvage, elle exposait la vie de son enfant, elle refusa de le prendre. « Je ne veux pas, dit-elle, sauver mes jours aux dépens du salut éternel de mon enfant. J'ai confiance dans la vertu de la sainte Croix qui peut nous sauver tous deux. »

Le roi, entrant dans les sentiments de sa vertueuse épouse, brisa le vase qu'il tenait en main et ordonna d'aller chercher la relique précieuse de la vraie Croix que l'on conservait dans une église de la ville.

Dieu aime et secourt souvent d'une façon miraculeuse les âmes *généreuses* et *confiantes*.

L'auguste malade vénéra la sainte relique, et la porta sur elle ; à ses prières confiantes, elle ajouta un vœu au

1 Infant, Infante, noms qu'on donne aux princes et aux princesses dans certaines familles royales, entre autres en Portugal et en Espagne.

Seigneur. Quelques jours après, la fièvre avait disparu et elle mettait heureusement au monde un fils qui fut appelé Ferdinand.

— C'était le 29 septembre de l'an 1402.

Le petit prince, à sa naissance, était difforme, et si chétif qu'on se hâta de lui faire administrer le saint Baptême, craignant de le voir expirer à toute heure. Dieu pourtant lui conserva la vie; mais jusqu'à l'âge de 25 ans il eut une santé débile; des maladies graves le visitèrent souvent, et il souffrait de maux de cœur continuels.

Mais dans ce corps languissant, le Créateur avait mis une âme grande et énergique. La grâce du saint Baptême se développant en elle sous la double influence des secours du ciel et *d'une éducation vraiment chrétienne*, le jeune prince fit paraître, dès sa première enfance, les plus admirables dispositions pour la vertu.

Dès qu'il sut lire, il montra un attrait singulier *pour la lecture de l'histoire sainte, et des divines Ecritures*, et il semblait que le Saint-Esprit lui en donnait une intelligence particulière bien au-dessus de son âge. Sa conversation avait le don de charmer tout le monde, tant il y paraissait de candeur, de piété, d'esprit précoce. Sa pureté était vraiment angélique; et sa réserve avec les personnes de sexe différent qui étaient à son service ou qui l'approchaient, était extrême.

Mais qui dira l'*amour de ce jeune prince pour la prière?*

A l'âge de quatorze ans, il prit la sainte habitude de réciter les heures canoniales. Il avait une chapelle particulière dans laquelle un clergé nombreux et pieux célébrait les saints offices. Il était rempli d'une si haute idée de la majesté de Dieu, qu'il voulait qu'on fît toutes les cérémonies sacrées avec exactitude, dignité et une piété profonde.

Portait-on le Saint-Sacrement en procession ou en viatique aux malades, il l'accompagnait un flambeau à la main. *Les offices de la Semaine sainte* paraissent si longs à

nos chrétiens attiédis qu'ils les désertent; l'Infant Ferdinand, lui, voulait qu'on les célébrât avec une grande solennité, et il n'aurait pas voulu en manquer la moindre partie.

Chapitre deuxième.

Jeunesse du prince. — Ses vertus.

BEAUCOUP de chrétiens, parmi le peuple et chez les grands, semblent croire que tout le christianisme consiste à satisfaire aux devoirs de la religion, et que, les exercices du culte accomplis, on peut vivre à peu près à son gré.

Telles n'étaient point les pensées du jeune prince dont nous racontons la vie. Il savait qu'être chrétien c'est, *avant tout*, accomplir les commandements de Dieu et ceux de son Eglise, et faire, suivant l'expression du Psalmiste, de la parole de Dieu la lumière de chacun de ses pas : *lucerna pedibus meis verbum tuum.*

L'Ecriture dit : *tout pouvoir vient de Dieu; soyez soumis à vos supérieurs, respectez toute autorité légitime.* Le prince Ferdinand, fidèle à ces enseignements divins, rendit à ses parents, tant qu'ils vécurent, tous les devoirs du respect le plus profond, de l'obéissance la plus entière. — Son père étant mort, il vit monter sur le trône l'Infant Edouard, son frère aîné.

Le nouveau roi n'eut pas de sujet plus respectueux, ni plus dévoué à l'accomplissement de ses royales volontés que le prince Ferdinand.

La religion chrétienne apprend aux grands, aux princes eux-mêmes à respecter l'autorité légitime; l'esprit moderne, inspiré par satan et nourri par les journaux, fait du plus humble citoyen un juge, un censeur, et souvent un contempteur du pouvoir. Lequel de ces deux systèmes est vrai, et lequel des deux vaudra aux nations la stabilité, la paix et le bonheur?

Sujet soumis et respectueux à l'égard du roi son frère, le *prince Ferdinand était pour tous ses subordonnés un maître modèle.*

Puissent les grands du monde, puissent tous les patrons et les pères de famille entre les mains desquels notre livre parviendrait, méditer les exemples que nous allons rapporter et s'en inspirer toute leur vie.

Tous ceux qui, à un degré quelconque, étaient au service du jeune prince Ferdinand, furent toujours l'objet de sa sollicitude ; leurs intérêts étaient les siens, leur santé, leur bien-être lui étaient vivement à cœur. *Sa bonté*, qui *était celle d'un père*, je devrais dire d'une mère, ne dégénérait cependant pas en laisser-aller et en mollesse. *Il restait toujours supérieur*, et son commandement, quoique empreint d'une grande douceur, était toujours plein de dignité, et imprimait à chacun le sentiment et le respect de son autorité.

Persuadé que tout supérieur a, dans une mesure, charge d'âmes à l'égard de ses subordonnés, le vertueux prince était surtout plein de sollicitude pour les intérêts spirituels des siens [1]. *Il veillait donc sur leurs mœurs* qu'il voulait pures et chrétiennes; *il les portait à la prière et à la réception des sacrements*, plus encore par son exemple que par ses paroles.

Il avait obtenu du Saint-Siège que toute personne qui avait fait partie de sa maison pendant sept ans, ou qui mourait à son service, eût droit, à l'article de la mort, à une indulgence plénière.

Mais la sphère d'action, d'influence, d'édification d'un grand de la terre s'étend bien au delà de ceux de sa maison ; elle atteint la foule de ceux qui l'abordent comme amis, comme solliciteurs, ou à tant d'autres titres. —

1 « Si quis suorum et maxime domesticorum curam non habet, fidem negavit et est infideli deterior. » Si quelqu'un n'a pas soin de ses inférieurs et surtout de ceux de sa maison, il est devant Dieu comme un négateur de la foi, et pire qu'un infidèle — St Paul.

Pour tous l'Infant Ferdinand était le prince chrétien, bon, édifiant, zélé.

Son abord était facile. Ses domestiques avaient ordre d'introduire toujours ceux qui voulaient lui parler et réclamer de lui quelque faveur. Quand ces personnes étaient des ecclésiastiques ou des religieux, il leur témoignait de grands respects à cause de leur caractère sacré. Il savait, — et les chrétiens de nos jours le devraient savoir aussi, — que dans l'Ancienne Loi déjà le Saint-Esprit disait aux juifs : « Honorez Dieu de toute votre âme et rendez à ses prêtres toutes sortes de respect », *honora Deum ex tota anima tua et honorifica sacerdotes.* (Eccli., VII.)

Il savait aussi que Jérémie attribuait en partie les maux dont Jérusalem était accablée, à l'insolence du peuple à l'égard des prêtres : *facies sacerdotum non erubuerunt neque senum miserti sunt.* (Lament., IV.)

Après le prêtre ce qu'il y a de plus grand dans l'humanité c'est le malheureux. Les sages du paganisme avaient un certain instinct de cette vérité, et l'un d'eux disait ce beau mot, un des plus chrétiens qu'ils aient prononcés : *res sacra miser*, le malheureux est une chose sacrée.

Le vertueux Infant Ferdinand, si rempli des enseignements de la foi, croyait de tout son cœur au caractère sacré du malheureux. Il recevait avec une sorte de déférence, les pauvres, les malades, les nécessiteux de toutes sortes qui venaient à lui, et il n'épargnait rien pour leur venir en aide.

Il s'était tracé pour règle de donner le dixième de ses revenus en aumône ; mais il dépassait souvent en cela les bornes qu'il avait posées. Il avait ordonné à son intendant de *payer toujours avec exactitude ses fournisseurs*, de ne pas disputer sur les prix, et de réparer avec soin les injustices commises par ceux de sa maison. Il aimait à faire des largesses aux monastères.

— Bossuet dans son magnifique ouvrage sur « la politique d'après les Livres saints », ouvrage trop peu lu, dit ces paroles qui méritent d'être méditées.

« La Loi[1] serait trop inhumaine, en partageant les biens, si elle ne donnait aux pauvres quelque recours sur les riches. Elle ordonne, dans cet esprit, d'exiger ses dettes avec grande modération et elle s'étudie en toutes choses à entretenir dans les citoyens l'*esprit de secours mutuels.* C'est ainsi que la Loi remet en quelque sorte en communauté les biens qui ont été partagés pour la commodité publique et particulière. Elle dit, entre autres choses : « Quand vous ferez votre moisson, si vous oubliez quelque gerbe, ne retournez pas sur vos pas pour l'enlever, mais laissez-la enlever à l'étranger, à l'orphelin, à la veuve, afin que le Seigneur vous bénisse dans tous les travaux de vos mains. »

« Moïse rappelle par ce moyen, dans la mémoire des possesseurs, qu'ils doivent toujours regarder la terre comme la mère commune et la nourrice de tous les hommes, et ne veut pas que le partage qu'on en a fait leur fasse oublier le droit primitif de la nature. »

Le pieux prince dont nous écrivons l'histoire, était rempli de ces maximes où la charité se confond presque avec la justice, et il y conformait toute sa conduite dans l'administration de ses biens, dans tous ses rapports avec ses tenanciers. — Il est impossible du reste d'avoir plus qu'il ne l'avait, la modération dans les désirs par rapport aux biens terrestres, et l'esprit d'une rigoureuse justice.

Ses revenus n'étaient pas considérables, attendu le train princier de maison qu'il devait avoir. Cependant jamais il n'importunait le roi son frère, pour en obtenir pour lui-même ou les siens quelque faveur. Si parfois il croyait devoir faire une demande pour ceux-ci, le roi n'avait qu'à dire : « Cette place, cette faveur m'a été réclamée pour tel ou tel que ses services en rendent digne »; aussitôt le prince Ferdinand disait : « C'est très bien; je rends grâces au ciel de ce bienfait si bien placé, comme si j'en avais été l'objet. »

[1] Il s'agit de la Loi judaïque.

Ce n'est pas lui qui par des intrigues de cour ou par des instances aurait travaillé à procurer des charges aux indignes, aux incapables. Il ne prêtait son appui qu'à ceux qu'il savait capables de procurer le bien public.

Parfois dans les requêtes qu'il adressait au roi son frère, des influences en sens contraire se faisaient sentir. Il ne s'en irritait point. Il se contentait d'exposer à nouveau sa demande, d'en faire valoir les motifs à l'appui, et il le faisait avec une telle discrétion et une telle aménité de langage, que presque toujours il faisait pencher la balance en sa faveur.

Qui n'admirera dans un jeune homme assis sur les marches du trône cet esprit mûr, ce caractère droit, cet amour de la justice, cet oubli de soi-même pour ne penser qu'aux intérêts des autres! C'est la foi vive, la religion profonde, la piété sincère qui, dans ce jeune prince, donnait au monde ce rare et délicieux spectacle. Les peuples se relèveraient, la paix sociale serait rétablie si nos gouvernants, nos princes, nos rois étaient ainsi façonnés par la grâce au lieu de l'être par les systèmes politiques et souvent par les passions.

Notre jeune héros donnait aux hommes un autre exemple : celui d'une parfaite intégrité de mœurs. — La chasteté, l'histoire ne le proclame que trop, ne fleurit guère dans le palais des rois. Trop souvent ces maîtres du monde semblent croire que leur pourpre a le pouvoir de voiler leurs turpitudes; et la fange leur paraît glorieuse même, quand il y tombe un rayon de leur couronne. Ils se trompent, et *l'on devrait leur rappeler plus souvent* que l'éclat scandaleux de leurs désordres ne rendra que plus terrible le jugement que Dieu portera, un jour, sur tous les impudiques.

Il y a pourtant, même en ces régions royales, des lys qui fleurissent et embaument le monde de leurs parfums.

Le prince Ferdinand de Portugal en fut un. Vierge de corps, d'une chasteté à toute épreuve, il avait en horreur

tout ce qui peut ternir ou simplement exposer cette délicate vertu.

Recevait-il des femmes en audience, il leur montrait une grande déférence, mais aussitôt qu'il avait écouté leur requête, il les congédiait modestement. Dans la conversation, il ne permettait jamais en sa présence une plaisanterie déshonnête ou un mot équivoque. Il était sévère pour sa domesticité sous ce rapport, et il veillait avec la sollicitude d'une mère sur l'innocence des jeunes nobles qui formaient sa suite. Il avait en horreur les odeurs et les toilettes mondaines, et tous ces contacts plus ou moins légers qui sont de nature à fomenter les passions.

Cette âme austère n'était pourtant pas l'ennemie de toute récréation. Notre jeune prince savait que l'homme a besoin de s'épanouir parfois, et il croyait avec saint Augustin que le plaisir entre dans le bon gouvernement de l'âme.

Aussi quand, à certains jours de fête, le peuple, après avoir honoré ses saints patrons par les exercices de la religion, se livrait à quelques jeux honnêtes, à diverses distractions, bruyantes peut-être mais innocentes, souvent le pieux prince non seulement honorait ces fêtes populaires de sa présence, mais se mêlait aux jeux quand les convenances le permettaient.

Il existait alors en Portugal des corporations nombreuses connues sous le nom de *Confréries*, qui, sous le vocable et la protection de quelque Saint, avaient pour but de procurer à ceux qui les composaient la réussite dans leur commerce, leur industrie, ou leur art. Chaque confrérie avait sa fête patronale, sa bannière, sa procession, et aussi ses réjouissances. Le prince Ferdinand ne refusait pas d'être élu préfet de ces associations, et, dans les processions, il apparaissait, avec le bâton, insigne de sa dignité, et réglait la marche.

— Heureux temps que ceux-là, où Dieu était le Dieu de tous! où la religion se mêlait à toute la vie d'un peuple, où

tous les chrétiens enfants d'un même Père céleste, prêtres, princes, nobles, ouvriers, fraternisaient dans la prière, le travail et la joie.

Chapitre troisième.

Vertus du bienheureux Ferdinand.

A MESURE que notre pieux prince avançait en âge, sa santé se fortifiait. Ce ne fut pas pour lui une raison de se livrer davantage aux affaires et aux plaisirs, mais de s'adonner avec plus d'ardeur à la prière et à la pénitence.

Il dormait peu, et sa couche était dure. A minuit il se levait pour réciter l'office de matines. — Sa table était frugale, et il prenait si peu de nourriture, que sa vie était comme un jeûne continuel. Aux jeûnes de l'Eglise il ajoutait le jeûne au pain et à l'eau de chaque samedi, en l'honneur de Marie, et de grand nombre de fêtes à sa dévotion.

Quand revenaient les anniversaires de la mort du roi Jean, son père, et de la reine sa mère, il jeûnait la veille; et les jours, il les passait solitaire dans sa chambre, se rappelant ses bons parents et priant pour eux.

Quel exemple de piété filiale, et comme il prouve que *la piété, loin de rétrécir le cœur, l'élargit et le rend plus tendre!*

On a dit que la pelure aux yeux des sots recommande le fruit. C'est, sans doute, ce dont sont persuadés tant de chrétiens et de chrétiennes qui, par une sotte vanité, font des dépenses superflues, ruineuses même pour leurs vêtements.

Ce fils de roi, modéré pour le vivre, l'était autant pour le vêtir. Il savait certes que le rang a ses convenances; mais il savait bien mieux encore que l'esprit chrétien à ses exigences.

Saint Pierre dit que les chrétiens doivent être saints

dans toute leur conduite, *sancti estote in omni conversatione vestra;* c'est-à-dire que dans tout le détail de la vie on doit s'inspirer des pensées de Dieu, des lumières de la foi.

Le jeune prince Ferdinand réalisait admirablement cette maxime de l'Apôtre. — Nous avons dit qu'il n'était pas ennemi de toute récréation; mais quand quelque fête de ce genre devait se donner en son palais, jamais il ne souffrait qu'on choisît ces jours que l'Eglise a assignés pour célébrer avec pompe la gloire des saints ou les grands mystères de la religion.

Ses grandes récréations à lui, c'étaient la promenade, une conversation utile et agréable, et, parfois, pour faire plaisir à son entourage, une partie de chasse.

Jamais dans le gouvernement de sa maison il ne se laissait aller à la colère. L'un des siens posait-il un acte répréhensible, il l'en reprenait à part, quand il avait l'esprit et le cœur bien calmes. Parfois cependant il faisait, mais avec modération, des réprimandes publiques quand le bon ordre et l'édification le demandaient. Il avait son système de châtiments pour punir les délinquants. Etaient-ce des enfants, il les souffletait ou leur donnait de la verge; étaient-ce des gens du peuple, il leur retranchait leur portion de vin ou leur faisait subir quelque emprisonnement. Aux personnes de distinction il retranchait une partie de leur traitement, ou, si la faute était fort grave, il les éloignait de son service. Les ecclésiastiques, il les privait, suivant la gravité de leur manquement, d'une partie de leurs revenus.

Le prince Ferdinand s'occupait activement de ses affaires temporelles et de tout ce qui était du gouvernement de sa maison. Si son frère lui confiait quelque charge publique, il en assumait les soucis et en remplissait exactement les obligations. Mais ses devoirs d'état remplis, il était tout entier aux devoirs de la religion et de la piété vers lesquels le portaient ses attraits les plus puissants.

Un esprit de profonde adoration et de crainte respectueuse

à l'égard de Dieu et tout ce qui tient au culte, était le fond de sa piété.

Sauf des cas d'une gravité exceptionnelle, il ne permettait pas qu'on vînt le trouver à l'église pour lui soumettre quelque affaire. Il veillait avec un soin minutieux et plein de zèle à ce que toutes les cérémonies du culte fussent accomplies avec exactitude, gravité et dignité.

Tous les jours on chantait la grand'messe dans sa chapelle, et pendant cette grand'messe deux prêtres disaient une messe basse aux autels latéraux.

La plupart des grands aujourd'hui, même parmi les catholiques, fuient autant qu'ils le peuvent la parole de Dieu. Dans la chapelle du prince Ferdinand, un prédicateur se faisait entendre chaque dimanche et aux jours des fêtes.

Pendant l'Avent et le Carême, chaque dimanche; le jour de Noël, le jour des Cendres et le Jeudi saint, il y avait sermon le matin et le soir. Les dimanches et jours de fêtes de précepte, on psalmodiait le saint Office, et le prince prenait part à la psalmodie. Les autres jours, il récitait les heures canoniales avec son secrétaire [1].

Pour compléter ici l'édifiant tableau des habitudes du prince Ferdinand, nous ajouterons avec son historien qu'il avait une très particulière dévotion à Notre-Dame des Sept-Douleurs, à laquelle il avait dédié un des autels de sa chapelle domestique. Le même historien nous raconte que *le serviteur de Dieu aimait à nourrir souvent son âme par les pieuses lectures.* A cette fin il s'était formé une bibliothèque d'ouvrages choisis, sur les matières de la foi et de la piété.

---

1 Quels siècles de foi que ceux où les grands de la terre pouvaient avoir de telles mœurs chrétiennes, de telles habitudes religieuses, sans étonner. Le prince de Joinville (c'est lui-même qui le raconte), guerroyant avec saint Louis, en terre sainte, deux cents ans plus tôt, avait deux aumôniers qui lui récitaient les heures. L'un d'eux chantait une messe à l'aube du jour pour ce prince, et l'autre un peu plus tard pour ses chevaliers.

Que tous nos catholiques, mais surtout nos hommes publics, imitent ce grand chrétien; qu'ils lisent beaucoup moins les journaux et les ouvrages frivoles, et beaucoup plus la Bible et les livres écrits par nos saints et nos docteurs, et ils seront plus aptes à être le sel de la terre et la lumière du monde.

Chapitre quatrième.

Détachement des biens de la terre. — Le Bienheureux reçoit du roi une grande et difficile mission.

NOUS avons dit que les revenus du prince Ferdinand étaient fort modestes. En 1434, Don Ferdinand Rodrigue de Signaria, grand-maître de l'ordre Cistercien d'Avisio, étant venu à mourir, le roi Edouard conféra cette charge, avec ses revenus, à son vertueux frère. Celui-ci ne voulait pas de cette dignité qui devait faire passer entre ses mains des biens d'Eglise. On leva ses scrupules en recourant au Pape, qui autorisa le prince à accepter cette nomination.

Il accepta donc; mais la nouvelle situation que cette charge lui créait lui fut bientôt insupportable. Saurait-il en remplir les obligations? Ne va-t-il pas se trouver impliqué dans mille embarras d'affaires qui l'empêcheront de satisfaire sa piété? Saura-t-il empêcher les injustices que, si facilement, commettent les subordonnés du Grand-Maître à l'occasion de ses voyages?

Ces questions pesaient lourdement sur la conscience du prince Ferdinand. Il n'était pas de ces hommes qui ne voient dans les dignités que les honneurs et les profits, et ne songent guère aux obligations qu'elles imposent et au compte qu'il en faudra rendre à Dieu.

Il alla donc un jour trouver le roi et lui dit : « Je sais que vous m'avez procuré cette charge de Grand-Maître pour que je puisse avoir un train de maison digne de Votre Majesté, sans être à charge à la cassette royale.

Mais cette dignité m'est un vrai fardeau; permettez-moi donc de me retirer à la cour de notre cousin le roi d'Angleterre. Il m'y a invité et il me permettra de vivre chez lui très modestement des revenus que j'ai possédés jusque maintenant.

« — Je ne puis vous accorder votre demande, répondit le roi Edouard, car j'ai besoin de vous pour une mission très importante que je veux vous confier. »

Le roi de Portugal projetait une expédition contre les Maures d'Afrique. Son but était de briser la puissance de ces ennemis du nom chrétien, de délivrer les captifs nombreux qu'ils détenaient et de favoriser le commerce de son royaume en purgeant les mers de ces pirates qui les infestaient.

Il leva donc, à cette fin, une armée expéditionnaire de six mille fantassins et de quatre mille cavaliers. A la tête de ces troupes il plaça ses deux frères, les Infants Henri et Ferdinand, et son oncle le comte de Arrayolos.

L'entreprise était fort difficile et elle parut si hasardeuse au prince Henri, qu'il refusa d'accepter le commandement qu'on voulait lui confier. L'Infant Ferdinand, lui, plein de soumission chrétienne à l'égard du roi, accepta, et, par son exemple et ses paroles, il amena son frère à obéir.

Avant son départ notre héros voulut régler toutes ses affaires temporelles. Il laissa le roi héritier de ses biens, à la condition de prendre soin des gens de sa maison et d'indemniser ceux à qui lui ou les siens auraient fait quelque tort. — Il visita les divers sanctuaires pieux de Lisbonne; ensuite il alla se confesser et recevoir la sainte Communion dans l'église des Dominicains.

On mit à la voile le 22 août 1437. Le prince Ferdinand souffrait en ce moment d'un abcès grave, accompagné de fièvre; mais, fortifié par sa foi et son amour pour Dieu, il ne dit rien de ses souffrances, pour ne pas retarder la sainte expédition.

Après sept jours de navigation on aborda à Septa, ville du littoral Africain.

Notre Saint se trouvait si mal qu'il ne put quitter le lit et qu'on craignait de le perdre. On débarqua une partie des troupes qui, sous la conduite du prince Henri, se dirigèrent par terre vers la ville de Tangis. L'Infant Ferdinand conduisit le reste par mer jusqu'à la même destination.

Arrivés à Tangis, les Portugais s'occupèrent à dresser leur camp. Notre héros, malgré les douleurs intenses que lui causait son abcès et malgré la fièvre, se montra partout à cheval, dirigeant les travaux et animant de sa parole aimée et ardente le courage de tous.

Le camp était à peine dressé en face de Tangis que les Maures vinrent attaquer les chrétiens. Ceux-ci, conduits par leurs vaillants chefs, firent des prodiges de valeur et repoussèrent victorieusement les infidèles. Les jours suivants les barbares revinrent à la charge et en plus grand nombre. Ils furent de nouveau vaincus. Les chrétiens faisaient porter au milieu d'eux dans le combat les saintes Reliques qu'ils avaient apportées du Portugal et, Dieu bénissant leurs armes, ils semblaient invincibles.

Huit jours se passèrent sans combat. Les deux armées s'observaient et se préparaient à une nouvelle bataille. Le neuvième jour, au matin, les chrétiens, affaiblis par les premiers combats et réduits à quelques milliers, virent des légions innombrables de Maures s'avancer vers leur camp. Trop faibles pour combattre les infidèles en bataille rangée, ils les attendirent de pied ferme derrière les palissades et les retranchements de leur camp. Le prince Ferdinand qui, dans son palais de Lisbonne, vivait en quelque sorte en moine pieux, se montra, en cette rencontre, un capitaine habile et un guerrier héroïque. Les Barbares furent repoussés.

Cependant chacune de ces victoires coûtait aux chrétiens bon nombre de soldats; et ils ne pouvaient attendre

aucun renfort, tandis que les infidèles renouvelaient et multipliaient après chaque défaite leurs bataillons décimés. La position n'était donc plus tenable; on se résolut à traiter de la paix. Des ambassadeurs Portugais vinrent à Tangis et promirent de rendre la ville de Septa à la seule condition qu'on permît aux chrétiens de quitter leur camp sans être inquiétés, pour reprendre leur flotte. Les infidèles, qui voulaient anéantir l'armée Portugaise, se saisirent des ambassadeurs, et, après vingt-quatre heures de repos, ils lancèrent à l'improviste leurs nombreux bataillons sur le camp des chrétiens. Ceux-ci étaient sur leurs gardes : ils reçurent leurs ennemis de pied ferme, et telle fut leur vaillance que les barbares furent obligés de se replier sur la ville après avoir perdu beaucoup de monde.

Zalabensala, roi de Tangis, désespérant alors de triompher de cette poignée de héros, accepta d'entrer en négociations. Il dit aux envoyés Portugais : « J'accepte vos propositions; mais je veux m'assurer que vous tiendrez votre parole; je demande donc qu'un des Infants qui commandent votre armée me soit livré en otage. De mon côté je vous livrerai mon fils aîné en gage de ma fidélité à exécuter le traité que nous conclurons. »

Les envoyés rapportèrent au camp chrétien ces conditions. On dut les accepter. Le prince Ferdinand s'offrit de lui-même à servir d'otage. Il savait pourtant à quels périls il s'exposait en devenant l'hôte forcé des barbares. *Mais cette âme vraiment chrétienne, trempée aux sources du Calvaire, inclinait toujours au sacrifice.*

Le 16 octobre eut lieu l'échange des otages. Le pieux Infant à cheval, se rendit à Tangis, suivi d'un religieux son confesseur, de quelques personnes de sa suite et d'un chrétien appelé Michel, qui devait servir d'interprète.

Le roi les fit enfermer, sous bonne garde, dans une tour attenant à son palais. — Les guerriers chrétiens sous la conduite de l'Infant Henri voulurent quitter dès lors leur camp pour gagner la flotte, mais les perfides Maures les

attaquèrent encore une fois traîtreusement, espérant s'emparer du prince. Les Portugais se défendirent vaillamment, et purent enfin s'embarquer, laissant sur le champ de bataille une soixantaine des leurs.

Chapitre cinquième.

Captivité du bienheureux Ferdinand.

ICI commence pour notre pieux héros une nouvelle existence. Nous l'avons vu donnant, dans son palais de Lisbonne, l'exemple de toutes les vertus de la vie privée; il nous a apparu ensuite comme un vaillant guerrier sur les champs de bataille; nous allons maintenant le considérer, modèle de foi inébranlable, de patience héroïque dans les tortures de six années d'une affreuse captivité.

Il s'est montré fidèle dans les choses ordinaires, dans les devoirs journaliers de la vie commune; Dieu va le récompenser à sa manière, c'est-à-dire en lui accordant de souffrir pour lui, de rendre témoignage de sa foi et de cueillir la palme du martyre.

Quelques jours après le départ des croisés, le féroce Zalabenzala résolut d'envoyer son royal otage, sous bonne escorte, à Arsilla, la seconde ville de son royaume. Il fit donner à l'Infant, pour ce voyage, un bon cheval. Les gens de la suite du prince ne reçurent que des chevaux de somme qu'on avait pris dans le camp des Portugais, et qui, épuisés par le manque de nourriture, pouvaient à peine fournir le chemin de Tangis à Arsilla.

La troupe des captifs, — c'est bien ainsi que nous pouvons appeler désormais l'Infant et sa suite, — était à peine sortie de la ville qu'on lui donna l'ordre de s'arrêter. On voulait la donner en spectacle à la foule des barbares qui venaient, ce jour-là, en ville, pour certaine pratique de leur religion. Ceux-ci ne manquaient pas, en passant, de jeter aux chrétiens quelque parole de raillerie ou d'insulte: plusieurs même leur lancèrent des pierres.

Ils furent deux heures à subir ces avanies. — Enfin Zalabenzala les rejoignit, et on se mit en marche pour Arsilla. Le chemin était long et difficile, et la route était couverte de Maures qui insultaient à nos malheureux captifs.

Les ombres du soir commençaient à descendre des collines quand ils arrivèrent aux portes d'Arsilla. Ils durent s'avancer à travers tout un peuple qui dansait et chantait au son des instruments pour célébrer la défaite des chrétiens. La douleur et la rage pourtant plus que la joie étaient au fond de ces âmes, car la plupart avaient à pleurer quelques-uns de leurs proches tués dans les diverses batailles livrées à l'armée portugaise. Si la présence du roi et de sa suite n'avait protégé nos chrétiens, ils eussent été massacrés sur l'heure. Mais Zalabensala songeait à son fils aîné livré comme otage au prince Henri et dont la vie répondait pour celle du prince Ferdinand.

Celui-ci, incertain sur le sort de son frère, demanda de pouvoir lui envoyer un messager pour avoir de ses nouvelles. On accéda à sa demande; et le messager partit d'Arsilla le 22 octobre.

En quittant les rivages de Tangis, le prince Henri avait renvoyé en Portugal son oncle, le comte Arrayolos, et l'évêque d'Ebora.

Quant à lui, il fit voile vers la ville de Septa, où il devait traiter l'affaire de la reddition de cette place et de la libération de son frère. Mais à peine arrivé en cette ville il y tomba malade.

L'armée portugaise, décimée par de meurtrières batailles et privée de ses premiers chefs, était dans une situation bien difficile, quand, tout à coup, on apprit qu'une flotte commandée par l'Infant Jean, autre frère du Roi de Portugal, arrivait, amenant un renfort de troupes algériennes.

Après avoir pris conseil du prince Henri, l'Infant Jean ayant pris à bord de sa flotte le fils de Zalabensala, fit voile vers le port d'Arsilla.

Arrivé en face de cette ville il charge un de ses officiers d'aller trouver le roi barbare pour lui proposer de faire simplement l'échange des otages.

— « Si, devait ajouter le messager, vous ne consentez pas à accueillir ces propositions, mon maître arrivant avec des troupes fraîches s'emparera aussitôt de la ville et reprendra de vive force son frère Ferdinand. »

Le messager porteur de ces propositions et de ces menaces n'avait pas encore quitté la flotte, quand soudain une horrible tempête s'éleva qui rejeta les vaisseaux portugais en pleine mer ; et le prince Jean dut regagner le port d'Alger.

Pendant que ces événements se passaient, le prince Ferdinand avait été atteint par la maladie et avait dû s'aliter. Pendant les sept mois qu'il fut à Arsilla, toutes les infirmités fondirent sur lui, et il fut habituellement cloué sur un lit de douleurs.

Jamais, pendant tout ce temps, il ne fit entendre la moindre plainte. Sa patience héroïque édifiait jusqu'à ses ennemis. Non seulement il ne murmura point contre les dispositions de la Providence, *mais il s'efforça de ne rien négliger du service de Dieu, son souverain maître.*

Chaque jour il récitait les heures canoniales et se livrait pendant de longues heures à la prière soit vocale, soit mentale. Il observait même les jours de jeûne.

Les maux qui l'accablaient et les privations de sa captivité ne lui faisaient pas oublier les besoins des autres. Un certain nombre de chrétiens vivaient dans la ville, dans un dur esclavage; il leur faisait porter en cachette des vivres et des vêtements.

Le roi Zalabenzala vint un jour lui rendre visite, mais avec des paroles de menaces, parce que, disait-il, les chrétiens manquaient à la parole donnée et ne voulaient pas rendre la ville de Septa comme il était convenu.

Le saint malade, sans relation avec sa famille, ne savait que répondre à ces objurgations et priait Dieu d'apaiser la colère du roi.

Celui-ci revint visiter souvent son royal captif, et toujours avec les mêmes reproches et les mêmes menaces.

« Prince, lui dit-il un jour avec colère, si vous n'obtenez pas au plus tôt que mon fils me soit rendu et qu'on me remette en possession de Septa, je vous livrerai au roi de Fez, mon allié [1]. »

L'Infant Ferdinand répondit avec une noble assurance : « Roi, je suis votre otage et vous n'avez pas le droit de me livrer au souverain de Fez. Vous vous plaignez de ce qu'on n'exécute pas le traité convenu ; mais n'est-ce pas vous et les vôtres qui, les premiers, avez violé les conventions conclues, en faisant attaquer traîtreusement les nôtres au moment de leur embarquement? Je suis ici sans défense; vous pouvez exécuter vos menaces; je suis prêt à tout ce que veut mon Dieu. Mais, croyez-moi, il est de votre intérêt de ne pas irriter, par cet acte de félonie, le roi mon frère. »

Zalabenzala essaya de se disculper et finit en redoublant de menaces.

Le prince écrivit à son frère, le roi Edouard, lui fit connaître sa situation et celle des gens de sa suite, le priant de terminer au plus tôt cette affaire.

En Portugal on ne savait quel parti prendre.

Le roi aurait voulu sacrifier Septa pour délivrer son frère et les autres captifs, mais les membres du conseil royal étaient d'un autre avis.

« Le port de Septa, disaient ceux-ci, est trop important pour le commerce portugais; c'est comme un fort armé qui tient en respect les rois barbares du littoral Africain. Du reste, prétendaient-ils, on parviendra par force, ou par surprise, ou à prix d'argent, à rendre la liberté au prince Ferdinand et à ses compagnons. »

On tenta en effet divers moyens pour arriver à ce résultat, mais aucun ne réussit.

1 Fez, province de Barbarie dans l'empire de Maroc. La ville de Fez en est la capitale.

Zalabenzala, furieux, exécuta enfin sa menace, et annonça à son otage qu'il allait le remettre au pouvoir de son allié, le féroce Lazaraqui.

Quatre nobles de la suite du prince et son frère de lait, Pierre Ruiz, furent retenus prisonniers à Arsilla.

On partit, le prince sur un misérable cheval ridiculement enharnaché, et ses gens sur des chevaux de bât plus misérables encore. La crainte des bandits qui infestaient les campagnes fit prendre le chemin des montagnes. Grande était la fatigue des nobles voyageurs et lente la marche de leurs pauvres montures. Approchait-on de quelque bourgade, où l'on devait passer la nuit, le chef de l'escorte envoyait un de ses hommes prévenir de l'arrivée de la caravane. Aussitôt tout le monde était en émoi. Le peuple accourait en foule; on entourait les malheureux captifs, on les accablait de railleries, d'insultes; on leur crachait à la figure, on leur lançait des pierres, ou de la poussière du chemin. Etaient-ils enfin entrés dans la misérable auberge où ils devaient passer la nuit, ce peuple fanatisé entourait la maison et continuait ses bacchanales pendant une partie de la nuit.

Leurs hôtes, au moins, seront-ils plus humains? Non; on leur jette une misérable nourriture bonne à peine pour des chiens; on leur refuse une misérable couche; on ne veut leur prêter aucun ustensile. « Nous ne voulons pas, disaient ces barbares, que ces maudits chrétiens souillent de leur contact nos meubles et nos ustensiles. »

Le pieux Ferdinand pensait à Jésus outragé par les juifs et subissait toutes ces insultes et toutes ces privations avec une inaltérable patience.

Le voyage dura six jours.

Le 13 mai, ils arrivèrent en vue de la ville de Fez. Ils durent faire halte pendant une heure dans le cimetière de la cité, vaste champ, où une multitude de gens les entoura bientôt, renouvelant toutes les scènes de dérisions et d'ou-

trages dont nos chrétiens avaient été l'objet à chaque halte de leur voyage.

Enfin on les fit entrer dans la ville. La foule encombrait tellement les rues que les cavaliers de l'escorte durent leur frayer un passage en usant de leurs armes. C'était comme une mer humaine, furieuse et mugissante sous le souffle du fanatisme et de la vengeance.

Le prince Ferdinand, recueilli et digne, au sein de cette tempête, heureux par la foi de souffrir pour son divin Maître, priait pour les malheureux infidèles qui l'outrageaient.

Nos captifs furent conduits d'abord dans une partie du palais royal appelé le Mexoar. Là on les déchaussa et on les fit asseoir par terre ; puis, par ordre de Lazaraqui, on prit les noms de chacun.

Ensuite ils furent enfermés dans une sorte de prison à deux étages, où régnait une obscurité à peu près complète. Les compagnons de l'Infant, pleins de tristes prévisions, firent entendre quelques paroles qui disaient assez les justes craintes dont leurs cœurs étaient assiégés. « Le péril est grand sans doute, dit notre Saint, nous sommes peu nombreux et sans armes ; nos ennemis sont tout-puissants et peuvent nous faire sentir, sans obstacle, tout le poids de leur haine. Mais point de découragement indigne de chrétiens ; *fortifions nos âmes par les résolutions énergiques et la confiance en Dieu qui font les héros et les martyrs*. Nous sommes pécheurs, sans doute ; mais c'est pour le service et la gloire de Dieu que nous avons entrepris cette expédition et qu'en ce moment nous sommes otages et captifs. Je ne sais ce que la Providence veut faire de nous. Si elle veut que nous perdions la vie ici, dans les tourments, que sa sainte volonté se fasse ! Les couronnes du ciel valent bien de tels combats ! »

Ces paroles du prince et surtout son exemple donnèrent à ses compagnons le courage des martyrs.

Pendant plusieurs mois, nos otages restèrent dans leur

ténébreux cachot, soigneusement gardés par des soldats. Ils pouvaient se procurer, à leurs frais, des concierges de la prison, les choses nécessaires à la vie. Mais on leur faisait payer à un prix exorbitant une chétive et nauséabonde nourriture. De temps à autre un riche marchand chrétien qui résidait dans la ville, parvenait à leur faire passer, en cachette, quelques vivres.

Sur l'ordre de Lazaraqui, le pieux Infant écrivit de nouveau au roi son frère pour le prier instamment de terminer la question de la reddition de Septa. Un juif fut chargé de porter la lettre en Portugal. Quatre mois se passèrent sans que le messager reparût, ni ne donnât de ses nouvelles. Ces retards irritaient les Barbares, qui redoublaient à l'égard de nos chrétiens les rigueurs de la captivité. On les dépouilla de leurs petits ustensiles et de tout ce qui pouvait leur être de quelque commodité, et on les chargea de chaînes.

Un matin des soldats viennent prendre les compagnons de notre Bienheureux, leur mettent une houe à la main, et les conduisent dans les jardins royaux pour y travailler la terre. Le soir, comme on les ramenait à la prison, ils rencontrèrent leur maître, les pieds et les mains chargés de chaînes, et qu'une troupe de soldats conduisait en l'accablant de coups et d'insultes.

A cette vue ces braves guerriers, touchés d'une amère douleur, éclatèrent en sanglots.

Le pieux Ferdinand, imitant JÉSUS parlant aux filles de Jérusalem sur le chemin du Calvaire, se tourna vers eux et leur dit ces simples paroles : « Vous voyez où j'en suis ; priez Dieu pour moi. »

On le conduisait à Lazaraqui. Celui-ci le voyant en sa présence : « Tes frères et tes chrétiens, dit-il, sont des traîtres ; ils ne tiennent pas la promesse qu'ils ont faite de rendre Septa. Eh bien ! désormais tu n'es plus un otage mais un prisonnier, et je vais te traiter comme tel. Ton occupation à l'avenir sera de nettoyer mes écuries. »

« Je prétends, répondit le prince, que les chrétiens ne méritent pas le nom de traîtres. Quant à vos ordres, je les accepte; je veux vous obéir, puisque Dieu a permis que je fusse livré en votre pouvoir. »

Sur l'heure on lui mit en main un balai et les autres choses nécessaires aux fonctions d'un valet d'écurie.

C'était au déclin du jour. Le noble guerrier, fils et frère de roi, se rappelant que JÉSUS, ainsi qu'il l'a dit, est venu pour servir et non pour être servi, se rendit dans les écuries et y accomplit son humble besogne.

Quand vinrent les ombres de la nuit, les satellites, ses gardiens, le reconduisirent en prison.

Il demanda qu'on le joignît à ses compagnons, mais, sur l'ordre du féroce Lazaraqui, cette consolation lui fut refusée. On le mit dans une chambre de la prison à part. Les geôliers fermèrent avec soin les portes du cachot et se retirèrent. — Une mince cloison séparait la cellule du prince de celles des gens de sa suite. Ceux-ci s'étant assurés de n'être pas entendus des infidèles, demandèrent à leur cher maître, comment il se trouvait. — Je me sens excessivement faible, dit l'Infant; depuis hier matin je n'ai pris aucune nourriture. Cependant je vis et je rends grâces à Dieu. S'ils ont résolu de me séparer totalement de vous et de m'ôter la vie, que Dieu soit béni encore, et qu'arrive au plus tôt l'heure de ma mort qui sera l'heure de ma délivrance. »

— « Nous bénissons Dieu aussi, répondirent les Portugais, de ce qu'il vous a conservé la vie; nous sommes heureux de souffrir pour lui et de partager vos douleurs. »

Ils s'entretinrent ainsi quelque temps ensemble; puis, accablés de lassitude, ils s'étendirent sur le pavé de la prison, pour y prendre le repos de la nuit.

Le lendemain et les jours suivants, sous un soleil ardent, les prisonniers chargés de leurs chaînes furent de nouveau conduits dans les jardins royaux pour y travailler tout le jour. Un misérable pain d'orge et un peu d'eau étaient toute leur nourriture

Revenant sur une première décision, les barbares permirent au prince Ferdinand de travailler avec ses compagnons d'infortune, et sa vue, les paroles chrétiennes qu'il leur adressait, décuplaient leur courage.

Lazaraqui n'était que le maire du palais, ou l'intendant général du royaume de Fez; mais c'était lui qui avait mis le jeune roi sur le trône et il gouvernait tout avec une autorité sans conteste. — Le roi, plus humain que son intendant, venait parfois dans ses jardins, avec son épouse et la femme de Lazaraqui, sa sœur, et ils aimaient à s'entretenir avec le Bienheureux. Parfois, émus de compassion, ils lui firent passer, à l'insu du tyran, quelque nourriture plus fortifiante.

Notre héros portait noblement ses épreuves et montrait une admirable résignation à la volonté divine. La prière, la méditation, les sacrements qu'il recevait aussi souvent que possible, fortifiaient son âme. — Sa vertu cependant n'était pas du stoïcisme : son cœur était souvent comme écrasé sous le poids des angoisses présentes et des noires prévisions de l'avenir. Son âme sensible et pleine d'affection chrétienne souffrait surtout des maux de ses compagnons d'infortune.

Que de fois, seul, à genoux, dans l'ombre de la nuit, sur les dalles de sa prison, il éleva ses mains vers le ciel, conjurant Dieu avec larmes d'avoir pitié de ses serviteurs, de ses enfants...

Mais les pensées de Dieu ne sont pas celles des hommes; ses jugements sont des abîmes. Il se plaît à pousser ses saints jusqu'aux dernières limites de la misère, pour embellir leur couronne, et aussi pour les donner en exemple à tant de lâches chrétiens qui murmurent et succombent devant la moindre épreuve.

Dieu donc répondit aux prières et aux larmes du saint captif, par un accroissement de malheurs.

Un messager parvint jusqu'à Fez, apportant la nouvelle de la mort du roi de Portugal, Edouard.

Quand le malheureux prince apprit ce malheur, affaibli qu'il était par tant de souffrances et de peines, il fut comme frappé de la foudre et tomba sans connaissance.

Ayant reprit ses esprits, il se livra à tout l'excès de son amère douleur. Son historien raconte qu'il se frappait violemment la poitrine et s'arrachait pour ainsi dire les cheveux, et on l'entendait s'écrier : « Mon Dieu, mon Dieu ! Pourquoi donc avez-vous prolongé ma vie jusqu'à ce jour? Mon frère, le roi, m'aimait tant ! je sais qu'il travaillait à m'arracher à cette dure captivité ; et vous me le ravissez ! Vous m'ôtez donc toute espérance ! Infortuné que je suis ! Pauvre, orphelin, captif, où tourner mes regards? Quelle issue à une telle situation?... » Puis s'adressant au roi défunt : « O mon frère bien-aimé, disait-il en sanglotant, de savoir que tu connaissais mes malheurs et que tu n'ignorais pas que je les subis pour toi, me donnait de la joie et du courage ! Et maintenant, tu n'es plus !... Tu n'es plus ! et moi, captif en ce pays barbare, je n'ai pas même la consolation de verser des pleurs sur ta tombe ! »

Les compagnons du prince l'entendirent, à travers la cloison qui les séparait, exhaler ainsi sa douleur. Ils mêlèrent leurs pleurs et leurs sanglots aux siens, puis ils s'efforcèrent de relever son courage par des paroles pleines de foi et d'affection.

Le prince avait eu son agonie de Gethsemani, il avait, comme son divin Maître, jeté vers le ciel avec ses sanglots son *transeat a me calix iste;* mais ensuite il pria, il pensa à JÉSUS, et il dit plus énergiquement que jamais : « Que votre volonté se fasse, ô mon Dieu, et non pas la mienne. Ce calice que vous me donnez à boire, je le boirai, et jusqu'à la lie. »

— Cependant les négociations continuaient entre la cour de Portugal et les rois africains. Mais Lazaraqui, qui cherchait plutôt à se faire compter une grosse somme d'argent qu'à obtenir la reddition de Septa, était furieux

de voir sa cupidité frustrée. Au lieu de renvoyer l'Infant à Zalabenzala, comme celui-ci l'exigeait, il le traita avec une dureté de plus en plus implacable.

On ne permit plus au malheureux prince de sortir de sa prison, même pour les nécessités naturelles. Il régnait dans son réduit étroit et obscur une infection insupportable.

Les insectes abondaient dans les misérables haillons qui le couvraient et dans la peau de bélier étendue sur le sol pour lui servir de couche. Et dans une situation aussi pénible il n'avait qu'un morceau de pain d'orge et un peu d'eau pour réparer ses forces.

Il pouvait dire avec l'apôtre saint Paul, en toute vérité : « Mon Dieu, pour votre gloire et par votre volonté, nous sommes torturés tout le jour, et l'on nous traite comme les brebis destinées à la boucherie; *propter te mortificamur tota die; æstimati sumus sicut oves occisionis.* »

Ses compagnons virent aussi s'aggraver les rigueurs de leur captivité. On les employa à creuser un chemin qui devait, à travers les rochers, relier l'ancienne ville à la nouvelle. On les forçait impitoyablement à fournir, chaque jour, leur tâche, sans délivrer leurs pieds et leurs mains des chaînes qui les étreignaient.

Quand, le soir, le bruit de leurs fers et parfois les gémissements et les sanglots que la souffrance leur arrachait, annonçaient à Ferdinand leur retour à la prison, lui aussi se mettait à pleurer. « Malheureux compagnons, leur disait-il, c'est à cause de moi que vous souffrez tous ces maux! Le juste est affligé pour le pécheur, suivant le mot des saints Livres. Je vous conjure, pour l'amour de Dieu, de me pardonner! Je prie mon Dieu de vous fortifier et de vous donner une patience héroïque. Ah! si le Seigneur nous regarde dans sa miséricorde et nous rend notre patrie, je saurai bien vous témoigner toute ma reconnaissance. »

Les Portugais, plus touchés alors de la douleur de leur

prince que de leurs propres maux, pour le consoler, surmontant l'abattement et la tristesse, se mettaient à chantonner et à dire quelques propos joyeux.

Quels grands spectacles donnent les âmes qui se laissent envahir totalement par la religion !...

Que l'on compare à cette fraternité, énergique et tendre à la fois, les liaisons humaines formées seulement par la passion, le sang et les intérêts, et tout cœur droit dira où se trouve le vrai, le grand, le divin !

Un jour le prince Ferdinand apprit que ses malheureux compagnons, pendant leurs rudes travaux, avaient été accablés d'injures par les Barbares qui travaillaient avec eux. Il en fit aux Maures de vifs reproches. Ceux-ci le menacèrent de lui faire partager le sort de ses gens. — « Ce serait toute ma joie, dit le prince, de prendre ma part de leurs labeurs et des avanies qu'ils subissent. »

On s'en tint aux menaces.

En 1440, un Maure, ancien serviteur de la famille royale de Portugal, arriva secrètement à Fez avec le dessein de délivrer le prince Ferdinand par surprise. Mais son projet fut découvert, et l'Infant, transféré dans une prison plus à l'abri d'un coup de main, vit son malheureux sort s'aggraver encore. Il fut livré à ces vieillards fanatiques que les Barbares appellent leurs saints; et ceux-ci, pour plaire à Lazaraqui et pour satisfaire leur fanatisme haineux, ne surent qu'inventer pour tourmenter leur vertueux prisonnier.

Le prince chrétien, fortifié par la grâce, montrait un courage inébranlable; il priait pour ses bourreaux, comme Jésus en croix, et offrait pour leur conversion, ses souffrances à Dieu.

Chapitre sixième.

La peste éclate. — Nouvelles épreuves.

En 1441, la peste éclata dans le pays et dura six mois. On comptait, chaque jour, les morts par centaines; la consternation était générale. Nos prisonniers chrétiens

plantèrent une croix à la porte de leur cachot, y gravèrent les noms des divers saints dont ils réclamaient la protection, et aucun d'eux, au grand étonnement des infidèles, ne fut atteint par le terrible fléau.

Le prince Ferdinand continuait d'être pour tous un modèle de toutes les vertus. Il arrivait que ses compagnons avaient entre eux une légère altercation; il les en reprenait et leur rappelait la grande loi chrétienne de la douceur et de la charité. Mais parfois croyant avoir fait, lui-même, sa réprimande avec des paroles trop dures ou trop vives, il tombait à genoux devant eux, et les conjurait pour l'amour de Notre-Seigneur, de lui pardonner, les assurant qu'il n'avait pas voulu leur faire la moindre peine.

Les Maures eux-mêmes furent enfin frappés de l'éclat d'une si haute vertu; ils compâtirent aux maux du royal captif, et formèrent le naïf dessein de l'amener à la pratique de leur religion.

« Quel saint il ferait, » disaient-ils, « s'il était des nôtres ! »

Le misérable tyran Lazaraqui, lui, ne connaissait point la compassion. Furieux de se voir toujours frustré dans ses espérances, il se résolut à séparer de nouveau Ferdinand de ses compagnons.

— Au mois de mars 1442, celui-ci fut conduit dans la salle des délibérations où trônait Lazaraqui entouré de quelques hauts personnages et de plusieurs chrétiens renégats. « Nous avons reçu, dit le féroce barbare, par une voie sûre des lettres de la cour de Portugal; on refuse décidément de nous rendre la ville de Septa en échange de ta personne. Soit : nous ne parlerons plus de Septa; je saurai bien, quand le moment sera venu, la recouvrer par la force des armes. Quant à toi, tu peux à prix d'argent racheter ta liberté et celle des tiens. »

Le prince voulut bien promettre cinquante mille doubles[1]

[1] Monnaie d'argent d'Alger et de Tunis valant environ 2 francs 95.

et cinquante esclaves Maures. Le misérable Lazaraqui ne se contentant pas d'une telle rançon, Ferdinand promit cent cinquante mille doubles et cent cinquante esclaves Maures.

Le tyran voulait plus encore : il menaça son prisonnier de la mort, et puis il donna l'ordre de le reconduire en prison. Mais pour vaincre la constance du saint, et pour l'amener à satisfaire son insatiable avarice, il donna l'ordre de l'enfermer non plus dans la prison ordinaire, mais dans un lieu plus obscur et plus étroit encore et qui servait de latrines aux domestiques du Palais. Le pauvre martyr n'avait pour tout meuble et pour couche que le siège de ce lieu infect.

Un matin le serviteur du palais chargé de veiller sur le prince, en entrant dans son nouveau et si humiliant cachot, le trouva si faible, si malade, qu'il fit appeler le médecin.

Celui-ci étant arrivé, Ferdinand le regarda d'un œil triste et lui dit : « Il plaît à Dieu que je finisse ici misérablement ma vie; que son saint nom soit béni! Que sa volonté se fasse! Je veux préparer mon âme à ce dernier passage, et j'offre à Dieu, pour mon salut, toutes mes souffrances. »

Le médecin était muet de compassion en face d'une telle infortune, et se hâta de sortir. Le prince lui dit : « Saluez de ma part mes malheureux compatriotes et dites-leur combien, en mourant, je gémis en pensant au sort qu'on leur réserve. »

Lazaraqui, ayant appris l'état de santé de son captif et craignant, en le perdant, de perdre la rançon qu'il espérait, ordonna de le traiter plus humainement. Un des compagnons du prince fut autorisé à procurer à son maître une nourriture plus agréable et plus fortifiante.

Ferdinand voyant son serviteur en fut dans la joie; mais il lui dit : « Je sens que je vais bientôt mourir. Je ne reverrai plus ma patrie! Que la volonté divine s'ac-

complisse. *Je veux me préparer sérieusement à la mort par la pénitence, la prière et la méditation des choses éternelles.* »

Il ajouta ensuite ces paroles que tous les chrétiens, et surtout ceux à qui la maladie ou les caducités de la vieillesse prédisent une fin prochaine, devraient relire et méditer souvent :

« Pour ne pas troubler mon pauvre cœur dans ces jours si importants, si solennels, vous aurez soin de ne me point apprendre les mauvaises nouvelles qui vous viendraient du Portugal, ou qui concerneraient mes compagnons de captivité. Vous vous garderez bien aussi de me rapporter n'importe quel fait ou quelle parole de nos ennemis, qui pourraient exciter en mon faible cœur, même un léger mouvement de colère et de haine. »

Où sont les chrétiens, même parmi les meilleurs, qui, arrivés au seuil de cette mystérieuse et redoutable éternité, veulent être tout entiers à la grande affaire de leur salut ; qui, secouant de leur esprit et de leur cœur les préoccupations terrestres, recueillent toutes les forces de leur âme pour se préparer aux jugements divins? Hélas! la plupart des hommes passent leurs dernières années et, parfois, leurs derniers jours à caresser des projets vains, éphémères que leurs passions ont enfantés et dont, souvent, vingt, trente, quarante ans de déceptions n'ont pu les désenchanter.

Chers lecteurs, soyons plus sages, et, quand nous serons au déclin de la vie, plus qu'en tout autre temps, imitons le héros de cette histoire : laissons les choses qui passent, purifions notre cœur, pleurons nos péchés, fuyons les moindres offenses de Dieu, vivons dans la prière et la pratique des œuvres saintes.

Après avoir fait à son serviteur les recommandations que nous venons de rapporter, le saint malade ajouta : « Quant à la nourriture, je garderai l'abstinence le lundi et le mercredi. »

Quelle leçon encore ici pour tant de chrétiens qui, sous les moindres prétextes, violent les lois d'abstinence portées par l'Eglise, ou arrachent pour ainsi dire à l'autorité ecclésiastique des dispenses fort peu motivées.

Notre Bienheureux resta *quinze mois* dans son étroite et infecte prison. Par ordre de Lazaraqui il y était habituellement seul. *Sa vie n'y fut qu'une prière continuelle.* A la lumière d'une misérable lampe qui devait l'éclairer le jour comme la nuit dans ce réduit sans fenêtres, il récitait, dans un livre qu'il avait pu conserver, grand nombre de dévotes oraisons. Ensuite, il tombait à genoux et, les mains élevées vers le ciel, il priait Dieu avec larmes de lui faire miséricorde et de répandre ses bénédictions sur sa famille, sa patrie, ses compagnons, et sur les misérables même qui le martyrisaient. Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit : Priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient?

— Toujours incliné à secourir le prochain, il ne faisait que toucher, pour ainsi dire, aux aliments qu'on lui servait, et ordonnait de les porter à quelque pauvre, mais surtout aux chrétiens esclaves. A ceux-ci il envoyait, en même temps, quelques paroles pleines de foi et de charité, pour les exhorter à persévérer dans leur sainte religion.

La plupart des chrétiens, même pieux, quand ils sont malades, perdent toute énergie et non seulement oublient l'esprit de pénitence, mais se laissent aller à des excès d'indulgence pour leur corps. Notre Bienheureux resta jusqu'à la fin ami de la mortification. Souvent il se privait de souper, et pour prendre le repos de la nuit qui lui était si nécessaire, il restait à genoux sur le sol et appuyait sa tête sur le siège de ce lieu infect.

Pendant les quinze mois que dura cette affreuse captivité, Dieu ménagea cependant quelques joies à son vaillant serviteur.

Quelquefois ses gardiens, gagnés par l'argent, permettaient à ses compagnons de lui rendre visite, à l'heure des

repas. D'autres fois ceux-ci, souvent occupés à travailler dans les jardins du palais, se rendaient dans une masure en ruine attenant à la prison du prince, sous le prétexte d'y chercher dans les décombres de la terre et de la chaux pour les parterres; le prisonnier ôtait une brique de la muraille de son réduit, qu'il remettait ensuite, et, par cette ouverture, il pouvait s'entretenir quelques instants avec ses compatriotes.

Dans une de ces conversations il disait à trois d'entre eux : « Je serais si heureux, si je pouvais partager vos travaux et jouir habituellement de votre société!... mais non! Dieu ne le veut pas! je sens que ma mort est proche ... Je me réjouis d'aller au ciel, voir, aimer, glorifier mon Créateur et mon Rédempteur!... Cependant, je l'avoue, je sens encore quelque envie parfois de voir mes maux finir et ma vie se prolonger, et cela pour trois raisons : d'abord pour pouvoir vous payer amplement ce que vous avez fait et souffert pour moi; ensuite pour exciter les princes chrétiens de l'Europe à faire la conquête de l'Afrique, pour en arracher les malheureux habitants à leurs erreurs, et enfin pour me dévouer à l'œuvre du rachat des captifs de ce pays.

« Mais, encore une fois, je veux ce que Dieu veut! Je sens que j'en ai assez de ce misérable monde où l'on sert si mal, où l'on offense si indignement la divine Majesté. »

Les Portugais écoutaient ces discours en pleurant; ils disaient leur compassion et leur attachement à leur malheureux prince, l'encourageaient de leur mieux, puis retournaient à leurs travaux.

Notre Bienheureux trouvait surtout sa consolation dans la réception des sacrements. Son confesseur avait l'autorisation de venir le trouver et d'entendre sa confession chaque semaine ou tous les quinze jours. Parfois ils passaient ensemble, en colloques pieux, toute la nuit. Le malade se confessait avec beaucoup de larmes et demandait toujours à recevoir le bienfait des indulgences qui pouvaient lui être accordées.

Chapitre septième.

Dernières souffrances et mort du Bienheureux.

LE temps approchait où Dieu allait enfin regarder miséricordieusement son serviteur et mettre fin à ses maux.

Le premier samedi du mois de juin 1443, le prince fut pris d'une forte diarrhée et d'un dégoût absolu pour toute nourriture.

Le dimanche et le lundi, le mal augmenta.

Ses compagnons ayant appris la chose, vinrent au nombre de trois, à la porte de son cachot, et l'entendant pousser de pénibles soupirs, ils lui dirent : « Maître, que Dieu vous garde! n'êtes-vous point gravement malade?

— Qui êtes-vous, dit le prisonnier d'une voix faible? — Quoi, répondirent-ils, êtes-vous donc si mal que vous ne reconnaissez plus nos voix? — Pardonnez-moi, dit le prince; oui, mes souffrances sont telles que j'en perds presque l'esprit. — Je vous en conjure, ajouta-t-il péniblement, allez trouver le roi et la reine et demandez-leur d'intercéder pour moi auprès de Lazaraqui! qu'on veuille enfin avoir pitié de mes maux et me faire transporter hors de ce lieu ténébreux, dans quelque endroit où je pourrai trouver un lit et recevoir quelques soins. »

Le pauvre malade était si abattu qu'il ne pouvait même plus se lever, ni faire le moindre mouvement pour satisfaire les nécessités naturelles.

Les Portugais avaient le cœur brisé en l'entendant, et versaient des larmes. Qu'allaient-ils faire? Aller trouver le roi, c'était dire qu'ils avaient visité leur maître, contre les ordres donnés; ils pouvaient payer de leur tête cette témérité. N'importe! sans hésiter, ils se rendent au palais et font connaître au roi, à la reine et à la femme de Lazaraqui la situation lamentable et les désirs du malheureux

Ferdinand. — Ceux-ci s'apitoyèrent sur le sort du captif, mais déclarèrent qu'ils ne pouvaient rien pour lui.

Les Portugais, accablés de douleur, ne savaient à qui recourir. Ils se tinrent à la porte du palais royal, et quand ils voyaient entrer quelque personnage de la cour en qui ils espéraient trouver un peu d'humanité, ils se jetaient à genoux devant lui, lui baisaient les pieds et les mains, et le conjuraient d'avoir pitié de leur maître, d'implorer pour lui la clémence de Lazaraqui.

Plusieurs furent attendris en entendant le récit de tant de misères, mais ils répondaient : Qu'y pouvons-nous? qui oserait aborder l'intendant pour lui porter vos plaintes et vos demandes? D'autres, dignes ministres de Lazaraqui, insultaient à leurs larmes et au malheureux prince.

Enfin celui qui avait dans sa juridiction la garde des prisonniers consentit à aller touver le tyran. Il obtint qu'un médecin et quelques chrétiens pussent approcher le saint malade et lui donner des soins. Le moribond en reçut quelque soulagement, mais pourtant son état ne cessa d'empirer.

Dans la nuit du mardi au mercredi, sur le matin, le confesseur, qui était proche de son saint pénitent, remarqua que son visage était tout rayonnant; ses traits en outre respiraient la joie et ses yeux pleins de larmes étaient fixés vers le ciel. Etonné, le prêtre lui demanda s'il dormait. Le moribond ne répondit pas. Le prêtre répéta sa question deux ou trois fois. « Non, je ne dors pas », répondit enfin le saint malade; puis il se tut.

Un peu plus tard le prince pria le médecin qui était présent, lui aussi, de vouloir bien se retirer; et s'adressant au confesseur, il lui dit : « Je n'ai pas voulu parler tantôt parce que j'ai un secret à vous confier, à vous seul, et ce secret je ne vous autorise à le révéler qu'après ma mort, quand vous serez de retour en Portugal.

Ecoutez : Deux heures avant l'aurore, étant occupé à considérer les misères de cette vie et la gloire des Bien-

heureux dans le ciel, je me sentis tout à coup rempli d'une grande joie et d'un immense désir de mourir, pour aller à Dieu. Mes yeux alors se fixant sur cette muraille de mon cachot, je vis devant moi une dame assise sur un trône glorieux, avec une majesté incompréhensible. Autour d'elle se pressait un cortège de saints d'une beauté resplendissante. Je compris que cette dame était la Vierge Marie, la Mère de mon Dieu, la patronne et l'avocate des pauvres pécheurs.

« Je me jetai à genoux devant elle, et, à ce moment, un des Saints lui dit : « O notre Reine, je vous en conjure, « ayez pitié de ce pauvre prince, votre serviteur, qui vous « a tant honorée pendant sa vie et vous a si bien servie. Je « vous offre pour lui mes supplications, parce qu'il a été « un de mes dévots. Qu'il vous plaise donc de l'appeler à « venir prendre rang parmi nous. »

« Je tournai mes regards vers le céleste personnage qui parlait ainsi en ma faveur. Dans une main il portait une balance, dans l'autre la croix; symboles avec lesquels on représente ordinairement saint Michel Archange.

« Quand il eut fini de parler, un autre Saint vint à son tour fléchir le genou devant la Reine des cieux. Celui-ci avait dans une main un calice, dans l'autre un livre ouvert, où je lisais ces mots : Au commencement était le Verbe. Je compris que c'était saint Jean l'Evangéliste. « O ma « Mère et ma Souveraine, dit-il, ayez compassion de votre « serviteur qui m'a toujours été fort dévot, et ne souffrez pas « qu'il soit torturé plus longtemps. Il est temps qu'il vienne « partager notre gloire et nos joies dans le ciel. »

« Pendant que saint Michel et saint Jean imploraient ainsi la divine Mère en ma faveur, elle fixait sur moi un regard plein de douceur; et, leurs prières finies, elle dit : « Aujourd'hui même il sera des nôtres en Paradis. »

« La vision céleste s'évanouit, et c'est alors, mon Père, que vous m'avez adressé la parole. »

— Le confesseur à ce récit versa des larmes et rendit

grâces à Dieu; puis s'adressant à l'Infant : « Prince, dit-il, pourquoi n'espérerions-nous pas encore que Dieu vous rendra la santé et vous conservera à notre affection ? »

Mais le Saint montrant le ciel de ses deux mains étendues : « La santé, dit-il, la santé! C'est là, là-haut qu'elle me sera rendue! que puis-je désirer autre chose que cette béatitude éternelle que Dieu accorde à ses serviteurs! »

« O mon Dieu, continua-t-il, comment ai-je pu mériter que votre sainte Mère vînt, avec ce céleste cortège, me visiter et me donner l'assurance de mon salut? Qui suis-je moi, mon Dieu, sinon un misérable pécheur, indigne d'une telle miséricorde!... O tribulations de la terre, qu'êtes-vous devant ce poids immense de gloire?... O mon âme, réjouis-toi dans le Seigneur ton Dieu qui t'aime tant et qui va, pour quelques jours de larmes, t'accorder des joies sans fin.

« Mon Dieu, s'il vous plaît que j'aie si tôt mérité la récompense promise à ceux qui vous servent, oh! soyez béni! me voici. Je suis prêt à mourir! Cependant, je suis aussi prêt à vivre et à endurer jusqu'à ma mort les plus dures calamités pour l'amour de vous. Je sens que votre amour et les espérances éternelles m'en donneraient la force. O mon Dieu, tout comme il vous plaît! que votre volonté adorable s'accomplisse! »

— Comme le Saint achevait de prononcer ces paroles avec une ardeur extatique, le médecin entra lui apportant un peu de nourriture.

Sur le soir, la fièvre saisit le malade, et son esprit divagua un peu. — Le confesseur lui ayant demandé comment il allait : « Je m'en vais, dit-il, je touche à ma fin. »

— Sur le conseil du confesseur, *il fit encore une confession générale de toute sa vie*, ensuite sa profession de foi catholique; puis, après avoir imploré la miséricorde divine par les mérites de la Passion de JÉSUS-CHRIST, des douleurs de Marie et de tous les Saints, ayant reçu une dernière indulgence plénière. il se tourna sur le côté droit et

dit : « Maintenant, laissez-moi mourir. » Aussitôt il rendit sa sainte âme à son Créateur.

Par ordre de Lazaraqui on laissa dans cette misérable et infecte prison la dépouille mortelle du Saint, jusqu'au lendemain, jeudi. Dans l'après-midi de ce jour on la transporta en une salle de la prison, et on alla chercher les compagnons du prince que l'on chargea de détacher les chaînes dont étaient toujours liés ses pieds et ses mains. Ces infortunés Portugais exténués par la fatigue et les privations, et qui semblaient des cadavres ambulants, voyant le corps inanimé de leur maître bien-aimé, se prosternèrent devant lui, et frappant le sol de leur front, versant des larmes abondantes, restèrent longtemps muets de douleur.

Enfin ils se relevèrent, et baisant, arrosant de leurs pleurs les pieds, les mains, le visage du Bienheureux, ils exhalèrent leurs amers regrets en mille paroles de respect, d'amour, de dévouement.

Entre temps arrivèrent quelques Maures envoyés par Lazaraqui : « Notre maître, dirent-ils, vous ordonne d'ouvrir le corps de votre prince, d'en extraire les entrailles, le cœur et autres viscères, pour, ensuite, le remplir de sel, de musc et de feuilles sèches de laurier.

— Jamais, répondirent les Portugais, dussiez-vous nous tuer, vous ne nous ferez porter une main irrespectueuse sur le corps de notre saint maître. »

Les Barbares n'insistèrent pas, et les serviteurs du prince, à genoux, lui ôtèrent ses chaînes.

Alors on enleva le corps et on l'emporta hors de la ville, où des esclaves chrétiens acceptèrent de faire la triste besogne dont les pieux Portugais avaient refusé de se charger. Cela fait, les Barbares attachèrent la sainte dépouille, la tête en bas, au haut d'une muraille en face d'une vaste plaine. Le lendemain Lazaraqui organisa sur cette plaine une sorte de cérémonie religieuse, suivie de divertissements. La partie principale de cette fête pour ces infidèles

furent les outrages de toutes sortes qu'ils firent subir au saint corps de notre Bienheureux.

Des dix compagnons qui partagèrent la captivité du Saint, quatre le suivirent de près dans la tombe, un cinquième, allemand de nation, apostasia, les cinq autres virent enfin se briser les fers de la captivité et rentrèrent dans leur patrie.

Peu de temps après la mort de sa douce et sainte victime, le sanguinaire Lazaraqui fut assassiné pendant un festin, et alla rendre compte à Dieu de son exécrable vie.

Quand le prince portugais, otage et captif, passait de longs mois, et enfin expirait dans une infecte latrine, Lazaraqui étalait son orgueil, et satisfaisait ses goûts, ses caprices, ses passions, sous les lambris dorés d'un palais. Alors peut-être on trouvait que le Dieu des chrétiens délaissait son vertueux serviteur, et que Mahomet donnait déjà ici-bas à son fidèle un avant-goût de son paradis.

Mais quelques années ont passé; et le prince chrétien, et le tyran infidèle, tous deux à la fleur de l'âge, et à peu d'années de distance, descendent dans la tombe, et vont rendre compte à Dieu de leur vie. L'éternité pour tous deux a commencé, il y aura bientôt cinq cents ans!...

Qui, aujourd'hui, ne préférerait avoir habité le lieu infect plutôt que le superbe palais, avoir été victime plutôt que bourreau, avoir souffert pour Dieu plutôt que d'avoir joui avec le monde?...

Lazaraqui laisse un nom exécré dans l'histoire, et son âme, où est-elle?

Le bienheureux Ferdinand, lui, se voit, même sur cette terre, glorifié au lendemain de sa mort. Dieu multiplie les miracles, aux yeux même des infidèles, pour illustrer les restes et la mémoire de son serviteur. Trente ans plus tard, le cercueil du prince contenant ses ossements sacrés, est transféré en Portugal. Le roi, son neveu, les princes, les évêques du royaume se disputent l'honneur de porter sur leurs épaules, processionnellement, ce cercueil vénéré.

Depuis près de cinq siècles les saintes reliques du glorieux et indomptable captif des Maures, reposent dans l'église des Dominicains de Batale, où Dieu les glorifie par de nombreux miracles...

Mais qu'est cette gloire de la terre, que sont ces rayons divins tombant sur un tombeau, auprès des gloires et des allégresses dont l'âme de notre héros est comblée depuis des siècles dans le Paradis?... Et que sont ces cinq siècles auprès de l'éternité?

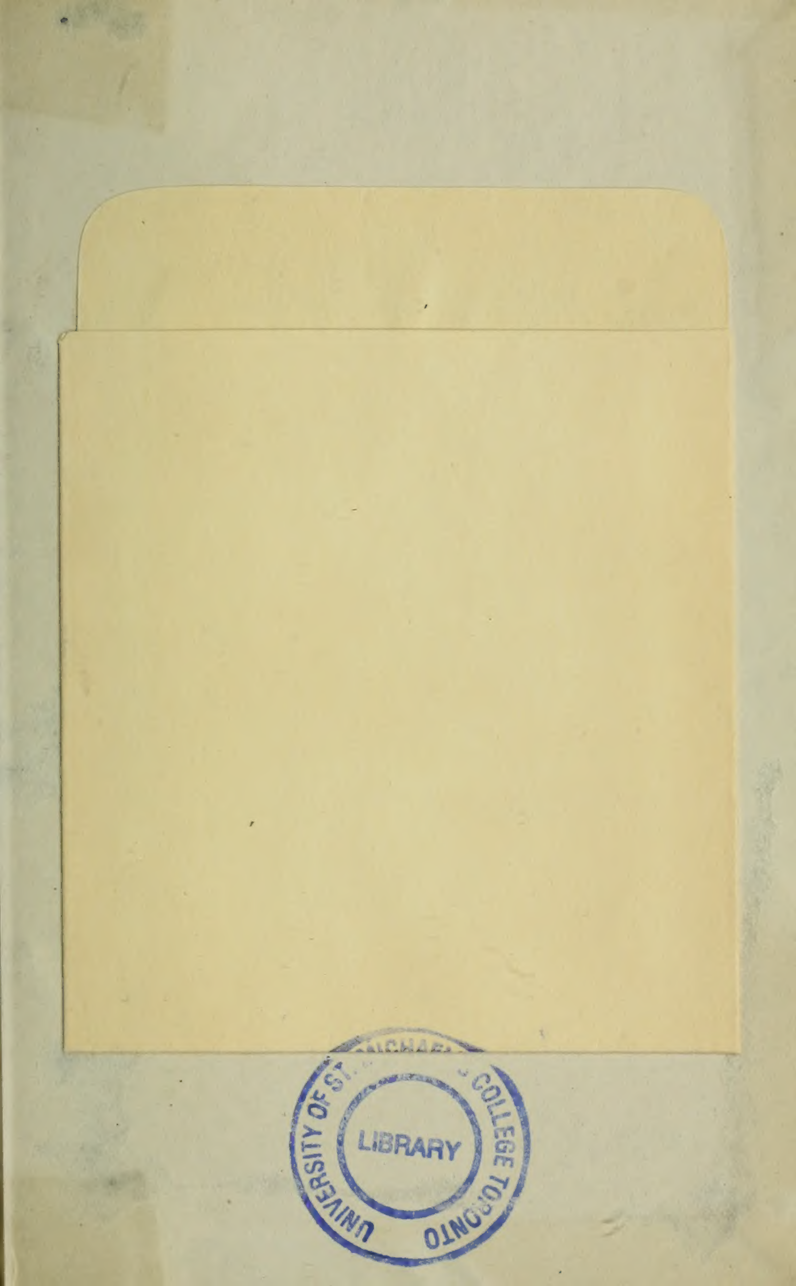
Prenons la résolution de tout faire et de tout souffrir, à l'exemple du bienheureux Ferdinand, pour nous sanctifier et rester fidèles à Dieu. Sachons nous vaincre courageusement, aimons la prière, soyons charitables, justes, patients dans les croix, humbles, résignés dans les humiliations, et pour nous stimuler, rappelons-nous que Dieu, dont la parole ne peut tromper, a dit : *Mercedem laboris ego reddam vobis*, je vous paierai vos labeurs; j'essuierai vos larmes, *absterget Deus omnem lacrymam ;* je ferai asseoir sur mon propre trône mes serviteurs fidèles, les vaillants soldats de ma sainte cause : *Cui vicerit dabo sedere in trono meo.*

Amen! Amen!



Table des Matières

Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie. — LILLE - PARIS - BRUGES


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

